H

**;**

ALBERT NICOLE  
pasteur

**i**

r

I

OBEISSANCE

AMOUR

COMMENTAIRE  
SUR LES TROIS  
EPITRES DE JEAN

**CHEZ L’EDITEUR**

ur les Ailes de la Foi (recueil de antiques).

.e Mystère de la Foi (R. Saillent.

Le Nouveau Manuel de la Bible j.-T. Manley traduit par J. Biocher.

Précis d’Histoire de l’Eglise (J.-M. Ni­cole).

Cours de grammaire grecque (J.-M. Nicole).

La Science chrétienne a-t-elle rai­son ? (J.-M. Nicole).

Les enfants de Dieu ont-ils rai- \* (J.-M. Nicole).

OBEISSANCE  
**ET**AMOUR

ALBERT NICOLE  
pasteur

OBEISSANCE

ET  
AMOUR

COMMENTAIRE

SUR LES TROIS

EPITRES DE JEAN



PRÉFACE

*Beaucoup de chrétiens préfèrent VEvangile de Jean à n importe quel autre livre du Nouveau Testament. Or les épîtres de Jean sont les écrits qui se rapprochent le plus de V Evangile. Comme il n existait aucune monographie récente sur ces épitres, qui soit écrite par un protestant dont la langue maternelle soit le français, nous avons entrepris ce travail, afin de mettre, autant que possible, les richesses du texte à la portée des lecteurs.*

*Chaque langue a son génie, possède des mots intradui­sibles et d'autres qui revêtent plusieurs sens entre lesquels il faut choisir\* «'Traduire c'est trahir. » Si cet adage est de mise pour tous les autres idiomes, il l’est surtout à propos du grec, forgé par les plus grands poètes, par des orateurs à qui Von chercherait en vain des émules, par les philoso­phes les plus profonds dont s’honore l’humanité. Ces cir­constances permettaient à un helléniste chrétien d'affir­mer : « C'est une langue providentielle, elle a été créée sous l'inspiration divine, parce que le Nouveau Testament devait être écrit en grec. »*

*Ce que le traducteur ne peut rendre, l'exégète doit essayer de le faire en expliquant la pensée de l’original. Déjà seul l’ordre des mots permet d’en saisir une partie, car celui qui, avant tout, doit retenir l'attention est placé en tête de la phrase. Nous nous sommes efforcé de rendre le texte aussi exactement que possible, au risque d'une forme inélégante ou de surprendre le lecteur, habitué à nos*

**\* Celui rendu par « Consolateur • dans l’évangile de Jean et par « avo­cat » dans sa première épître, par exemple.**

**8**

**PRÉFACE**

*versions courantes. Les références se rapportent toutes au texte grec. Il arrivera donc parfois quon les croie inexac­tes. Tel n est pas le cas, elles ont été vérifiées avec soin à plusieurs reprises.*

*En grec, la fonction que les noms ou les pronoms rem­plissent dans la phrase est indiquée, non par leur place, mais par un système de cas :*

*Le sujet et l'attribut du sujet sont au nominatif.*

*Le complément direct, à l'accusatif.*

*Le complément du nom, au génitif.*

*Les compléments d'attribution et de manière, au datif.*

*De plus, les prépositions se construisent suivant le sens avec l'un ou l'autre des trois derniers cas.*

*Quant au temps des verbes, certains correspondent assez bien aux temps français, par exemple le présent, l'imparfait et le futur. D'autres n'ont pas d'équivalent exact.*

*L'indicatif et le participe aoriste expriment une action instantanée et unique dans le passé.*

*Le parfait exprime le résultat permanent d'une action passée ; par exemple « la porte est fermée », pour suggé­rer Vidée quon l'a fermée et qu'elle le reste.*

*Quelques mots sur les manuscrits auxquels nous avons fait allusion. Le Vaticanus, le plus anciennement connu, ainsi nommé parce qu'il figure parmi les trésors de la bibliothèque papale à Rome. Il a été copié au quatrième siècle ainsi que le Sinditicus découvert en 1844 et 1859 par Tischendorf au Sinaï. Les moines en ont fait cadeau au tzar Alexandre II qui l'a placé à l'Ermitage de Peters- bourg. Il a été vendu par les bolchévistes aux Anglais pour un million de francs et il figure actuellement au Bri- tish Muséum avec VAlexandrinus qui a été donné à Char­les Tr par le patriarche d'Alexandrie. Ce dernier manuscrit date du cinquième siècle. Nous avons cité des textes du Codex d'Ephrem, ainsi nommé, parce que dest un palim­pseste. Après avoir lavé le texte grec du Nouveau Testa­ment, qui heureusement a pu être déchiffré, on a écrit sur le parchemin ainsi obtenu un ouvrage du célèbre père*

**PRÉFACE**

**9**

*syrien. Le Papyrus Bodmer, propriété de ce mécène gene­vois, a été publié en 1956 par Victor Martin, professeur à la faculté des lettres de Genève. Dicté à la fin du deuxième ou au début du troisième siècle, il contient, sauf de légères lacunes, mais combien regrettables, l'évangile de Jean du premier verset au chapitre 14, verset 27.*

*Les principales éditions du Nouveau 1"estament grec, depuis cent ans, sont celles de ‘Tischendorf, de von Soden et de Nestlé.*

*Les variantes entre les différents manuscrits ne doi­vent en aucune manière troubler les croyants. En ce qui concerne notre épître, une seule pourrait soulever des dis­cussions (cf. 5. 7 commentaire).*

*Jean reprend à maintes reprises les mêmes sujets. Pour éviter des répétitions nous avons mis « cf. » en pareils cas ; le lecteur fera bien de se rapporter aux versets indi­qués. En général, on ne lit pas un commentaire, on le con­sulte, quand on rencontre un passage difficile à compren­dre.*

*Nous serions abondamment récompensé de nos efforts si, après avoir consulté les pages qui vont suivre, les lec­teurs reprenaient la Bible avec un nouvel élan pour mieux la comprendre et la mettre en pratique.*

*Lausanne, le 30 septembre 1961.*

PREFACE DE LA DEUXIEME EDITION

*Après un long ministère pastoral et une vie marquée par la souffrance, Albert Nicole était particulièrement qualifié pour écrire un commentaire sur les trois épitres de saint Jean. D’ailleurs, ceux qui ont eu le privilège de le bien connaître pensent à lui un peu comme on pense à l’apôtre. Il lui appartenait de rappeler aux chrétiens l’importance de l’obéissance et de l’amour.*

*Nous remercions les responsables des Groupes Mission­naires de permettre à l’institut Biblique de Nogent de publier une deuxième édition de ce livre depuis longtemps épuisé. L'Institut de Nogent reste particulièrement fidèle au souvenir d’Albert Nicole qui fut bien souvent un de ses professeurs occasionnels, et dont tous les enfants et petits- enfants y ont étudié !*

*Nous savons que les lecteurs d’aujourd’hui puiseront dans ce commentaire la joie et la force qu’y ont trouvées ceux d’autrefois. Plus que jamais nous avons besoin de nous plonger dans la Bible pour y découvrir le chemin que Dieu trace devant nous, et pour y marcher dans l’obéissance et dans l’amour.*

Jacques Blocher.

INTRODUCTION À LA PREMIÈRE ÉPITRE

*L'auteur.*

Sans se nommer, il se présente, d’emblée, comme appartenant à un groupe de fidèles qui ont vécu d’une façon intime avec Jésus-Christ (1. 1-3). Il connaît person­nellement ses lecteurs qu’il appelle « bien-aimés « (2. 7 ; 3. 2, 21 ; 4. 1, 7, 11) terme qui se rencontre aussi sous la plume des autres apôtres (2 Cor. 7. 1 ; Héb. 6. 9 ; Ja. 1. 16 ; 1 Pi. 2. 11 ; Jude 3) ; mais surtout, il leur donne une épithète « petits enfants » (cf. 2. 1 comm.) qu’en dehors de ses écrits nous ne lisons jamais ailleurs dans le Nouveau Testament. L’auteur avait à sa disposition deux synony­mes. L’un, employé 53 fois dans le Nouveau Testament, n’évoque aucun rapport de parenté. L’autre, qui se trouve ici, établit d’emblée une relation étroite entre les parents et ceux qu’ils ont engendrés (comme enfant ou « enfanter >» et « enfant »). Ainsi, en choisissant ce mot, l’apôtre affirme nettement la part prise par lui, dès le début, à la vie spiri­tuelle de ses lecteurs

Il leur écrit tantôt au nom d’un groupe de fidèles (1. 1, 2, 3, 4, 5 ; 4. 14), tantôt au sien propre. Dans ce dernier cas, il n’emploie pas uniquement le pronom « je » mais souvent, il se met, avec une humilité touchante, sur le même plan que ses lecteurs, et il écrit « nous » \*. « Tan­dis que saint Paul traite plusieurs sujets l’un après l’autre... ou bien un seul sujet, mais sous tous ses divers

**1 C’est exactement la même réalité que Paul avait relevée dans son épître aux Galates 4.19: « que j'enfante avec douleurs de nouveau ».**

**‘1.6, 7, 9, 10; 2.2, 3, 5, 19, 25, 28 ; 3.11, 14, 16, 19, 24; 4.6, 7, 9. 13, 16, 17 ; 5. 2, 3, 4, 9, 14, 15, 18, 20.**

**12**

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÉPITRE**

aspects, et dans un ordre admirablement logique..., Jean, lui, a l’air de mélanger les sujets en passant de l’un à l’au­tre, les quittant et y revenant, sans que l’on sache pour­quoi... Il peint comme par larges touches, sur lesquelles il revient, les amplifiant, les intensifiant, faisant voir à cha­que reprise quelque nouvel aspect de ce qu’il a montré déjà » 8.

Il parle avec autorité, comme un homme qui a le droit d’enseigner une vérité divinement révélée. « Il emploie peu de mots, les mots courants, quotidiens, les premiers venus... ; mais dans ses phrases, ces mots, si communs, prennent une richesse extraordinaire, ils recouvrent des significations diverses, ils s’élargissent en une plénitude inépuisable » (Bonsirven *Epître de saint Jean* nouvelle édition, Paris 1954, p. 23).

Certains passages de l’épître rappellent, d’une manière frappante, les vérités émises dans l’évangile de Jean. On s’apercevra bien vite que c’est le même esprit qui traite des mêmes sujets sous des aspects différents.

Les deux écrits anonymes présentent les particularités de style suivantes : 1. Ils ont en commun des substantifs qui ne se retrouvent pas dans le Nouveau Testament ;

1. Ils donnent un sens spécial à certains mots ; 3. Quel­ques termes y sont fréquents et rares ailleurs ; 4. On y trouve des verbes régissant des formes qui leur sont par­ticulières et qu’on ne rencontre pas en dehors d’eux 4.

Nous constatons l’usage de parenthèses6, de répéti­tions 8, voire même de ce que nous appelons des tautolo­gies 7, et l’habitude d’exprimer une même idée sous une forme négative et sous une forme positive 8.

Tout ce qui précède confirme pleinement les données

* **Jean Besson. *Témoin, historien, prophète. Trois études sur l’apôtre Jean.* Lausanne 1923. P. 10, 11. Librairie des Semailles.**

**4 Nous donnons à la fin de l’introduction à 1 Jean des exemples de ces quatre manières de procéder.**

* **Par ex. 1. 2 ; 4. 2, 3 cf. Jean 7. 39 ; 11. 2.**
* **Par ex. 1. 3 cf. ▼. 1 ; 2. 4 cf. 1. 8 ; Jean 1. 2 cf. ▼. 1 ; 3. 5 cf. v. 3 ; 14. 23 cf. ▼. 21.**

**7 Par ex. 1.1 ; 2. 4 cf. Jean 1. 20.**

**•Par ex. 1. 6, 7 ; 3. 7, 8 cf. Jean 3.18, 20, 21.**

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÊPITRE**

**13**

selon lesquelles l’auteur de notre épître est le même que celui du 4\* évangile. Même les différences entre les deux écrits, loin d’affaiblir cette conclusion, la renforcent au contraire. Personne n’aurait été capable d’unir d’une façon aussi parfaite les analogies et les contrastes. En outre, si d’une part, l’Evangile permet de saisir, dans sa plénitude, l’enseignement moral de l’Epître, de l’autre l’Epître se base continuellement sur les faits racontés dans l’Evangile.

*Nature de l’écrit.*

Certains exégètes, obsédés par le souci de l’origina­lité, ont soutenu l’idée selon laquelle la première épître de Jean serait, non une lettre, mais une homélie. Cette hypothèse se heurte aux nombreux passages où l’auteur déclare, en propres termes : « je vous écris » 2. 1, 7, 8, 12, 13, « je vous ai écrit » 2. 14, 21, 27 ; *5.* 13, ou « nous vous écrivons » 1. 4.

*Les destinataires.*

Dans le paragraphe précédent, nous avons parlé des liens qui les unissaient à l’auteur, nous n’y revenons donc pas. Il nous suffira de rechercher quelle est leur forma­tion spirituelle et de relever quelques traits de leur carac­tère, tels qu’ils ressortent d’une lecture attentive. Ils con­naissent les vérités fondamentales du christianisme, telles qu’elles sont transmises dans l’Evangile. Ils appartiennent au groupe des pagano-chrétiens, comme le prouve la der­nière phrase de 5.21. «Gardez-vous des idoles.» On a suggéré, il est vrai, que cet ordre ne signifie rien de pré­cis, car le terme « idoles » pourrait désigner tout ce qui est contraire à la piété, « l’avarice est une idolâtrie » (Col.

1. 5). Mais une étude comparative avec l’épître aux Hé­breux où les avertissements sont d’un tout autre ordre, montre bien qu’il s’agit de divinités de bois, de pierre ou

**14**

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÉPITRE**

de métal. En outre, un fait frappe, même les lecteurs superficiels : aucune citation de l’Ancien Testament, on ne peut relever que deux allusions : « Caïn » (3. 12) et : «Aimez-vous les uns les autres» (3. 11). Toutefois, ce dernier texte se réfère, de toute évidence, non à Lév. 19. 18, mais à Jean 13. 34. Il reste donc uniquement l’exemple de Caïn qui, étant donné le contexte, ne prouve nulle­ment que les destinataires aient été des judéo-chrétiens.

Quant à leur caractère, l’absence complète de repro­ches nous permet de nous en faire une certaine idée. Nous ne trouvons nulle part, des apostrophes comparables, même de loin, à celles-ci : « Je n’ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes char­nels » (1 Cor. 3. 1). « O insensés Galates, qui vous a ensor­celés ? » (Gai. 3. 1). «Vous qui courriez bien, qui vous a arrêtés pour ne pas obéir à la vérité ? » (Gai. 5. 7). « Plu­sieurs marchent... en ennemis de la Croix du Christ » (Phil. 3. 18). « Alors que vous devriez être des maîtres, vous avez de nouveau besoin qu’on vous enseigne les élé­ments du commencement des oracles de Dieu » (Héb. 5. 12). «Votre richesse est pourrie» (Ja. 5. 2). A ces témoi­gnages implicitement rendus par son silence, l’apôtre en ajoute d’autres qui, par leur nombre et leur ampleur, nous montrent quel degré de perfectionnement les destinataires avaient atteint : «Vos péchés vous sont pardonnés à cause de Son nom » (2. 12). « Vous avez vaincu le Malin » (2. 14 cf. 4. 4 ; 5. 4). « Vous avez connu Celui qui est dès le com­mencement, vous êtes forts, la Parole de Dieu demeure en vous » (2. 14). « Vous avez l’onction de la part du Saint » (2.20 cf. 27). «Vous savez tous» (2.20 cf. 21; 3.11; 4. 3). « Vous croyez au nom du Fils de Dieu » (5. 13). En outre, il faut considérer les textes où l’auteur parle non seulement en son propre nom, mais où il partage les privi­lèges mentionnés avec ceux à qui il écrit « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, afin que nous soyons appelés enfants de Dieu, et nous le sommes» (3.1). « Maintenant, nous sommes enfants de Dieu, et il n’a pas encore été manifesté ce que nous serons. Nous savons que,

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÊPITRE**

**15**

quand il aura été manifesté, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu’il est » (3. 2). « Nous avons connu l’amour » (3. 16). « Quoi que ce soit que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gar­dons ses commandements, et que nous faisons ce qui est agréable devant lui » (3. 22). « Nous, nous sommes de Dieu » (4. 6). « Dieu nous a donné une vie éternelle » (5. 11). «Nous savons que nous sommes de Dieu» (5. 19). « Nous sommes dans le Véritable étant dans Son Fils Jé­sus-Christ » (5. 20).

*La date.*

Pour déterminer la date d’un écrit non daté, on em­ploie deux méthodes convergentes.

1. On recherche si certains passages ont été cités par des auteurs qui ont vécu dans un temps bien spécifié.
2. On étudie l’ouvrage pour vérifier si son texte con­firme ou infirme les résultats obtenus par le premier moyen. Nous les utilisons tour à tour. La marge entre le « a quo » et le « post-quem » est assez facile à fixer. Voici d’abord les attestations que nous trouvons dans les ouvra­ges des Pères de l’Eglise. Nous remonterons de celles qui sont relativement récentes à celles qui sont les plus an­ciennes.

Origène (182-251) : « Jean a laissé aussi une épître de quelques lignes, peut-être même une seconde et une troi­sième ; mais tous ne regardent pas celles-ci comme authen­tiques » (cité par Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique* VI. 25, 10).

*Canon de Muratori* (fin du 2“ siècle) : « Qu’y a-t-il donc d’étonnant si Jean publie avec tant de fermeté cha­que chose même dans ses épîtres, disant de lui-même : « Nous vous avons écrit ce que nous avons vu de nos yeux et entendu de nos oreilles et ce que nos mains ont tou­ché » (lignes 26-32). « Deux épîtres intitulées de Jean, sont tenues dans l’Eglise catholique » (lignes 68, 69).

Irénée, mort avant 190, cite quatre fois des textes de

**16**

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÊPITRE**

l’épîtrc avec la mention : « Jean dit, prescrit, atteste, écrit dans son épître. » *(Contre les Hérésies* III. 16, 5). Le même Père cite 2 Jean 7, 8, 11 en attribuant cela à Jean, le dis­ciple du Seigneur *(Contre les Hérésies* XVI 3, 8). Son témoignage est d’autant plus important qu’il était disciple de Polycarpe, disciple lui-même de Jean.

Justin Martyr (mort en 165) cite 1 Jean 3. 1 dans sa *Première Apologie* 1. 7 et dans son *Dialogue avec Ttry- phon* (123).

Papias (mort en 163) cité par Eusèbe *Histoire Ecclé­siastique* III. 39 « utilisait la première épître de Jean ».

Polycarpe (mort en 155) cite textuellement 1 Jean 4. 3 *(Phil.* 7. 1).

L’histoire du premier siècle de notre ère est bien connue grâce au livre des Actes, aux épîtres des apôtres et aux écrits de ceux que l’on a nommés « les Pères apostoli­ques ».. La nouvelle doctrine rencontra très vite une oppo­sition acharnée, on pouvait s’y attendre, et Siméon l’avait prédit (Luc 2. 34). Comme elle fut d’abord prêchée en Palestine, c’est là que l’hostilité se manifesta en premier lieu. Quand les témoins de l’Evangile s’adressèrent aux païens et que leur message fut accueilli par un grand nombre d’entre eux, la fureur des Juifs grandit dans des proportions démesurées (Act. 13. 45). De là, une première hérésie pénétra dans l’Eglise, car des gens bien intention­nés mais mal éclairés, s’efforcèrent de retrancher du chris­tianisme ce qui froissait les Israélites et d’assimiler la nouvelle religion à l’ancienne (Act. 15. 1). Paul, dans l’épître aux Galates entre autres, combat avec énergie cette tendance. Quelques Athéniens, à leur tour, ayant trouvé ridicule l’idée de la résurrection (Act. 17.32), cer­tains fidèles essayèrent de supprimer de la doctrine nou­velle ce qui provoquait les moqueries de leurs compatrio­tes (1 Cor. 15. 12). Plus tard, Paul, dans son discours aux pasteurs d’Ephèse (Act. 20. 30) déclare : « D’entre vous- mêmes s’élèveront des gens proclamant des doctrines per­verses pour entraîner les disciples derrière eux. » On trouve des traces de leur activité Col. 2. 3 dans les épîtres

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÊPITRE**

**17**

pastorales, dans 2 Pi. 2. 17, Jude 12®. Toutes ces tendan­ces hétérodoxes se groupèrent vers la fin du premier siècle sous la conduite de Cérinthe, un docète dont l’enseigne­ment nous est connu par les Pères de l’Eglise qui le citent afin de le réfuter (cf. surtout Irénée, *contre les Hérésies*

1. 26, 1). Il déclarait : « Le Christ descendit sur lui [Jésus] au baptême, sous l’apparence d’une colombe, de là la puis­sance qu’il possédait sur toutes choses, et alors il annonça le Père inconnu et les vertus ; mais à la fin le Christ retourna de nouveau loin de Jésus, Jésus souffrit et il res­suscita, mais le Christ impassible persévéra en esprit vivant. Déjà saint Irénée disait que saint Jean dans son évangile avait réagi contre la doctrine de ce faux docteur *(Contre les Hérésies* III. 11) 10.

Outre ces erreurs de doctrine, il régnait dans ces égli­ses des égarements pratiques de divers genres. Les uns, dans la joie du pardon déjà obtenu, oubliaient le pardon à obtenir, dont les croyants eux-mêmes doivent toujours éprouver le besoin ; le sentiment du péché que la conver­sion est loin de détruire leur faisait défaut ; ils semblaient ignorer que le pécheur racheté a sans cesse à passer par une purification nouvelle qu’il n-’obtient qu’en s’abandon­nant toujours de nouveau au Sauveur. Les autres, se con­fiant vaguement dans le pardon apporté par Jésus-Christ, ne cherchaient pas à être affranchis du péché, ils croyaient pouvoir séparer le salut de la sanctification et se faisaient

**• Comme le trait caractéristique de la personne du Christ est l’union abso­lue du divin et de l'humain, on vit bientôt s’élever sur ce sujet deux erreurs opposées selon que l’on relevait exclusivement l’une ou l’autre des faces de la double nature du Christ... Les uns furent tellement frappés par le côté humain de sa nature qu’ils ne virent dans le Christ qu’un homme aoué pour l’accom­plissement de sa vocation tout humaine, d’une force surnaturelle et divine. Les autres tombèrent dans l’extrême opposé, n’envisageant que la gloire céleste qui rayonnait en Jésus, ils n’accordèrent aucune réalité à sa personne humaine. Il n’était pour eux qu’une ombre, une vaine apparence, une enveloppe dans laquelle s’était caché un être divin pour mieux se mettre à la portée des hom­mes » (Néander. *Première épttre de saint Jean.* Explication pratique, traduite par Jean Monod, Paris 1854, p. 4).**

**10 Maints passages de notre épître (1. 1 à 3 ; 2. 8, 22 ; 4. 1, 4, 15 ; 5. 6, 8) fiaraîtraient énigmatiques, à moins d’admettre qu’ils sont destinés à prévenir es croyants contre ces aberrations.**

**18 INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÊPITRE**

une sorte de christianisme mondain ne consistant qu’en formes vides et en pratiques extérieures » n.

La coexistence de ces deux hérésies explique pourquoi la doctrine de l’apôtre à cet égard semble si peu homo­gène (1. 6, 10 ; 2. 4, 5, 6, 13 ; 3. 2, 9, 20, 23 ; *5.* 16, 18). Que l’on compare, par exemple, 1. 8 avec 3. 9, et l’on compren­dra aisément que l’auteur devait réfuter des idées oppo­sées, tout en maintenant l’idéal de la vérité.

*Le but.*

Nous n’avons pas à chercher longtemps pour le con­naître. L’auteur, ici comme dans son évangile, le proclame en propres termes. C’est une ressemblance de plus entre ces deux écrits. Seulement, alors que dans son Evangile il indiquait comme but unique : « afin que vous croyiez » (Jean.20. 31), dans son épître, il en propose trois princi­paux : 1. Sa joie et celle de ses collaborateurs (1.4) ; 2. La résistance au péché chez ses lecteurs (2. 1) ; 3. La possibi­lité pour eux d’être sûrs de leur salut (5. 13). A cela s’ajou­tent un certain nombre de motifs qui l’ont poussé à pren­dre la plume (2. 12, 14, 21) et quelques vérités qu’il intro­duit par la conjonction « afin que » (1. 3 ; 3. 11, 23 ; 4. 21).

***Expressions similaires dans la première Epilre  
et dans l’Evangile de Jean***

***1 Jean Evangile de Jean***

1. 1.1, 14
2. 1.7, 8 ; 3. 11
3. 15. 11; 16.24
4. 1.5, 19
5. 3.21 ; 8. 12 ; 12.35
6. 11.9

2. 1 14. 16, 26

1. 1.29 ; 11.51, 52
2. 13.35; 14.15; 15.10
3. 14.15
4. 14.21, 23 ; 15.20

**11 Néander, op. cit. p. 8.**

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÊPITRE**

**19**

|  |  |
| --- | --- |
| ***1 Jean*** | ***Evangile de Jean*** |
| **2. 6** | **15. 4** |
| **2.8** | **8. 12** |
| **2. 11** | **12.35** |
| **2. 14** | **5. 38** |
| **2. 17** | **8. J5** |
| **2.20** | **14. 26** |
| **2.22** | **8. 44** |
| **2. 23** | **3. 36 ; 12. 44 ; 14. 7. 9, 10 ; 15. 23** |
| **2. 24** | **14.23** |
| **2. 25** | **17.3** |
| **2.27** | **14. 17 ; 15. 26 ; 16. 13** |
| **3. 1** | **15. 18, 19** |
| **3.4** | **8. 34** |
| **3.5** | **1.29 ; 8.46 ; 14.30** |
| **3.8** | **3. 6 ; 8. 34, 44 ; 16. 11** |
| **3.9** | **1. 12, 13** |
| **3. 10** | **13.34. 35** |
| **3. 11** | **13. 34, 35 ; 15. 12** |
| **3. 13** | **15. 18 ; 17. 14** |
| **8. 14** | **5. 24** |
| **3. 16** | **3. 16 ; 10. 11, 15 ; 15. 13** |
| **3. 19** | **18.37** |
| **3. 21** | **15. 7** |
| **3. 22** | **14. 13, 14 ; 16.23, 24** |
| **3. 23** | **6.29 ; 17.3** |
| **3.24** | **14.20, 21 ; 15. 10. 12** |
| **4.4** | **16. 33** |
| **4.5** | **15. 19** |
| **4.6** | **8.47 ; 14. 17 ; 15.26 ; 16. 13** |
| **4.9** | **3. 16** |
| **4. 10** | **15. 16** |
| **4. 11** | **3. 16** |
| **4. 12** | **1. 18 ; 14.28 ; 17.23, 26** |
| **4. 13** | **14.20** |
| **4. 14** | **3. 17** |
| **4. 15** | **6. 56** |
| **4. 16** | **15. 10** |
| **4.21** | **13.34 ; 15. 12** |
| **5. 1** | **1. 12, 13** |
| **5.3** | **14. 15, 21, 23** |
| **5.4** | **16. 33** |
| **5.6** | **14.17; 15.26; 16.13; 19.34** |
| **5.9** | **8.17, 18** |
| **5.10** | **3. 18, 83, 36 ; 5. 38** |
| **5.11** | **17.3** |
| **5.12** | **3. 36 ; 5. 24** |
| **5.13** | **20.31** |

**20**

**INTRODUCTION À LA PREMIÈRE ÊP1TRE**

***1 Jean***

***Evangile de Jean***

**5. 14**

**5. 16**

***5.* 17**

**5. 20**

**9.31**

**17.9**

**11. 4**

**17.3 ; 20.28**

1. L’Evangile et l’épître ont en commun des mots qui ne se trouvent pas ailleurs. « Anthrôpoktonos » = Meur­trier 3. 15 cf. Jean 8. 44.

« Etheasametha » « nous avons contemplé » 1.1 cf. Jean 1. 14.

« Paraklêtos » traduit par « avocat » 2. 1 et « consola­teur » Jean 14. 16, 26 - 15. 26.

« Teknia » «petits enfants» 2.1. Voir les passages dans le com. ; cf. Jean 13. 33.

1. Ils donnent un sens spécial à certains mots.

« Akouein » dans le sens d’« exaucer » 5. 14, 15 cf. Jean 9. 31 ;11. 41, 43.

« Ekeinos » « celui-là » en parlant du Christ 2. 6 ; 3. 3 ;

1. 17 cf. Jean 1. 18 ; 9. 37.

« Menein » « demeurer » au sens spirituel 2. 6 ; 3. 24 cf. Jean 6. 56 ; 15. 10.

« Monogenês » « unique » titre donné au Christ 4. 9 cf. Jean 1. 14 ; 3. 16, 18.

« Hina » « afin que » dans le sens consécutif 3. 23 ; 4. 21 cf. Jean 13.34; 15.8, 12.

1. Terme fréquent dans les écrits de Jean et rare ail­leurs.

« Marturein » « rendre témoignage » 1.2; 4. 14. 33 fois dans Jean.

1. Verbes construits avec des prépositions inusitées ou peu employées.

« Marturein péri » « rendre témoignage autour de »

1. 9, 10 cf. Jean 18 fois.

« Pisteuein eis » « croire en » 5. 10 cf. Matth. 18. 6. 35 fois dans Jean. Act. 10. 43 ; 14. 23 ; Rom. 10. 14 ; Gai. 2. 16; Phil. 1.29; 1 Pi. 1.8, 21.

1. Formes particulières à Jean ou rares ailleurs.

**INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÊPITRE 21**

« Airein tas hamartias » « ôter les péchés » 3. 5 cf. Jean 1.29.

« Ek tou theou genesthai » « naître de Dieu » 2. 29 ; 3. 9 cf. Jean 1. 13 ; voir par contre 1 Cor. 4. 15 ; Ps. 10.

« Ek tou theou einai » « être de Dieu » 4. 7.

« Poiein tên aletheian » « faire la vérité » 1.6; Jean 3.21.

« Têrein ton logon » « garder la parole » 2. 5 cf. Jean 8.51 ; 14. 23, 24.

« Têrein tas entolas » « garder les commandements »

1. 3 ; 3. 22 cf. Jean 14. 15.

» Tithenai tênpsuchên huper » « placer son âme pour », « donner sa vie pour » 3. 16 cf. Jean 10. 11 ; 13. 37, 38.

« Chreian echein hina » « avoir besoin que » 2. 27 cf. Jean 2. 25 ; 16. 30.

« Ta aresta poiein » « faire les choses agréables » 3. 22 cf. Jean 8. 29.

**Nous rappelons à ceux qui désireraient vérifier les passages ci- dessus, qu’ils sont donnés, comme tous ceux cités dans le commen­taire, d’après le grec. Ils trouveront d’autres versets où il est ques­tion de « meurtrier » dans les versions françaises, mais, dans l’origi­nal, le terme n’est pas celui qui se rencontre uniquement 1 Jean 3. 15 et Jean 8. 44. Pour ne pas surcharger ce tableau, nous nous sommes bornés à présenter deux ou trois exemples dans chaque cas.**

INTRODUCTION À LA DEUXIÈME ÉPITRE

*L'auteur.*

L’auteur se présente sous le titre à la fois défini et énigmatique. « Le Presbytre ». Irénée (cité par Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique,* V. 20, 24) donne ce titre à ceux qui occupaient le rang le plus élevé dans l’Eglise. Pour les raisons d’y voir un apôtre, cf. notre commentaire du verset 1. Peut-on préciser davantage et l’identifier avec Jean? Oui, car l’auteur de la 3e épître s’intitule aussi « Le Pres­bytre » ; il est donc probable que les deux écrits émanent de la même plume (cf. surtout 2 Jean 12 et 3 Jean 13, 14). Pour se rendre compte de l’autorité exercée par lui, voir 2 Jean 1, 4, 5, 8, 10 ; 3 Jean 2, 3, 4, 5, 6, 8,9, 10, 11.

De plus, une comparaison avec la lr’ épître nous amène à la conclusion que les deux épîtres sont de la même plu­me. Comme dans 1 Jean l’auteur parle de lui-même tantôt par « je » (1, 4, 5, 10) tantôt par « nous » (2, 4, 5, 6, 8), sans que l’on puisse spécifier si c’est en son propre nom ou en association avec ses collaborateurs. Un lecteur, même superficiel, remarque bien vite que le corps de cette lettre condense l’enseignement donné dans 1 Jean. Nous retrou­vons l’habitude d’exprimer la même idée sous une forme négative ou positive (9 cf. 1 Jean 1. 6, 7). Le tableau ci- dessous transformera cette impression en certitude.

2 *Jean 1 Jean*

1 3. 18

3 3. 18

1. 2.7, 8; 3.11, 23
2. 2. 24 ; 5. 3

9 2.23

En outre, la mention de « Antichrist » (7 cf. 1 Jean 2. 22 ; 4. 3) prouve la parenté des deux écrits. Dans toute la

**INTRODUCTION A LA DEUXIÈME ÊPITRE 23**

littérature des Pères Apostoliques, ce titre donné à « l’homme de péché » se trouve uniquement chez Poly- carpe (Phil. 7. 1) précisément disciple direct de Jean. De plus, 2 Jean 12 cf. 1 Jean 1. 4 sont identiques.

A ces différentes preuves, on peut ajouter le témoi­gnage des Pères, bien qu’il ne soit pas unanime (voir l’in­troduction à 1 Jean).

Mentionnons, en outre, à cet égard, Denys d’Alexan­drie qui connaît une deuxième et une troisième épîtres de Jean (Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique* VII, 25).

Papias mentionnant un presbytre Jean *(Histoire Ecclé­siastique* III, 25), on a supposé que ce personnage était l’auteur de 2 et 3 Jean, mais c’est une pure hypothèse. On ne peut avancer en sa faveur aucune preuve interne ou externe.

*La destinataire.*

Elle porte, elle aussi, un nom énigmatique (v. 5), Kuria, féminin de Kurios, le Seigneur Sur les raisons qui nous ont poussé à y voir une Eglise, cf. 1 comm.

*La date.*

Elle peut facilement se déduire du témoignage des Pères, l’attribuant à Jean, comme de ceux qui contestent cette identification, puisque même dans ce dernier cas, l’épître existait (cf. notre introduction « L’auteur »).

*Le but.*

Dans l’ignorance où nous sommes des circonstances où se trouvaient respectivement l’apôtre et sa correspondante, il est fort difficile de rétablir avec certitude. Pourtant, les vérités qu’il expose, font supposer qu’il tient à lui rappeler la Divinité du Christ et le grand commandement de l’amour.

**1 Les LXX traduisent par Kuria, le mot hébreu « Gevereth », la maîtresse. Gen. 16. 4, 8, 9 ; 2 Rois 5. 3 ; Ps. 123. 2 ; Es. 24. 2 et « Ba’alah » même signi­fication 1 Rois 17. 17.**

INTRODUCTION À LA TROISIÈME ÉPITRE

*Hauteur.*

L’auteur s’intitule « le Presbytre », voir à ce sujet le commentaire du verset 1 et l’introduction à 2 Jean. Ce billet présente avec l’Evangile et les deux premières épî- tres, des analogies de style qui prouvent qu’il a été écrit par le même auteur. Le sujet étant très différent, nous ne devons pas nous attendre à une aussi riche moisson que celle recueillie en étudiant 2 Jean, mais ceci rend les rap­prochements d’autant plus significatifs.

1. cf. 2 Jean 1.

8 cf. 2 Jean 4.

« Rendre témoignage » 8, 12, cf. 1 Jean 1. 2, est un des termes dont l’apôtre se sert plus que les autres écrivains sacrés.

4 cf. 2 Jean 4.

11 cf. 1 Jean 2. 29 ; 3. 6, 9.

,13, 14 cf. 2 Jean 12.

1. et 3 Jean présentent la même idée sous une forme négative ou positive : 11 cf. 2 Jean 9.

*Le destinataire.*

Pour les divers Gaïus mentionnés dans le Nouveau Testament, voir le commentaire v. 1. Outre les indications données à cet endroit, notons que Gaïus, un nom fréquent dans les inscriptions, est la transcription en grec du pré­nom de l’empereur Caligula (37-41). Le destinataire est dépeint en termes qui donnent une haute idée de son caractère. L’apôtre lui souhaite « qu’il prospère et qu’il se porte bien comme son âme prospère » (2). Il marche dans

**INTRODUCTION A LA TROISIÈME ÉPITRE 25**

la vérité (3), il agit fidèlement en exerçant l’hospitalité (5), des frères ont rendu témoignage à son amour (6). A quatre reprises l’apôtre l’appelle «bien-aimé » (1, 2, 5, 11), alors que dans 1 Jean, épître beaucoup plus longue, le terme se rencontre six fois seulement.

Deux autres personnes sont mentionnées dans ce billet : Diotrèphe (v. 9) et Démétrius (v. 12), tous les deux consa­crés par leurs parents à des divinités païennes (cf. com­mentaire de ces versets). Comme Gaïus porte un nom latin, on peut conclure de ces faits que l’église à laquelle ils appartenaient était pagano-chrétienne, malgré la saluta­tion juive du verset 15 : « Paix à toi ! » Il est permis de supposer qu’à cause des relations intimes qui unissaient Jean et son correspondant, il a employé ce salut, plus naturel, et lui rappelant de bien doux souvenirs.

*La date.*

Aucune indication précise étant donnée à cet égard, nous sommes réduits à la conjecture que l’épître est con­temporaine des deux autres et qu’elle remonte à la fin du premier siècle de notre ère.

*Le but.*

Il est triple : fortifier Gaïus (1-6), stigmatiser l’ambi­tion et l’inhospitalité de Diotrèphe (9-10) et rendre hom­mage à Démétrius (12).

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

PROLOGUE 1. 1-4

**1. 1. CE QUI ETAIT DÈS LE COMMENCEMENT, CE QUE NOUS AVONS ENTENDU, CE QUE NOUS AVONS VU DE NOS YEUX. CE QUE NOUS AVONS CONTEMPLÉ ET CE QUE NOS MAINS ONT TOU­CHÉ CONCERNANT LA PAROLE DE VIE.**

Sans même présenter à ses lecteurs les salutations d’u­sage, l’apôtre entre dans le vif de son sujet « et donne essor aux sentiments qui débordent de son âme et forment le centre de sa vie, de son apostolat, de tous ses enseigne­ments »\*. Avec l’épître aux Hébreux, c’est la seule excep­tion à la règle générale et ce fait est assez remarquable. Aussi, dans l’un et l’autre cas, a-t-on essayé d’expliquer cette anomalie. En outre, nous sommes, d’emblée, arrêtés par un pronom relatif neutre (cf. Jean 4. 22), quatre fois répété, alors que nous aurions attendu un masculin « celui qui était au commencement »1 2.

**1 Néander. *Première épître de Saint Jean.* Explication pratique ; traduit librement de l’allemand par Jean Monod, Paris 1854.**

**1 J. Hering *(Araméismes dans 1 Jean, Revue de Philosophie Religieuse* 36e année, 1956, N® 2), essaie d’expliquer cette anomalie par une influence araméenne qu’il retrouve encore 2. 8, 12, 14 ; 3. 2 ; 5. 4, mais ses arguments sont peu probants.**

**L’hypothèse la plus simple consisterait à suggérer la perte d’une ou de plusieurs pages du texte primitif. Celui que nous possédons aurait été précédé d’une phrase contenant un substantif neutre auquel se rapportait le « ce que » qui se trouve au début de notre texte. Certes, la difficulté serait écartée, mais nous serions mis en présence d’une autre tout aussi grande, car la perte aurait dû se produire à une date très proche du moment où Jean a écrit sa lettre. Aucun manuscrit du Nouveau Testament, pas plus que les ouvrages patristi- ques des trois premiers siècles de notre ère, ne comble cette prétendue lacune. Il faut donc chercher autre chose. Nous trouvons le même emploi du neutre dans Jean 3.32; 4.22; 6.37; 8.25; 17.24, Actes 17. 23, Luc 1.35. Ce dernier verset peut paraître peu concluant aux lecteurs français car nos ver­sions habituelles rendent le texte grec par « le saint enfant ». Seul, à notre connaissance, Darby traduit littéralement « la sainte chose ». On pourrait, à la vérité, admettre que le mot « enfant » — un neutre en grec — ait été sous- entendu par Luc.**

**28**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

La fin du verset nous tire d’embarras. Il y a littérale­ment « autour de la parole de vie », préposition qui exprime que l’on fait le tour d’un objet ou d’un ensemble, mais qu’on ne pénètre pas à l’intérieur. En effet, la personne du Seigneur est un thème si vaste, Sa divinité un sujet si profond, qu’une connaissance totale en est impossible à l’homme. Dans Son incarnation, cependant, et particuliè­rement dans le stage de Son humiliation, Il a volontaire­ment condescendu à ne pas manifester extérieurement et ouvertement la gloire de certains de Ses attributs divins.

Lui qui était éternel a paru, à un moment très précis de l’histoire, selon le témoignage de Luc 2. 1, 3. 1 par exemple. Lui qui remplissait l’univers de Sa présence a consenti à être confiné dans une province obscure de l’em­pire romain. Lui qui possédait la Toute-Puissance ne S’en est jamais servi pour Lui-même.

Ainsi, même après que la Parole ait été faite chair (Jean 1. 14), il est impossible d’entendre, de voir, de con­templer, de toucher dans Sa plénitude la seconde Personne de la Trinité. Le disciple que Jésus aimait, surnommé « le théologien », parce que, plus que les autres, il avait péné­tré le mystère révélé et pourtant voilé de son divin Maître, celui qui, pendant le dernier repas, avait posé sa tête sur l’épaule du Seigneur (Jean 13. 23) a connu une partie seulement de la vérité. Toutefois, cette vérité, même par­tielle, est assez profonde pour fournir matière aux plus patientes recherches, assez salutaire pour communiquer la vie éternelle à tous ceux qui la reçoivent. Certes, plus tard, dans l’île de Patmos, Jean a été mis en présence du Christ glorifié, mais il déclare : « Quand je Le vis, je tom­bai à Ses pieds, comme mort » (Apoc. 1. 17).

Reprenons maintenant les termes employés par l’écri­vain sacré. \* *Ce qui était dès le commencement* se rap­porte, sans doute, à la divinité du Christ»3 et à Sa pré­existence. Le membre de phrase rappelle tout naturelle­ment «au commencement était la Parole» (Jean 1.1),

**’J. Calvin. Commentaires sur le Nouveau Testament IV. Paris 1855.**

**1.1**

**29**

mais avec des différences verbales qui rendent l’analogie interne plus frappante encore. Dans un cas « au commen­cement » est placé au début de la phrase pour souligner l’allusion au premier verset de la Bible « Au commence­ment, Dieu créa » (Gen. 1. 1). Ici, il y a « dès le commen­cement », sans que soit précisée l’époque ainsi désignée, mais qui, selon toute apparence, est celle de la création4.

*Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché.* Nous soulignons l’insistance de ce témoignage. Notons ensuite que l’auteur ne se nomme pas, autre ana­logie avec l’épître aux Hébreux. Il se présente comme faisant partie d’un groupe d’individus bien déterminé. Il n’est pas seul à proclamer la vérité qu’il apporte ainsi. Chaîne estime que l’apôtre emploie ici le « nous littéraire des auteurs ». Mais il est plus vraisemblable d’admettre avec Calvin qu’il se désigne non seulement lui-même, mais encore les autres apôtres et les disciples qui les avaient accompagnés depuis le baptême de Jean jusqu’au jour oii Jésus avait été enlevé du milieu d’eux (Actes 1. 22). Le même pronom « nous » se retrouve dans la bouche de Pierre, le jour de la Pentecôte (Actes 2. 32) devant le Sanhédrin (4.20) et chez Corneille (10.41) « nous qui avons mangé et bu avec Lui ».

Nous nous trouvons ainsi en face de témoins qui racon­tent ce qu’ils ont entendu, vu, contemplé et touché. Il ne peut y avoir dans l’esprit des lecteurs aucun doute possi­ble. A moins de parti-pris, on ne saurait récuser un tel ensemble de preuves. Les trois sens qui, seuls, entrent en ligne de compte sont invoqués ici.

Il est significatif de constater que les deux verbes « entendu » et « contemplé » ne sont suivis d’aucune carac-

**4 Dans le reste de l’épître, cette formule désigne aussi un tout autre moment de l’histoire : celui où, pour la première fois, les lecteurs ont été mis en face de la vérité (1 Jean 2.7, 24 ; 3. 11). Le Christ, Lui-même, l’emploie en parlant du début de Son ministère (Jean 15. 27). Autre contraste, l’ordre des mots. Dans son Evangile,**  **Jean attire l’attention de ses lecteurs sur < au commencement » dans son épître, c’est le pronom relatif neutre qui est mis en vedette.**

**30**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

téristiquc comme les deux autres « vu de nos yeux » et « nos mains ont touché ».

L’apôtre commence par « ce que nous avons entendu ». Ce fait a déterminé toute sa vie et celle des autres disci­ples. Ils ont reconnu le Fils unique de Dieu dans l’humble charpentier de Nazareth, grâce aux paroles entendues de Lui. Paroles perçues non seulement par les oreilles de la chair — car il y a des oreilles qui n’entendent pas — (Matth. 13. 9, 13), mais qui ont pénétré jusque dans leur cœur et transformé leur existence. « La foi, dit Paul, vient de ce que l’on entend » (Rom. 10. 17) 5.

Il aurait suffi de dire : « Ce que nous avons vu, ce que nous avons touché. » Si l’apôtre semble faire une tauto­logie, c’est pour mieux affirmer la réalité de son témoi­gnage. A cette insistance s’en ajoute une autre. « Ce que nous avons contemplé. » Un simple regard n’a pas suffi. Seule, une longue et patiente contemplation a permis à ceux qui s’y sont livrés de pénétrer le mystère adorable du Sauveur (cf. Jean 1. 14 où le verbe se trouve au même temps et à la même personne). « Ce que nos mains ont tou­ché ». Le mot traduit par « touché » signifie primitivement «tâter dans l’obscurité» (Job 5. 14; Act. 17.27). Ici, le sens est « toucher » comme Gen. 27. 12 ; Héb. 12. 18. On pense tout naturellement à l’épisode où Jésus, après Sa résurrection, invite les disciples à Le toucher (Le. 24. 39). Mais, l’apôtre envisage aussi tout le ministère du Seigneur. On comprend pourquoi l’auteur s’exprime ainsi. Par la vue, nous n’entrons pas en contact avec les objets que nous percevons, nous pouvons avoir, en outre, des illusions d’optique. Le toucher nous permet, au contraire, de pren­dre en quelque sorte possession de ce que nous avons aperçu, cela confirme, d’une façon indiscutable le témoi­gnage de nos yeux. Il est probable que Jean combat ici les doctrines des Docètes qui prétendaient que le Christ

**• Il y a un magnifique crescendo dans l’emploi des verbes : « nous avons entendu, nous avons vu» et ce qui a été vu est si beau que «nous l’avons, contemplé». Ici la pensée s’arrête pour affirmer avec force la réalité maté­rielle de l’objet admiré : « nos mains l’ont touché » (Chaîne - *Les Epîtres Catholiques.* Paris, Librairie Le Coffre, 1939).**

**1.1**

**31**

n’était qu’une apparence. Quoi qu’il en soit, nous avons nous-mêmes besoin de ce témoignage si explicite pour réfuter les arguments des incrédules et établir notre foi sur une base inébranlable.

*Concernant la Parole de la vie 6.*

Le mot « parole » revêt dans l’Ecriture un triple sens : 1° le langage, 2° la Bible, 3° Jésus-Christ. Dans Héb. 4. 12, 13, les deux derniers sont si étroitement unis qu’il est fort difficile de savoir où se termine le premier et où com­mence le second. La « Parole » désignant le Sauveur est employée par Jean dans son Prologue (1.1, 14). Sous l’ins­piration du Saint-Esprit, il s’est servi d’un terme « la Pa­role » (le logos) qui, d’emblée, devait attirer et retenir l’attention de ses contemporains à qui, en première ligne, son épître était destinée. Philon, un Juif d’Alexandrie (20 ans avant à 40 ans après J.-C.) avait tenté de combiner la philosophie grecque, la révélation hébraïque et la mytho­logie égyptienne. Pour combler l’abîme entre la divinité transcendante et les hommes, il avait imaginé toute une série d’intermédiaires dont le principal était « la parole » (le logos). Il était la première créature. Dieu s’en était servi pour créer le monde. Il était devenu en toutes choses son agent. D’autre part, il représentait les hommes auprès de Dieu et intercédait en leur faveur.

On voit immédiatement les analogies et les grandes différences entre la pensée inspirée de l’apôtre et celle du philosophe alexandrin, surtout dans quelle mesure l’évan­géliste clarifie et purifie ce que son génial prédécesseur avait suggéré. « Au commencement était la Parole », ce n’est donc pas une créature, mais « Celui qui est de toute éternité » ; « la Parole était vers Dieu », il existait entre elle et le Tout-Puissant des rapports étroits de sentiments, de pensée et de volonté ; « et la Parole était Dieu », non un simple intermédiaire, si élevé qu’on le suppose, mais Dieu Lui-même, et ce fait ressort avec encore plus d’éner-

**• Nous avons essayé plus haut de sonder le mystère qui nous est ainsi révélé, nous nous contentons donc maintenant de présenter quelques remarques.**

**32**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

gie dans le exte grec où le mot Dieu est mis en tête de la phrase pour bien marquer son importance de tout premier ordre.

En se servant du terme « logos » sous l’inspiration di­vine, Jean apporte aux adeptes de Philon une lumineuse certitude. Ce que le philosophe n’avait qu’entrevu dans une géniale hypothèse, a été pleinement révélé au chré­tien. L’écrivain sacré ne nous donne pas le résultat de patientes recherches intellectuelles ni le produit de son imagination, comme l’avait fait, dès sa jeunesse, le chef de l’école alexandrine. Il transmet fidèlement la glorieuse réalité qui lui a été confiée. Il possède la vérité, ayant entendu Jésus dont le message était celui de Dieu Lui- même (Jn. 14. 10), Jésus, seul Médiateur entre Dieu et les hommes (1 Tim. 2. 5).

La Parole de la vie existait de toute éternité. Elle n’a pas été engendrée par le monde et, même quand elle a été manifestée dans le monde, celui-ci ne l’a ni reconnue ni acceptée (Jean 1. 10). La mort n’est intervenue qu’à cause du péché. Chaque parole du Christ est une semence de vie. Tout chrétien peut dire : « Ma vie a commencé le jour où j’ai reçu Jésus-Christ. » Plus Son Esprit pénètre dans un homme, mieux il comprend que Lui Seul est la vie. Nous étions sous la puissance de la mort, jusqu’au moment où la vie nous a été donnée par Lui. Le mot « vie » amène l’écrivain sacré à ouvrir une parenthèse (cf. 1.8; 2. 27 ; 2 Jean 2) afin de préciser quelle est cette vie.

**1.2. ET LA VIE A ÉTÉ MANIFESTÉE ET NOUS AVONS VU ET NOUS RENDONS TÉMOIGNAGE ET NOUS VOUS ANNONÇONS LA VIE ÉTERNELLE, QUI ÉTAIT AUPRÈS DU PÈRE, ET QUI NOUS A ÉTÉ MANIFESTÉE.**

*Et la vie a été manifestée.* D’invisible qu’elle était de toute éternité, elle est devenue visible et, grâce à ce mira­cle, l’apôtre affirme « et nous avons vu et nous rendons témoignage » (cf. 1 Pi. 1. 20). Cela nous permet de saisir le sens exact qu’il convient de donner au substantif « vie » et au verbe « manifester ». Tous deux sont susceptibles

**1. 2**

**33**

d’acceptions différentes. Le premier peut être compris comme étant le contraire de la mort ou, comme ici, dési­gner le Christ duquel part et auquel aboutit toute la Révé­lation (cf. Jean 1. 4 et 14. 6).

Quant au verbe « a été manifesté », il signifie « révé­ler, expliquer, déceler, rendre clair, évident, notoire, célèbre ». Employé en parlant du Christ, et c’est le cas dans notre passage, il s’applique surtout à Son incarnation (3. 5, 8 ; 1 Tim. 3. 16 ; Héb. 9. 26 ; 1 Pi. 1. 20), au début de Son ministère (Jean 1.31 ; 7. 4), à Sa résurrection (Jn. 21. 14) ou à Son retour glorieux (Col. 3. 4 ; 1 Pi. 5. 4).

*Nous avons vu et nous rendons témoignage.* Le pre­mier verbe est le même qu’au verset précédent, au même temps et à la même personne sans les compléments « ce que » et « de nos yeux ». Quant au second, il est au pré­sent pour bien marquer la continuité de l’action. Jean et ses compagnons ont vu dans le passé, mais ils rendent témoignage encore à l’heure actuelle, et cette lettre fait partie de leur activité. Elle en assure même la pérennité jusqu’à la parousie. Nous trouvons, à propos du baptême de Jésus, ces deux mêmes verbes tous deux au parfait et à la première personne du singulier (Jean 1. 34) dans la bouche de Jean-Baptiste. Il était le héraut qui annonce la venue du roi. Quand celui-ci est arrivé, le message est périmé. Son témoignage, si important qu’il ait été pour ses contemporains, n’a plus la même valeur actuellement, tandis que celui de l’apôtre est éternel. En outre, le Bap­tiste a vu, et lui seul (Matth. 3. 16, Marc 1. 10), l’Esprit descendre sur le Seigneur sous une forme corporelle7.

Même si la foule des candidats au baptême avait aperçu le signe qui devait permettre au Baptiste de recon­naître le Messie, elle n’avait aucun mandat pour infirmer ou corroborer ses paroles. Le Précurseur seul avait reçu une mission divine. Les apôtres, eux, obéissaient à un ordre positif du divin Ressuscité. Ils devaient faire disci-

**7 Nos deux premiers évangiles ont simplement < il vit ». Qui est le sujet de ce verbe ? Une réponse positive ne peut être donnée à cette question, on hésite entre Jésus et Jean, mais le Quatrième Evangile désigne, en propres termes, le Précurseur.**

**34**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

pies toutes les nations en leur apprenant à garder tout ce qui leur avait été enseigné (Matth. 28. 19, 20). De nos jours aussi, chaque fidèle est un témoin en vertu du sacer­doce universel et du devoir impérieux de partager les grâ­ces dont il a été l’objet avec ceux qui les ignorent 8.

*Et nous vous annonçons la vie éternelle.* L’idée expri­mée par le verbe précédent est reprise pour bien en mar­quer l’importance. Ici, toutefois, l’apôtre indique à qui il destine son message. « Nous *vous* annonçons. » Ainsi, il spécifie aux destinataires de l’épître que c’est bien à eux qu’il s’adresse. Il a expérimenté la facilité avec laquelle les hommes passent à leur prochain les avertissements qui leur déplaisent ou, comme ici, ceux qui les engagent à prendre une décision sérieuse. Il attire l’attention de ses lecteurs sur le fait qu’il les vise, eux. Ils sont donc mis en garde, mais vous aussi, à l’instant précis où vous lisez ces lignes.

« La vie éternelle », (cf. 2. 25). Elle n’aura jamais de fin. Ce n’est plus l’existence éphémère transmise par nos parents. Les mots qui suivent le prouvent. Pour exprimer sa pensée, en lui donnant la forme la mieux adéquate suivant le cas, l’écrivain sacré avait le choix entre trois formules dont il use au cours de son épître. 1° la plus expressive, celle que nous trouvons seulement ici et 2. 25 dans le Nouveau Testament. « La vie, l’éternelle », dont l’énergie, hélas ne peut être correctement rendue 9 ; 2° « la vie éternelle » (cf. 3. 15 ; 5. 11, 13, 20) ; 3° enfin, « la vie »

**•On connaît la place que tient ce verbe «rendre témoignage» dans l’évangile de Jean. (33 fois). Déjà dans le prologue, Jean Baptiste nous est présenté comme revêtu de ce ministère et cela avec une insistance bien faite pour attirer notre attention. (Jean 1.7, 8, 15, 32, 34). L’évangile proprement dit s’ouvre par ces mots: «Et tel est le témoignage de Jean» (1.19). Dans ce premier chapitre encore, il rapporte comment le Baptiste désigne Jésus : « Voici l’Agneau de Dieu » (36). Ces paroles décident Jean et André à suivre leSeigneur. Enfin, Pierre, Jacques et Nathanaël sont amenés au Christ par le même moyen. Bien que Jacques ne soit pas nommé dans le récit (Jean 1. 40-51), le fait qu’il a été amené au Christ par son frère Jean, ressort avec évidence du verset 41 où il nous est dit « qu’André, le premier, trouva Simon » donc, l’autre disciple se mit également à la recherche de son frère Jacques, et le conduisit à Jésus.**

**• Cette terminologie se retrouve encore uniquement 2. 25. Toutefois, nous lisons une formule analogue «le feu, l’éternel». Matth. .18.8 et 25.41.**

**1. 3**

**35**

sans adjectif qualificatif (cf. 1. 1, 2 ; 3. 14 ; 5. 12, 16), mais où le contexte indique clairement la nature d’une existence qui n’aura jamais de fin 10 11.

Les hommes, en général, tiennent à la vie. On est donc surpris de constater à quel point la grande majorité d’en­tre eux négligent une telle grâce qui s’accomplit même avant notre mort : « Celui qui écoute ma parole », dit le Christ, « et croit Celui qui m’a envoyé *a* la vie éternelle » (Jean 5. 24). « C’est la vie vécue avec Dieu, dans la clarté de Sa lumière, une vie humaine nourrie et alimentée par Sa vie à Lui... la vie humaine vécue au service de Dieu et par là-même au service du prochain, ce qui est pour qui­conque vit cette vie, le meilleur service qu’il puisse se ren­dre à soi-même » ll. Cette vie est, en somme, le Christ Lui-même, venant habiter en nous par son Esprit. C’est ce qui ressort de la suite du verset que nous méditons.

*Qui était auprès du Père* (cf. Jean 1.1; « la Parole était auprès de Dieu »). L’analogie est frappante, mais le rapprochement est encore plus sensible en grec. Cette lan­gue possède deux formes pour dire « auprès de », l’une impliquant le repos, l’autre le mouvement. Cette dernière se trouve dans les deux passages. De toute éternité, donc, il y avait entre le Père et le Fils échange d’idées, de senti­ments, de volonté, de travail, bref, de nature.

« Et elle nous a été manifestée. » Ce dernier mot se trouve déjà au début du verset, mais ici avec une nuance importante : c’est à nous qu’elle a été manifestée. Ceci renforce le témoignage apostolique du verset 1 où les pro­noms, nous l’avons vu, désignent Jean et ceux au nom de qui il parle. Après cette parenthèse, l’auteur résume et précise sa pensée :

1. **CE QUE NOUS AVONS VU ET ENTENDU, NOUS VOUS L’AN­NONÇONS AUSSI, AFIN QUE VOUS AUSSI AYEZ COMMUNION AVEC NOUS. ET NOTRE COMMUNION EST AVEC LE PÈRE ET AVEC SON FILS, JÉSUS-CHRIST.**

**10 II suffit, pour s’en rendre compte parfaitement, de comparer 3.14 et 5. 12 où nous lisons « la vie » avec 3. 15 et 5. 13 qui portent « vie éternelle ».**

**11 Karl Barth. — *Aux captifs la liberté —* Labor et Fidès, Genève 1960 — page 18.**

**36 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

*« Ce que nous avons vu et entendu. »* Il met la vue avant l’ouïe. Il se place maintenant sur le terrain histori­que. Car ceux au nom de qui il parle ont vu le Christ avant de l’avoir entendu. L’évangéliste en donne une preuve irréfutable (Jean 1. 37 à 39). Il omet la contempla­tion et le toucher, ajoute ces mots tirés du verset 2 *« nous vous Vannonçons aussi ».* Il ne lui suffit pas d’avoir été le témoin privilégié de telles grâces, il ne veut pas les gar­der pour lui-même, il les transmet aux autres afin de les conduire là où il est arrivé en suivant Jésus. Dans ce domaine, on ne possède vraiment que ce que l’on a donné et plus on distribue, plus on s’enrichit. Enfin, il indique son but :

*« Afin que vous aussi, vous ayez communion avec nous. »* Donc, d’autres possédaient déjà cette prérogative, mais il désire la faire partager à ses lecteurs. Le terme « communion » en grec — comme en français — est appa­renté à l’adjectif « commun » (Act. 2. 44 ; 4. 32, 34). Dans ces textes, les biens matériels sont mentionnés spécifique­ment, mais les grâces spirituelles ne sont nullement exclues, elles sont certainement comprises dans les « tou­tes choses » ici énumérées. La communion à laquelle Jean invite ses lecteurs implique non seulement le fait même des rapports fraternels, mais la joie de les posséder. Elle est, sans aucun doute, celle de l’Esprit (cf. 1. 6, 7 ; 2 Cor. 13. 13). Ces paroles confirment ce que nous venons de dire touchant le désir de l’apôtre de partager avec ses lecteurs les fruits de ses expériences. Ce qui le prouve, ce sont les mots qui suivent immédiatement :

*« Et notre communion est avec le Père et avec Son Fils, Jésus-Christ. »* La faveur que cette parole renferme est offerte aux destinataires de l’épître et, après eux, à tous ceux qui la liront. Ainsi se constitue une chaîne im­mense qui, à travers les siècles, nous relie à Jésus-Christ car, « il n’y a d’union entre les fidèles qu’autant qu’ils sont unis au Christ » 12.

**11 Néander. O. c. ad loc.**

**1.3**

**37**

Ce bien suprême vers lequel, au cours de l’antiquité païenne, les représentants les plus spirituels de notre race ont aspiré, sans jamais l’atteindre est, enfiri, réalisé. Il nous est offert en termes d’une simplicité bouleversante, à cause même de leur splendeur.

Dieu est nommé « le Père » et cela pour deux raisons. D’une part, pour bien marquer sous quel aspect le Sei­gneur se manifeste, non comme le Créateur en face de Sa créature déchue et rebelle, mais comme le Père, plein d’amour et de miséricorde qui, en Jésus-Christ, adopte les pécheurs comme Ses enfants. D’autre part, il encou­rage les fidèles à mettre toute leur confiance dans ce Dieu qui veut bien être appelé du doux nom de Père. La com­munion avec Dieu, voilà en un mot exprimée la vie nou­velle et merveilleuse accordée au croyant, la force qui a remporté la victoire sur toute perversité, la lumière qui a fait pâlir tout ce qui, autrefois, l’avait ébloui.

Mais ce n’est là qu’une partie de la révélation appor­tée par l’écrivain sacré. Cette communion est double. Elle met le fidèle non seulement en communion avec le Père, mais encore avec le Fils (cf. Jean 1. 18), sous Ses deux titres : < Jésus » (Sauveur) « le Christ » (l’oint), car II a reçu fonction royale prophétique et sacerdotale ; Il est notre Roi, notre Prophète et notre Souverain Sacrificateur (cf. 3. 23 ; 5. 20 ; 2 Jean 3 ; 1 Cor. 1. 9 ; 2 Cor. 1. 19).

Chaîne, à la suite d’autres théologiens catholiques, tire de ce texte « la nécessité de l’union à la hiérarchie, ... il faut s’unir à l’apôtre pour s’unir au Christ » 1S. C’est singulièrement forcer les termes \* vous aussi » et « notre communion ». Certes, les païens, comme les Juifs, dépen­dent de ceux dont ils ont entendu et reçu l’Evangile ; ils leur en seront éternellement reconnaissants, mais ils ont justement appris à entrer sans intermédiaire en commu­nion personnelle et vivante avec le divin Ressuscité. Les apôtres désiraient rendre leurs enfants spirituels indépen­dants (Eph. 6. 10), en faire des maîtres (Héb. 5. 12).

**13 Chaîne. O. c. ad loc.**

**38 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

1. **ET NOUS, NOUS ÉCRIVONS CES CHOSES AFIN QUE NOTRE JOIE SOIT PARFAITE.**

*Et nous, nous écrivons ces choses.* Le mot important est « ces choses » comme cela ressort du texte grec où il est mis en tête de la phrase. Il désigne, de toute évidence, les vérités mentionnées dans les trois premiers versets, sans exclure celles sur lesquelles l’auteur reviendra plus tard. Le salut dépend de la manière dont elles seront accep­tées. Un autre terme mis en vedette est le pronom « nous », placé lui, à la fin du membre de phrase et qui donne à celui-ci une forme tout à fait inusitée 14.

Les destinataires de l’épître connaissaient Jean et ceux au nom de qui il écrivait. Leur autorité était reconnue pour les mêmes raisons que Paul donne aux Thessaloni- ciens : « Vous avez reçu de nous la parole de Dieu, que vous avez entendue de nous, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu’elle l’est véritablement, comme la parole de Dieu » (1 Thess. 2. 13). Le but de cette remar­que va être indiqué.

*Afin que notre15 joie soit parfaite.* On est surpris, après un tel préambule, de tomber sur cette conclusion. On s’attendrait à lire : « afin que vous soyez perfectionnés dans l’amour » ou « afin que vous ne soyez plus asservis au péché » (Rom. 6. 6) ou « afin que le Christ habite dans vos cœurs par la foi » (Eph. 3. 17) ou « afin que vous soyez remplis j’usqu’à toute la plénitude de Dieu » (Eph. 3. 19). Cette surprise prouve à quel point nous méconnais­sons les vérités fondamentales du christianisme. La joie est un devoir sur lequel insistent à maintes reprises les écri­vains sacrés (2 Cor. 13. 11 ; Phil. 4. 4 ; 1 Thess. 5. 16 ; 1 Pi. 1. 8 et surtout Jacq. 1. 2) : « Considérez comme le sujet de toute joie, les différentes épreuves par lesquelles vous passez. »

Il existe une singulière analogie verbale en grec entre « la grâce » (charis) et « la joie » (chara). En fait, il est

**14 Voilà pourquoi certains manuscrits ont remplacé « nous » par « à vous ».**

**19 La leçon « votre joie » que donnent certains manuscrits a été influencée par Jean 16. 24.**

**1. 4**

**39**

impossible de connaître la joie, si l’on n’est pas mis au bénéfice de la grâce. Le monde est réduit à chercher des succédanés, des plaisirs. Seul le chrétien connaît la joie.

1. doit l’apprécier à sa juste valeur et, par son rayonne­ment, donner à son entourage envie de la posséder.

La communion dont il vient d’être parlé est récipro­que. Les lecteurs peuvent rendre parfaite la joie de ceux qui les ont engendrés à la vie spirituelle (cf. Phil. 2. 2 où Paul exprime la même idée presque dans les mêmes ter­mes ; voir encore 1 Thess. 2. 19, 20).

L’expression traduite par « parfait » revêt une nuance qui échappe en français, celle de la plénitude (cf. 2 Jean

1. ; Jean 3. 29 ; 15. 11 ; 16. 24 ; 17. 13). L’apôtre désire avec une telle ardeur leurs progrès que, s’ils s’accomplis­sent normalement, rien ne saurait être ajouté à sa joie, elle est pleine, elle est entière.

Tous ceux qui, par la grâce de Dieu, ont été appelés à être des instruments de salut pour une âme connaissent cette joie. Elle dépasse tout ce que l’on saurait imaginer, car ils sont devenus les moyens dont le Sauveur s’est servi pour « commencer une œuvre excellente qu’il perfection­nera jusqu’au jour de Son avènement» (Phil. 1. 6).

« Après avoir combattu ceux qui voilaient la réalité historique de la personne de Jésus-Christ, Jean attaque maintenant le christianisme formaliste et mondain, résul­tat de ces doctrines relâchées » 16.

**\*• Néander. O. c. ad loc.**

**1**

LA COMMUNION AVEC DIEU. 1.5-2. 28

*a)* LA MARCHE DANS LA LUMIÈRE. 1. 5-7.

1. **ET VOICI LE MESSAGE QUE NOUS AVONS ENTENDU DE LUI ET QUE NOUS VOUS ANNONÇONS : QUE DIEU EST LUMIÈRE, ET IL N’Y A EN LUI POINT DE TÉNÈBRES.**

Après ce prologue, le corps de l’épître commence d’une façon qui rappelle fortement le quatrième évangile (Jean 1. 19). L’auteur l’introduit par ces mots *Voici le message* littéralement « voici quelle est la nouvelle ». Cette remar­que nous permet d’entrevoir un enseignement d’ordre spi­rituel. Le substantif employé ici et uniquement encore 3. 11 est, en effet, apparenté à celui d’ange, d’évangile et d’évangéliser. Cette même racine caractérise la nature de la nouvelle ainsi mentionnée. Au verset 1, il avait dé­claré : « ce que nous avons entendu » ; il reprend ici le même terme, au même temps et à la même personne, pour bien spécifier qu’il transmet fidèlement et intégralement les révélations qui lui ont été accordées. Il insiste à la fois sur l’autorité divine et sur l’origine de son témoignage.

*Que nous avons entendu de Lui.* Ce pronom se réfère évidemment à Jésus-Christ, désigné sous cette image « la lumière de la vie ». Nous ferons bien de nous en souvenir en méditant la suite de la phrase *et que nous vous annon­çons* (cf. Act. 20. 20, 27 ; 1 Pi. 1. 12). Nous avons rencontré un verbe de la même famille au verset 2, mais il y a entre eux une nuance. Ils sont formés du même radical, mais les prépositions qui les composent sont différentes. Dans l’un, nous avons l’idée d’éloignement, dans l’autre, celle de pro­grès. L’enseignement dont il est question dans notre ver­set commence par les éléments pour s’élever jusqu’aux

**42**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

vérités les plus sublimes. Quant aux verbes « nous avons entendu » et « nous vous annonçons », ils sont respective­ment au même temps que « que nous avons vu « et « nous rendons témoignage » (1. 2).

*Dieu est lumière* (1 Tim. 6. 16 ; Jacq. 1. 17). Ce mes­sage, dans sa concision, contient d’une façon claire et nette tout ce dont nous avons besoin pour illuminer notre cons­cience, et nous verrons aux versets suivants à quel point ce secours nous est nécessaire.

En outre « cette définition nous met en présence à la fois de la transcendance et de l’immanence de Dieu. Deux termes qu’il ne faut pas dissocier... Comme le soleil est in­finiment élevé au-dessus de la terre et que les hommes ne peuvent le regarder fixement, ainsi la lumière de Dieu dépasse de beaucoup la capacité de notre regard. D’autre part, l’immanence de Dieu est aussi exprimée par ce mot « lumière ». Car si nous ne pouvons recevoir toute la lumière divine, nous pouvons cependant recevoir d’elle tout ce qui nous est indispensable. Il en est de la lumière de Dieu comme de celle du soleil ; elle est au-dessus de nous, mais elle pénètre en nous ; elle nous dépasse, mais elle nous appartient. C’est précisément parce qu’elle nous dépasse que nous pouvons nous l’approprier »

Cependant, deux difficultés se présentent. D’abord, on chercherait en vain dans les Evangiles une parole du Sei­gneur qui, même de loin, ressemblerait à celle-là. Certes, Il a dit à plusieurs reprises qu’il est la lumière (Jean 3. 19 ; 8. 12 ; 9. 5 ; 12. 35, 36, 46) mais jamais II n’a carac­térisé ainsi son Père. Certes, vu l’unité des Personnes de la Trinité, en disant qu’il est la lumière, Jésus a manifesté à tous que Dieu est lumière, non seulement en Soi, mais dans la mesure où cet attribut nous concerne nous-mêmes.

Toutefois, cette hypothèse paraît forcée. Il est plus simple, semble-t-il, de trouver ici une maxime que nos évangiles ne nous ont pas transmise. Ce fait ne doit pas nous surprendre, car nous rencontrons un exemple ana-

**1 W. H. Guiton. *Court inédit d'exégète.***

**1. 5**

**43**

logue, la sentence que, plus explicitement, Paul avait citée aux pasteurs d’Ephèse « Il y a plus de bonheur à donner qu’à recevoir » (Act. 20. 35 — cf. encore Jean 21. 25).

Autre difficulté. Dans l’Ancien Testament, nous ren­controns plusieurs passages où la lumière est considérée comme un des apanages de Dieu (2 Sam. 22. 29 ; Job 36. 30 ; Ps. 27. 1 ; 44. 4 ; 90. 8 ; 104. 2 ; Es. 2. 5 : 60. 3, 19, 20 ; Dan. 2. 22 ; Mich. 7. 8). Comment l’écrivain sacré peut-il parler ici d’une révélation nouvelle transmise par Jésus-Christ puisque, dans ce message particulier, il n’y avait rien d’inédit ?

Tout d’abord, le mot grec, traduit par « nouvelle », n’implique pas, comme en français, un message jusqu’alors inédit. Ensuite, il y a dans tout ce que le Sauveur apporte à l’humanité, un élément entièrement neuf. L’Evangile est, dans un sens absolu, la bonne *nouvelle,* même dans ce qu’il contient de déjà connu. Aux plus grands génies reli­gieux, aux prophètes inspirés eux-mêmes, on peut appli­quer ce reproche du Christ aux Pharisiens : « Ils disent et ne font pas » (Matth. 23. 3). Une faille existe toujours, plus ou moins large, ou plus ou moins profonde, entre leur enseignement et leur vie. Seul, le Seigneur a mis par­faitement en pratique ce qu’il ordonnait aux autres, Seul, Il a pu déclarer : « Je vous ai donné un exemple, afin que comme moi je vous ai fait, vous fassiez aussi » (Jean 13. 15). Comprises ainsi, toutes Ses paroles sont neuves.

*Et il ny a en Lui point de ténèbres.* En grec, la phrase commence avec le mot *ténèbres.* Par quoi Jean « entend principalement ce qui est opposé à la sainteté » 2. C’est donc là-dessus que porte l’accent. Après avoir dit que Dieu est lumière, il semblerait superflu d’ajouter « et il n’y a point de ténèbres en Lui » et surtout d’appuyer sur ce substantif. Cette insistance contraire à notre attente doit nous porter à réfléchir. Quand, dans la Bible, il y a ce que nous appelons une tautologie, nous devons concentrer sur elle toute notre attention, car rien, dans ce livre, n’est

**1 Néander. O. c. ad loc.**

**44**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

superflu, et si les écrivains sacrés soulignent ainsi une vé­rité, c’est qu’elle est d’une importance capitale.

Puisque Dieu est lumière, les chrétiens doivent en tirer les conséquences pratiques, c’est ce qui est enseigné dans les versets 6, 8, 10 qui commencent par une formule iden­tique « Si nous disons ». Nous verrons les détails en médi­tant chaque verset ; notons, pour l’instant ce qui les con­cerne tous.

Nous sommes exhortés à considérer avec quelle faci­lité nous nous abusons, trouvant des prétextes pour com­bler l’abîme entre notre vie et la profession de notre foi. L’apôtre envisage une attitude différente de celle condam­née par le Christ en ces termes : « Voici quel est le juge­ment, la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Celui qui fait le mal, en effet, hait la lumière et ne vient pas à la lumière, afin que ne soient point reprises ses œuvres » (Jean 3. 19, 20). Ceux dont le Seigneur parle ont fait leur choix et y conforment leur existence, tandis que les gens qui vont être stigmatisés essaient de résoudre ce problème insoluble, de se décider pour la lumière tout en vivant dans les ténèbres (cf. 2 Cor.

1. **14).**
2. **si NOUS DISONS QUE NOUS AVONS COMMUNION AVEC LUI ET QUE NOUS MARCHIONS DANS LES TÉNÈBRES, NOUS MEN­TONS ET NOUS NE PRATIQUONS PAS LA VÉRITÉ.**

Il y a en grec diverses conjonctions pour dire *Si.* Celle que nous rencontrons ici et aux versets suivants, présente comme possible une chose à venir, pourvu que telle ou telle condition soit réalisée.

*Que nous avons communion avec Lui.* Tout à l’heure, l’apôtre a parlé de la communion entre les lecteurs d’une part, lui et ses compagnons de l’autre (v. 3) ; ici il emploie le même terme dans un sens beaucoup plus merveilleux pour désigner celle que tous les croyants, quels qu’ils soient, sont susceptibles d’entretenir avec Dieu. Une telle réalité nous remplit d’une infinie reconnaissance. Si grande, en

**1. 6**

**45**

effet, que soit la différence entre les hommes, elle est in­fime en comparaison du gouffre qui sépare l’Eternel de Sa créature. L’auteur n’essaie pas de l’expliquer, il la constate purement et simplement. En théorie, tous les fidèles en jouissent, ils l’intensifient par la prière et la lecture de la Bible, ils l’alimentent en assistant au culte, ils lui rendent témoignage et la nourrissent en participant à la Sainte Cène, ils y puisent la force de supporter les épreuves et, enfin, comptent sur elle pour triompher de la mort.

Toutefois, Jean met en garde les chrétiens contre le danger de se tromper eux-mêmes.

*Si nous disons que nous avons communion avec Lui et que nous marchions dans les ténèbres.* A toutes les époques d’excitation religieuse, la compatibilité de l’indifférence morale avec la profession de la vraie foi a été proclamée (cf. 2. 4 ; 3. 6 ; 3 Jean 11). On peut faire acte de foi et pourtant être dans l’erreur. Remarquons l’humilité de Jean. Il ne déclare pas : « Si vous dites » mais : « Si nous disons » ; lui, le disciple bien-aimé se place au même niveau que ceux à qui il apporte le message de la vie éter­nelle, il admet qu’il risque de se laisser aller, comme les autres, à une telle inconséquence.

Que signifie « marcher dans les ténèbres »? Si nous nous laissons guider par la logique, à cause de la doctrine énoncée précédemment, c’est tout ce qui est contraire à la nature de Dieu, puisqu’il est lumière et qu’il n’y a point de ténèbres en Lui. Donc, celui qui prétend être en commu­nion avec Lui devrait participer à Sa nature morale et être, par conséquent, exempt de péchés. On le voit, en bonne exégèse, il ne faut pas concentrer la pensée sur un seul verset, sans l’éclairer par son contexte, autrement on risque d’aboutir à des conclusions absurdes s. Dans le cas particulier, les versets 8 à 10 de notre chapitre nous mon­trent qu’il ne s’agit pas d’être sans péché. Alors, quel est

**•Dan» son épître aux Philippiens (3.12) écrite pendant sa captivité à Rome, donc vers la fin de sa vie, Paul déclare : « Non que i’aie déjà atteint le but ou que déjà je sois arrivé à la perfection >, un peu plus loin, nous li­sons : « Soyez mes imitateurs et regardez à ceux qui marchent suivant le mo­dèle que vous avez en nous » (Phil. 3. 17).**

**46**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

l’avertissement qui nous est donné ici ? Il doit exister une harmonie parfaite entre ce que nous affirmons être et ce que nous sommes. Cela ressort avec évidence du texte. C’est une pensée analogue à celle de Jacques 2. 14 : « Quel profit y a-t-il si quelqu’un dit qu’il a la foi et qu’il n’ait pas les œuvres, la foi peut-elle le sauver ?

Dans ce dernier verset, comme dans celui de Jean, l’ac­cent porte sur « dire » et met en évidence le danger de se tromper soi-même. Les deux apôtres montrent à quel point la réalité seule compte. De même que la foi de l’homme supposé par Jacques ne peut le sauver, étant purement imaginaire et sans fondement, puisqu’elle ne porte pas de fruits, signes visibles de son existence, de même dans notre verset, Jean signale l’impossibilité d’être en communion avec la lumière tout en marchant dans les ténèbres.

Précisons le sens de « marcher dans les ténèbres », qui ne se retrouve, en dehors de 1 Jean 2. 11 que deux fois dans le Nouveau Testament (Jean 8. 12) où Jésus déclare en propres termes : « Celui qui me suit ne marchera abso­lument pas dans les ténèbres », et Jean 12. 35. Il y a entre cette promesse et notre texte une double analogie. D’une part, le verbe est identique, de l’autre l’idée suggérée par « ténèbres » est la même 4. Ceci redouble notre embarras, car la faute ainsi stigmatisée oppose un démenti formel à la grâce deux fois affirmée par le Christ \* il ne marchera absolument pas ».

Le verbe signifie, étymologiquement, « aller en cer­cle » 5. Celui qui marche et agit dans les ténèbres comme si c’était son ambiance normale, ne sait ce qu’il fait, il ne peut discerner son chemin, il ignore où aboutit celui qu’il a choisi et, finalement, il arrive là où il ne voulait pas

**4 Toutefois, je relève une légère différence. En grec, deux mots désignent les ténèbres : l’un se trouve dans l’évangile, l’autre dans l’épître, mais la pensée reste la même.**

**8 Au sens moral, il se rencontre surtout sous la plume de Jean et de Paul. Marc 7.5; Jean 12.35; 21.18; Rom. 6.4; 8.4; 13.13; 14.15; 1 Cor.**

1. **3 ; 2 Cor. 4. 2 ; 5. 7 ; 10. 2, 3 ; 12. 18 ; Gai. 5. 16 ; Eph. 2. 10 ; Col. 2. 6 ;**
2. **5 ; Héb. 13. 9 ; 1 Jean 2. 6 (bis).; 2 Jean 4. 6 (bis) ; 3 Jean 3. 4 ; Apoc. 21. 24. Je n’ai pas remis dans cette liste ceux qui sont mentionnés dans le com­mentaire.**

**1. 6**

**47**

aller. Heureusement, les écrits de Paul nous permettent de sortir de l’impasse. « Vous étiez morts dans vos transgres­sions et dans vos péchés, dans lesquels vous avez marché suivant le train de ce monde » (Eph. 2. 1, 2). « Je vous commande donc de marcher d’une manière digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés » (4. 1). «Voici ce que je dis et ce que j’atteste dans le Seigneur, c’est que vous ne marchiez plus comme le reste des nations qui mar­chant dans la vanité de leurs pensées » (4. 17). « La colère de Dieu se déchaîne à cause de ces crimes, dans lesquels vous aussi, vous avez marché autrefois, alors que vous viviez dans ces choses (Col. 3. 6, 7). Nous apprenons que certains parmi vous marchent dans le désordre, ne travail­lant pas et se mêlant de tout » (2 Thess. 3. 11).

Il ressort nettement de ces textes que la conversion est un changement de l’être tout entier, non seulement de la pensée, mais des actes. C’est bien la vérité que Jean nous présente. Il insiste pour que ses lecteurs ne se vantent pas d’être en communion avec Dieu, mais qu’ils agissent selon ce que Dieu leur a donné et leur ordonne. Il met en garde les fidèles contre ce penchant qui permettrait à ses adep­tes de considérer Dieu comme leur Père, d’accepter ses bienfaits, tout en continuant à suivre les instincts mauvais de leur cœur, qui escomptent que Dieu tolère leurs per­versités.

La lumière dissipe les ténèbres, voilà une des lois fon­damentales de la physique. Dans le domaine moral, hélas, la monstruosité contraire est fréquente (Jean 1. 5). Il y avait, au siècle apostolique, deux tendances opposées. Cer­tains judéo-chrétiens ajoutaient une valeur exagérée aux œuvres de la loi et voulaient faire leur salut en suivant minutieusement toutes ses ordonnances. D’autres faus­saient la doctrine du salut par la foi, « faisant de leur liberté un prétexte pour vivre selon leur chair » (Gai. 5. 13), ils disaient: «Péchons afin que la grâce abonde» (Rom. 6. 1, cf. Apoc. 2. 5, 15). Ce sont probablement ces gens-là qui sont visés ici. L’Evangile, lui, se maintient à égale distance entre les deux hérésies qui trouvent de nos jours

**48**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

de trop nombreux adeptes, le perfectionnisme et l’antino- mianisme, c’est-à-dire le rejet de toute loi.

*No-us mentons* (cf. Rom. 3. 4). D’un mot, l’apôtre dé­nonce l’attitude de ceux qui connaissent la vérité sans la mettre en pratique, car ce n’est pas la connaissance qui nous met, à elle seule, en communion avec Dieu, mais le désir sincère de faire, par Sa grâce, ce que nous avons reconnu être vrai. Il faut nécessairement que l’efficacité de cette communion se manifeste dans notre vie, autre­ment, la profession que nous en faisons est illusoire. Si elle est désavouée par les mobiles de nos actes et l’attrait de nos mauvais penchants, nous mentons dans le domaine le plus intime et le plus sacré. Nous transformons en duperie la seule vérité dans un monde d’apparences et d’illusion. Là réside la faiblesse de notre christianisme. Il ne rem­porte pas de victoires sur les incrédules, parce qu’il ne triomphe pas en nous.

*Et nous ne pratiquons pas la vérité.* Derechef, il y a tautologie pour bien marquer l’énormité du scandale pro­voqué par une telle inconséquence. Il y a littéralement « nous ne faisons pas la vérité » exactement comme dans Jean 3.21, le seul autre passage du Nouveau Testament où cette formule se rencontre. On peut donc la considérer comme particulière à Jean.

La vérité est inaccessible à l’homme pécheur qui, par la chute, s’est opposé à Dieu et s’est séparé de Lui. Mais la révélation accomplit le miracle de lui permettre de recevoir comme un don ce qu’il est incapable d’obtenir par lui-même. Aussi, ne parvient-on à la vérité ni par les efforts de l’intelligence, ni par ceux de l’être psychique, mais uniquement par l’obéissance de la foi à la Parole révélée. Voilà dans quel sens on « fait la vérité ».

«Faire la vérité» (cf. Jean 3.21), est le seul chemin qui conduise le croyant à la lumière et à la liberté, il n’y en a pas d’autres. Il ne suffit pas de la connaître et de la posséder, d’y penser et d’en parler, il faut agir d’après ses lumières.

**1. 7**

**49**

A cette attitude trompeuse, l’écrivain sacré va en oppo­ser une autre qui se différencie par ses contrastes et par ses analogies.

7. **si, PAR CONTRE, NOUS MARCHONS DANS LA LUMIÈRE, COMME LUI-MÊME EST DANS LA LUMIÈRE, NOUS AVONS COMMU­NION LES UNS AVEC LES AUTRES, ET LE SANG DE JÉSUS, SON FILS, NOUS PURIFIE DE TOUT PÉCHÉ.**

Les ressemblances, conj\*onction et verbe identiques sont purement extérieures, tandis que les oppositions, elles, sont d’une tout autre nature. Elles caractérisent l’essence même des attitudes considérées aux versets 6 et 7.

Pour « marcher dans la lumière », il faut commencer par « passer des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu » (Act. 26. 18, cf. 1 Pi. 2. 9). Chaque fidèle mérite le jugement porté par Paul sur les Ephésiens (Eph. 5. 8) : « Autrefois, vous étiez ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » Après un changement radical que le Christ appelle une nouvelle naissance, on entre dans la vraie vie où il faut obéir à l’ordre du même apôtre : « Comme des enfants de lumière, marchez » (Eph. 5. 8 cf. Jean 12. 86 ; 2 Cor. 4. 4 ; Col. 1. 12 ; 1 Thess. 5. 8).

Nous devons nous placer résolument et sincèrement dans le rayonnement de la lumière qui est Dieu et qui vient de Lui, ne pas mettre d’écran entre nous et la lumière qui doit pénétrer notre être tout entier, extérieure­ment et intérieurement. Comme le soleil brille sur le monde, l’éclaire et que rien ne saurait se soustraire à sa chaleur (Ps. 19. 7), de même Dieu agit sur le croyant, par l’Evangile. Voilà indiquée, par quelques mots, la force qui, par la puissance du Saint-Esprit, rend capable de mar­cher dans la lumière.

*Comme Lui-même est dans la lumière* (cf. Ps. 104. 2).

Non seulement Dieu est lumière, mais II est environné de lumière (cf. 1 Tim. 6. 16). « Remarquez la belle opposi­tion des verbes « marcher » et « être ». L’homme marche,

**50**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

***a tn***

alors que Dieu est : le changement de la vie humaine con­traste avec l’immutabilité divine » ®.

Voyons maintenant les conséquences de cette marche dans la lumière.

*Nous avons communion les uns avec les autres7.* Preuve visible de la communion invisible avec Dieu, cette réalité fait partie à la fois des analogies et des contrastes. Dans les deux versets, il est parlé de communion, mais au verset 6 c’est une communion prétendue avec Dieu : « nous disons » ; elle est réelle au verset 7 « nous avons ». Elle est caractérisée : « les uns avec les autres ». Jean avait traité ce sujet au verset 3.

A bon droit, nous insistons sur le côté individua­liste du christianisme ; mais cette vérité ne doit pas nous faire négliger la communion avec nos frères. Nous sommes solidaires, Paul l’a montré à maintes reprises (Rom. 12. 3, 5 ; 14. 7 ; 1 Cor. 10. 24 ; 12. 13, 27 ; Eph. 4. 6, 15, 16 ; Phil. 2. 4 ; 1 Thess. 5. 9, 10). Jean le souligne ici et au verset 3. Cette communion est impossible sans celle avec Dieu. Nous avons un seul Père, ainsi nous sommes tous frères, autre­ment nous sommes des ennemis, *« homo homini lupus »,* l’homme est pour l’homme, un loup.

Si la communion avec les frères est interrompue par notre faute (cf. Rom. 12. 18), nous cessons, du même coup, de marcher dans la lumière. L’amour fraternel est le signe visible de cette attitude incontrôlable. Jean revient, à plu­sieurs reprises, sur cette interdépendance, et le Christ Lui- même l’avait mise en pleine lumière quand II avait déclaré dans la chambre haute : « A ceci tous connaîtront que

**•Brooke. — Johannine Epistles dans *The international critical Commen­tât y.* Edimbourg 1912.**

**7 Un des derniers commentateurs des épîtres de Jean, voit dans cette insistance, une preuve de l’influence de la communauté de Qumran sur l’au­teur. En effet, affirme-t-il, c’est précisément le terme que les membres de la communauté donnaient à leur association. Cette pure similitude verbale me semble un indice bien peu probant. Tout au plus, si on veut absolument voir dans ces vprsets une allusion à la secte essénienne, *ce* serait pour mettre en garde contre elle les fidèles. « Pour nous, déclare-t-il, en effet, notre commu­nion est avec le Père et le Fils. » L’apôtre réagirait envers les Esséniens com­me il l’avait fait à l’égard des chrétiens hérétiques de son temps.**

***1.7***

**51**

vous êtes mes disciples, si vous avez de l’amour les uns pour les autres » (Jean 13. 35).

Seconde conséquence : *Le sang de Jésus, Son Fils nous purifie de tout péché.* Nous venons de l’affirmer, c’est une conséquence. Il est nécessaire d’insister, car trop souvent on sépare cette partie du verset de son contexte et ainsi l’on risque de provoquer chez certaines âmes peu conscien­cieuses une fausse sécurité. Elles s’appuient sur le fait in­contestable : « le sang de Jésus, Son Fils, nous purifie de tout péché », mais oublient que cette grâce, comme beau­coup d’autres, est conditionnelle, elle dépend d’une atti­tude bien marquée au début du passage « Si nous mar­chons dans la lumière ».

« Le sang de Jésus, Son Fils (cf. 4. 15 ; 5. 5 ; Gai. 4. 4 ; Héb. 4. 14) nous purifie de tout péché. » Le nom « Jésus » souligne l’humanité du Sauveur et la possibilité de la transfusion de Son sang — « Son Fils », l’efficacité par­faite de Sa mort. Cette doctrine offusque l’homme naturel. On la qualifie avec ironie « théologie du sang ». Mais il faut la maintenir avec d’autant plus d’énergie ; on risque­rait, sans cela, de ressembler à ces hommes dont parle Paul « ils ont l’apparence de la piété, mais ils en ont renié la force (2 Tira. 3. 5). Car « la réconciliation du genre hu­main avec son Dieu est scellée dans le sang de l’Homme- Dieu » 8.

En outre, l’Ecriture insiste sur la valeur rédemptrice du sang de Jésus-Christ, elle est préfigurée dans l’Ancien Testament, dès la chute. Le premier sacrifice expiatoire pour le péché a été offert par l’Eternel Lui-même (Gen. 3. 21). Les bêtes dont les peaux ont servi de vêtements à Adam et Eve ont dû, forcément, être d’abord immolées. « Presque toutes choses, d’après la loi sont purifiées par le sang » (Héb. 9. 22). L’histoire des religions nous prouve que cette pratique remonte à la révélation primitive, car tous les peuples, dans leur culte, offrent des sacrifices san­glants, vérité résumée ainsi par l’auteur de l’épître aux

**• A. Vinet. *Premières méditations évangéliques.* Société d’édition Vinet, Lausanne 1941, p. 51.**

**52**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

Hébreux : « sans effusion de sang, il n’y a pas de pardon » (Héb. 9. 22). Je me borne à citer en note les textes du Nou­veau Testament où cette vérité est affirmée en propres termes et j’invite le lecteur à les méditer. Il serait trop long de les analyser tous 9.

Je relève les grâces que le sang de Jésus nous procure.

Il est la victime propitiatoire (Rom. 3. 25), Il s’est acquis l’Eglise (Act. 20.28), nous sommes pardonnés (Matth. 26. 28 ; Éph. 1. 7 ; Col. 1. 14), lavés (Apoc. 1. 6 ;

1. 14), purifiés (Héb. 9. 18, 14 ; 1 Jean 1. 7), justifiés (Rom. 5.9), rachetés (1 Pi. 1. 18, 19), victorieux (Apoc. 12. 11), sanctifiés (Héb. 10. 29 ; 13. 12). Nous avons la communion avec Lui (1 Cor. 10. 16), la rédemption (Eph. 1.7; Col. 1. 14), la paix (Col. 1. 19, 20), la liberté d’entrer dans les lieux saints (Héb. 10. 19, 20), la vie éternelle (Jean 6. 53 à 56).

On le voit, les grâces acquises par le sang du Christ sont multiples ; il convient donc de bien considérer celle qui est présentée ici. « Nous sommes purifiés », déclare l’apôtre, au nom d’une communauté de fidèles, et s’adres­sant à des croyants qui désirent avec sincérité voir s’ache­ver l’œuvre commencée dans leur cœur. Comme plusieurs étapes conduisent à la sanctification, de même ceux qui s’y sont engagés reçoivent des secours successifs. Dieu n’im­pose pas les mêmes devoirs à tous Ses enfants. Lui qui mesure le vent à l’aile de l’oiseau, adapte Ses ordres au degré de sanctification des Siens. Ainsi s’explique le « si » placé au début de la phrase, sur lequel nous avons attiré l’attention. « La marche dans la lumière » n’est possible que par le secours du Saint-Esprit, sans que l’homme puisse s’attribuer aucun mérite. Elle le met en mesure de recevoir une grâce supérieure qui, à son tour, lui fera gra­vir un échelon plus élevé, car celui qui suit le Crucifié n’est plus un esclave du péché.

**• Matth. 26. 28 ; Marc 14. 24 ; Luc 22. 20 ; 1  
56^ Act. 20. 28 ; Rom. 3. 24 (25) ; 5. 9 ; 1 Cor.**

**7 \* \* , \ -7, 2? , ZZZL. 2- -2 .. 22**

**20 ; 1 Pi. 1. 2, 18, 19 ; Apoc. 1. 5 ; 5. 9 ; 7. 14712.117**

**Cor. 11.25; Jean 6.53 à**

**-, « . • 10. 16 î H. 27 ; Eph. 1. 7**

**2. 13 ; Col. 1. 14, 19, 20 ; Héb. 9. 12-14, 22 ; 10. 19, 20, 29 ; 12. 24 ■ 13 12**

**■ 1 PI 1 "J 10 1O . 1 C . C n .■» .4 ’ ’ ’ ' 4 ’**

**1. 7**

**53**

Toutefois, trois chemins s’ouvrent encore devant le chrétien qui a commis une faute. 1° Le refuge dans les ténè­bres pour la cacher à ses yeux et aux autres. En persévé­rant dans cette voie, il aboutit à l’endurcissement final des réprouvés. 2° Bon nombre de fidèles, hélas, succombent au découragement. 3° Un nouveau recours à l’aspersion du sang de Jésus-Christ. Alors, le péché est ressenti comme une tache, une souillure sur le vêtement blanc donné par le Sauveur à la nouvelle naissance. Voilà pourquoi, peut- être, l’auteur inspiré parle de « purifier » donc de « rendre pur » suivant l’usage de ce verbe dans le Nouveau Testa­ment. C’est celui employé toutes les fois qu’il s’agit de lépreux guéris (Matth. 8. 2, 3 ; Marc 1. 40, 41 ; Luc *5.* 12, 13; Matth. 10.8; 11.5; Luc 7.22; 4.27; 17.14, 17).

Le mot *purifier,* pour caractériser l’action du sang ré­dempteur, se retrouve une seule autre fois. Héb. 9. 14 : « Si le sang des boucs et des taureaux et les cendres d’une vache rousse, qui ont été répandues, sanctifient les partici­pants, en ce qui concerne la purification de la chair, com­bien plus, le sang du Christ, qui par l’Esprit éternel s’est offert Lui-même en sacrifice sans souillure à Dieu, puri­fiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, afin que vous serviez le Dieu vivant » (Héb. 9. 13, 14).

Notons un détail destiné à briser notre incrédulité, à affermir notre foi et à triompher de nos découragements : « Le sang de Jésus, Son Fils », l’apôtre souligne ici, comme Paul (Act. 20. 28), qu’il s’agit du sang du Fils de Dieu. Ce sont les seuls passages où ce fait soit relevé en propres termes. Si grands donc que soient nos péchés, quel qu’en soit le nombre, pourvu que nous remplissions les condi­tions prescrites, nous pouvons être assurés d’en être puri­fiés, car Celui qui accomplit ce miracle, c’est Jésus-Christ, le Sauveur, le Fils même de Dieu. La grâce agit toujours envers l’homme en faisant appel à sa responsabilité. Elle nous est offerte par Dieu, mais elle réclame notre récep­tion et nous appelle à remplir les exigences qu’elle nous présente 10.

**10 Certes, nous sommes sauvés par grâce, par le moyen de la foi. cela**

**54 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

Il faut relever encore un petit mot — *et —* qui risque de passer inaperçu : de fait, bien des chrétiens le négli­gent ; il unit les deux phrases : « nous avons communion les uns avec les autres » *et* « le sang de Jésus, Son Fils, nous purifie de tout péché ». Certains termes prennent parfois une importance inusitée, c’est le cas ici, croyons- nous. Toutefois, il ne faut rien exagérer, il serait faux de faire dépendre notre purification par le sang du Christ de notre communion les uns avec les autres, comme si au lieu d’être une conséquence de notre «marche dans la lumière» cette communion était une condition pour obtenir la grâce promise... Le texte indique une condition et deux consé­quences coordonnées et non pas deux conditions avec une conséquence. Cependant, on peut admettre qu’il y a action et réaction. La communion avec les frères nous fait davan­tage sentir la nécessité de notre purification. Une fois purifiés de tout péché, nous sommes rendus capables d’en­tretenir des rapports fraternels avec les autres croyants, sans être heurtés par les différences de caractère. Nous- mêmes, nous venons d’être mis au bénéfice d’une faveur qui, elle, dépasse infiniment tous les égards que nous pour­rions avoir vis-à-vis de nos semblables.

Les hommes ressemblent, presque tous, au cavalier ivre, incapable de garder son équilibre et dont parlait Luther. Certains s’arrogent le droit de vivre dans le péché sous prétexte qu’ils sont purifiés par le sang du Christ, « sans que la pureté de leur conduite réponde à cette confiance ; Jean cherche à renverser cette funeste illusion en repré­sentant qu’il est impossible de compter sur les mérites du sacrifice de Jésus-Christ, à moins de prouver par sa vie que l’on est en communion avec Lui »u. D’autres attachent aux bonnes œuvres une telle valeur salvatrice qu’on se demande vraiment quelle place tient, dans leur doctrine, la rédemption. Le Seigneur, alors aurait vécu et serait

**ne vient pas de nous, c’est le don de Dieu, ce n’est pas « par des œuvres afin que personne ne se glorifie > (Eph. 2. 8) ; mais un peu plus loin Paul parle des • bonnes œuvres que Dieu a préparées d’avance pour nous, afin que nous les pratiquions > (10).**

**n Néander. O. c. ad loc.**

**1. 7 55**

mort uniquement pour nous donner un exemple sublime. Ces gens-là commettent, en définitive, la même erreur que les Galates à qui Paul déclarait : « Vous êtes déchus de la grâce » (5. 4). L’Evangile, lui, maintient les deux faces complémentaires de la vérité. Nous ne sommes pas sauvés par nos œuvres, mais elles manifestent aux yeux de tous, comme aux nôtres, que nous sommes sauvés.

La mention du péché, purifié par le sang de Jésus- Christ, pourrait conduire à la négation de toute culpabi­lité. A cette erreur, l’écrivain sacré oppose un démenti formel.

*b)* L’AVEU ET LA PURIFICATION DU PÊCHÉ

1.8-2. 2

8. **si NOUS DISONS QUE NOUS N’AVONS PAS DE PÊCHÉ, NOUS NOUS ÉGARONS NOUS-MÊMES, ET LA VÉRITÉ N’EST PAS EN NOUS.**

*Si nous disons* (cf. 1. 6) *que nous n avons pas de péché* (cf. Jn. 9. 41 ; 15. 22, 24 ; 19. 11). L’apôtre a condamné au verset 6 l’erreur commise par ceux qui s’imaginent, à tort, posséder la communion avec Dieu, au verset 8 celle des fidèles qui, avec une inconscience coupable affirment n’avoir pas de péché, et ajoutent ainsi une faute grave à toutes celles qui pèsent déjà sur eux. Comment est-il pos­sible de s’illusionner à ce point ? En effet, plus un homme avance dans la sanctification, plus il reconnaît sa culpabi­lité, plus aussi il prend au sérieux ce qu’il considérait autrefois comme peccadille. Voilà le signé infaillible de tout progrès spirituel.

Un des plus subtils artifices de Satan est de faire cou­rir le bruit qu’il n’existe pas. Il tranquillise ainsi ceux qui se laissent prendre à ce piège et négligent l’avertissement de Pierre : «Veillez, soyez sobres, votre adversaire le dia­ble, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cher­chant qui il pourra dévorer » (1 Pi. 5. 8). Jean démasque ici une autre ruse, tout aussi grossière, hélas, tout aussi efficace : faire croire que nous ne sommes pas responsa­bles.

Bien souvent, chacun de nous dit dans son cœur : « Je me reconnais bien pécheur, mais je ne veux pas me sentir coupable. J’accuse les circonstances, l’hérédité, la conta­

**1. 9**

**57**

gion et mon péché n’est plus mon péché mais le péché uni­versel contre lequel je ne puis rien » \*.

*Nous nous égarons nous-mêmes* (cf. « nous mentons » au verset 6.). Les deux dangers paraissent identiques, avec cette différence qu’au verset 6 nous essayons de tromper les autres, au verset 8 de nous tromper nous-mêmes, erreur tout aussi grave, dont les conséquences sont peut-être encore plus désastreuses.

*La vérité nest pas en nous* (cf. Jean 8. 32, 44 ; 18. 37) Cette phrase rappelle avec une nuance significative « nous ne faisons pas la vérité » (6), parole qui stigmatise un cas spécial où nous biaisons, tandis que « la vérité n’est pas en nous » désigne une habitude. Par notre faute, nous ne som­mes plus capables de discerner le vrai du faux, le men­songe est devenu une seconde nature. Tandis que la sou­mission nous élève, l’effort de nier notre culpabilité nous abaisse. Celui qui, pour s’éviter la douleur du remords, minimise son péché ou s’imagine l’avoir vaincu, prouve que la lumière de la vérité et de la sainteté divines ne réside pas dans son âme, et il s’exclut lui-même du salut que Dieu offre en Jésus-Christ.

9. **si NOUS CONFESSONS NOS PÊCHÉS, IL EST FIDÈLE ET JUSTE POUR NOUS LES PARDONNER ET NOUS PURIFIER DE TOUTE INJUSTICE.**

*Si nous confessons nos péchés.* Le verset commence par la même conjonction que les trois précédents.

Les catholiques s’appuient sur lui pour j’ustifier le sacrement de la confession auriculaire obligatoire. Le Con­cile de Trente (1545-63) eut cette idée malencontreuse. «A partir du 17\* siècle, beaucoup de théologiens, à la suite de Bellarmin », emboîtent le pas. Ils reconnaissent toutefois que les anciens commentateurs se sont générale­ment arrêtés à l’interprétation de saint Augustin 1 2, « un humble aveu devant Dieu ». C’est, de toute évidence, le

**1 Charles Célérier. *La présence de Dieu.* Méditation du 29 novembre. Labor et Fidès, Genève — 2e édition.**

**f 1 Jean Tract. 1. 6.**

**58**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

sens exact, le contexte le prouve, car s’il n’est fait aucune mention de Dieu dans ce qui précède, les mots « Il est fidèle et juste » se rapportent à Lui. Donc l’apôtre a sous- entendu que la confession devait être faite à Celui qui peut seul pardonner les péchés.

Calvin qui, comme réformateur, ne pouvait laisser pas­ser aucune occasion de réfuter « les gazouillis des papis­tes », garde un silence significatif dans son commentaire sur le Nouveau Testament. A son époque donc, personne ne songeait à appuyer la doctrine de la confession auricu­laire sur des bases aussi fragiles s.

L’embarras des exégètes romains s’étale dans l’inanité de leurs efforts. Ils commencent par supposer que le verbe traduit par « confesser » paraît indiquer que l’aveu des fautes n’a pas seulement lieu devant Dieu, mais aussi de­vant les hommes ». Or, ce verbe n’est jamais employé dans ce sens dans le Nouveau Testament4. La seule fois où nous le trouvons avec le complément direct « les péchés », c’est justement notre passage. Il se rencontre surtout dans les textes analogues à Matth. 10. 32 (Rom. 10. 9 ; 1 Jean 2. 23 ; 4. 2, 3, 15 ; Apoc. 3. 5). « Quiconque me confessera devant les hommes, moi aussi je le confesserai devant mon Père qui est dans les cieux. » Les LXX l’emploient une dizaine de fois, surtout dans le sens de louer, mais aussi avec celui de confesser les péchés (p. e. Ecclésiastique 4. 26).

Les exégètes catholiques ajoutent : « Jean fait sans doute allusion à la même coutume liturgique que Ja. 5. 16, mais il est encore moins précis. » Or, ce passage est tout aussi peu probant. Jacques stipule expressément que cette confession est réciproque « les uns aux autres » et non à sens unique, comme le prétend le « sacrement de pénitence ».

Ils ne réussissent pas davantage à nous convaincre quand ils déclarent : « Jean n’ignorait pas le pouvoir des

**•Par contre, nous lisons en commentant Ja. 5.16 «on ne saurait assez s’émerveiller de la sottise ou malice des papistes qui tâchent de confirmer leur confession auriculaire par ce passage » (Calvin).**

**4 Dans le passage Ja. 5.16 nous trouvons un verbe légèrement différent.**

**1. 9**

**59**

clefs ; il serait même étonnant que ce pouvoir nommé dans les Evangiles (Matth. 16. 19 ; 18. 18 ; Jean 20. 23) et cer­tainement enseigné dans la catéchèse avant d’être écrit, n’ait pas été exercé d’une certaine façon. Jean doit donc faire allusion à une coutume que les fidèles connaissent bien, à une confession peut-être publique, au cours de laquelle les presbytres intervenaient. » On ne renforce pas une hypothèse gratuite par une autre tout aussi gratuite.

Les promesses citées plus haut ne s’appliquent nulle­ment à une prétendue absolution, prononcée au nom de Dieu par un prêtre, mais elles désignent le message évan­gélique que les apôtres sont chargés de proclamer dans le monde, c’est celui qui délie ceux qui le reçoivent, et lie ceux qui le repoussent, selon la parole de Paul : « Nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ, à l’égard de ceux qui vivent comme à l’égard de ceux qui périssent, aux uns une odeur de mort qui conduit à la mort, aux autres une odeur de vie qui conduit à la vie » (2 Cor. 2. 15, 16), et plus loin dans la même lettre : « Dieu a mis en nous la parole de réconciliation. Nous faisons fonction d’ambassa­deurs pour le Christ, comme si Dieu exhortait par nous, nous vous supplions donc au nom du Christ : Soyez récon­ciliés avec Dieu » (2 Cor. 5. 19, 20). « Nous exhortons, nous supplions, soyez réconciliés », voilà des termes qui sonnent fort mal dans la bouche de ceux qui posséderaient le pouvoir des clefs, tel que l’Eglise romaine l’enseigne. D’ailleurs Jean, quelques lignes plus loin, déclare : « Si quelqu’un pèche, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste » (1 Jean 2. 1). Il ne songe pas à donner cet ordre : « Allez trouver un prêtre, confessez- vous et recevez l’absolution. »

On ne comprend pas qu’une thèse si manifestement erronée, puisqu’il faut employer de tels sophismes pour la défendre, rencontre des partisans dans nos églises réfor­mées et que la confession auriculaire, malgré tous ses dan­gers, ait été préconisée par un pasteur !

Le verbe traduit par « confesser » signifie étymologi­quement « tenir le même langage, être du même avis, dire

**60**

**PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

ce qui est conforme à la réalité ». On en a fait le verbe « homologuer ». Dans l’Evangile de Jean, il se retrouve encore (1. 20 ; 9. 22 ; 12. 42). Je souligne l’humilité de l’auteur qui envisage la nécessité d’une telle confession pour lui-même aussi bien que pour ses lecteurs (cf. 1. 6). Son attitude est exactement contraire à celle du coupable qui nie non seulement ses fautes, mais son état de péché. Nous avons vu les conséquences d’un tel aveuglement. Cel­les d’un loyal aveu, non celui des lèvres, mais du cœur, sont diamétralement opposées.

*Il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés.* « Il est fidèle. » L’apôtre ne spécifie pas quel est l’auteur d’une telle grâce, il le suppose connu de tous ceux à qui il s’adresse — et d’après le contexte, c’est Dieu (cf. 1. 5). L’ordre des mots attire l’attention sur « fidèle ». Appliqué à Dieu, ce terme signifie « digne de foi » et, dans ce sens, il convient merveilleusement et même uniquement à l’Etre qui, par essence, peut réclamer cette attitude de la part de ceux qui s’approchent de Lui. Il suffit pour s’en con­vaincre de songer à Rom. 1. 17, où la fidélité divine est mise en rapport étroit avec la foi. L’adjectif se trouve encore 1 Cor. 1. 9 (Es. 49. 7) ; 10. 13 ; 1 Thess. 5. 24 ; 2 Thess. 3.3; 2 Tim. 2.13; Héb. 10.23; 11.11; 1 Pi. 4. 19).

« Il est juste pour nous pardonner nos péchés. » Nous sommes étonnés de voir la justice invoquée à propos du pardon. Dans notre pensée, les deux termes s’opposent l’un à l’autre. On s’attendrait qu’il fît plutôt reposer le par­don sur Son amour. Jean, d’accord avec d’autres passages de l’Ecriture qui parlent de justice dans un sens beaucoup plus large, nous montre à quel point nos idées humaines sont fausses. La justice de Dieu, certes, se manifeste, dans Sa sévérité envers le coupable impénitent, mais aussi dans Sa miséricorde envers ceux qui ont mis en Lui leur con­fiance. Il leur fait grâce en vertu de l’œuvre expiatoire de Jésus-Christ. Il est juste en leur pardonnant leurs péchés (cf. Jean 17. 25 ; Rom. 3. 21, 26 ; Apoc. 16. 5 ; voir encore Prov. 28. 13).

**1. 9**

**61**

Ce pardon est parfait, définitif, sans réserve ni réti­cence. Ainsi, notre dette est acquittée, on n’en parlera plus, nous sommes libérés. Il suffit, pour s’en rendre compte, de se rappeler les images employées dans l’Ancien Testament déjà, destinées à nous faire mieux comprendre l’intensité de cette grâce (Ps. 103. 11-13 ; Es. 1. 18 ; 6. 7 ; 38. 17 ; 43. 25 ; Jér. 33. 8 ; Ez. 18. 22 ; Mich. 7. 19).

N’hésitons donc pas à nous placer dans la lumière de Dieu ; laissons-nous influencer et conduire par elle. Si elle révèle nos imperfections, c’est pour nous amener à recevoir un plein pardon par Jésus-Christ.

Soulignons encore la répétition du substantif « péchés » qui se trouve déjà dans la première partie de la phrase ; il aurait donc suffi de dire « pour les pardonner ». Si l’au­teur insiste de la sorte, c’est afin de nous assurer qu’ils sont pardonnés. « Le Dieu éternel a pardonné de toute éternité. Il a remis la dette avant qu’elle fût contractée. Il s’est apaisé avant de frapper »5.

*... et nous purifier de toute injustice.* A ce message si splendide, Jean en ajoute un plus remarquable encore. Le pardon est un acte négatif, en quelque sorte — « c’est l’ou­bli des fautes passées ; la purification, c’est le travail qu’opère sans cesse l’Esprit-Saint dans l’âme et qui empê­che le chrétien une fois pardonné, de retomber dans ces mêmes fautes » 8. Le verbe est le même ici et au verset 7. Celui qui est juste purifie de toute injustice. Relevons une nuance qui échappe quand on traduit « iniquité ». Un étroit rapport verbal existe entre la justice de Dieu et l’in­justice des hommes, en grec comme en français. C’est parce qu’il est juste qu’il purifie le croyant de toute injus­tice. Il y a littéralement « loin de » et pour peu que l’on réfléchisse, cette remarque n’est pas sans importance. La pureté qui, par grâce, est accordée au fidèle a pour effet de l’éloigner de tout ce qui risquerait de la compromettre. Dieu ne libère pas seulement de tel ou tel péché, mais c’est

**•A. Vinet. *Etudes et méditations évangéliques III.* Société d’édition Vinct, Lausanne 1958, p. 33.**

**• Néander. O. c. p. c. ad loc.**

**62 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

à la racine même que le mal est attaqué. Le salut opère un rétablissement dans nos relations avec Dieu par la justi­fication, et une transformation dans notre nature corrom­pue par la régénération.

Nous venons de voir quels sont pour nous les avanta­ges d’une sincère confession de nos péchés ; par contre, nous nous égarons en voulant nier notre culpabilité ; c’est ce que l’écrivain sacré prouve dans le verset suivant.

**10. si NOUS DISONS QUE NOUS N’AVONS PAS PÉCHÉ, NOUS LE FAISONS MENTEUR ET SA PAROLE N’EST PAS EN NOUS.**

*Si nous disons que nous navons pas péché.* L’auteur reprend ce qu’il a déclaré au verset 8. Alors, l’aveugle­ment supposé de ces gens portait sur l’état de leur âme au moment où ils affirmaient n’avoir pas de péché, ici, il s’étend encore sur leur passé. D’un côté, notre corruption est visée, de l’autre notre culpabilité.

*... nous Le faisons menteur.* Peut-on imaginer impiété plus monstrueuse ? Faire menteur Celui qui est la Vérité ! Pourtant, si scandaleuse que paraisse une telle erreur, l’apôtre a simplement exprimé, en termes clairs, l’attitude de ceux qui veulent nier leurs fautes. Ils ne peuvent s’ex­cuser, sans accuser du même coup l’Eternel trois fois saint. Voilà jusqu’où peut aller l’illusion de prétendus fidèles qui se contredisent eux-mêmes en paroles, car la foi accepte les oracles de Dieu, aussi bien quand ils condam­nent le péché, que quand ils promettent le pardon. Sur quelles paroles de l’Ecriture l’écrivain sacré s’appuie-t-il pour prononcer un tel verdict ? Peut-être sur le verset 3 du Psaume 14, répété cinq fois dans la Bible, ou sur 2 Chr. 6. 36. En outre, tous les passages qui montrent que Jésus est le Seul Sauveur aboutissent à la même conclusion car sa venue « au monde pour sauver le genre humain prouve avec évidence qu’aux yeux de Dieu, nous avons besoin d’être sauvés » 7.

J’. •

**7 Néander. O. c. ad loc.**

**l**

**2. 1**

**63**

*Et Sa parole n est pas en nous.* Au verset 8, nous li­sons : « la vérité n’est pas en nous ». Ces deux textes s’éclairent l’un l’autre.

Les versets 5-10 présentent deux courants contradic­toires, qui comportent l’un et l’autre, une gradation signi­ficative. Dans 5, 7, 9 nous avons l’attitude des vrais croyants qui, avec le secours divin, s’élèvent d’échelon en échelon et reçoivent chaque fois de nouvelles grâces. Les versets 6, 8, 10 nous offrent le spectacle terrifiant de ceux qui ont commencé par s’aveugler eux-mêmes. « La Parole de Dieu n’est point pour eux une puissance régénératrice ; elle reste hors d’eux comme une lettre morte. » Aussi, après une chute rapide, ils confondent la lumière avec les ténèbres.

2. 1. **MES PETITS ENFANTS. JE VOUS ÉCRIS CES CHOSES AFIN QUE VOUS NE PÉCHIEZ POINT. ET SI QUELQU'UN PÈCHE, NOUS AVONS UN AVOCAT AUPRÈS DU PÈRE, JÉSUS-CHRIST, (LE) JUSTE.**

*Mes petits enfants.* Ce diminutif affectueux, en dehors de l’évangile de Jean 13. 33 et de notre épître (1 Jean 2. 1, 12, 28 ; 3. 7, 18 ; 4. 4 ; 5. 21) se rencontre seulement Gai. 4. 19 dans certains manuscrits 8. Dans ce dernier passage, il soulignerait la tendresse de Paul et la faiblesse de ceux qu’il « enfante de nouveau avec douleur ».

L’emploi fréquent et presque exclusif de ce terme par Jean nous autorise à y voir une réminiscence de la parole de Jésus lors du dernier souper, Jean 13. 33. Elle était res­tée profondément gravée dans l’âme de l’apôtre. En écri­vant ce mot, il lui semble entendre la voix du Seigneur et le ton avec lequel II l’avait prononcé. L’auteur ne pouvait donc donner à ses lecteurs une appellation plus émou­vante.

*Je vous écris ces choses.* Le terme important est « ces choses », car il est placé en tête. Il se réfère, sans doute, à

**8 Le Sinaïticus, le Vaticanus et le Claromontanus lisent < enfants ». Cette variante s’explique aisément, la différence entre les deux leçons est minime. « Tekna » d’une part, « Teknia » de l’autre.**

**64**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

ce qui précède immédiatement, mais peut s’appliquer aussi à l’ensemble de l’épître.

*Afin que.* Jean précise ainsi un des buts de sa lettre, (cf. 1.4).

*Vous ne péchiez point* englobe certainement toutes les fautes possibles et imaginables, mais se rapporte avant tout à celles indiquées aux versets 6, 8 et 10 du chapitre premier. Cela ressort, nous semble-t-il, du pronom « ces choses » mis immédiatement après « mes petits enfants ». Des esprits pervers risquaient de tirer des enseignements qui précèdent deux conclusions également fausses : profi­ter de leur pardon obtenu par la confession pour continuer à vivre dans le désordre, ou renoncer à lutter contre leur nature mauvaise sous prétexte que ceux qui affirmaient avoir atteint la perfection prononçaient, en définitive, un blasphème (cf. 1. 10). L’écrivain sacré met en garde ses lecteurs contre les deux tendances, puisqu’un des buts de sa lettre est, précisément, de les inviter à ne plus pécher.

L’homme est instable et malgré son désir de bien faire, accessible à la tentation. Si l’ennemi le surprend et le fait tomber, est-il perdu pour toujours ? Jean répond avec sol­licitude.

*Et si quelqu’un pèche,* même conjonction qu’aux ver­sets 6-10 du chapitre 1. Il craint que ses «petits enfants » ne se désespèrent s’il leur arrivait de désobéir à l’ordre qu’il vient de leur donner. Certes, ils sont coupables, mais quand ils ont succombé, ils ne doivent pas se désoler comme ceux qui sont sans espérance. « L’amour paternel est parfois d’autant plus intense que l’enfant est plus mal­heureux ou moins digne d’un tel sentiment. » L’apôtre présente le recours infaillible vers lequel nous, aussi, nous pouvons nous tourner en cas de chute.

*Nous avons* implique ici comme 2. 23 ; 5. 12 ; 2 Jean 9, la possession d’un don divin. *Un avocat.* En français, le mot avocat vient le dernier, en grec il est placé en tête. Ce terme, dans l’original, revêt un grand nombre de sens aux­quels il est impossible de faire justice. Etymologiquement, il signifie « celui qu’on appelle auprès de soi ». Nos ver­

**2. 1**

**65**

sions le rendent quelquefois par « consolateur ». Il se ren­contre encore Jean 14. 16, 26 ; 15. 26 ; 16. 7, donc dans les entretiens de la chambre haute où le Seigneur l’applique au Saint-Esprit9. Notre texte est le seul où il désigne Jésus-Christ et où il soit traduit par « avocat ». Toutefois, en déclarant «je vous enverrai un *autre* consolateur» (Jean 14. 16), le Christ spécifie indirectement avoir exercé cet office auprès de Ses disciples, au cours de Son minis­tère terrestre. Cf. encore Jean 14. 12 où II promet Son appui du haut du ciel. L’apôtre n’entend nullement encou­rager la frivolité de ceux qui prennent leurs fautes à la légère et se reposent sur l’intercession du Christ pour endormir leur conscience. Rendre complice de nos péchés Celui qui a enduré les tortures de la croix afin de nous sauver, quelle aberration (cf. Gai. 2. 17) !

Paul, en d’autres termes, enseigne la même vérité quand il écrit aux Romains 8. 34 « il intercède ». Cf. encore Héb. 7. 25 ; 9. 24. — Comme avocat Jésus ne plaide pas des circonstances atténuantes, n’implore pas en notre faveur la miséricorde de Dieu, mais Sa justice à cause du sang versé sur la croix.

*Auprès du Père.* La préposition est la même que celle que nous avons rencontrée (1. 2 cf. Jean 1. 1). Ici, elle revêt toute son importance. La plaidoirie du Christ s’adresse au Père, se tourne vers Lui, se dirige vers Lui. Observons que nous ne lisons pas « auprès de Dieu », mais « auprès du Père », différence bien faite pour rassurer encore, si cela était nécessaire, les pécheurs dans leur détresse. Le Père est, Son nom l’indique, tout disposé à faire grâce, car II souffre de voir Ses enfants se révolter contre Lui ; plus ils s’éloignent, et plus, dans Son amour paternel, Il souhaite leur amendement.

Jean a mis ses lecteurs au bénéfice du sang versé pour eux (1.7), maintenant, il les rassure en affirmant que le Christ vit auprès du Père. Sa mort, comme Sa vie glori-

**• Si nous ne le trouvons nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament, un verbe et un substantif de la même famille s’y rencontrent et sont respective­ment rendus par « consoler, exhorter, exhortation, consolation ».**

**66**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

fiée, confèrent la même grâce, le pardon de Dieu. Son intercession est une partie de l’œuvre infinie commencée sur la terre, qu’il achève dans le ciel.

*Jésus-Christ, le Juste.* Cet avocat est Jésus qui, comme son nom l’indique, a pour mission de sauver ce qui était perdu, et l’Oint de l’Eternel, à qui toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre, Celui devant qui, un jour, tout genou fléchira. Donc, Sa volonté égale Son pou­voir et tous deux convergent vers le même but. Nous avons traduit *« le Juste »* mais l’article ne se trouve pas dans le texte original. L’auteur, en disant Jésus-Christ, « Juste », attire davantage l’attention sur cet attribut du Seigneur « en qui se sont réalisées la justice suprême, la perfection absolue, la sainteté même »10 11. Il est juste comme Dieu Lui- même qui, quelques lignes plus haut, a été caractérisé en ces termes: «Il est fidèle et juste» (1. 9). Pourquoi ce qualificatif et pas un autre ? Celui d’intercesseur, par exemple, qui aurait mieux cadré dans un tel contexte n. Afin, nous semble-t-il, de bien indiquer que cette vertu rend efficace Son intercession, car elle se réfère non à Sa divinité, mais à Sa nature humaine. Lui-même a parfaite­ment accompli la Loi et II plaide en faveur des Siens, afin qu’ils soient justifiés (1 Pi. 3. 18). Jésus-Christ non seule­ment intercède, nous purifie de tout péché, mais encore nous justifie et c’est ici le cas de rappeler ces paroles de Paul : « Celui qui n’a pas connu de péché, Dieu, pour nous, l’a fait péché, afin que nous, nous devenions justice de Dieu en Lui ! » (2 Cor. 5. 21.)

Jean va maintenant spécifier comment Jésus-Christ exerce cet office.

**10 Néander. O. c. ad loc. Cf. Matth. 27. 19 ; Luc 23. 47 ; Act. 3. 14 ; 7. 52 ; 22. 14 ; 2 Tim. 4. 8 ; 1 Pi. 3. 18 ; 1 Jean 3. 7.**

**11 Aussi, quand les découvertes des fameux « manuscrits esséniens » révélè­rent « le maître de justice », plusieurs savants, Dupont-Sommer en tête, virent dans ce mystérieux personnage une préfiguration du Christ. En outre, on esti­ma que ce titre donné À Jésus était une nouvelle preuve de l’influence exercée sur l’Eglise'primitive par la communauté de Qumran. Cette hypothèse fut combattue de différents côtés et finalement Dupont-Sommer reconnut loyale­ment qu’il s’était trompé.**

**2. 2**

**67**

2. **ET LUI, IL EST LA PROPITIATION DE NOS PÉCHÉS, NON DES NOTRES SEULEMENT, MAIS AUSSI DE CEUX DU MONDE ENTIER «.**

*Et Lui, Il est la propitiation de nos péchés.* Le pronom de la troisième personne du singulier, mis en tête de la phrase, indique avec insistance que c’est bien Lui, et non un autre (cf. Marc 3. 13 ; Jean 7. 4, 10), qui est la propi­tiation. Il faut expliquer le terme « propitiation » qui est souvent mal compris, et qui ne se trouve qu’ici et 4. 10 dans tout le Nouveau Testament. Les LXX l’emploient Ez. 44. 27, un dérivé se rencontre Rom. 3. 25, Héb. 9. 5 ainsi que le verbe Luc 18. 13, Héb. 2. 17. Toutefois, le mot à lui seul ne nous apprend pas comment la faveur de l’Of- fensé est obtenue ni quel est notre substitut. Il désigne l’acte en vertu duquel Dieu est rendu propice, et le péché, qui provoque Sa colère, expié. Il doit être éliminé avant que le Saint puisse et veuille entrer en rapport avec le pécheur. Puisque le péché attire la colère de Dieu et dégrade l’homme, seul un sacrifice expiatoire et propitiatoire d’une victime immaculée apaise l’une et restaure l’autre. Il ne s’agit pas avant tout, de modifier l’attitude de l’homme à l’égard de Dieu — l’expiation atteint ce but — mais de rendre possible la bienveillance divine envers les révol­tés. Ce bienfait est acquis à tous les croyants par la rédemption. On a fait valoir que l’auteur déclare (1. 7) « le sang du Christ nous purifie de tout péché », et on en a déduit, à tort, qu’il excluait ou ignorait l’idée de la propi­tiation, telle que nous venons de la définir. Mais les deux doctrines se complètent, au lieu de s’opposer l’une à l’au­tre.

Relevons une nuance qui échappe par la traduction. Les deux mots « Lui » et « la propitiation » sont, en grec, accolés l’un à l’autre, ce qui en souligne l’interdépendance. Il y a littéralement « Lui, la propitiation est... » Le verbe

**lf Nous sommes redevables pour l’ordre et la nature du développement à John Murray. *Rédemption accomplished and applied.* W. M. B. Eerdmans Publishing Company, Grand Rapids, Michigan, 1955.**

**68 PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

au présent relève que cette propitiation est éternellement valable.

*Non des nôtres seulement, mais aussi du monde entier.* Jean semble affirmer l’universalisme du salut en étendant la propitiation au monde entier. Aussi, les parti­sans de cette doctrine invoquent-ils fréquemment ce texte. Sommes-nous obligés par les lois d’une saine exégèse de partager cette erreur, et n’est-il pas possible, sans leur faire violence, de comprendre autrement les termes « pour le monde entier » ?

Tout d’abord, il fallait combattre l’exclusivisme juif. Il suffit, pour s’en rendre compte, de songer à la parole de Pierre chez Corneille (Act. 10. 34, 35), aux controverses prolongées au cours du « concile de Jérusalem » (Act. 15. 7), aux persécutions subies par Paul (1 Thess. 2. 15), aux luttes soutenues par lui contre les « faux-frères », aux avertissements adressés aux Galates, aux passages où il insiste sur son apostolat parmi les Gentils 1S.

Voilà pourquoi les auteurs du Nouveau Testament et Jésus-Christ Lui-même affirment l’universalité de l’Evan­gile. La propitiation n’était nullement limitée au cercle intime des disciples qui avaient « vu », « entendu » et « touché» le Seigneur aux jours de Sa chair (1. 1-3), elle était acquise à ceux qui ayaient accepté le témoignage apostolique (v. 3, 4). Pour cette raison, l’apôtre après avoir dit « pour nos péchés », ajoute : « et pour ceux du monde entier ». Nous retrouvons ce substantif dans trois passages caractéristiques qui nous aideront à comprendre sa pensée.

1. Paul, s’adressant aux Colossiens, déclare : « L’Evan­gile est parvenu jusqu’à vous, de même que pour tout le monde » (1. 6). « Paul ne veut pas dire que l’Evangile soit reçu cordialement par tout le monde... le contraire était trop évident : mais l’Evangile manifestait déjà sa destina­tion qui était de se répandre dans tout le monde » 14.

**«Rom. 1.5 ; 11.13 ; Gai. 2. 7 ; 1 Tins. 2. 7 ; 2 Tim. 1.11, cf. encore Gai. 4. 28 ; Eph. 2. 14 ; 3. 5, 6.**

**14 A. Vinct. *Etudes et méditations évangéliques.* Société d’édition Vinet. Lausanne 1946, pp. 60-61.**

**2. 2**

**69**

1. Jean écrit (1. 10) : « La lumière était dans le monde, et le monde a été créé par elle et le monde ne l’a pas con­nue » et l’apôtre continue : « Mais à tous ceux qui l’ont reçue, il a donné l’autorité de devenir enfants de Dieu » (1. 12). Dans ce passage, le monde ne désigne donc pas chaque individu sans exception.
2. Ailleurs, Jean nous a conservé cette parole de Jésus, considérée à bon droit comme le centre du message apos­tolique : « Dieu a tant aimé le monde qu’il a donné Son Fils unique » (3. 16) qui, si on la tronquait, pourrait sem­bler propice à la thèse de l’universalisme. Mais le but de ce don du Fils au monde est indiqué, en propres termes, « afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu’il ait la vie éternelle », et plus loin « celui qui croit en Lui ne sera point jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé parce qu’il n’a pas cru au nom du Fils unique de Dieu » (3. 18).

Il se produit donc un partage net entre les humains. Les uns acceptent, les autres repoussent le salut offert en la personne du Rédempteur (cf. Jean 7. 12 entre autres).

Le contexte (1 Jean 1. 6 ; 2. 1) insiste sur la gravité du péché et signale les pièges où risquaient d’être pris les fidèles. En rapport avec cette idée, il fallait spécifier que seul Jésus-Christ était la propitiation, non seulement Celui qui la rend possible par Son sacrifice sur la croix, mais Celui qui l’incarne en vertu de l’acte accompli une fois pour toutes. En dehors de Lui, aucun remède n’est effi­cace ; seule sa mort apaise les détresses les plus poignan­tes, car elle révèle les extrêmes possibilités de la grâce divine.

En outre, il était nécessaire de rappeler la perpétuité de la propitiation. Elle demeure à travers tous les âges, identique à elle-même, elle ne perd aucun de ses attributs, reste éternellement efficace. Les croyants ne doivent pas espérer obtenir une autre propitiation pour les péchés qu’ils continuent à commettre, pas plus qu’ils n’invoquent un autre avocat auprès du Père. Ainsi, la nature, l’effica­cité et la durée de la propitiation permettent de compren­

**70 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

dre pourquoi l’écrivain sacré déclare « Non seulement pour nous, mais pour le monde entier ».

Ce triple aspect est de la plus grande importance pour encourager, fortifier et consoler le peuple de Dieu, livré à l’attrait du péché. Il peut s’approcher, dans la pleine cer­titude de la foi, avec assurance, sachant qu’il est sauvé de la juste colère divine.

Dans le verset précédent, Jésus nous est présenté comme notre avocat, ici, comme notre propitiation. Les deux aspects sont complémentaires.

Expliquant la Parole de Caïphe, l’apôtre, dans son évangile, avait écrit une phrase que l’on peut rapprocher de notre passage. « Jésus allait mourir pour le peuple et non seulement pour le peuple, mais aussi afin de rassem­bler tous les enfants de Dieu dispersés » (Jean 11. 51, 52).

*c)* LA PRATIQUE DES COMMANDEMENTS  
SURTOUT DE LA CHARITÉ 2.3-11

3- **ET EN CECI NOUS CONNAISSONS QUE NOUS L’AVONS CONNU, SI NOUS GARDONS SES COMMANDEMENTS.**

*Et en ceci.* Cette formule revient 2. 5 ; 3. 10, 16, 19, 24 ; 4. 2, 6, 10, 13, 17 ; 5. 2. L’auteur l’emploie lorsqu’il présente une vérité qui risque d’être mal interprétée par ses lecteurs. Il est si facile de se tromper soi-même, de s’illusionner, de croire s’être approprié une grâce, tout en étant loin de l’avoir saisie et mise en pratique. Dans ces cas, Jean indique un moyen infaillible d’être parfaitement au clair. Ainsi le Maître (Jean 13. 35) avait mis Son ensei­gnement à la portée de Ses apôtres en termes presque identiques. « A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l’amour les uns pour les autres. » Frappé par les résultats merveilleux de cette façon d’agir, l’écrivain sacré se l’est tout naturellement appropriée.

*Nous connaissons que nous l’avons connu.* La répéti­tion du verbe est significative, mais il est pris dans deux sens différents. Le premier indique une connaissance obte­nue par un raisonnement. Il pourrait être traduit par « constater ». Le second parle d’une connaissance beau­coup plus profonde et réelle qui s’empare de l’être tout entier. C’est celle que le Christ promet à ceux qui croient en Lui (Jean 8. 32). « Connaître » accentue le rapport éta­bli entre le fidèle d’une part, le Père et le Fils de l’autre, dans une communion personnelle (cf. 1. 7). Ce n’est pas une science péniblement acquise, grâce à de savantes recherches ou aux spéculations d’une philosophie qui sonde et contemple le mystère. Ce n’est pas davantage une mys­

**72**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

tique qui ne tiendrait aucun compte des faits historiques mais « l’Esprit qui illumine nos entendements, inspire aussi en nos cœurs une affection conforme à la connaissance » 1 basée sur un fait historique. « Connaître Jésus, ce n’est pas savoir qu’un certain Jésus a vécu il y a quelque deux mille ans, et qu’il est mort pour les péchés du monde. Ce n’est même pas savoir aussi qu’il est ressuscité des morts. C’est être rendu vivant soi-même par le contact avec le Crucifié » \*.

« Il y a une connaissance théorique qui reste sans rap­port avec la vue... La connaissance, dans le domaine reli­gieux, n’a pas son siège dans la tête mais... doit marquer de son empreinte toute notre conduite » 8.

Cette connaissance est impossible là où la Parole n’est pas entendue (Rom. 10. 14), c’est-à-dire pas reçue avec foi (cf. Jean 5. 24 ; 6. 69 ; 12. 46-48).

Il ne s’agit de rien de moins que de connaître l’inson­dable, la propitiation de nos péchés dont il est parlé au verset précédent. Ce mystère est un des plus profonds de la doctrine chrétienne. Toutefois, c’est sur îa personne même du Christ, avec tout ce que cela signifie, et pas seu­lement sur cet aspect de Son œuvre, que l’auteur dirige notre attention. Comment être sûrs que nous L’avons connu ? Grâce à un examen de conscience faîF en parfaite loyauté, « car le critère de notre connaissance de Dieu est la pratique des commandements » 1 \* \* 4.

*Si nous gardons Ses commandements,* cf. Matth. 19. 17 ; 1 Tim. 6. 14 et surtout Jean 14. 15 : « Si vous m’ai­mez, gardez mes commandements. » La conjonction, le verbe et le substantif sont les mêmes dans les deux cas. Jean, seul, a transmis les paroles prononcées par le Maître dans la chambre haute, concernant ce devoir (cf. Jean 14. 15, 21 ; 15. 10). Il le présente avec insistance au cours de son épître (2. 4 ; 3. 22, 24 ; 5. 2, 3). L’accent est mis sur

**1 Calvin. O. c. ad loc.**

**‘ Roger Chérix. *Million* N° 2, juin 1957. Phil. p. 14.**

**’ Néander. O. c. ad loc.**

**4 Chaîne. O. c. ad loc.**

**2. *4***

**73**

« commandement », il est donc essentiel de savoir exacte­ment qui l’auteur désigne quand il parle de ceux qui les gardent. « Il n’entend pas des gens qui accomplissent tota­lement la Loi... mais ceux qui, selon la capacité de leur infirmité humaine, tâchent de conformer leur vie en l’obéissance de Dieu »5. « L’apôtre, pour mieux relever l’importance de la vérité qu’il vient d’exposer, la reprend sous forme négative » 6.

1. **CELUI QUI DIT « JE L’AI CONNU . ET QUI NE GARDE PAS SES COMMANDEMENTS, EST UN MENTEUR ET LA VÉRITÉ N'EST PAS EN LUI.**

*Celui qui dit —* littéralement « le disant », cf. 1.6, 8, 10, où l’écrivain sacré s’était joint à ses collaborateurs pour adresser cet avertissement à tous, en général ; ici, il envisage un cas particulier. Chacun fera bien de se deman­der s’il ne tombe pas sous le coup de cette sentence. Ce ne sont pas les paroles qui comptent, mais les actes. Le moyen d’arriver à une certitude absolue que Jean avait offert au verset précédent ne doit pas illusionner ceux qui s’imagineraient la posséder. Il est nécessaire d’être certain que les faits correspondent aux apparences. Celui qui se vante de connaître Jésus-Christ sans que Ses commande­ments le sanctifient, s’abuse gravement. Il est tout aussi impossible d’être éclairé par Dieu en demeurant dans les ténèbres (cf. 1. 6), que de séparer le Christ de Ses ordres. Si nous les négligeons, nous éteignons l’Esprit. Il ne nous reste du Maître qu’une fausse image qui entrave notre communion avec Lui (cf. Osée 8. 2). Le verdict contre ceux qui risquent de s’imaginer à tort être en règle, est aussi catégorique que sévère.

*... est un menteur et la vérité ri est pas en lui.* Il repro­duit presque textuellement, en les combinant, les fins de versets 6 et 8 du chapitre premier 7. Ceci prouve combien 8

**8 Calvin. O. c. ad loc.**

**• Néander. O. c. ad loc.**

**7 Remarquons, en outre, que les mots < en lui » se trouvent au début de la phrase, c’est donc sur eux que porte l’accent.**

**74 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

grande est cette erreur et à quel point nous devons être sur nos gardes pour ne pas nous en rendre coupables.

Un contraste va encourager le lecteur à suivre le droit chemin.

1. **MAIS QUICONQUE GARDE SA PAROLE, VRAIMENT L’AMOUR DE DIEU EST PARFAIT EN LUI. A CELA NOUS CONNAIS­SONS QUE NOUS SOMMES EN LUI.**

*Mais quiconque garde Sa parole* (cf. 1. 1 commen­taire). Outre l’opposition frappante entre ce verset et le précédent, les temps employés ne sont pas identiques 8 ; « les commandements » sont remplacés par « la parole » (cf. 1. 1 commentaire), dont le sens est plus général. Il y a là une réminiscence évidente de la réponse de Jésus à Jude : « Si quelqu’un m’aime, il gardera ma parole » (Jean 14. 23 cf. 15. 20), la suite du verset le prouve. « Il n’est pas question de préceptes moraux isolés, mais de la parole même qu’a révélée le Christ et qui embrasse tout ensemble la foi et la vie » •. L’unité des commandements multiples ne réside pas dans un code, mais dans la parole (cf. Jean

1. 51, 55 ; 15. 20 ; 17. 6 et surtout 14. 21 à 24 qui illustre merveilleusement le sens de notre passage).

*Vraiment, l'amour de Dieu est parfait en Lui.* Ici, comme dans Jean 14.23, il y a rapprochement entre l’amour et l’obéissance. Nous rencontrons « amour » pour la première fois dans l’épître.

« Vraiment » marque l’opposition entre la piété illu­soire dont il avait été question au verset 4 et la réalité des faits et des sentiments qui vont maintenant être exposés.

« L’amour de Dieu \* peut signifier soit l’amour que l’homme éprouve pour Dieu, soit celui que Dieu témoigne à Ses enfants, soit celui qu’il inspire : « un amour qui sur-

•Nouj **avons essayé de rendre cette différence en traduisant dans un cas «celui qui dit », dans l'autre < quiconque garde » sans être entièrement satis­fait. Nous avons au verset 4 l’article suivi d’un participe présent, ici un pro­nom relatif au masculin singulier, avec une particule qui lui donne un sens général.**

**• Néander. O. c. ad loc.**

**2. 5**

**75**

passe et confond toutes nos pensées » 10. Les trois sens sont admissibles dans le contexte. La comparaison avec Jean 14. 15 ferait pencher la balance en faveur du premier sens : « Si vous m’aimez, gardez mes commandements ».

*Est parfaite* 11 (cf. 1. 4 commentaire). Le mot (cf. 4. 12, 17, 18) signifie proprement «parvenir au but». C’est en vue de la perfection que nous avons été créés et nous man­quons à notre destinée quand nous n’y parvenons pas. Nous serions alors les victimes du désespoir, si nous ne pouvions nous en remettre à Celui qui, seul ici-bas, a réa­lisé l’idéal et qui a pris sur Lui nos péchés, afin de nous revêtir de Sa sainteté.

« A cela » (cf. 2. 3)11 se rapporte non à ce qui va sui­vre, mais à ce qui précède. Nouvel indice permettant de constater si, oui ou non, nous sommes les victimes d’une illusion. Derechef, l’obéissance est le critère qui n’abuse point.

*Nous connaissons que nous sommes en Lui »* (cf. Act. 17.28). Telle est la grâce suprême sur laquelle tous les écrivains sacrés insistent. Elle nous est, de ce fait, devenue si familière que nous risquons de n’en pas saisir la portée. Aussi faisons-nous appel au bon sens et à l’analogie du langage. Nous savons tous ce qu’implique la phrase : « nous sommes dans une chambre ». Nous y sommes, parce que notre être tout entier est compris entre les parois qui la limitent. Nous aurions beau nous trouver dans le vesti­bule, à proximité immédiate du seuil, si nous ne l’avons pas franchi, si même un de nos pieds est resté à l’extérieur, nous ne sommes pas réellement dans la chambre. Par con­tre, le seul fait que nous y sommes, nous protège contre les intempéries. La pluie pourrait tomber avec violence, le vent pourrait souffler avec rage, le soleil pourrait darder

**ie A. Vinet. *Premières méditations évangéliques.* O. c. p. 263.**

**11 Le substantif dont ce verbe est dérivé se trouve, entre autres Jean 13. 1 « où il garde son sens temporel : « jusqu’au bout... totalement, complètement, définitivement, indéfectiblement, au plus haut degré, à son comble, de la ma­nière la plus totale >. Spicq. *Notes d’exégèse johannique. Revue biblique VII.* 1958, p. 361.**

**En grec, les deux termes sont identiques.**

**76**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

ses rayons, nous serions indemnes. Si j’insiste sur une chose aussi simple, c’est que nous avons là une comparaison qui nous permettra de comprendre la vérité dont nous parle l’Ecriture quand elle emploie l’expression « en Christ ». « Si nous sommes en Lui, nous y sommes avec tout ce que nous considérions auparavant comme nous appartenant, notre vie, nos forces, notre temps, notre argent, nos affec­tions.

1. **CELUI QUI DIT QU’IL DEMEURE EN LUI DOIT, COMME CELUI-LÀ A MARCHE, LUI AUSSI MARCHER DE MÊME.**

*Celui qui dit* (cf. 1. 6, 8, 10 ; 2. 4, 5). L’insistance de l’apôtre à revenir sur les mêmes sujets est significative et aussi nécessaire à notre époque qu’au début de l’ère chré­tienne. Certaines vérités doivent être, sans cesse, répétées, car tous, d’une manière ou d’une autre, nous cherchons à nous y soustraire. Nous aurons beau affirmer avec énergie être dans le bon chemin, si nous ne le suivons pas, notre verbiage fera seulement ressortir notre erreur.

*Quil demeure en lui.* Les versets 3 à 6 offrent une gra­dation remarquable : « Le connaître » (3-4), « être en Lui » (5), « demeurer en Lui » (6). Ce dernier verbe est inat­tendu 1S. Il ne se rencontre pas auparavant dans l’épître. C’est une référence à la parole de Jésus : « Demeurez en moi, et moi en vous » (Jn. 15. 4 ; cf. encore Jean 6. 56). Il est fort probable que les enseignements recueillis par l’au­teur dans son évangile avaient fait, au cours de son minis­tère, le thème de ses exhortations. Rien d’extraordinaire donc, si l’un ou l’autre de ses disciples affirme « Je demeure en Christ ». La conséquence d’un tel langage va être indiquée.

Celui qui parle ainsi *doit, comme Celui-là a marché, lui aussi marcher de même.* La construction peut paraître embarrassée, et elle l’est, en réalité, mais c’est afin de

**11 C’est un des mots favoris de Jean. 40 fois dans Jean, 24 fois dans 1 Jean, 3 fois dans 2 Jean, 3 fois dans Matth., 2 fois dans Marc, 7 fois dans Luc.**

**2. 6**

**77**

permettre aux lecteurs de réfléchir sur des termes qui, autrement, risqueraient de ne pas les arrêter.

« Doit » est aussi fort en grec qu’en français, c’est l’im­pératif catégorique, nul ne saurait s’y soustraire (Luc 17. 10). C’est une obligation particulière et personnelle ; l’écri­vain sacré établit une comparaison.

« Comme Celui-là a marché. » « Celui-là », exemple typique de l’impossibilité où nous sommes de rendre les termes grecs par leur équivalent français. Ce pronom, dans notre langue est péjoratif, ce qui n’est pas du tout le cas, bien au contraire, dans le texte original. On pourrait aisé­ment s’en rendre compte, puisque l’apôtre l’emploie en parlant de Jésus-Christ. Mais il était quand même utile de le signaler. Nous retrouverons cet emploi du pronom 3. 3, 5, 7, 16 ; 4. 17 et Jean 1. 18.

Le terme que nous avons rendu par « marcher » signi­fie étymologiquement « circuler » (cf. 1. 6 commentaire, où la même vérité est présentée sous une forme négative). Cet appel à la vie du Christ ne pouvait manquer son but. Quand nous nous comparons aux autres — et nous sommes tous tentés de le faire —, nous pouvons nous imaginer faire encore assez bonne figure, car, en pareil cas, nous choisis­sons instinctivement ceux qui sont pires que nous. Impos­sible, en face du Seigneur, de nous illusionner. Un simple regard sur Sa vie nous oblige à déclarer : « Voilà ce que je devrais être, voilà ce que je ne suis pas. » Tous, même les plus sanctifiés, sont encore pécheurs, Lui, Il est le Saint. En Lui, aucune ombre, aucune faille, c’est l’absolu, l’équi­libre des contraires, qui empêche une vertu exagérée de se transformer en défaut. Il est parfait; car non seulement le péché ne L’a jamais effleuré, mais tous Ses actes sont conformes à l’idéal le plus élevé. Tous les autres ont vu cet idéal grandir à mesure qu’ils s’en approchaient, et voilà pourquoi l’épître aux Hébreux nous exhorte, en propres termes : « Poursuivez la sanctification » (Héb. 12. 14), qui nous est montrée comme fuyant devant nous, pour bien marquer que nous ne devons jamais nous imaginer être arrivés à la perfection. Toutefois, cet échec apparent, loin

**78**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

de nous décourager, doit, au contraire, stimuler notre zèle car c’est déjà une joie que de constater que nous nous approchons du but, même si nous ne l’avons pas atteint. « La conformité de la vie et des œuvres, rendra témoi­gnage que nous demeurons en Christ » 14.

Tous les autres fondateurs de religion méritent le reproche du Christ aux Pharisiens : « Ils disent et ne font pas » (Matth. 23. 3). Lui seul a conformé Sa vie aux ordres qu’il donnait, il y a harmonie parfaite entre Ses paroles et Ses actes. « Ses commandements, c’est Lui-même — ils ne sont que des reflets de Sa personnalité » 1B. Son attitude envers Dieu et les hommes nous montre la voie à suivre.

Certes, Sa mission Lui réservait une tâche que Lui seul pouvait accomplir. Il a enduré des souffrances que nous n’avons pas à subir, parce qu’il s’en est chargé pour nous. Il a fait des miracles qui L’accréditaient auprès du peuple et qui ne sont pas de notre ressort.

Dans quels domaines donc, devons-nous ressembler à Jésus ? Pour répondre à cette question, nous ne sommes, heureusement pas livrés à nous-mêmes, mais l’Ecriture vient à notre secours : « Je vous donne un commandement nouveau, a dit le Christ, afin que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jean 13. 34, cf. 15. 12). Jean, dans l’épître même que nous étudions, indique jusqu’où doit aller cet amour : « A ceci, nous avons connu l’amour, c’est qu’il a donné Sa vie pour nous ; nous aussi, nous devons donner notre vie pour les frères » (1 Jean 3. 16). « Je vous ai donné un exemple, dit le Christ à Ses dis­ciples, après leur avoir lavé les pieds, afin que, comme moi je vous ai fait, vous aussi vous fassiez » (Jean 13. 15). Paul, de son côté, après avoir déclaré aux Philippiens : « Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres », ajoute immédia­tement après : « Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ» (Phil. 2.4, 5). Ailleurs, il déclare: «De

**14 Calvin. O. c. ad loc.**

**14 Néander. O. c. ad loc.**

***2. 7***

***79***

même que Christ vous a fait grâce, faites-vous grâce aussi » (Col. 3. 13, cf. encore Rom. 15. 7 ; Eph. 5. 2, 25 ; 1 Pi. 2. 21, 23).

1. **BIEN-AIMÉS, JE NE VOUS ÉCRIS PAS UN COMMANDEMENT NOUVEAU, MAIS LE COMMANDEMENT ANCIEN QUE VOUS AVIEZ DÈS LE COMMENCEMENT. LE COMMANDEMENT ANCIEN EST LA PAROLE QUE VOUS AVEZ ENTENDUE.**

*Bien-aimés.* Les évangiles n’emploient jamais cette épithète adressée à des hommes, nous la trouvons, par con­tre, dans les épîtres de Jean (3. 2, 21 ; 4. 1, 11 ; 3 Jean 1, 2, 5, 11). Ici, elle est tout particulièrement à sa place, en considérant ce qui va suivre. Elle caractérise bien les rap­ports qui existaient entre les écrivains sacrés et leurs enfants spirituels.

*Je ne vous écris pas un commandement nouveau.* L’or­dre des mots est très important. En grec, la phrase com­mence par une négation. C’est donc sur elle que l’auteur attire l’attention. Il n’apporte rien d’inédit, il se contente de répéter ce que tous savent, en théorie du moins, et qu’ils ont pourtant besoin de réentendre. Car les hommes ris­quent de ne pas mettre en pratique les vérités les mieux connues.

*Mais le commandement ancien que vous aviez dès le commencement.* Le verbe frappe. On se serait attendu à « entendu, reçu, appris », par exemple. « Vous aviez » prouve à quel point l’obéissance des lecteurs avait été rapide et complète. A peine évangélisés, ils ont possédé en eux l’ordre qui leur avait été donné. C’est cette bonne nouvelle qui a touché le cœur de ces nouveaux disciples et leur a fait accepter la foi qui apportait de si précieuses révélations et donnait la force d’obéir à de tels ordres. La promptitude avec laquelle ils ont accepté le message, éclate dans ces deux mots « dès le commencement » ren­contrés au début de l’épître 1. 1. Ici, ils spécifient le mo­ment où, pour la première fois, l’Evangile leur a été apporté (cf. 2. 24 ; 3. 11).

**80**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

Cette parole nous ouvre des perspectives intéressantes sur le message de Jean. Il insistait sans cesse sur l’amour dont Dieu avait aimé tous les hommes et enjoint aux objets d’une telle grâce, d’agir de même les uns envers les autres. Il résume lui-même son enseignement. « Si Dieu nous a ainsi aimés, nous aussi nous devons nous aimer les uns les autres » (4. 11).

*Le commandement ancien est la parole que vous avez entendue* (cf. 1. 1 commentaire), verbe qui nous rappelle la définition de Paul : « La foi vient de ce que l’on entend » (Rom. 10. 17). Dans notre texte, il y a deux nuances impos­sibles à rendre. Pour bien marquer le caractère de ce com­mandement, l’auteur répète l’article devant l’adjectif. Il y a littéralement : « le commandement, l’ancien ». Puis il indique en quoi il consiste. Il est la parole qui leur a été annoncée. En grec, l’article est généralement omis devant un attribut, sauf quand on veut en souligner l’importance. Jean emploie souvent cette méthode, surtout dans son Evangile ie.

« Il est facile de voir quel est ce commandement. C’est celui que lègue le Christ à Ses disciples... à la fois comme gage et comme signe de la perpétuité de Sa communion avec eux : c’est aussi la marque à laquelle on devait tou­jours les reconnaître »17.

1. **TOUTEFOIS, JE VOUS ÉCRIS UN COMMANDEMENT NOU­VEAU, CE QUI EST VRAI EN LUI ET EN VOUS, PARCE QUE LES TÉNÈBRES PASSENT, ET QUE LA VÉRITABLE LUMIÈRE LUIT DÉJÀ.**

*Toutefois.* Le terme traduit ainsi, signifie généralement « de nouveau, derechef, une seconde fois », ici, il faut le rendre par « au contraire, à son tour ».

Le sens du mot suivant *commandement,* mis en vedette dans le texte grec, risque de nous échapper, car le reste de la phrase ne cadre nullement avec l’idée que nous nous faisons d un ordre. Il faut rappeler ce que nous avons dit

**11 Déjà 1.4. < La vie était *la* lumière des hommes. »**

**17 Néauder. O. c. ad loc.**

**2. 8**

**81**

dans l’introduction sur la date de l’épître. Déjà alors, les idées gnostiques mettaient l’accent sur le côté intellectuel de la croyance. Pour combattre cette erreur, l’écrivain sacré insiste sur l’union indissoluble et indispensable de la foi avec l’amour.

Comment comprendre l’adjectif *nouveau* qui semble contredire ce qui avait été affirmé au verset précédent ? Il faut y voir une allusion indirecte mais évidente aux paroles de Jésus : « Je vous donne un commandement nou­veau, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés » (Jean 13. 34). Certes, cet exemple avait été présenté aux disciples dès le commencement et ainsi l’apô­tre pouvait le caractériser de « commandement ancien » (v. 7). Mais, au devoir d’aimer son prochain tel qu’il avait été formulé par Moïse (Lév. 19. 18), était venu s’ajouter un « commandement nouveau », puisque les croyants avaient sous les yeux un modèle à imiter. Il demeure nou­veau, car ils doivent, chaque jour, avec l’aide de Dieu, tendre leurs efforts pour le mettre en pratique. Il est donc faux d’affirmer, comme on l’a fait parfois, que « jamais, dans les épîtres de Jean, on ne trouve une allusion quel­conque à l’ordre donné par Jésus » (Jean 13. 34).

Le verbe à l’indicatif présent, comme au verset 7, ne permet pas aux lecteurs de renvoyer leur obéissance.

*Ce qui est vrai en Lui et en vous.* Parenthèse 18 que nous laissons pour le moment de côté, car pour en com­prendre le contenu, il faut d’abord examiner ce qui suit immédiatement.

*Parce que.* Cette conjonction nous révèle les motifs qui ont poussé l’auteur à insister, comme il vient de le faire, sur la nécessité d’obéir à ce commandement ancien qui, pourtant, est nouveau.

*Les ténèbres passent, et la véritable lumière brille déjà.* Il est donc urgent de se mettre à l’œuvre. La première

**18 Impossible d’expliquer autrement le pronom relatif au neutre. Il ne se rapporte pas à « commandement >, substantif féminin en grec. Les hypothèses présentées 1.1 (cf. commentaire) sont inadmissibles ici.**

**82**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

partie nous rappelle le mot de Paul : « La figure de ce monde passe » 1 Cor. 7. 31 (cf. Rom. 13. 11, 12) où il em­ploie le même verbe, au même temps et au même mode. On pourrait traduire : « est en train de disparaître » et nous aurions ainsi la vérité complémentaire de Jean 1. 5. Le rapprochement s’impose d’autant plus que dans les deux cas le verbe « brille » est exactement le même.

L’adjectif « véritable » rappelle l’affirmation du prolo­gue : « C’était la véritable lumière qui éclaire tout homme entrant dans le monde» (Jean 1.9). Elle est caractérisée par un adjectif qui lui donne toute sa valeur, littéralement « la véritable ». Elle est vraie dans le sens le plus complet du mot, elle répond absolument à l’idée qu’on doit s’en faire, elle est tout ce que la lumière peut être. Il y a donc des lumières qui, au point de vue spirituel, sont ténèbres, et l’expérience de la vie nous permet, hélas, de nous en rendre compte. Nous sommes portés, par nature à nous complaire à ce point dans les ténèbres que Jean constate dans son prologue : « La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l’ont pas reçue. » Pourtant, c’était la lumière par excellence, le Christ, qui a pu dire de Lui- même ; < Moi, je suis la lumière du monde » (Jean 8. 12).

Maintenant, nous pouvons reprendre la parenthèse : *Ce qui est vrai en Lui et en vous.* Au premier abord, elle paraît surprenante. Comment peut-il être vrai qu’en Lui les ténèbres passent. En Dieu, il n’y a jamais de ténèbres (1.5). Pour résoudre la difficulté, il suffit de donner un sens différent aux deux locutions « en Lui » et « en vous ». Dans le premier cas, il faut sous-entendre « dès que l’on est en Lui ». A partir de cet instant, les ténèbres disparais­sent et la lumière luit déjà aussi dans le croyant (cf. 1. 5). Les conséquences de cette parole, la marche dans la lumière (1. 7), à l’exemple et sur les traces de Jésus-Christ, voilà le seul critère véritable de notre vie chrétienne.

Après avoir rappelé, en termes généraux, la grande loi de l’amour, l’apôtre va maintenant présenter un cas particulier qui permettra de contrôler le degré de l’obéis­sance.

1. **CELUI QUI DIT ÊTRE DANS LA LUMIÈRE ET QUI HAIT SON FRÈRE, EST JUSQU’À MAINTENANT DANS LES TÉNÈBRES.**

*Celui qui dit.* Nous avons ici la même pensée que pré­cédemment où l’auteur oppose l’apparence à la réalité (1. 6, 8, 10 ; 2. 4, 6).

*Etre dans la lumière.* Il faut insister sur cette préposi­tion. Le personnage supposé affirme être tout environné de lumière. Selon lui, aucune partie de son être n’est sous­traite à son rayonnement. La suite montre à quel point le malheureux se trompe.

*Et qui hait son frère.* Un nouveau critère qui permet, à coup sûr, de vérifier la fausseté d’un tel langage. La lumière qui est le Christ, donc l’amoui^fa’a rien de com- mun avec la haine. Les deux s’excluent l’un l’autre. Ail­leurs (3. 10), Jean semble renchérir sur son propre verdict, mais c’est une apparence. Il suffit de réfléchir quelques instants pour s’en rendre compte. Il met ses lecteurs au pied du mur, en quelque sorte, et les enferme dans un dilemme. Aimer ou haïr. Il n’y a pas d’autre alternative (cf. Matth. 6. 24). Sans doute, maintes nuances séparent l’amour de la haine. Mais les échappatoires sont inutiles. On se berce de fausses excuses quand on prétend, en par­lant d’un frère : « Il m’est indifférent, antipathique, je ne puis le souffrir, il me tape sur les nerfs. » Ces réserves, encore courantes de nos jours, marquent mal le vrai senti­ment du cœur. L’apôtre n’envisage nullement que les torts du prochain, notons-le, dispensent ses lecteurs du devoir d’aimer.

Il les place en face de leur conscience, chacun répon­dra pour lui-même.

Le terme de « frère » met bien en évidence cette vérité, car, au premier siècle de notre ère, comme aujourd’hui dans certaines communautés chrétiennes, il s’appliquait d’une manière usuelle à ceux qui, ayant passé par la con­version, étaient devenus les enfants du Père céleste. En commentant 3. 1, nous verrons que le terme «enfants de Dieu » ne désigne pas, comme on a tendance de le croire, tous les hommes, quelles que soient leurs croyances reli­

**84 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

gieuses, mais uniquement les adeptes du Christ, ceux qui, selon l’expression de l’apôtre, « sont nés de Dieu » (Jean l.\*12, 13).

Jean s’adresse à un homme qui dirait : « Je suis dans la lumière », allusion probable à 1.5 « Dieu est lumière ». Or l’objet de cette haine est, lui aussi, un enfant du Père, jouissant des mêmes grâces, des mêmes privilèges, de la même miséricorde, du même amour. Pour lui aussi, le Christ est mort (Rom. 14. 15), et tout devrait pousser ce soi-disant chrétien à se dépouiller de sentiments incompa­tibles avec sa profession. Il viole, d’un coup, les deux plus grands commandements de la Loi, car on ne saurait éprou­ver de la haine, même de l’indifférence, pour qui que ce soit et rester, malgré cela, en communion avec Dieu et L’aimer vraiment (cf. 4. 20). « Nous savons qu’en notre qualité de chrétiens, nous ne pouvons point haïr. Sachons- le mieux encore ; pensons-y plus souvent ; avertissons- nous sur ce point nous-mêmes et les uns les autres, et demandons à Dieu ce que Lui seul peut nous donner : des entrailles de miséricorde, de bonté, d’humilité, de douceur et de patience » 19.

*Est jusquà maintenant dans les ténèbres* (cf. 1. 6). Il faut, toutefois, souligner une légère différence. Le texte portait « il marche dans les ténèbres ». Ici, nous avons « il est dans les ténèbres ». En outre, remarquons le contraste entre la première et la seconde partie du verset, marquée avec force par la préposition « dans ». Celui qui prétend être environné de lumière est, en réalité, plongé dans les ténèbres. Enfin, cette phrase prouve'que celles-ci consti­tuent le domaine des inconvertis. Voilà pourquoi le Sei­gneur avait déclaré à Paul : « Je t’envoie pour ouvrir les yeux des païens et les faire passer des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu » (Act. 26. 18, cf. encore Eph. 5. 8).

A l’homme qui se vante, sans motif, s’oppose celui qui agit dans le silence ; à l’apparence, la réalité.

**’• A. Vinet. *Etudes et méditations évangéliques.* III o. c. p. 307.**

**2. 10**

**85**

1. **CELUI QUI AIME SON FRÈRE DEMEURE DANS LA LUMIÈRE. ET IL N’Y A POINT DE SCANDALE EN LUI.**

*Celui qui aime son frère.* L’amour fraternel est la preuve par excellence de la vie nouvelle.

*Demeure dans la lumière.* Soulignons ce verbe qui montre la différence entre cette attitude et la précédente. On peut, en effet, être dans la lumière à titre transitoire et non permanent. L’essentiel est de persévérer. L’amour, à lui seul, n’engendre pas la lumière ; elle nous est com­muniquée d’en haut ; mais nous y demeurons par Jésus- Christ et Sa parole, tant que la haine ne s’infiltre pas dans notre cœur. Nous sommes ainsi les premiers bénéficiaires de l’amour que nous manifestons aux autres, car, sans lui, nous nous étiolons et nous sombrons, fatalement, dans l’égoïsme.

Il faudrait longuement méditer la conséquence indi­quée : *Il ny a point de scandale en lui.* Le substantif « scandale » attire et retient l’attention. « Usité dans les LXX, le Nouveau Testament et les papyrus, c’est un mot inconnu du grec classique... Il désigne, au sens propre une baguette de trappe, un piège et tout objet qui, placé sur le chemin de quelqu’un, peut le faire tomber » 20. Ce théo­logien admet, avec raison, que la phrase est susceptible d’un double sens : « il ne rencontre pas de piège qui le fasse tomber » ou « il n’est pas pour autrui un piège ». Mais Chaîne se trompe, selon nous, quand il ajoute : « le contexte indique la première acception ». Toutes les deux sont conformes à la réalité (cf. Jean 11. 9). Mais ici, c’est la seconde qui paraît devoir être retenue.

A première vue, on ne saisit pas comment l’amour fra­ternel bannirait d’un cœur tout achoppement, mais en con­sidérant à quel point le manque d’amour entre chrétiens a nui au christianisme, on comprend l’insistance de Jean, car, en aimant les autres, nous devenons pour eux un guide et un appui au lieu de les tenter et de les perdre. En outre, chacun connaît des cas de croyants inconséquents.

**\*° Chaîne. O. c. ad loc.**

**86**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

dont les fautes notoires ont servi de prétexte à des incré­dules pour ne pas se convertir. Dira-t-on qu’il y a un abîme entre « haïr » et « ne pas aimer » ? Nous prouve­rions seulement combien nous sommes dans l’erreur et, dans le cours de l’épître, nous aurons suffisamment l’occa­sion de nous en apercevoir.

Rappelons qu’elle a été composée à une époque où les païens eux-mêmes rendaient aux fidèles ce témoignage : « Voyez comme ils s’aiment. »

1. **MAIS CELUI QUI HAIT SON FRÈRE EST DANS LES TÉNÈ­BRES ET MARCHE DANS LES TÉNÈBRES, ET IL NE SAIT OU IL VA, PARCE QUE LES TÉNÈBRES ONT AVEUGLÉ SES YEUX.**

*Mais celui qui hait son frère.* On trouvera peut-être inutile de reprendre les mêmes idées sous des formes pres­que identiques, mais l’auteur inspiré par le Saint-Esprit sait mieux que nous pourquoi il agit de la sorte. D’ailleurs, après lui, tous ceux qui ont voulu influencer les masses populaires, ont employé cette méthode.

*Est dans les ténèbres et marche dans les ténèbres* (cf. 1. 6 ; 2. 9). Le cas envisagé est encore plus tragique que les précédents. Non seulement le malheureux est dans les ténèbres, mais il s’y enfonce toujours davantage.

*Et il ne sait où il va* (cf. Jean 12. 35). Cela nous fait penser à un voyageur égaré la nuit, sans point de repère. Il tourne toujours plus dans le cercle infernal de ses inté­rêts personnels, de ses vœux égoïstes et poursuit ce qui, finalement, fait son malheur. Il s’éloigne de plus en plus du Christ, seul dispensateur de lumière, et devient, par conséquent, moins capable de discerner le vrai du faux, d’apercevoir la grâce et le salut divins, moins accessible à leur force sanctifiante.

Ce danger nous menace d’une façon bien plus réelle que certains ne le supposent, car ici, Jean ne pense pas avant tout « à ces haines violentes, mais à cette froideur, ces soupçons, ces ressentiments, cette aigreur, cette amer­tume, cette répugnance à se voir, à s’entretenir qu’on

**2. 11**

**87**

trouve, hélas souvent, entre ceux qui précisément se disent frères en Christ » 21.

*Les ténèbres ont aveuglé ses yeux.* Ces paroles ne sau­raient s’entendre littéralement, car l’obscurité physique empêche, certes de voir, mais n’aveugle pas, tandis que l’homme qui moralement, est et marche dans les ténèbres, perd jusqu’à la possibilité de voir la lumière. Il ressemble à ces Pharisiens à qui le Christ déclarait (Jean 9. 41) : « Si vous étiez aveugles, vous n’auriez pas de péché ; mais maintenant vous dites : Nous voyons ; votre péché de­meure. »

**21 Maurice Ray. *Le Lecteur de la Bible.* Vennes sur Lausanne.**

*d)* DÉTACHEMENT DU MONDE. 2. 12-17

L’apôtre commence par s’adresser à la communauté dans son ensemble, il reprend ensuite chacune des catégo­ries dont elle est composée.

« Sans doute, les grâces divines ne se laissent pas scin­der ; il n’en est point qui soient exclusivement le partage d’un certain âge et ce que Jean dit aux uns, il eût pu le dire à tous. Néanmoins, il relève d’une manière spéciale, en parlant à chacun, ce qui lui convient plus particulière­ment »

On pourrait objecter que le verset 12 concerne seule­ment les enfants et cela en raison du parallélisme entre les versets 12 et 13 d’une part et le verset 14 d’autre part. Si cette hypothèse était juste, il aurait fallu employer dans les deux versets le même substantif, ce qui n’est pas le cas dans le texte grec. Deux mots s’y trouvent pour dési­gner les « petits enfants » ; en français, nous n’en possé­dons qu’un, aussi la nuance risque de nous échapper.

Nous avouons ne pas trouver de raisons valables à l’omission de la catégorie des enfants dans les trois pre­mières déclarations, mais les écrivains sacrés sont-ils con­traints de se plier à nos méthodes ? Ils sont dirigés par le Saint-Esprit, et quand une chose nous paraît anormale, le plus simple est de la mettre de côté, jusqu’à ce qu’elle devienne claire.

1. **JE VOUS ÉCRIS, PETITS ENFANTS, PARCE QUE VOS PÊCHÉS VOUS SONT PARDONNÊS À CAUSE DE SON NOM.**

*Je vous écris.* Nous avons déjà rencontré ce terme, comme ici, au présent (1. 4 ; 2. 1, 7, 8). Il introduit ou bien

**1 Néander. O. c. ad loc,**

**2. 12**

**89**

la raison pour laquelle Jean s’adresse à ses lecteurs, ou le but qu’il vise par sa lettre.

*Petits enfants* (cf. 2. 1 commentaire). « Comme père spirituel, il appelle aussi bien ses enfants les vieux que les jeunes » 2.

*Parce que vos péchés vous sont pardonnés* (cf. 1. 9 com­mentaire). Nous aurions attendu « afin que vos péchés vous soient pardonnés » car si les destinataires de la let­tre sont déjà au bénéfice du pardon, il semble inutile de les exhorter. En raisonnant ainsi, nous manifestons sim­plement que nous avons mal saisi la vraie nature et la valeur du pardon, qui établit une différence fondamen­tale entre les chrétiens et le monde, car tous ont péché, mais tous n’ont pas accepté le pardon. Sans cette grâce, les fidèles chemineraient sur la même voie que suit le monde et arriveraient au même but : la perdition. Mais, par le pardon, ils sont arrachés hors du monde et conduits à Dieu. Leur assurance ne repose pas sur leurs sentiments personnels, ni sur le fait qu’un changement moral s’est produit dans leur vie, mais sur leur foi seule. Ils savent qu’ils ont obtenu le pardon, parce que Dieu, dans Sa Pa­role, affirme qu’il l’accorde à tous ceux qui se repentent et qui l’acceptent.

Il affecte le passé certes, mais en ce qui concerne l’ave­nir, il importe que, touchés par une telle grâce, ils n’en compromettent pas l’efficacité en retombant dans les fau­tes qui viennent de leur être remises. Un peu de psycho­logie et, hélas, l’expérience de notre misère nous prouve­ront vite à quel point nous imitons l’exemple de « la truie qui, à peine lavée, se vautre dans le bourbier » (2 Pi. 2. 22). IL est donc nécessaire d’indiquer la voie à suivre même à ceux qui ont été pardonnés, surtout à ceux-là, car l’en­nemi s’acharne de préférence sur ceux qui risquent de lui échapper.

*A cause de Son nom.* Cette clause n’évoque pas à nos oreilles modernes tout ce qu’elle impliquait pour les pre­miers lecteurs. Dans la pensée des anciens, un objet ou un

**\* Calvin. O. c. ad loc.**

**90**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

être ne possédait vraiment l’existence que s’il avait un nom (cf. Gen. 2. 19). Voilà pourquoi certaines statues trou­vées en Mésopotamie portent, gravés sur l’épaule gauche, le nom et les titres du personnage qu’elles représentent. Une ressemblance, même frappante, avec l’original, ne suffisait pas pour les caractériser.

La Bible met « le nom » à la place de « la personne ». Act. 1. 15 porte textuellement : « La foule des disciples était d’environ 120 noms ». Il faut avn«r ce fait présent à l’esprit en lisant des paroles comme celles que nous médi­tons ou comme « croire en son nom » (Jean 2. 23), « être baptisé au nom de » (Act. 2. 38), « invoquer le nom de » (Act. 2. 21), «espérer en son nom» (Matth. 12. 21), «pren­dre son nom en vain » (Ex. 20. 7), « que ton nom soit sanctifié » (Matth. 6. 9).

1. **JE VOUS ÉCRIS. PÈRES, PARCE QUE VOUS AVEZ CONNU CELUI QUI EST DÈS LE COMMENCEMENT. JE VOUS ÉCRIS, JEUNES GENS, PARCE QUE VOUS AVEZ VAINCU LE MALIN.**

*Je vous écris, pères, parce que vous avez connu Celui qui est dès le commencement.* Nous éprouvons, de nou­veau, quelque surprise, à l’ouïe d’un tel verdict. L’auteur y affirme, en effet, que ces « pères » à qui il s’adresse ont connu Jésus-Christ. L’avaient-ils connu au cours de Son ministère ? Si, comme nous avons essayé de le démontrer dans l’introduction, les lecteurs appartiennent aux paga- no-chrétiens, la réponse peut presque être considérée comme négative. Us L’ont donc connu, comme nous pou­vons le faire, par la parole des apôtres. Jean ne les range pas dans la catégorie de ceux qui se contentent de dire qu’ils L’ont connu (2. 4). Les actes sont conformes aux paroles. Ils ne trompent ni eux, ni les autres. Or, en face d’un tel éloge, il faut rappeler ce que le Seigneur avait déclaré : « Personne ne connaît le Fils, si ce n’est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n’est le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler » (Matth. 11. 27)3.

**3 II faut observer que le verbe employé par Jésus est légèrement différent de celui qui se trouve dans\_ l’épître de Jean. Le sens est souvent le même ; parfois l’un signifie reconnaître et l’autre connaître.**

**2. 13**

**91**

Pourquoi écrire à des gens qui possèdent déjà de telles connaissances ? Parce que eux, et eux seuls, sont capables de désirer en savoir davantage. « L’homme psychique ne reçoit pas les choses de l’Esprit de Dieu, elles sont pour lui une folie, et il ne peut les connaître » (1 Cor. 2. 14). Par contre, celui qui a commencé de saisir combien le Seigneur est bon, de goûter Sa grâce, aspire avec ardeur à pénétrer plus avant dans un tel mystère. Il fait alors l’expérience, fort naturelle, car Dieu est infini, qu’à mesure qu’il pro- Îresse, à mesure aussi, il découvre de nouvelles merveilles.

1 recherche les conseils de frères plus avancés dans la vie spirituelle, qui l’affermiront dans cette voie où il doit marcher. Dans un tel domaine, on ne peut jamais attein­dre le but. Paul, lui-même, déclare aux Corinthiens : « Nous connaissons en partie » (1 Cor. 13. 9) et dans le texte, c’est sur ces derniers mots que porte l’accent. Pour­tant, plus tard, à ces mêmes Corinthiens, il parlera de « l’excellence de ses révélations » (2 Cor. 12. 7).

*Celui qui est dès le commencement* se rapporte à la même époque et à la même personne que 1. 1 (cf. commen­taire).

Après avoir loué les pères, l’apôtre se tourne vers les jeunes, et tout spécialement vers ceux qui sont dans la prime jeunesse.

*Je vous écris, jeunes gens.* Le terme évoque la fougue et la hardiesse qui caractérisent cet âge. Il se retrouve Matth. 19. 20, 22 ; Marc 14. 51 ; 16. 5 ; Luc 7. 14 ; Act. 2. 17 ; 5. 10 ; 1 Jean 2. 14. Pourquoi leur écrit-il ?

*Parce que vous avez vaincu le Malin* 4. Ce témoignage est encore plus surprenant que le premier. Quelle arme supplémentaire offrir à des vainqueurs ? Ils peuvent, cer­tes, se reposer sur leurs lauriers et jouir de leurs triom­phes. C’est précisément pour cela que l’écrivain sacré leur adresse sa lettre, car il faut les mettre en garde. Le Malin n’accepte pas si facilement une défaite et après l’avoir mis

**4 Ce terme, pour désigner le diable, se retrouve Matth. 5. 37 ; 6.13 (Luc 11.4); 13.19, 38; Jean 17.15; Eph. 6.16; 2 Thess. 3.3; 1 Jean 3.12; 5. 18, 19.**

**92**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

en fuite, il faut redoubler de vigilance et de prières (cf. 1 Pi. *5.* 8). On s’attribue si aisément une victoire au lieu d’en faire remonter le mérite à Celui qui nous a donné la force de la remporter. Voilà pourquoi, sans doute, le verbe « vous avez vaincu » est mis en évidence. Pensons à la défaite de Josué après la prise de Jéricho. Trois mille hommes, estime-t-il, suffiront pour anéantir Aï, la ville en ruines depuis plus de 500 ans. Sans consulter l’Eternel, il les envoie à la déroute.

Jean va reprendre et compléter ce qu’il vient de dire.

1. **JE VOUS AI ÉCRIT, PETITS ENFANTS, PARCE QUE VOUS AVEZ CONNU LE PERE. JE VOUS AI ÉCRIT, PÈRES, PARCE QUE VOUS AVEZ CONNU CELUI QUI EST DÈS LE COMMENCEMENT. JE VOUS AI ÉCRIT, JEUNES GENS, PARCE QUE VOUS ETES FORTS, ET QUE LA PAROLE DE DIEU DEMEURE EN VOUS, ET QUE VOUS AVEZ VAINCU LE MALIN.**

*Je vous ai écrit.* Ce verbe, au présent jusque-là, est et restera au passé (cf. 2. 21, 26 ; 5. 18). On a cherché à expliquer ce brusque changement au milieu d’une phrase. Les uns admettent une allusion à l’Evangile, d’autres à la seconde épître ou à ce qui précède immédiatement, même à un ouvrage perdu. Le plus simple est d’y voir une réfé­rence à l’ensemble, comme s’il voulait dire : « Ce que j’ai écrit demeure ferme : je le redis, je n’ai point d’enseigne­ment plus important à vous communiquer » 5.

*Petits enfants.* En grec, le substantif est différent de celui rencontré verset 12. Il ne se retrouve dans l’épître que 2. 18 ; c’était le terme usuel pour désigner un enfant en bas âge (cf. Matth. 2. 8 ; 18. 2, 5 ; 19. 14).

*Vous avez connu le Père,* évidemment Celui du Sei­gneur, mais, par Jésus-Christ et grâce à Son sacrifice, Celui de tous les croyants.

«Vous avez connu le Père » remplace « Celui qui est dès le commencement » (13) désignant Jésus-Christ. Nous ne devons nullement être surpris de cette alternance. Elle

**5 Néander. O. c. ad loc.**

**2. 14**

**93**

prouve qu’à l’époque apostolique les fidèles croyaient à la parfaite unité des deux premières personnes de la Trinité.

« Petits enfants » et « le Père » s’opposent l’un à l’autre d’une façon touchante et significative, car il est impossible de Le connaître sans le pardon des péchés (cf. 12). C’est le premier pas vers une révélation qui a pour objet, non avant tout l’Eternel, car ce n’est pas d’abord sous cet aspect que se présente à une conscience troublée Celui qui apporte le pardon. Il est le Père « qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa vie » (Ez. 18. 23).

*Je vous ai écrit, pères* reproduit, sans rien y changer, le témoignage rendu au verset 13. Venant si vite après le titre donné à Dieu, ces mots rappellent la parole de Paul : « Je fléchis les genoux devant le Père de qui toute pater­nité, dans les cieux et sur la terre, tire son nom » (Eph. 3. 14, 15).

En revanche, aux jeunes gens, l’auteur ajoute un dou­ble éloge significatif qui, selon nos vues bornées, semble bien peu approprié.

*| Vous êtes forts, la Parole de Dieu demeure en vous.* Qu’on se reporte à ce que nous avons dit au verset précé­dent, et l’on comprendra toute l’opportunité d’un tel avis. « Forts » non de cette vigueur corporelle, apanage de l’adolescence, mais d’une puissance intérieure, parce que la Parole de Dieu demeure en eux. Ils sont forts, donc ils sont tentés de se fier à leur force qui, en face du Malin dont la présence va être rappelée, est une insigne faiblesse. S’ils espèrent le vaincre sans le secours divin, ils vont cer­tainement au-devant d’une défaite humiliante. « Quand je suis faible », disait Paul, « c’est alors que je suis puissant » (2 Cor. .12. 10). Pour avoir méconnu cette grande vérité, > que de chrétiens ont mordu la poussière ! Même dans le domaine matériel, il ne faut pas surestimer son mérite. Un général prudent ne se repose pas sur la vaillance de ses troupes, il s’efforce d’en accroître le nombre. La sagesse des nations, elle-même, ne déclare-t-elle pas : « L’orgueil marche au-devant de l’écrasement. »





des

’lus étrange encore est le second éloge : ZLa Parole  
1. 1) de Dieu 6 demeure en vous ». Pourquoi écrire à  
gens qui possèdent un tel privilégier Justement, à

cause de cela. Elle est si riche qu’il est impossible à un  
être humain, à lui seul, d’en sonder loute la profondeur,  
même si elle demeure dans le cœur de l’homme estimé  
heureux et qui médite jour et nuii dans la loi (Ps. 1. 2).  
On voit à quel point il est faux de prétendre : « Nous  
savons tout cela, personne ne/saurait rien nous appren-  
dre. » Après avoir indiqué auxuroyants l’unique moyen de  
soutenir avec succès le combat contre le monde, l’apôtre  
conclut par cette exhortation :

1. **N'AIMEZ PAS LE/MONDE NI LES CHOSES DANS LE  
   MONDE. SI QUELQU’UN AIME LE MONDE, L’AMOUR DU PÈRE  
   N'EST PAS EN LUI.**

*N’aimez pas le monde* (cf. Jacq. 4. 4)/ Cet ordre semble  
contredire la parole de Jésus à Nicodème « Dieu a tant  
aimé le monde» (Jean 3. 16). Pourquoi nous est-il inter-  
dit de suivre Son exemple ? Pourquoi l’apôtre défend-il  
ce que l’Ecriture ordonne ? (Matth. 22. 39). Dans les trois  
cas le même verbe est employé, sous une forme négative  
dans notre verset, positive dans les deux autres.

Dans le Nouveau Testament, « monde » revêt plusieurs  
sens : les païens en contraste avec les Juifs (Luc 12. 30),  
1 ensemble des élus, l’humanité, la création, le principe  
d’opposition au royaume de Dieu. Jean 1. 10 présente un  
remarquable exemple d’un texte où ces trois derniers sens  
se rencontrent. « Il était dans le monde, et par Lui le  
monde a été créé, et le monde ne L’a pas connu. » .«.Le.  
►prince de ce monde» (Jean 12. 31 ; 14. 30 ; 16. Il) mar-  
que Bien l’opposition violente au royaume de Dieu. Cette  
attitude 'sépare nécessairement de Dieu tous ceux qui  
entrent en contact avec Lui. Est-il vraiment nécessaire de

**• Un seul manuscrit ancien, le Vaticanus, omet les mots « de Dieu > que  
nous lisons dans le Sinaïticus, l’Alexandrinus et le Codex d’Ephrem.**

**2. 15**

**95**

souligner la justesse d’une telle vérité ? L’Ecriture la pro­clame en maints passages. C’est Elie, sur le Carmel, apos­trophant les Israélites et leur demandant : « Jusques à quand clocherez-vous des deux côtés ? Si l’Eternel est Dieu, servez-Le, si Baal est dieu, servez-le » (1 Rois 18. 21). C’est Paul, montrant aux Corinthiens qu’il «n’y a aucune communion entre les ténèbres et la lumière, aucune symphonie entre le Christ et Bélial » (2 Cor. 6. 15). C’est Jacques mettant en garde « l’homme à l’âme double qui est inconstant dans toutes ses voies » (Ja. 1. 8). Au-dessus d’eux tous c’est le Christ, affirmant avec l’autorité qui caractérise Ses paroles : « Personne ne peut être l’esclave de deux maîtres, car ou bien il haïra l’un et aimera l’autre, ou il s’attachera à l’un et méprisera l’autre, vous ne pou­vez être les esclaves de Dieu et de Mammon » (Matth. 6. 24). Avec un peu de bon sens, chacun s’en apercevra et se rendra à l’évidence, car, l’amour., pour Dieu ne souffre pas

„r.ival,\_.il,. consumé tout ce qui lui est étranger. Les croyants ont donc dans cette affirmation de Jean un nou­veau critère qui leur permettra de vérifier s’ils sont ou non au titre, et ils devront faire cet examen avec d’autant plus de soin que le travers signalé ici est plus fréquent.

En second lieu, il y a deux manières d’aimer le monde : afin de le sauver ou pour se perdre avec lui. Il ne saurait y avoir contraste plus violent, et ceux-là même qui présentent l’objection savent très bien à quoi s’en tenir. Ils s’en servent comme d’un prétexte pour rassurer leur conscience ou donner le change aux autres.

Quand l’adhésion officielle de Constantin au christia­nisme eut pour résultat un envahissement de l’Eglise par les masses, et un affreux relâchement de la morale chré­tienne, des hommes d’une piété sincère mais peu éclairée, s’enfuirent dans les déserts pour y mener une vie contem­plative. Ils avaient mal compris la prière du Seigneur (Jean 17. 15) : « Je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du Malin. » Ils s’aperçurent bien vite qu’ils transportaient avec eux ce monde auquel ils avaient voulu échapper.

**96**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

Il n’est pas inutile d’insister sur une telle erreur, car de nos jours encore, même dans les milieux évangéliques, plusieurs sont séduits par elle. Dans l’Eglise, certains cher­chent à ressembler autant que possible au monde, afin de le gagner à tel point qu’il n’est plus transformé par elle, mais qu’il la pénètre. On risque ainsi pour en gagner quel­ques-uns, de scandaliser les « âmes faibles ». Il ne faut pas oublier l’avertissement de Paul aux Corinthiens (1 Cor. 8. 10).

Les deux commandements qui nous ordonnent d’aimer nos frères (cf. 2. 10), et de ne pas aimer le monde sont intimement liés l’un à l’autre et nous ne pouvons pas les désunir.

« N’aimez pas le monde. » Pourquoi une telle mise en garde adressée à des fidèles dont on vient de louer la con­duite (12 à 14) ? Leur conversion a établi une nette cou­pure dans leur existence. Désormais, ils font partie inté­grante du groupe à qui Paul écrivait : « Autrefois, vous étiez ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Sei­gneur » (Eph. 5. 8 ; 1 Cor. 6. 10, 11 ; Col. 8. 7). Comment de tels hommes pourraient-ils être séduits par le monde ? « Quel fruit aviez-vous alors, de ces choses dont vous rou­gissez maintenant » (Rom. 6. 21) ?

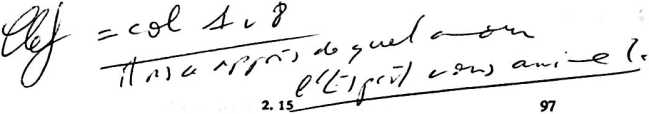
L’apôtre, guidé par le Saint-Esprit, place ses lecteurs en face des réalités. Ils vivent dans le monde, respirent son atmosphère et risquent, par conséquent, de s’attacher à la manière du monde, aux apparences visibles, non aux réalités invisibles. Rien d’étonnant donc que son influence s’exerce, à leur insu, dans leurs sentiments, leurs relations avec Dieu, leur christianisme.

S’il est interdit d’aimer le monde, cela ne signifie pas qu’on ait à le juger, travers favori des chrétiens. Rappe­lons qu’à Dieu seul appartient le jugement.

« Aimer le monde pour lui-même, voilà ce que défend l’apôtre ; l’aimer pour Dieu, voilà ce qu’il commande »7.

Cet amour pour le monde va être maintenant caracté­risé en termes qui ne laissent place à aucune équivoque :

**’Néaoder. O. c. ad loc.**



*Ni les choses dans le monde* englobe l’ensemble des séduc-  
tions qu’il peut nous offrir.

*Si quelqu’un aime le monde, l’amour du Père n’est pas  
en lui.* Inclinons-nous, avec respect, devant l’infinie ten-  
dresse de cette épithète. Ce n’est pas le « Créateur qui  
impliquerait l’idée de dépendance absolue de ceux? qui Lui  
doivent la vie, le mouvement et l’être» (Act. 17.28). Ce  
n’est pas non plus « l’Eternel » qui ferait songer à la briè-  
veté de l’existence humaine (Ps. 103. 15, 16). Ce n’est pas  
davantage « le Très-Haut » qui rappellerait à ces grains  
de sable qui s’agitent sur notre globe leur incommensura-  
ble petitesse (Es. 40. 15). Ce n’est pas non plus « le Sei-  
gneur » qui suppose l’esclave, être incapable d’avoir une  
volonté propre et dont le seul droit légal est de ne pas en  
avoir. Ce n’est même pas le « Sauveur » qui, par contraste,  
évoque la culpabilité de ceux dont les cœurs sont désespé-  
rément malins (Jér. 17. 9). Non, c’est le Père, avec tout ce  
que ce terme comporte de compatissant, sans toutefois  
exclure les autres attributs dont nous avons parlé. Ainsi,  
d’un mot, Jean résume tout l’Evangile et souligne la mi-  
sère du monde qui ignore le. Père.

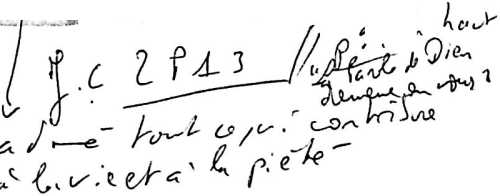
Entre les deux amours, il y a incompatibilité (cf. ;  
/Matth. 6. 24). C’est notre sauvegarde, car il est impossible,  
, sans se livrer à un amour supérieur, de ne pas aimer le  
' monde, d’en annihiler l’attrait sans le secours d’un auxi- y  
liaire qui,^ar sa seule présenbg, l’anéantit./ Celui qui aime  
vraiment Dïeiniü"imndera plus si tel ou tel plaisir  
lui est permis ou s’il doit s’en abstenir. Il ne trouve plus  
aucun charme à ces vanités qui, autrefois, avaient tenu

1 une si grande place nans son cœur. Il « est mort au pé-  
ché », selon le langage énergique de Paul (Rom. 6. 2). Ui^  
\*■ cadavre est insensi’e à tout ce qui se passe autour de lui.

On peut lui offrir/ce qui jadis aurait attiré et retenu ses  
  
regards, vanter son mérite ou lui dire des injures, il res-  
$ tera immobile, ce/qu’il ambitionnait le plus, lui est indif-  
;t férent. De même,/le croyant digne de ce nom, vise un autre  
  
idéal, « le montre est crucifié pour lui et lui pour le  


I monde » (Gai. 6( 14). Il expérimente la profondeur de la

***< I* 4)**



**98 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

parole de saint Augustin souvent mal comprise : « Aime Dieu et fais ce que tu veux » 8. Il connaît la subtilité de l’ennemi et il sera vigilant, de peur que celui-ci ne réus­sisse à s’infiltrer dans la place, selon l’avertissement du Christ à propos du démoniaque guéri, qui devient de nou­veau la proie de l’adversaire (Matth. 12. 45). Comme le Saint-Esprit connaît notre faiblesse, Il ne S’est pas con­tenté d’une défense générale et II va indiquer trois domai­nes où s’exerce l’attrait du monde.

1. **PARCE QUE TOUT CE QUI EST DANS LE MONDE : LA CONVOITISE DE LA CHAIR, LA CONVOITISE DES YEUX ET L'OR­GUEIL DE LA VIE, NE VIENT PAS DU PÈRE, MAIS EST DU MONDE.**

*Parce que* indique la raison pour laquelle « celui qui aime le monde n’a pas en lui l’amour du Père ».

*'Tout ce qui est dans le monde* reprend « les choses dans le monde» (15) sous la même forme concise, seule­ment, ici, l’adjectif est au singulier, pour signifier que Jean considère l’ensemble des choses qui sont dans le monde sans envisager chacune d’entre elles en particulier. Dans les deux cas, le verbe est omis afin de mieux retenir ; l’attention. Le mot « tout » exclut les dérobades. Impossi­ble de soustraire quoi que ce soit à ce « tout », comme on cherche toujours à le faire. « L’énumération tripartite « suivante » n’épuise pas tout ce qui est dans le monde ; elle indique les principales causes du désordre moral, en fournit une illustration » 9.

*La convoitise* est toujours dans le Nouveau Testament, employée au sens péjoratif de « désir coupable » sauf Luc 22. 15 ; Phil. 1. 23 et 1 Thess. 2. 17. Le terme se retrouve une seule fois dans l’Evangile de Jean 8. 44, qui en mon­tre bien l’origine : « Pour vous, vous êtes issus d’un père, le diable, et ce sont les convoitises de votre père que vous voulez faire » (cf. Rom. 1. 24).

*De la chair* désigne l’élément corporel de notre être (Jean 1. 14), mais, le plus souvent, l’ensemble des actes ou

**8 1 Jean, Tract VII, 8.**

**• Chaîne. O. c. ad loc.**

**2. 16**

**99**

des pensées contraires à l’Esprit, comme le prouve Gai. 5. 19 à 21. Certains de ces péchés rentrent dans la caté­gorie que nous appelons charnelle, mais la grande majo­rité d’entre eux ne cadrent absolument pas avec l’idée que nous nous en faisons. Le contexte où se trouve cette liste impressionnante nous donne un commentaire divin du mot traduit par « convoitise ». En effet, il s’y rencontre deux fois. « Marchez selon l’Esprit et vous n’accomplirez pas la convoitise de la chair » (cf. Gai. 5. 16). « Ceux qui appar­tiennent au Christ-Jésus ont crucifié la chair avec les pas­sions et les convoitises » (Gai. 5. 24, cf. encore Rom. 13. 14 ; Eph. 2. 3 ; 1 Pi. 2. 11).

*La convoitise des yeux.* L’Ecriture signale maintes fois le danger que de tels regards font courir aux fidèles, entre autres Gen. 13. 10-15 ; Prov. 23. 31 ; Eccl. 4. 8 ; 5. 10 : Matth. 5. 28, 29 ; Ja. 1. 14. S’adressant directement à ses lecteurs et songeant aux périls dont ils étaient entourés, « peut-être Jean fait-il allusion à ce goût des spectacles qui menaçait d’entraîner même les chrétiens, tant il était répandu autour d’eux, et dont plusieurs exemples des deuxième et troisième siècles nous montrent les funestes effets » 10.

*L’orgueil.* Ce mot ne se retrouve dans le Nouveau Tes­tament que Jq. 4. 16. Nos versions mettent généralement « vanterie ». Il signifie aussi « forfanterie », jactance ».

*De la vie.* Trois substantifs grecs sont rendus par « vie » en français. 1° Celui qui peut souvent se traduire par « âme » et que l’on rencontre, par exemple Jean 15. 13 ; 2° un autre dérivé du verbe vivre, désigne l’existence proprement dite, le contraire de la « mort » ; 3° le troi­sième qui se trouve ici signifie « les moyens de subsistance, les biens, la fortune, la conduite, la manière de vivre » (cf. Marc 12. 44 ; Luc 15. 12). Il faut garder dans l’esprit le sens exact de ce dernier terme pour bien comprendre cette partie de la phrase. Le monde nous séduit par la fausse sécurité que donne la richesse. Quelle tentation pour

**10 Néander. O. c. ad loc.**

**100 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

l’homme qui possède une certaine aisance de mettre sa confiance en elle au lieu de s’en remettre entièrement à Dieu pour toutes choses ! Il s’enorgueillit de cette fortune qui le met au-dessus de ceux qui en sont privés. Il s’attri­bue le mérite d’une situation privilégiée, comme s’il la devait à ses seuls efforts, son travail, son habileté, son intelligence. Voilà, entre autres, pourquoi le Seigneur avait déclaré : « Combien il est difficile à ceux qui ont de l’argent d’entrer dans le royaume de Dieu » (Marc 10. 23).

Une dernière remarque. « On est sans doute en pré­sence d’une gradation. La convoitise de la chair, instinct .très matériel, ensuite la convoitise des yeux, plus relevée, /moins grossière dans l’ensemble, enfin l’orgueil de la vie I avec ses prétentions fausses à s’élever dans l’ordre social ^et spirituel»11. Cet ordre se retrouve dans la tentation d’Eve. La convoitise de la chair : « bon à manger » ; la convoitise des yeux : « agréable à la vue » ; l’orgueil de la vie : « désirable pour acquérir l’intelligence ». Le récit de la tentation dans le désert présente la même trilogie : « Dis à cette pierre qu’elle devienne du pain » (Luc 4. 3), con­voitise de la chair ; « Il lui montra tous les royaumes de la terre et leur gloire » (Luc 4.5), convoitise des yeux ; « Jette-toi d’ici en bas » (Luc 4. 9), orgueil de la vie. Mal­gré toutes ses capacités et l’ampleur de ses machinations, Satan ne varie guère. On se demande vraiment comment les hommes n’ont pas encore percé à jour la vanité de ses artifices ni trouvé les moyens de les déjouer.

*N'est pas du Père, mais est du monde.* De nouveau un contraste oppose l’origine de nos actes. D’un côté Dieu, de l’autre le monde. Le croyant doit choisir. Si, dans son cœur, s’élevait le moindre doute, ce qui suit l’orienterait.

1. **ET LE MONDE PASSERA AVEC SA CONVOITISE, MAIS CELUI QUI FAIT LA VOLONTÉ DE DIEU DEMEURE JUSQUE DANS L’ÉTERNITÉ.**

*Et le monde passera avec sa convoitise* (cf. 1 Cor. 7. 31). «La perspective de la parousie, représentée comme 11

**11 Chaîne. O. c. ad loc.**

**2. 17**

**101**

prochaine au verset suivant, donne à cette fragilité du monde un caractère plus impressionnant » 12 et fait éclater la folie de ceux qui s’attachent au monde et finalement s’apercevront avoir poursuivi une chimère. A ce caractère transitoire du monde et de sa convoitise s’oppose l'immor­talité du croyant.

*Mais celui qui fait la volonté de Dieu* (cf. Matth. 7. 21 ; 12. 50 ; 1 Pi. 4.2 où se trouve l’opposition entre les deux termes « convoitise et volonté »). « Si quelqu’un ob­jecte que nul ne fait ce que Dieu commande : la réponse est facile, qu’il n’est point question d’une parfaite observa­tion de la Loi, mais d’une obéissance de foi, laquelle com­bien qu’elle soit imparfaite, nonobstant ne laisse point d’être approuvée de Dieu » 13.

*« Demeure jusque 14 dans Véternité »* (2 Cor. 9. 9 ; 1 Pi. 1. 25). Le verbe au présent marque bien que quand tout change, seul celui qui fait la volonté de Dieu reste inamo­vible. Quelle perspective ! surtout si nous la rapprochons de « le Fils demeure jusque dans l’éternité » (Jean. 8. 35). Donc, celui qui soumet sa volonté à celle de Dieu, partage, dans une certaine mesure, les prérogatives du Fils. Cer­tes, un abîme subsiste entre lui et le Seigneur. Il a reçu ce privilège par grâce, tandis que le Christ le possède par nature.

Les fidèles sont, exposés, non seulement aux assauts dirigés du dehors par le monde au milieu duquel ils sont obligés de vivre, mais encore aux doutes soulevés du dedans par ceux qui, sous prétexte d’épurer l’Evangile et de le rendre accessible à la raison humaine, le dépouillent de ce qui fait sa force. C’est contre ce péril qu’ils vont maintenant être mis en garde.

**12 Chaîne. O. c. ad loc.**

**18 Calvin. O. c. ad loc.**

**14 Cette préposition signifie également « en vue de ».**

*e)* MISE EN GARDE

CONTRE LES FAUX PROPHÈTES. 2. 18-28

1. **PETITS ENFANTS, C’EST LA DERNIÈRE HEURE, ET COMME VOUS AVEZ ENTENDU QUE L’ANTICHRIST VIENT, ET MAINTE­NANT IL Y A PLUSIEURS ANTICHRISTS, D’OU NOUS CONNAIS­SONS QUE C’EST LA DERNIÈRE HEURE.**

*Petits enfants* (cf. commentaire 2. 14).

*C'est la dernière heure.* Chaîne range ce passage « par­mi les textes difficiles du Nouveau Testament », mais il complique comme à plaisir ce qui est fort simple, car il admet l’opinion erronée d’après laquelle ces paroles et d’autres analogues (Act. 2. 16, 17 ; 1 Cor. 15. 51, 52 ; Phil. 3.21 ; 4.5 ; 1 Thess. 4. 15 à 17 ; Héb. 1. 1, 2 ; 1 Pi. 1.5, 20) prouveraient que les premiers chrétiens croyaient à l’imminence de la parousie. La réalité est tout autre. Ce que les apôtres proclament, c’est la nécessité d’être tou­jours prêts, comme si leur glorieuse délivrance était toute proche « et à la porte » (Phil. 3. 20 ; 1 Thess. 1.10; Tite 2. 13 ; Héb. 9. 28 ; 2 Pi. 3. 12). Ils obéissaient à l’ordre du Christ : « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l’heure » (Matth. 25. 13).

Chaîne lui-même déclare : « Le mot heure est syno­nyme de temps, et n’a pas toujours le sens restreint du mot français. » Et Calvin affirme : « Si nous proposons devant nos yeux l’éternité du royaume de Dieu, il n’y aura lon­gueur de temps tant grande soit-elle, qui ne soit comme une minute. » Il nous semble préférable de rappeler que Paul, au début et à la fin de son activité épistolaire, s’est

**2. 18**

**103**

exprimé en termes qui ne laissent place à aucune ambi­guïté (2 Thess. 2. 2 ; Phil. 1. 23, 24). Le parallèle de « par­tir pour être avec le Christ » et « demeurer dans ce corps » forme une allusion évidente à sa mort (cf. Phil. 1.21) et non à son enlèvement.

Deux erreurs doivent être soigneusement évitées. L’une consiste à fixer la date de la fin, l’autre, beaucoup plus grave, à négliger par indifférence ou même incrédulité, les avertissements positifs et réitérés du Seigneur, nous la trouvons déjà stigmatisée 2 Pi. 3. 4.

*Et comme vous avez entendu que V Antichrist1 vient.* Ce titre qui caractérise bien « celui qui se place contre et s’élève au-dessus de tout ce que l’on appelle Dieu, va jus­qu’à s’asseoir dans le temple de Dieu, se faisant passer lui- même pour Dieu » (2 Thess. 2. 4), se trouvant uniquement dans les épîtres de Jean, comment les lecteurs connais­saient-ils sous ce nom « l’homme de l’iniquité, le fils de perdition » (2 Thess. 2. 3) ? Par la prédication de Jean lui- même. En outre, les avertissements de Paul (2 Thess. 2. 3 à 12) et ceux du Christ dans Son grand discours eschatolo- gique (Matth. 24. 5-24) ont pu être interprétés dans ce sens par la primitive Eglise.

*Et maintenant, il y a eu plusieurs antichrists* (littérale­ment « ont été suscités »). A qui l’apôtre fait-il allusion ? L’histoire du premier siècle de notre ère ne nous l’apprend pas. Mais, d’une part, elle ne raconte pas tout ce qui s’est passé, de l’autre, certains documents concernant cette épo­que se sont perdus. Le témoignage des pères de l’Eglise qui les ont cités ou mentionnés, le prouve. Par contre, la tra­dition a conservé sur Cérinthe des détails qui permettent de conclure qu’aux yeux de Jean, les hérétiques de son école auraient fort bien pu être visés par ce titre d’anti­

**1 On entend souvent prononcer «Antéchrist», mais à tort, comme le prouve l’étymologie des deux termes. Antéchrist signifierait « celui qui vient avant le Christ, Son précurseur ». Antichrist, lui, signifie « celui qui s’oppose au Christ». D’autres mots où ces deux préfixes se retrouvent permettront aux lecteurs de bien comprendre la différence. On dit « antédiluviens » en parlant d’animaux qui ont vécu avant le déluge. Par contre, on parle d’Antisémitismc pour désigner le mouvement auquel appartiennent les adversaires des Juifs.**

**104**

**PREMIÈRE EPITRE DE JEAN**

christs, à cause de leurs fausses doctrines 1 2. Une conclu­sion est tirée de ce qui précède.

*D'où nous connaissons que c'est la dernière heure.* Jésus avait reproché aux foules de ne pas discerner les signes des temps (Luc 12. 54 à 56). L’écrivain sacré ne veut pas se rendre coupable de cette faute. Il faut remarquer que l’accent est mis sur l’adjectif « la dernière ». Combien de temps durera-t-elle ? Nous l’ignorons et nous ne devons pas chercher à le savoir (Marc 13. 32 ; Act. 1. 7). Mais les signes avant-coureurs de la fin se multiplient, et bientôt, Eeut-être, personne ne pourra plus réparer ses négligences, e moment est venu d’écouter l’avertissement de l’apôtre : « Rachetez le temps, car les jours sont mauvais » (Eph. 5. 16). Toutefois, aussi longtemps que la patience de Dieu laisse libre cours aux événements de ce monde, le jour remplacera la nuit, la grâce soutiendra les fidèles dans leurs détresses, le Christ veillera à ce que jamais Son nom ne soit méconnu, Son œuvre demeurera toujours efficace et nul ne transformera en ténèbres Sa lumière. Ces Anti-

**1 < Il y en a qui ont entendu de Polycarpe que Jean, le disciple du Sei­gneur, se rendant aux bains à Ephèse, y aperçut Cerinthe et sortit en courant de l’établissement, sans s’être baigné, et en s’écriant : Fuyons, de peur que l’établissement de bains ne s’effondre, puisque Cerinthe, l’ennemi de la vérité, s’y trouve. » Irénée. *Adv. Haer.* III. 3, 4.**

**Chaîne entreprend de mettre Jean en contradiction avec Paul. « Dans 2 Thess. 2. 1-12, prétend-il, l’adversaire apparaît sous les traits d’un individu ; dans 1 Jean, il est un groupe d’hérétiques... les apôtres Paul et Jean ont, comme les premiers disciples, adapté ou modifié les idées juives touchant l’adversaire, à la lumière des événements de leur temps. Ils ne donnent pas un enseignement, mais des conjectures différentes. Cela ressort bien de la compa­raison de 1 Jean avec 2 Thessaloniciens. » Le distingué commentateur a bien mal lu ses textes. Paul, en effet, déclare en propres termes : < Le mystère de l’illégalité est déjà à l'œuvre » (2 Thess. 2. 7). Ces paroles n’auraient aucun sens si l’auteur de cette épître n’avait pas admis que « l’homme de péché » aurait des précurseurs, tout comme Jean le dit ici. En outre, Paul prend soin d’avertir ses lecteurs, quand il parle en son propre nom (1 Cor. 7. 25). Il serait faux de s'emparer de cet aveu pour discréditer n’importe quelle partie de son enseignement.**

**« En parlant de plusieurs antichrists, l’apôtre ne veut nullement dire Sue le nom d’Antichrist ne soit qu’un nom collectif, une personnification 'individus isolés ; c’est, au contraire, pour lui, un être réel et personnel, qui sera le représentant absolu du principe antichrétien ; seulement, avant de s’incarner en lui, ce -principe prélude en quelque sorte à son incarnation en. la personne d’hommes ennemis du Christ et animés du même esprit qui écla­tera un jour avec une formidable puissance dans l’Antichrist » (Néander).**

**2. 19**

**105**

christs vont maintenant être caractérisés. « Ce sont des hommes qui loin d’avoir toujours persécuté l’Eglise en ont eux-mêmes fait partie » 3.

1. **ILS SONT SORTIS D’ENTRE NOUS, MAIS ILS N’ETAIENT PAS DES NOTRES. SI, EN EFFET, ILS ÉTAIENT D’ENTRE NOUS, ILS SERAIENT RESTÉS AVEC NOUS. MAIS CELA EST ARRIVÉ AFIN QU’IL SOIT MANIFESTÉ QUE TOUS NE SONT PAS DES NOTRES.**

Le texte grec souligne l’importance de ce « nous » par les places appropriées qu’il leur donne dans la phrase.

*Ils sont sortis d'entre nous.* Le mot essentiel est « d’en­tre nous », cf. l’avertissement de Paul aux pasteurs d’Ephèse : « Il s’élèvera d’entre vous-mêmes, des hommes annonçant des choses pernicieuses » (Act. 20. 30). La pré­position « d’entre », « hors de » est la même dans les deux passages. Ce rapprochement est d’autant plus significatif, que Jean exerçait son ministère dans cette métropole en qualité d’évêque. La terrible prophétie s’est accomplie sous ses yeux. On devine la profonde tristesse de l’apôtre qui veillait sur les âmes confiées à sa garde, avec sollicitude et tendresse, comme devant en rendre compte. Aussi s’em­pare-t-il avec ardeur d’un correctif.

*Mais ils n étaient pas des nôtres* ne rend pas exacte­ment le texte et affaiblit une nuance très remarquable de l’original. Il y a littéralement : « Ils n’étaient pas d’entre nous ». La contradiction apparente se résoud facilement. Il y a deux manières d’appartenir à une communauté (cf. Rom. 9. 6), l’une réelle (Act. 2. 46), l’autre fictive (Gai. 2. 4). C’est à ces « faux frères » que pense l’auteur en dé­clarant : « Ils n’étaient pas d’entre nous » et il en donne la preuve.

*Si, en effet, ils étaient d'entre nous, ils seraient restés avec nous.* La quintuple répétition du même pronom per­sonnel au même cas souligne la pensée, surtout grâce au paradoxe : « ils sont sortis d’entre nous, mais ils n’étaient pas d’entre nous ». Les verbes *sortir* et *rester* semblent

**3 Néander. O. c. ad loc.**

**106**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

indiquer que les hérétiques sont partis d’eux-mêmes et n’ont pas été les objets d’une excommunication. Leur dé­part était providentiel pour éviter un mal pire. En quittant l’assemblée, ils perdaient une partie de l’autorité, grâce à laquelle ils auraient, au milieu d'elle, exercé des ravages. On sait que les synagogues prenaient des mesures d’expul­sion contre certains de leurs membres (Jean 9. 22 ; 12. 42 ; 16. 2), et que cette discipline avait passé dans les commu­nautés chrétiennes (1 Cor. 5. 2, 5).

Dans toute église, même la mieux réglée, existe un mélange (Matth. 13. 24-30). Aussi, chacun doit se deman­der à quelle catégorie il appartient, afin de se repentir, s’il est un hypocrite ou s’il se fait illusion sur son propre compte ; pour être pleinement réconforté, s’il est un vrai croyant, par l’assurance qu’il est marqué par le sceau de Dieu (2 Tim. 2. 19). Etant au bénéfice de la promesse du Christ (Jean 10. 28, 29), la persévérance dans la foi lui est acquise. Malgré sa faiblesse, ses inconséquences, ses chutes même, il ne saurait être privé de la communion avec les autres fidèles, gage de la communion avec Dieu (1. 3).

*Mais (cela est arrivé) afin qu'il soit manifesté.* Nous avons ajouté dans la traduction, pour la rendre plus claire, les mots entre parenthèses. Nous redoutons que ce sacrifice fait au style ne nuise à l’énergie de l’original qui constate la conséquence de cet abandon immédiatement après en avoir stigmatisé le caractère illogique. Une force supé­rieure à la logique devait prouver que les apostats n’étaient pas véritablement « d’entre nous », « afin qu’il soit manifesté ». Le verbe est au pluriel, tournure incor­recte en français, licite en grec. Elle met en pleine lumière la responsabilité de ces « antichrists ». Ils ont fait tout ce qui dépendait d’eux pour que leurs erreurs et leurs dérè­glements deviennent évidents.

Après cette mise en garde contre les antichrists, l’apô­tre se tourne vers ses lecteurs pour se réconforter en les encourageant, car ils possèdent en eux-mêmes par l’Esprit de Dieu le moyen de discerner les vrais chrétiens des hy­pocrites.

**2. 20**

**107**

*Que tous ne sont pas des nôtres,* comme plus haut, lit­téralement « ne sont pas d’entre nous ».

1. et **VOUS, PAR CONTRE, VOUS AVEZ L’ONCTION DE LA PART DU SAINT, ET VOUS SAVEZ TOUS.**

*Et vous.* Un violent contraste oppose les apostats et les destinataires de l’épître. Il est marqué dans la pensée plus que dans les mots, car « par contre » ne se trouve pas dans le texte grec, qui se contente de mettre « vous » en tête de la phrase.

*Vous avez* marque bien la possession inaliénable de la grâce accordée à ces fidèles et l’abîme qui les sépare de ceux qui ne sont pas restés avec eux (v. 19). Nous aurions attendu, nous, « vous avez reçu » ou un verbe analogue. Jean insiste, non sur une expérience du passé, mais sur la situation présente de ses lecteurs : « Vous avez ».

*L’onction.* Ce terme se trouve encore dans le Nouveau Testament uniquement au verset 27, dans les LXX : Ex. 30.25 ; 40. 13, 15. Le verbe, lui, est employé Luc 4. 18 ; Act. 4. 27 ; 10. 38 ; 2 Cor. 1. 21 Héb. 1. 9. Dans l’Ancien Testament, entre autres, 1 Rois 19. 15, 16. Cette onction, cela ressort de ce dernier passage, est un rite en quelque sorte sacramentel, conférant à celui qui le reçoit la force de remplir la charge royale ou sacerdotale dont il était revêtu. « Ce qui n’était, sous la Loi, qu’un acte isolé et extérieur devient, par Jésus-Christ, un fait intérieur duquel dépend la vie entière ; ce qui ne s’accomplissait autrefois qu’à l’égard d’un petit nombre... s’accomplit maintenant à l’égard de l’universalité des chrétiens » \*. Cela rappelle l’union intime établie entre le Christ, l’Oint par excellence, et les fidèles.

La puissance dont l’Antichrist essaie de s’emparer en étendant vers les choses saintes une main criminelle, le Seigneur l’a donnée aux croyants. Ils sont protégés, invul­nérables contre les attaques de l’adversaire, soustraits à la perdition.

**4 Néander. O. c. ad loc.**

**108**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

Pour éviter toute équivoque et indiquer l’origine et la nature de cette onction, Jean ajoute *de la part du Saint.* Grammaticalement, le terme ainsi traduit pourrait s’ap­pliquer à Dieu ou au sanctuaire. Calvin admet cette der­nière interprétation « Je ne doute point qu’il ne fasse une allusion aux figures anciennes. Car on allait au sanctuaire pour y prendre l’huile, de laquelle les sacrificateurs étaient oints. » Mais nous préférons l’autre hypothèse à cause du parallélisme avec le verset 27 où nous lisons « l’onction que vous avez reçue de lui ».

*Vous servez* (cf. 3. 5, 15) *tous.* Deux leçons partagent les anciens manuscrits. Le Sinaiticus et le Vaticanus portent « tous », l’Alexandrinus et le Codex d’Ephrem « toutes choses ». Nous sommes d’accord avec Chaine pour dire que cette variante paraît être une correction en vue d’une lec­ture plus facile.

*« 'Tous »* (cf. Jean 6. 45 ; 1 Cor. 12. 18) englobe tous les membres de la communauté, les forts comme les faibles, les intelligents de même que les moins doués ; parce que l’Esprit du Christ est en eux, ils sont plus que vainqueurs et rendus capables de suivre le bon chemin. •

« Toutes choses » engloberait, sans aucun doute, l’en­semble de la doctrine chrétienne.

1. **JE NE VOUS AI PAS ÉCRIT, PARCE QUE VOUS NE CON­NAISSEZ PAS LA VÉRITÉ, MAIS PARCE QUE VOUS LA CONNAISSEZ ET PARCE QUE TOUT MENSONGE N’EST PAS DE LA VÉRITÉ.**

*Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité.*

Les deux négations, en s’annulant l’une l’autre, don­nent à la phrase beaucoup plus d’énergie que s’il y avait \* je vous écris quand même vous connaissez la vérité ».

Après avoir stipulé au verset 14 (cf. commentaire) les raisons pour lesquelles il avait pris la plume, Jean indi­que celle qui n’entre pas en ligne de compte, mais qui ris­querait de se présenter à l’esprit de ses lecteurs. Ceux-ci auraient pu se demander pourquoi l’apôtre, après avoir

**2. 21**

**109**

déclaré « vous savez tous » (v. 20), leur adressait sa lettre. Cette inutilité apparente devait les faire réfléchir. Très probablement, elle leur rappelait cette parole de Jésus : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux, pourvu que vous les mettiez en pratique» (Jean 13. 17 cf. encore Rom. 15. 14, 15, 17) 5.

Sans doute, le verdict prononcé dans la chambre haute se réfère à l’exemple d’humilité que le Seigneur venait de donner aux Siens, mais sans faire violence au texte, on peut bien l’adapter à tout l’enseignement du Maître. La science qui reste improductive, loin d’enrichir ceux qui la possèdent, leur est funeste. Ceci est vrai dans tous les domaines, mais surtout quand il s’agit de vérités religieu­ses. Au dernier jour, des damnés diront : « Seigneur, Sei­gneur, en ton nom, n’avons-nous pas prophétisé, en ton nom, n’avons-nous pas chassé des démons, en ton nom, n’avons-nous pas fait plusieurs actes de puissance ?» et entendront cette réponse : « Jamais, je ne vous ai connus ; retirez-vous de moi, vous qui pratiquez l’iniquité » (Matth. 7. 22, 23). Cet avertissement n’a certes, rien perdu de sa valeur. On parle parfois, de nos jours, d’orthodoxie morte. Ces deux termes jurent d’être ainsi accolés, mais ce qui est grave, ce sont les inconséquences, hélas trop réelles, qui ont donné naissance à cette formule.

Quel sens l’écrivain sacré donne-t-il ici au mot « la vérité » ? Une telle question paraît superflue, mais elle ne l’est pas. Un abîme existe entre les vérités secondaires, mi­tigées, incertaines, imparfaites que les hommes s’efforcent de découvrir au cours de patientes recherches, qu’ils for­mulent par leur intelligence ou leur conscience, et la vérité primordiale essentielle, celle dont toutes les autres décou­lent, qui n’a rien d’arbitraire et que, seule, l’Ecriture nous présente, dans toute sa pureté (Marc 5. 33 ; Jean 1. 17 ; 3. 21 ; 5. 33 ; 8. 32, 40, 44, 45 ; 14. 6, 17 ; 15. 26 ; 16. 7, 13 ; 18. 37 ; Rom. 1. 18, 25 ; 2. 8, 20 ; 3. 7 ; 1 Cor. 13. 6 ; 2 Cor. 4. 2 ; 13. 8 ; Gai. 2. 5, 14 ; Eph. 1. 13 ; Col. 1. 5 ;

**• En grec, dans les deux passages, se trouve le même verbe, au même temps et à la même personne, nuance qui échappe dans la traduction.**

**110**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

2 Thess. 2. 10, 12 ; 1 Tim. 3. 15 : 4. 3 ; 6. 5 ; 2 Tim. 2. 15, 18 ; 3. 8 ; 4. 4 ; Tite 1. 14 ; Héb. 10. 26 ; Jacq. 3. 14 ; 5. 19 ; 1 Pi. 1. 22 ; 2 Pi. 2. 2 ; 1 Jean 1.6; 2. 4 ; 3. 19 ; 4. 6 ; 5. 6 ; 2 Jean 1, 2 ; 3 Jean 3, 4, 8, 12). Or, précisé­ment, dans l’évangile de Jean, Jésus déclare : « Moi, je suis la vérité » (Jean 14. 6). Les lecteurs connaissaient donc cet attribut du Maître. Aussi, l’écrivain sacré veut-il les maintenir et les affermir dans cette voie salutaire où l’on est conduit par la Vérité. Si nous avons bien rendu la pensée de l’apôtre, l’allusion à Jésus-Christ s’explique d’elle-même. Après avoir indiqué une des raisons qui l’ont poussé à écrire sa lettre, l’auteur en formule une seconde.

*Parce que tout mensonge nest pas de la vérité.* Cette apparente tautologie se justifie par l’aptitude du cœur naturel à se tromper (cf. 1.5: « Il n’y a pas de ténèbres en Lui »). C’est pourquoi cette parole qui, dans la bouche de tout autre, serait un truisme ridicule, parce qu’elle émane du Saint-Esprit, nous ouvre, au contraire des pers­pectives incommensurables. Si nous prenons la peine et le temps d’y réfléchir, elle nous permettra de sonder l’abîme de notre déchéance et, du même coup, d’entrevoir les infi­nies perfections de Celui qui nous met en garde contre les fausses excuses dont les hommes, trop souvent, se servent pour voiler leurs inconséquences. Ce sont des mensonges qui ne procèdent pas de la vérité.

Ce verdict sur le mensonge amène tout naturellement l’apôtre à caractériser le menteur.

1. **QUI EST LE MENTEUR, SI CE N’EST CELUI QUI NIE QUE JESUS SOIT LE CHRIST? CELUI-CI EST L’ANTICHRIST, CELUI QUI RENIE LE PÈRE ET LE FILS.**

Cette clause frappe par son caractère abrupt, destiné, selon nous, à faire réfléchir chacun, comme si elle s’adres­sait à lui personnellement.

*Qui est le menteur9 ?* Relevons l’énergie de ce jugement qu’il faut rapprocher de celui porté sur le diable par le

**• Pour l’article devant l'attribut, cf. commentaire de 2. 7.**

**2. 22**

**111**

Christ : « Il n’a pas persisté dans la vérité, parce qu’il n’y a pas de vérité en lui. Lorsqu’il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, parce qu’il est menteur et le père du mensonge » (Jean 8.44). Ce rapprochement est singulièrement significatif.

Si « le bon Dieu est un Dieu révélé », nos contempo­rains en font souvent une caricature. Ils confondent l’amour avec l’indulgence et la faiblesse et, sous prétexte de charité, ils minimisent le sérieux du péché. L’Ecriture, elle, ne connaît pas ces ménagements impies, justement, par amour, elle donne aux crimes les noms qu’ils méritent. Dans le cas présent, l’auteur n’a pas écrit « Qui est l’égaré ? ou la victime d’une erreur ? » mais : « Qui est le menteur ? ».

*Si ce nest* (cf. 1 Cor. 2. 11 ; 2 Cor. 2. 2).

*Celui qui nie que Jésus soit le Christ.* Cette remarque ne s’adresse pas avant tout aux Juifs, quand même la tâche essentielle de l’Eglise, à leur égard, est de leur démontrer que Jésus est bien le Messie (Act. 9. 22 ; 17. 3 ; 18. 28 ; 28. 23), mais vise les docteurs hérétiques. Ils ensei­gnaient que le Christ s’était uni à l’homme Jésus, au mo­ment de Son baptême, et l’avait quitté lors du crucifie­ment. Ils repoussaient ainsi les deux doctrines fondamen­tales de l’enseignement biblique, l’incarnation et la rédemption. Le verbe rendu par « nie » signifie aussi « re­nier » et doit être traduit en français, tantôt d’une manière, tantôt d’une autre ; pour le sens de « nier », voir Jean 1. 20, pour celui de « renier », Matth. 10. 33. Dans notre ver­set, le verbe apparaît à deux reprises et dans les deux acceptions différentes.

« Jésus est le Christ. » Dans cette phrase lapidaire, l’apôtre condense toute la doctrine évangélique, confessée par Pierre à Césarée de Philippe (Matth. 16. 16), approu­vée par le Seigneur Lui-même (17), proclamée par les dis­ciples au cours de leur ministère (Act. 9. 22), confirmée par le Saint-Esprit (1 Cor. 12. 3) et enseignée à travers les siècles par les membres fidèles de l’Eglise. Aucune vérité n’empoigne avec autant de force notre être tout entier.

**112**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

Nier que Jésus est le Christ revient à renier l’incarna­tion, à contester le plus haut idéal du sacrifice, comme l’union de Dieu et de l’homme. Cette erreur, hélas, n’est pas l’apanage exclusif des docètes.

Pour renier Jésus-Christ, il n’est pas nécessaire de sui­vre l’exemple de Pierre déclarant : « Je ne connais pas cet homme » (Matth. 26. 72). Il suffit de Le dépouiller de l’un quelconque de Ses attributs. En effet, « malgré la diffé­rence infinie des formes et des formules, toutes les héré­sies », celle qui sévissait au moment où Jean écrivait sa lettre et qui retranchait Son humanité, comme celles qui se déchaînèrent plus tard après Arius dont les adeptes refusaient de voir en Lui le « Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement » (Rom. 9.5), « toutes, sans exception, vont à diminuer Jésus-Christ » 7.

*Celui-ci est V Antichrist.* L’écrivain sacré avait affirmé (v. 18) : « Il y a plusieurs antichrists » et l’on serait tenté de ranger dans cette catégorie tout négateur de la mes- sianité de Jésus. Mais l’article, placé de nouveau avant l’attribut spécifiant le caractère unique de ce menteur, exclut une telle hypothèse. Ce reniement est si grave que celui qui s’en rend coupable s’identifie, par avance, avec cet impie « que le Seigneur détruira par le souffle de Sa bouche » (2 Thess. 2. 8), car il s’oppose au Christ et se met à Sa place — c’est le sens étymologique du terme. Le cou­pable a commencé par refuser l’action salvatrice du rédempteur. Ce salut, gratuitement offert, l’humilie, il estime pouvoir s’en passer et le repousse. Il en arrive ainsi à se considérer comme son propre Sauveur. Ce sont ses bonnes œuvres qui lui ouvriront le ciel et ce mensonge — il faut bien lui donner le nom qu’il porte dans l’Evangile — lui en ferme définitivement l’entrée.

Le crime ainsi commis, va être spécifié dans toute sa folie : *Il renie le Père et le Fils* (cf. Matth. 11. 27 ; Luc 10. 22 ; Jean 5. 23 ; 14. 7 ; 15. 23 ; 16. 3). Ces passages nous montrent « que le Fils ne peut être séparé du Père, d’au-

**7 A. Vinct. *Etudes et méditations évangéliques* I. o. c. p. 216.**

**2. 22**

**113**

tant qu’il est d’une même essence avec Lui » ®, et nous révèlent le privilège exclusif des chrétiens. Seule l’habi­tude risque de leur en faire oublier la splendeur (cf. com­mentaire sur 1. 3). Les autres hommes peuvent se faire une idée de Dieu qui les console, édifie, mais «le Père» leur est inconnu. Ils n’ont jamais senti la main du Père qui conduit leur vie avec amour, afin de les sanctifier ; qui châtie Ses enfants pour leur bien, afin de leur permettre de « considérer comme la joie excellente les différentes épreuves par lesquelles ils passent » (Jacq. 1.2), car « l’épreuve de la foi, plus précieuse que l’or périssable, qui pourtant est éprouvé par le feu, a pour résultat la louange, la gloire et l’honneur » (1 Pi. 1. 7). Le Seigneur Lui-même a déclaré : « Nul ne vient au Père que par moi » (Jean 14. 6)-

Cette vérité est évidente pour les païens dont Paul disait qu’ils étaient « athées » (Eph. 2. 12) ou « qu’ils sacri­fiaient aux démons » (1 Cor. 10. 20).

Les Musulmans, eux, vénèrent Allah, le Créateur de toutes choses aux 99 attributs, l’unique, celui dont la volonté régit le monde, les circonstances de leur vie, mais cet être transcendental est trop distant pour être considéré comme ayant une famille. Même Mahomet, dont le nom est chaque soir, à l’heure de la prière, prononcé avec le sien, n’est pas un de ses enfants.

Quant aux Juifs « à qui appartiennent l’adoption et la gloire, et les alliances, et la Loi et le culte et les promes­ses » (Rom. 9. 4), ils savent que « l’Etemel est miséricor­dieux, lent à la colère, abondant en grâces » (Ps. 103. 8), leurs chantres inspirés s’élevaient jusqu’à comparer Dieu à un Père (Ps. 103. 13) ou à une mère (Es. 66. 13), mais aucun prophète n’avait prononcé une de ces paroles si fré­quentes dans les évangiles et qui caractérisent les relations filiales du croyant individuel avec le Tout-Puissant. Le Christ, Fils de Dieu, par essence, a voulu associer par grâce Ses rachetés à Sa gloire et transformer des pécheurs non seulement en saints, mais en «Ses frères» (Héb. 2. 11).

**8 Calvin, O. c. ad loc.**

**114**

**PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

De nos jours, il est urgent de placer les âmes en face des jugements contenus dans ce verset, écrit par l’apôtre de l’amour. Celui qui renie le Fils, non seulement renie aussi le Père, mais il est *le* menteur, Z’Antichrist. Une hérésie très répandue consiste à déclarer : « Peu importe la croyance, l’essentiel c’est la vie ». L’Ecriture tout entière s’insurge contre une telle maxime. Elle spécifie l’erreur de ceux qui prétendent croire en Dieu, le Père, et qui pour­tant nient la déité du Christ. La foi en l’un est inséparable de la foi en l’autre, selon la parole du Seigneur : « Celui qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en Celui qui m’a envoyé » (Jean 12. 44). Les termes du raisonnement sont intervertis, mais le sens est identique. « Avec la con­naissance de Jésus comme Messie tombe ou demeure la vérité capitale de la religion, savoir : la connaissance du vrai Dieu » •.

1. **QUICONQUE RENIE LE FILS N’A PAS NON PLUS LE PÈRE. CELUI QUI CONFESSE LE FILS A AUSSI LE PÈRE.**

*Quiconque renie le Fils.* Trois fois, au cours des versets 22, 23, le verbe « renier » est mis au participe présent, au même genre et au même cas. L’action est donc identique. Les conséquences qui en découlent frappent ensemble de tout leur poids le coupable qui « n’a pas non plus le Père ». Le mot traduit par « non plus » revêt, en grec, toute sa force, il signifie « pas même » (cf. Jean 5. 22 ; 8. 42 ; Gai. 2. 3 ; 1 Tim. 6. 7). La prétention des faux docteurs, en rejetant Jésus-Christ, était de « rendre un culte à Dieu » (Jean 16. 2). Or, renier le Fils implique perdre le Père, non seulement parce que les deux termes sont corrélatifs, mais parce que, seul le Fils révèle le Père (Matth. 10. 27 ; Jean 1. 18 ; 14. 6, 9). Impossible à l’homme de créer une mésintelligence entre le Père et le Fils. Dieu ne tolère pas d’être séparé de Son Fils. « Christ est la pierre angulaire sur laquelle s’élève tout l’édifice religieux ; avec Lui tout se conserve ; sans Lui tout se perd » 10.

**• Néander. O. c. ad loc. 10 Néander. O. c. ad loc.**

**2. 23**

**115**

Si la déchéance de celui qui renie le Fils est spécifiée en termes effrayants, par contre les privilèges du croyant qui Le confesse sont mis en pleine lumière.

*Celui qui confesse le Fils a aussi le Père.* Le contraste est assez violent pour rendre inutile une locution quelcon­que. Pour le sens du verbe « confesser » cf. commentaire 1. 9, où nous avons essayé de déterminer les différents sens de ce verbe. Dans notre passage, il faut le classer avec Matth. 10. 32 ; Jean 1. 20 ; Rom. 10. 9, qui marquent, d’une façon évidente, l’urgence d’une confession person­nelle où chaque individu ne soit pas perdu, en quelque sorte, dans la masse des fidèles, mais où il prend sa res­ponsabilité, cf. Jean 9. 23 ; 12. 42, qui indiquent les rai­sons pour lesquelles les parents de l’aveugle-né et les prin­cipaux des Juifs n’osaient pas reconnaître ouvertement Jésus comme Messie ll. Toutefois, très vite, notre texte le prouve, l’Eglise dans son ensemble reconnut la nécessité de formuler sa foi à cause des erreurs qui s’étaient intro­duites dans son sein (Act. 15. 1 ; 1 Cor. 15. 12 ; Gai. *pas- sim ;* Col. 2. 18 ; 2 Pi. 2. 1). Au cours des siècles, les héré­sies se multipliant, chaque communauté précise toujours davantage sa doctrine.

Quant aux verbes « renier » et « confesser », ils se retrouvent accolés l’un à l’autre, mais dans l’ordre inverse (Matth. 10. 32, 33 ; Luc 12. 8).

*A le Père* (cf. Jean 10. 30 ; 14. 6). Quel privilège supé­rieur pourrait envier un faible mortel ! « avoir Dieu ». Philippe demandait au Seigneur : « Montre-nous le Père et

**11 « Le devoir de témoigner publiquement de sa foi est souvent celui au­quel les chrétiens ont le plus de peine à obéir. On veut bien croire dans son cœur, mais on considère comme humiliant de proclamer cette foi qui vous a sauvé. On accepte de prêcher le dimanche quand le pasteur est absent ; mais combien il est plus difficile de confesser spontanément le nom de Jésus-Christ, que ce soit en public ou dans une conversation particulière. Cependant, l’Ecri- ture présente la confession de la foi comme un élément essentiel du salut. Qu’est-ce que cela veut dire ? Tout simplement que Jésus-Christ ne nous ap­partient pas ; Il est venu pour arracher tous les hommes au péché et au déses­poir, et II nous demande de faire connaître à tous cette délivrance possible. En d’autres termes, nous ne pouvons être sauvés tout seuls. Sans mon témoi­gnage vivant, il n’y a ni salut pour les autres ni salut pour moi. » Michel Rousseau. *L'ipître aux Romains.* 1960, p. 47.**

**116 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

cela nous suffit » (Jean 14. 8). Tout le monde sait combien posséder vaut mieux que voir. Plus la valeur de l’objet est grande, plus cette différence sera sensible.

Quand il s’agit de Celui qui, Seul, est infini, quel abîme sépare la faveur demandée jadis par Philippe dans la chambre haute et celle qui nous est décrite ici par Jean, sous l’inspiration du Saint-Esprit !

Après avoir résumé dans un saisissant contraste la dif­férence fondamentale entre les incrédules et les croyants, et avoir indirectement invité les premiers à choisir la bonne part, il s’adresse directement à ses lecteurs.

1. **POUR VOUS, QUE CE QUE VOUS AVEZ ENTENDU DÈS LE COMMENCEMENT DEMEURE EN VOUS. SI CE QUE VOUS AVEZ ENTENDU DÈS LE COMMENCEMENT DEMEURE EN VOUS, VOUS AUSSI, VOUS DEMEUREREZ DANS LE FILS ET DANS LE PÈRE.**

*Pour vous* mis en tête de la phrase, marque bien la valeur spéciale de ce pronom personnel. Nous savons tous combien les hommes appliquent aux autres les exhorta­tions qui leur sont adressées. L’auteur veut éviter à ses dis­ciples de tomber dans ce travers. Voilà pourquoi il les conjure maintenant de prendre pour eux les paroles qui suivent.

*Que ce que vous avez entendu dès le commencement, demeure en vous.* Comme le prouve le pronom personnel, mis cette fois, à la fin de la phrase, il leur faut d’abord, pour eux-mêmes, maintenir ferme la doctrine reçue.

«Ce que vous avez entendu» rappelle 1. 1 «ce que nous avons entendu ». Le verbe est à la même voix, au même mode et au même temps (cf. 1. 3). Le message apos­tolique nous amène vers le Christ et nous installe en Lui.

« Dès le commencement » cf. 2. 7, voir commentaire.

« Demeure en vous. » Nous avons déjà rencontré ce verbe 2. 6, 10, 14, 17, 19. Cette insistance prouve à quel point il est important. Son emploi dans ce passage con­firme notre rapprochement du verset 21 avec Jean 13. 17.

**2. 25**

**117**

*Si* (cf. 1. 6, commentaire).

*Ce que vous avez entendu dès le commencement de- mexire en vous.* L’écrivain sacré montre maintenant les fruits merveilleux de leur obéissance. Il y a littéralement « Si en vous demeure ce que vous avez entendu dès le com­mencement. » Les croyants ne remporteront pas la vic­toire sur le mal par leurs efforts personnels, mais grâce à l’union toujours plus intime avec le Vainqueur.

Le résultat d’une telle attitude va être indiqué immé­diatement : *Vous aussi, vous demeurerez dans le Fils et dans le Père.* C’est sur eux-mêmes que Jean attire l’atten­tion. La grâce qui sera la leur s’ils obéissent, est si mer­veilleuse, si inconcevable, qu’ils seraient tentés de dire : « C’est trop beau pour nous ». En effet, les hommes sont par nature orgueilleux, là où il faudrait être humble et. par une sorte de fausse humilité, qui en définitive est de l’orgueil déguisé, ils se considèrent indignes des privilèges offerts par la Parole de Dieu. A la vérité, ces derniers dépassent tout ce qu’on saurait demander ou penser. Il y a littéralement : « dans le Père et dans le Fils vous demeu­rerez ». Non seulement dans le Père seul, ou dans le Fils seul, mais dans les deux en même temps. « La vie du fidèle plonge ses racines en Jésus comme Fils de Dieu, et par Lui en Dieu même auprès duquel il nous a rouvert l’ac­cès » 12. Il faut rappeler ce que le Christ a dit dans la chambre haute : « Si quelqu’un m’aime, il gardera ma pa­role, mon Père l’aimera, nous viendrons vers lui et nous ferons notre demeure auprès de lui » (Jean 14. 23, cf. 15. 4).

25. et voici la promesse que lui-même nous a pro­mise, LA VIE ÉTERNELLE.

*Et voici la promesse que Lui-même nous a promise.* Nous avons essayé de conserver au texte grec toute son énergie.

**1! Néandcr. O. c. ad loc.**

**118 PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

Le mot « promesse » qui ne se trouve pas ailleurs dans les écrits de Jean, est un composé 13 appartenant à la même famille que « ange, annoncer, message, évangile, évangéliser » (cf. 1. *5* commentaire).

« Lui-même » désignerait grammaticalement plutôt le Père, mais il est difficile de ne pas voir dans ce texte une allusion aux promesses faites par le Fils. La difficulté se résoud d’elle-même par la déclaration du Christ : « Moi, je n’ai pas parlé de moi-même, mais le Père qui m’a envoyé, Lui, m’a ordonné ce que je dois dire et comment je parlerai » (Jean 12. 49). On peut y voir aussi une preuve ajoutée à d’autres, nombreuses dans l’épître (cf. v. 22), de l’unité entre ces deux Personnes de la Trinité dont les noms sont interchangeables.

« Nous » est appuyé par tous les anciens manuscrits sauf le Vaticanus qui porte « vous ». Une seule lettre est changée en grec comme en français. Cette variante que nous retrouvons 3. 1 s’explique aisément, si l’on admet que le scribe écrivait sous dictée. Si le texte de tous les autres manuscrits en onciales est exact, il y aurait une opposition frappante entre le « vous » placé à la fin du verset 24 et le « nous » dans notre endroit. Indice très précieux, qui cadre bien avec le fait que l’auteur est l’un des douze apô­tres.

Le contenu de cette promesse est *la vie éternelle* (cf.

1. 2). Quel bien supérieur pourrait-on offrir à des mortels ! Il y a dans l’original littéralement « la vie, l’éternelle » afin de bien distinguer celle qui nous est ainsi proposée de l’autre, qui, en définitive, ne possède pas les mêmes carac­tères. En effet, l’existence éternelle des damnés est appe­lée dans l’Ecriture « la seconde mort » (Apoc. 20. 6, 14). A la différence de 1.5, cette promesse nous a été conser­vée dans l’Evangile.

**1S Le verbe « promettre », en grec *epangellomai* dérive de la racine *an- gellô* « annoncer ». Une promesse est, en effet, une annonce donnée d’avance et qui engage celui qui l’a faite. A cette racine appartiennent encore *angelos • le messager* », y compris « le messager céleste », c’est-à-dire « l’ange », *ange- lia* « le message », *enangelion •* la bonne nouvelle, l’évangile ».**

**2. 26**

**119**

L’expression est susceptible de deux sens, l’un actuel u, l’autre à venir 15. Dès ici-bas, par notre nouvelle naissance, nous possédons la vie éternelle. C’est une grâce qui nous est conférée, non en récompense de notre repentir ou de notre foi, mais en vertu de la promesse formelle de Jésus- Christ 10. Seulement, si tout croyant possède déjà sur cette terre la vie éternelle, il n’en jouira pleinement et sans réserve que dans la maison du Père où la mort ne sera plus (Apoc. 21. 4). Maintenant, chaque fidèle a la vie éter­nelle, mais à moins que le Seigneur revienne auparavant, son corps sera confié à la terre pour y attendre le jour bienheureux de la résurrection (cf. 2 Tim. 1. 10).

Après cette glorieuse perspective, Jean va résumer et développer ce qu’il a dit dans les versets précédents.

1. je **VOUS AI ÉCRIT CES CHOSES AU SUJET DE CEUX QUI VOUS ÉGARENT.**

*Jevous ai écrit ces choses* littéralement « ces choses, je vous ai écrites ». C’est sur elles qu’insiste l’écrivain sacré. A quelle partie de sa lettre se reporte-t-il ? A ce qui vient d’être dit ? ou à 18-25 ? ou à ce qui précède dès le début ? Comme l’auteur, après avoir exprimé une idée sous sa forme négative, la complète sous sa forme positive, « je ne vous ai pas écrit» (21) «je vous ai écrit» (26), il nous semble naturel, vu les paroles qui suivent immédiatement, d’appliquer « ces choses » aux enseignements donnés depuis le verset 21 où, pour la dernière fois nous avions rencontré ces mots «Je vous ai écrit». Ces versets 21-25 mettent en garde contre les hérétiques.

*Au sujet de ceux qui vous égarent* littéralement « au­tour de ». La préposition en grec forme image. Les avertis-

**“ 5. 11, 13 ; Jean 3. 36 ; 6. 68 ; 12. 25 ; Rom. 6. 23 ; 1 Tim. 6. 12.**

**18 Matth. 19. 16, 29 ; 25. 46 ; Luc 10. 25 ; Jean 4. 14, 36 ; 6. 27, 68 ; 17.**

**2 ; Act. 13. 46, 48 ; Rom. 2. 7 ; 5. 21 ; 6. 22 ; Gai. 6. 8 ; 1 Tim. 1. 16 ; Ti.**

**1. 2 ; 3. 7 ; 1 Jean 1. 2 ; 2. 25 ; 3. 15 ; 5. 20 ; Jude 21.**

**»• Jean 5. 24, 39 ; 6. 40, 47, 54 ; 10. 28 ; 12. 50 ; 17. 3.**

**120**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

sements de l’apôtre ont, en quelque sorte, environné les séducteurs pour rendre leurs maléfices inopérants. Quant au verbe, nous l’avons déjà rencontré 1.8, où il caractéri­sait l’attitude de ceux qui, en prétendant être sans péché, se séduisaient eux-mêmes. Ici, il désigne les apostats qui essaient de tromper les fidèles par de faux raisonnements pour les faire renoncer à la saine doctrine 17, en particu­lier, vu le contexte, à la divinité essentielle du Christ.

Les paroles de l’écrivain sacré n’ont rien perdu de leur actualité, car des hommes existent qui (après avoir été séduits eux-mêmes) séduisent ou essaient de séduire ceux qui les entourent en les persuadant que le Christ n’est pas d’essence divine (cf. 2. 22 commentaire).

Certains chrétiens bien intentionnés contestent la né­cessité de la polémique. « Il suffit, déclarent-ils, avec assu­rance, de proclamer la vérité, l’erreur disparaîtra d’elle- même, comme les ténèbres sont dissipées par la lumière. » Ceci est vrai en physique, mais non pas dans le domaine spirituel. Songeons à cette parole « La lumière brille dans les ténèbres et les ténèbres ne l’ont point reçue » (Jean 1. 5). Le prince de ce monde est toujours aux aguets pour semer l’ivraie. Il est donc urgent d’avertir les âmes qui risqueraient de se laisser prendre à ses artifices. Nous n’avons pas la prétention d’extirper l’hérésie, mais notre devoir est de la signaler partout où nous la rencontrons. Ne nous laissons pas arrêter par ces slogans d’apparence charitable, qui nous invitent à garder le silence « par gain de paix ». Tant que l’ennemi sera actif, les chrétiens de­vront être vigilants et démasquer ses batteries.

A distance, Jean ne pouvait, seul, protéger la commu­nauté contre les séducteurs, les combattre et en triompher. A elle de les reconnaître, suivant les circonstances, de choisir le vrai chemin et d’y marcher. Il les encourage à cet effet.

**17 Les deux attitudes d’ailleurs peuvent fort bien coexister chez le même individu. Pensons à l’avertissement de Paul : «Les méchants et les imposteurs s’enfonceront toujours plus dans le mal, égarant les autres et s’égarant eux- mêmes » (2 Tim. 3. 13, voir encore Gai. 6. *7).***

***2. 27***

**121**

1. **ET POUR VOUS. L’ONCTION QUE VOUS AVEZ REÇUE DE LUI DEMEURE EN VOUS, ET VOUS N'AVEZ PAS BESOIN QUE QUEL­QU'UN VOUS ENSEIGNE. MAIS COMME SON ONCTION VOUS ENSEI­GNE AU SUJET DE TOUTES CHOSES, ET ELLE EST VRAIE ET ELLE N'EST PAS MENSONGE, ET COMME ELLE VOUS A ENSEIGNE, DEMEUREZ EN LUI.**

*Et pour vous.* On pourrait, me semble-t-il, rendre « et » par « mais » car aux séducteurs s’opposent les destinataires de l’épître (cf. 20 commentaire).

*L'onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous.* Même substantif qu’au v. 20 (cf. commentaire). Deux pen­sées complémentaires s’imposent :

1. Au verset 20, il y a « l’onction que vous avez du saint », la simple possession de cette grâce est mise en évi­dence. Le verset 27, « l’onction que vous avez reçue de Lui » insiste avant tout sur la source dont elle émane. Dans les deux cas, la préposition marquant la provenance de cette possession ou de ce don est la même.
2. Le verset 27 rend un témoignage significatif aux lecteurs. Il nous est dit, en propres termes : « L’onction que vous avez reçue de Lui demeure en vous. » Sur le devoir de « demeurer » cf. v. 24 commentaire. Remarquons, tou­tefois, que dans notre passage, l’auteur ne donne pas un ordre, n’émet pas une hypothèse, mais constate un fait : « l’onction demeure en vous ». On saisit donc à quel point les destinataires diffèrent de ceux qui voudraient les sé­duire.

Il est fort vraisemblable qu’à l’erreur de doctrine signalée au verset 26, les adversaires joignaient une erreur morale fort séduisante, basée sur ce sophisme « Le progrès est un changement, donc tout changement est un progrès ». De nos jours encore, bien des croyants se laissent prendre à ce slogan. L’attitude des lecteurs de l’épître est tout autre, puisque l’apôtre peut leur rendre ce témoignage : « l’onction demeure en vous ».

*Et vous n avez pas besoin que personne vous enseigne* (Jér. 31.34; Joël 2.28; Jean 2.25; 16.30). Conclusion naturelle et surprenante à la fois. Logique car, pour celui

**122**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

qui est enseigné de Dieu ou du Saint-Esprit (cf. 20 com­mentaire), tout autre enseignement est superflu, cela est évident. Déconcertante, car on se demande pourquoi, alors, l’auteur a pris la plume. Les versets 2. 12-14, 21 contien­nent des paradoxes du même genre, mais aucun d’eux n’était aussi violent. De la difficulté même jaillira la réponse. Nous devons apprendre à nous méfier de la rai­son humaine et nous rappeler la parole de l’Eternel : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies et mes pen­sées au-dessus de vos pensées » (Es. 55. 9). Essayons, tou­tefois, de comprendre l’apparente inconséquence de l’apô­tre. Faut-il mettre l’accent sur le mot « quelqu’un » qui, dans l’original, implique une idée d’infériorité et songer à des termes comme « le premier venu », « n’importe qui », « un quidam » et opposer cet individu quelconque à Celui qui, dans cette lettre, s’adresse à ses disciples ? Ou faut-il insister sur le verbe « enseigner » et paraphraser : « Vous n’avez pas besoin d’un enseignement, mais d’un encoura­gement à maintenir toujours plus étroite la communion établie entre vous et Celui qui vous a appelés à la vie éternelle par l’Evangile entendu et reçu ? » L’écrivain sacré parle de « communion » (1. 3, 6, 7) et a justement écrit sa lettre, en partie pour la maintenir. Nous l’avons vu en commentant le premier de ces versets (cf. encore Rom. 1. 11, 12). Les deux hypothèses, loin de s’exclure, se complètent. En outre, comme nous prenons souvent nos propres pensées pour la voix de l’Esprit, il est nécessaire de vérifier, par les documents écrits de la Parole divine, si les révélations intérieures viennent d’En-Haut ou de notre imagination. Au cours de l’histoire, des fidèles d’une piété incontestable, Tertullien, par exemple, ont été les victimes de cette prétendue illumination de l’Esprit, préco­nisée, de nos jours encore, par certains mouvements.

*Mais comme Son onction vous enseigne au sujet de tou­tes choses.* Deux termes doivent être soulignés : « Son » qui qualifie l’onction et, de toute évidence s’applique au Christ ; « enseigne ». Nous venons de rencontrer ce verbe

**2. 27**

**123**

dans la phrase précédente. L’antique prophétie d’Esaïe 54. 13 citée par Jésus-Christ : « Ils seront tous enseignés de Dieu » (Jean 6. 45), se réalise pleinement 18 ; afin, semble- t-il, que nul ne l’ignore, Jean fait suivre cette déclaration de cette phrase caractéristique : *elle est vraie ;* il achève ainsi de prouver l’identité de Fonction avec le Saint-Esprit qui est, selon le témoignage de Jésus-Christ « l’Esprit de Vérité » (Jean 14. 17 ; 15. 26 ; 16. 13), et dont II dit : « Il vous conduira dans toute la vérité » (16. 13) et « Il vous enseignera toutes choses » (Jean 14. 26).

Après avoir dit : « elle est vraie » l’apôtre ajoute *elle n’est pas mensonge.* Cette tautologie analogue à 2. 4 ris­querait de nous faire sourire. Elle devrait plutôt nous faire pleurer, car elle prouve combien grande est l’incrédulité de la race humaine, puisqu’il faut une telle insistance pour écarter les doutes des lecteurs sur la nature autoritative d’une telle source d’enseignement.

*Comme elle vous a enseignés, demeurez en Lui.* La plupart des traductions portent « en elle ». Dans ce cas, il s’agirait de Fonction, mot neutre en grec ; mais le même mot peut également être compris comme un masculin, et alors, il se rapporte au Christ. L’onction est déterminée, elle précisément, par le même pronom « Son onction » lit­téralement « Fonction de Lui », rencontré déjà au verset 25 pour désigner le Rédempteur. De plus, au verset 28 l’ordre : « demeurez en Lui » s’applique évidemment à Jésus-Christ. La règle primordiale de l’exégèse, est de pla­cer chaque parole dans son contexte et, dans le cas parti­culier, cette méthode nous permet d’arriver à une conclu­sion 19.

**18 II y a sans doute une légère différence entre le terme dont se sert le prophète et celui qu'emploie l’apôtre, mais tous deux appartiennent à la même famille.**

**18 Nous avons ici un de ces passages brusques d’une personne ou d’un sujet à un autre, très fréquents dans la Bible, surtout dans l’Ancien Testament, par exemple P$. 104/1 cf. 2. Les écrivains sacrés, divinement inspirés, ne sont pas liés aux règles de la rhétorique ou de la grammaire. Ils nous transmettent scrupuleusement le message qui leur a été confié. A nous de le recevoir avec respect et humilité, sans vouloir les contraindre à se plier aux méthodes hu­maines.**

**124**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

« L’onction demeure en vous » avait déclaré l’auteur, maintenant il donne un ordre : « Demeurez en Lui », autrement dit « Soyez ce que vous êtes ». Paul s’est servi d’un paradoxe semblable dans sa lettre aux Colossiens : « Vous êtes morts » (3. 3), « Faites donc mourir » (3. 5). C’est donc un appel à la persévérance et à la vigilance. Si nous nous laissons conduire par notre imagination ou par des hommes, notre vie chrétienne ressemblera à une mar­che indécise, car, parmi ceux qui nous dirigent, un séduc­teur peut se glisser. Quand nous dépendons les uns des autres, nous risquons de partager le sort de cet aveugle conduit par un autre aveugle, dont parle le Seigneur (Matth. 15. 14).

Après cet éloge qui contraste d’une manière frappante avec les reproches de l’épître aux Hébreux : « Alors que vous devriez être des Maîtres... vous avez de nouveau besoin qu’on vous enseigne » (5. 12), ce qui suit nous sur­prend.

1. **ET MAINTENANT, PETITS ENFANTS, DEMEUREZ EN LUI, AFIN QUE, S’IL EST MANIFESTÉ, NOUS AYONS DE L’ASSURANCE ET QUE NOUS NE ROUGISSIONS PAS LOIN DE LUI LORS DE SON AVÈNEMENT.**

*Et maintenant* cf. Jean 17. 5 ; Act. 3. 17 ; 10. 5 ; 13. 11 ; 20.25; 22. 16 ; 2 Jean 5.

*Petits enfants.* Cet appellatif semble contredire tout ce qui précède. Il n’en est rien, pour l’apôtre ils le sont tou­jours (cf. commentaire de 2. 1). Il les exhorte. Ils ne doi­vent pas s’enorgueillir des privilèges qui leur sont accor­dés, mais se rappeler l’avertissement de Paul : « Qu’as-tu que tu n’aies reçu ; mais si tu as reçu, pourquoi te glori­fies-tu comme n’ayant pas reçu ?» (1 Cor. 4. 7).

*Demeurez.* La grammaire autorise à traduire indiffé­remment « vous demeurez » ou « demeurez ». Toutefois, le contexte milite en faveur de l’impératif. Le même verbe avait été employé 2. 10, 14, 17, 24 (ter) 27, soit comme un ordre, soit comme une constatation.

**2. 28**

**125**

*En Lui* se retrouve 2. 6, 8, 27, sans que l’auteur spé­cifie qui il désigne ainsi. C’est quelqu’un qui rem­plit à ce point ses pensées et celles de ses disciples qu’il suffit de dire « Il ou Lui ». Tous savent de qui il est ques­tion. La suite du verset lève cependant toute équivoque. Le plus endurci ne pourra feindre une ignorance intéressée.

La raison pour laquelle les lecteurs sont exhortés à demeurer dans le Christ va être spécifiée. Un événement dont la réalisation ne saurait faire l’objet d’aucun doute, l’avènement de notre Seigneur et Sauveur, au dernier jour, doit stimuler leur zèle.

*Afin que, s'il est manifesté.* « Si », nous sommes éton­nés de rencontrer cette conjonction au lieu de « quand » ou « lorsque » comme traduisent nos versions habituelles, qui ne rendent pas une nuance importante. Oui, impor­tante, car elle réfute l’erreur selon laquelle les chrétiens du premier siècle étaient convaincus que le Christ revien­drait de leur temps. Jean s’inscrit d’avance en faux contre cette hypothèse. Il ne met nullement en doute le fait lui- même, la suite le prouve, mais son imminence. On pourrait donc paraphraser : « Si le Christ est manifesté de notre vivant. » Pour le terme « manifester », cf. 1.2 commen­taire.

Remarquez le changement de personnes. L’apôtre s’était adressé à ses lecteurs « demeurez », maintenant, il dit : *nous ayons.* Certains commentateurs, Néander entre autres, estiment que le disciple bien-aimé a voulu marquer que « engagé comme il l’est encore dans le combat de la vie terrestre, il a, lui aussi, besoin de cette sainte vigi­lance qu’il recommande. » Il nous semble préférable d’ad­mettre qu’en sa qualité de conducteur spirituel, il est inti­mement lié à ses disciples. Il considère leur destinée comme la sienne propre, leur triomphe est véritablement son triomphe, leur défaite, sa défaite. De même, Paul avait dit : « Qui est notre espérance, notre joie ou notre cou­ronne de gloire ? N’est-ce pas vous aussi devant notre Sei­gneur Jésus lors de Son avènement » (1 Thess. 2. 19, cf. 1 Cor. 3. 11, 15). Voici encore ce que Pierre écrit : « Pais­

**126**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

sez le troupeau de Dieu... et quand le Souverain Pasteur paraîtra, vous recevrez la couronne incorruptible de gloire » (1 Pi. 5. 4).

Le terme traduit par « assurance » est très fort. Il si­gnifie encore « liberté », « hardiesse » (3. 21 ; 4. 17 ; *5.* 14 ; Héb. 3. 6 ; 4. 16).

Dans ce contexte, il est destiné à faire réfléchir, car il suppose des sentiments bien contraires à l’effroi qui, sans la grâce, remplirait les cœurs en face d’une telle perspec­tive. Paul n’a-t-il pas déclaré : « Tous nous comparaîtrons devant le tribunal de Dieu » (Rom. 14. 10, cf. 2 Cor. 5. 10). Notre assurance ne repose, évidemment, pas sur nos pro­pres mérites, mais uniquement sur l’œuvre rédemptrice de Jésus-Christ.

*Et que nous ne rougissions pas loin de lui.* Le verbe rendu par « rougir » signifie primitivement « avoir honte » « être honteux ». Il se rencontre encore Luc 16. 3 ; 2 Cor. 10. 8 ; Phil. 1. 20 ; 1 Pi. 4. 16. L’auteur ne désire pas éprouver la confusion de l’ouvrier qui constate que son travail n’est pas bien fait (cf. 1 Cor. 3. 12-15 ; 2 Tim. 2. 15).

« Loin de lui » doit être souligné. Le verbe grec se construit ordinairement avec l’accusatif ou le datif ou avec la préposition « sur ».

*Lors de Son avènement.* Le mot traduit par « avène­ment » ne se trouve pas ailleurs dans les écrits de Jean. C’est un des termes employés pour désigner « le retour du Christ en gloire ». Nous en avons fait « parousie » employé dans certains livres traitant de sujets eschatologiques. Il se rencontre, dans ce sens Matth. 24. 3, 37, 39 ; 1 Cor. 15. 23 ; 1 Thess. 2. 19 ; 3. 13 ; 4. 15 ; 5. 23 ; 2 Thess. 2. 1, 8 ; Ja. 5. 7, 8 ; 2 Pi. 1. 16; 3.4, 12.

Il

LA FILIATION DIVINE. 2. 29 - *5.* 13

*a)* LA FILIATION DIVINE ET L’AMOUR DU PÈRE.  
2. 29 - 3. 3

1. **SI VOUS SAVEZ QU’IL EST JUSTE, VOUS CONNAISSEZ QU’AUSSI QUICONQUE FAIT LA JUSTICE EST NÊ DE LUI.**

*Si,* même conjonction que 1. 6 (cf. commentaire). Elle nous surprend après les affirmations catégoriques des ver­sets 20 et 21 où le même verbe est employé à l’indicatif présent, alors qu’il exprime ici une condition. L’auteur mettrait-il en doute le témoignage rendu avec tant d’assu­rance il y a un instant ? Devant une telle hypothèse, nous reculons épouvantés (cf. 2 Cor. 13. 5). Il adresse mainte­nant un appel à la conscience de ses lecteurs et invite, en quelque sorte, chacun d’eux à se poser cette question : « Est-ce que je sais que le Seigneur est juste, simplement par mon intelligence, ou cette certitude saisit-elle mon être tout entier ? » Alors les conséquences d’une telle con­viction ne se feront pas attendre.

*Vous savez qu’il est juste.* Le sujet du verbe est de toute évidence, le Christ, Lui qui est appelé « le Juste » (2. 1, cf. comm.)

En présentant cet attribut de Celui « qui nous a laissé un exemple afin que nous suivions Ses traces » (1 Pi. 2. 21), l’auteur insiste sur le caractère du Christ qui, au début de Son ministère, déclarait à Jean-Baptiste : « Il nous convient

**1 II est tout à fait inutile de supposer, comme on l’a suggéré, que Jean aurait été influencé par la communauté de Qumran où « le maître de justice > joue un rôle si important.**

**128**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

d’accomplir toute justice » (Matth. 3. 15) et qui disait aux Juifs : « Mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m’a envoyé » (Jean 5. 30). Voilà la justice dans toute son ampleur, car « faire la volonté de Dieu », c’est accomplir la Loi.

Si les destinataires de l’épître sont pleinement convain­cus de cette vérité, ils doivent en tirer les conséquences logiques pour leur conduite personnelle, et c’est précisé­ment ce qui va leur être indiqué.

*Quiconque* (cf. 2. 23 commentaire) *fait la justice* (cf. 1. 6, voir commentaire ; il suffira de remplacer « la vérité » par « la justice »). Cf. Matth. 6. 1 où il y a littéralement : « Prenez garde de ne pas faire votre justice devant les hommes ». Les trois exemples où le Sauveur blâme l’atti­tude des hypocrites à l’égard de l’aumône, de la prière et du jeûne montrent quel sens il faut donner à ces termes. C’est sous le regard de Dieu, et de Lui Seul, que le croyant doit se placer, sans avoir égard à l’opinion des autres, à leurs éloges comme à leurs blâmes. Evidemment, il ne fau­drait pas restreindre la pensée comme si les trois cas cités par le Maître étaient seuls normatifs. Ce sont des types et, comme souvent dans l’Ecriture, ils servent à illustrer une vérité d’ordre général, laissant à notre conscience le soin de poursuivre les lignes 1 2.

Cette justice, certes, ne restera pas perpétuellement cachée à tous les regards, elle a un but, c’est que les hom­mes voient nos bonnes œuvres et glorifient le Père qui est dans les cieux (Matth. 5. 16). Voilà la différence fonda­mentale entre les deux attitudes, celle que le Christ inter­dit recherche l’approbation des hommes, l’autre la gloire de Dieu.

*Est né de Lui.* Quand même il est parlé du Christ au verset 28, « de lui » « désigne selon toute vraisemblance

**1 « Une ville placée sur une montagne ne peut être cachée » (Matth. 5.**

**14). « On n’allume pas une chandelle et on ne la place pas sous le boisseau, mais sur le. chandelier » (v. 15). «Si ton œil droit te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi » (v. 29). « Ne résistez pas au méchant, mais si quel­qu’un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l’autre » (v. 39), « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger» (Rom. 12.20).**

**2. 29**

**129**

Dieu le Père, car Jean dit toujours «naître de Dieu» et jamais « naître du Christ » (3. 9 ; 4. 7 ; 5. 1, 4, 18 et Jean 1. 13) ® ; cf. en outre le verset suivant 3. 1. Dans le texte grec, l’ordre des mots « de lui est né » met l’accent *non* sur cette vie nouvelle, avant tout, mais sur le fait qu’elle tire son origine de Dieu Lui-même.

Celui qui possède la vie éternelle est né de Dieu, mais le pouvoir d’être Ses enfants nous est donné par la foi dans le Christ (Jean 1. 12, 13).

« C’est parce que nous sommes nés de Dieu » que nous sommes justes, et non inversément. Il est intéressant de trouver sous la plume d’un auteur catholique cette phrase : « Ce ne sont pas nos vertus naturelles qui nous unissent au Père céleste ; et c’est parce qu’il nous a engendrés, parce qu’il nous a communiqué Sa nature divine, que nous produisons les vertus surnaturelles » 4.

Certes, nous ne sommes pas sauvés par nos œuvres, mais elles sont le critère infaillible, la conséquence obliga­toire de la foi. « C’est à leurs fruits que vous les connaî­trez » avait dit Jésus (Matth. 7. 16). Il est tout aussi impos­sible à un bon arbre de porter de mauvais fruits qu’à un croyant sincère de vivre d’une manière indigne de sa voca­tion. Quand cela semble se produire, c’est tout simplement que le coupable se trompe lui-même ou trompe les autres. « La foi, si elle n’a pas des œuvres, est morte » a dit Jac­ques 5 qu’on accuse parfois de contredire l’enseignement de Paul. On oublie ainsi, qu’à l’origine, les lettres du Nou­veau Testament étaient des écrits occasionnels, destinés à rectifier les erreurs des églises auxquelles ils étaient adres­sés.

Les unes ajoutaient une importance trop grande à la Loi. En bons pédagogues, dirigés par le Saint-Esprit, les écrivains sacrés rétablissaient l’équilibre et insistaient sur la nécessité de la foi. D’autres, par contre, s’imaginaient être des croyants, parce que leur intelligence avait adhéré

**• Chaîne. O. c. ad loc.**

1. **Bonsirven. *Epître de saint Jean.* Nouvelle édition. Paris 1954, ad loc.**
2. **2. 17.**

**130**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

aux grands mystères de l’Evangile. Il fallait les détromper et leur démontrer qu’une vérité, reconnue comme telle, doit être mise en pratique. Nous, qui possédons l’ensemble du Nouveau Testament, nous avons le privilège d’être mis en garde contre l’un et l’autre de ces travers. Il est donc merveilleux que Jean, surnommé le théologien, à cause de la profondeur de sa pensée, unisse d’une façon si parfaite les deux tendances complémentaires.

**3. 1. VOYEZ QUEL AMOUR LE PÈRE NOUS A TÉMOIGNÉ, AFIN QUE NOUS SOYONS APPELÉS ENFANTS DE DIEU, ET NOUS LE SOMMES. A CAUSE DE CELA LE MONDE NE NOUS CONNAIT PAS, PARCE QU’IL NE L’A PAS CONNU.**

*Voyez.* Avant de transmettre les révélations dont il est chargé, l’apôtre, comme ébloui par leur éclat, se recueille. Puis il invite ses lecteurs à en faire autant, pour les aider à sonder toute la profondeur de telles vérités. Il les presse de se préparer à contempler, avec respect et reconnais­sance, les grâces qui leur sont octroyées et de n’en laisser échapper aucune. C’est comme s’il leur disait : « Ne soyez pas inattentifs, ne suivez pas d’un œil distrait les lignes qui vont suivre, concentrez-vous pour bien saisir ces mer­veilles, enlevez les sandales de vos pieds, car la terre où vous allez marcher est une terre sainte. » Alors, mais alors seulement, il entre dans le vif de son sujet.

*Quel amour le Père nous a témoigné* ®. Il y a littérale­ment « nous a donné » comme Jean 3. 16 qui révélait jus­qu’où l’amour de Dieu est allé envers le monde. Ici, il se manifeste envers des individus. La seule attitude en pré­sence d’un tel cadeau serait de l’accepter avec adoration. Les lecteurs sont invités à contempler l’intensité de cet amour, si souvent mentionné dans l’épître, et à rendre grâ­ces pour ses conséquences merveilleuses.

*Afin que nous soyons appelés enfants de Dieu.* Cet amour, en effet, a un but précis que nous risquons de ne pas percevoir dans certaines traductions. Pourtant, l’écri-

**• Quelques rares manuscrits lisent « vous » au lieu de .< nous ».**

**3. 1**

**131**

vain sacré le met en pleine lumière : « afin que ». Plus la chose est étonnante et plus elle mérite d'être relevée. Que sont les autres miracles en comparaison de celui-là ! Pour ouvrir les yeux des aveugles, guérir les paralytiques, les lépreux, les sourds, pour chasser les démons, ressusciter les morts, apaiser la tempête, un mot, un seul avait suffi. Mais quand il s’est agi de transformer des enfants de Satan en enfants de Dieu, il a fallu le don de Son Fils unique et Son sacrifice sur la croix.

Etre appelé « enfants de Dieu » est un mystère qui confond notre faible raison humaine car. par nature, tous sont pécheurs, rebelles, enfants de colère, « incapables par eux-mêmes de faire le bien », mais, mis au bénéfice de la mort expiatoire du Christ, sans aucun mérite de leur part, ils sont appelés « enfants de Dieu ». 11 faut bien insister, car trop souvent on estime que ce titre est donné à tous les hommes indistinctement, quand bien même «\* la prétention de l'homme naturel d’avoir Dieu pour Père est la marque d’un orgueil diabolique » 7. On se base sur le fait que tous sont créés par l’Eternel, tous descendants d’Adam, fils de Dieu (Luc 3. 38). Mais Adam s’est révolté, et a entraîné dans sa chute l’humanité devenue, comme lui. enfant des ténèbres et de Satan, ce père abominable (Jean 8. 44). Voilà ce que nous sommes, dès notre entrée dans le monde. C’est par la nouvelle naissance que le croyant « devient enfant de Dieu » grâce au sacrifice de Celui qui. Seul, est le Fils unique du Père. Dans le prologue à son évangile. Jean a nettement précisé cette vérité, en opposant ceux qui n’avaient pas reçu la lumière à ceux qui l'ont reçue et à qui il a « été donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jean 1. 12). Pour bien faire comprendre sa pensée et afin qu’aucune ambiguïté ne subsiste, il ajoute : « qui ne sont pas nés des sangs, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme. mais de Dieu » (Jean I. 13).

Nous sommes adoptés (Gai. 4. 5 : Eph. 1. 5). Quand des gens adoptent un enfant mineur, leur volonté suffit, mais quand il s’agit d’un être majeur, il faut le consentement de

**7 R. de Pury. *Notre Père.* Dclachaux et Niestlé, Neuchâtel 1959, p. 9.**

**132 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

ce dernier. De meme « Dieu veut que tous les hommes soient sauves et parviennent à la pleine connaissance de la vérité « (I Tim. 2. 4), mais ceux-là seuls sont mis au béné­fice de celte grâce qui reconnaissent leur indignité, renon­cent à eux-mêmes, renient leur nature corrompue et accep­tent leur nouvelle qualité qui n’est pas seulement un titre de noblesse, même le plus haut possible, c’est une bienheu­reuse réalité : « le Père fait plus que de nous appeler Ses enfants ; Il fait réellement de nous Ses enfants » 8 \*. En effet, l’auteur se rendant compte combien cette affirmation dépasse tout ce que nous pouvons demander et penser, a joute : *El nous le sommes* ®, afin de dissiper, d’avance, les doutes fort naturels à l’ouïe de telles merveilles. Est-il possible de dire plus de choses en si peu de mots ? Quelle concision admirable et quelle lumineuse certitude ! Une première conséquence va en être tirée.

*A cause de cela, le inonde ne nous connaît pas.* Ceci arrête bien des âmes. Il faut choisir et, hélas, beaucoup suivent l’exemple de ceux qui « ont mieux aimé la gloire des hommes que la gloire de Dieu » (Jean 12. 43). Les fi­dèles, par contre, sont, par cet ostracisme même, mis à l’abri de toutes les tentations inhérentes à leur nature humaine qui les attire vers les choses visibles et leur fait oublier que « l’amitié du monde est inimitié contre Dieu » (Ja. 4. 4). Mais voilà, le monde lui-même vient en aide à leur faiblesse, « il ne les connaît pas » et leur rappelle par son indifférence qu’ils sont solidaires du Christ, selon Sa Parole : « Si le monde vous hait, connaissez qu’il m’a haï avant vous» (Jean 15. 18). Pour consoler les croyants de cet ostracisme et les réconforter du même, coup, l’apôtre ajoute *Parce quil ne L'a pas connu.* Puisque les disciples participeront là-haut à la gloire de leur Maître, il est natu­rel que les incrédules leur fassent subir ici-bas le même sort qu’à Lui. L’une demeure invisible, tandis que l’autre

**8 W. H. Guiton. O. c. ad loc.**

**• Ces mots qui, on s’en rend compte, sont d’un tel encouragement pour les fidèles, ont été omis par le texte reçu, suivi par Darby, des copistes les ayant considérés, à tort, comme une répétition de ce qui va être dit au ver­set *2,* mais ils se trouvent en toutes lettres dans les meilleurs manuscrits.**

**3. 2**

**133**

se manifeste à tous les regards. Aussi ceux qui ont pris comme principe dans la direction de leur vie : « Je crois ce que je vois », reculent tout naturellement devant un choix qui, pensent-ils, ne leur apporterait aucun avantage, mais beaucoup d’inconvénients. Le croyant, lui, accepte avec joie cet opprobre, et l’auteur va en montrer les raisons.

1. **BIEN-AIMÉS, MAINTENANT NOUS SOMMES ENFANTS DE DIEU, ET IL N’A PAS ENCORE ÉTÉ MANIFESTÉ CE QUE NOUS SERONS. NOUS SAVONS QUE, QUAND IL SERA MANIFESTÉ. NOUS LUI SERONS SEMBLABLES, PARCE QUE NOUS LE VERRONS TEL QU’IL EST.**

*Bien-aimés* (cf. commentaire 2. 7) est ici, particulière­ment, à sa place, puisque l’amour divin vient d’être men­tionné 10. Si les apôtres, et surtout Jean, un des « fils du tonnerre », n’avaient pas été transformés par l’amour de Dieu, ils auraient été incapables d’éprouver, pour des étrangers, des sentiments affectueux.

*■r Maintenant, nous sommes enfants de Dieu.* La filia­tion divine dont il vient d’être parlé est un mystère telle­ment au-dessus de notre intelligence, que l’écrivain sacré le répète pour la troisième fois. Il ajoute, cependant, un petit mot (dans le texte grec, il n’a que trois lettres), mais plein de sens : « maintenant », qui marque, à la fois, l’état présent des lecteurs et prépare une promesse.

« Maintenant. » Déjà sur cette terre de misère, de deuil, de larmes, de péché, ils sont « enfants de Dieu ». En général, le Nouveau Testament établit un contraste entre l’état des fidèles avant leur conversion, et leur vie au mo­ment où les écrivains sacrés s’adressent à eux. Ici, par con­tre, il oppose l’actualité à l’avenir qui va être dépeint en termes qui ne laissent rien à désirer et dont la splendeur nous courbe avec actions de grâces. Toutefois, auparavant, l’auteur insiste sur un fait restrictif.

*Et il na pas encore été manifesté ce que nous serons.* La conjonction « et » dans ce texte, a la valeur d un

**10 Le rapprochement est encore plus évident en grec où l’adjectif « aga- pêtos » est un dérivé du substantif « agapc ».**

**134 PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

« mais ». C’est sur cette manifestation future que porte l'accent et, rcmarquons-le, le verbe est précisément celui qui désigne l’avènement de Jésus-Christ, établissant ainsi un étroit rapport entre les deux faits. Comment ne pas subir avec joie ce mépris temporaire du monde, puisqu’il sera suivi d’une telle gloire ? Certes, les chrétiens ne ser­vent pas leur Maître par intérêt, comme on le prétend dans certains milieux, mais il est permis, au sein des souf­frances du temps présent, d’être soutenu et réconforté par une si joyeuse espérance (Rom. 8. 18).

La réalité de la vie céleste n’est pas entièrement dévoi­lée, une partie en reste dans l’ombre, sans doute pour évi­ter aux étrangers et voyageurs sur la terre d’avoir une trop grande nostalgie. Pourtant, le Saint-Esprit soulève un coin du voile et, à cette ignorance relative, il oppose une triomphante certitude.

*Nous savons* non pas « il se pourrait », « il serait agréable», « avantageux », « nous supposons », « nous attendons », « nous espérons », mais « nous savons ». Nous invitons le lecteur à rechercher tous les passages où ce verbe est employé à ce temps et à cette personne. Il sera émerveillé d’en constater les richesses, car ce simple petit travail lui ouvrira des perspectives infinies. Quand on pos­sède de tels trésors, il est impardonnable d’agir comme un miséreux.

*Que quand II sera manifesté.* Deux interprétations sont également possibles. La plus courante admet que les deux « manifester » désignent le même événement. On trouve étrange qu’un terme identique soit employé pour parler d’abord de notre manifestation et immédiatement après, pour annoncer le retour du Christ. Le contexte milite en faveur de la traduction que nous avons adoptée. C’est lors de Son avènement que nous Lui deviendrons semblables. « Quand le Christ, votre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec Lui dans la gloire » (Col. 3. 4). Il y a donc un rapport étroit entre le plein épanouis­sement de notre destinée et la seconde venue du Sauveur,

**3. 2**

**135**

un rapport si étroit que l’une est conditionnée par l’autre. C’est alors que, du même coup,

*Nous lui serons semblables.* Si, comme nous venons de le voir, les fidèles sont enfants de Dieu, ils le sont par grâce, aucun doute ne subsiste à cet égard. Le Christ, Lui, et Lui Seul, est Fils de Dieu par nature. Paul souhaitait dans sa prière en faveur des Ephésiens « qu’ils soient rem­plis jusqu’à toute la plénitude de Dieu » (3. 19), mais aux Colossiens il déclare : « En Christ habite corporellement toute la plénitude de la Déité » (2. 9). Ils ne seront jamais Dieu. Les seuls attributs donc, qu’ils puissent avoir en commun avec Lui sont les attributs moraux.

Même, à cet égard, il y aura entre le Christ et les rachetés une différence incommensurable. « Pour nous, Il a été fait péché, afin que nous devenions, nous, justice de Dieu en Lui » (2 Cor. 5. 21). Même si, avec Son secours, ils arrivaient à accomplir toute la Loi et malgré l’amour intense mis dans leurs cœurs par le Christ, ils ne pour­raient sauver une seule âme. « Il n’a point connu le pé­ché » (2 Cor. 5. 21), tandis qu’eux, ils étaient « enfants de colère comme les autres » (Eph. 2. 3). « Sa nourriture était de faire la volonté de Son Père et d’accomplir Son œuvre » (Jean 4. 34). Avant leur conversion, hélas, même après, ils ont obéi à leurs caprices. En effet, aucune puissance ne peut faire que ces erreurs n’aient pas été commises. Ni l’amour insondable du Père, ni l’éternité ne combleront l’abîme qui les sépare et les séparera toujours du Sauveur. Mais, dans le séjour de la pure lumière, une existence nouvelle a commencé.

Terminée, la guerre cruelle qui oppose l’homme nou­veau au vieil homme qui transforme notre cœur en un per­pétuel champ de bataille. Ils tressailleront d’allégresse à la perspective d’avoir les sentiments qui étaient en Jésus- Christ, tous ceux qui, après Paul, ont connu la lutte tragi­que entre les deux natures, dont l’une « prend plaisir à la Loi de Dieu selon l’homme intérieur » (Rom. 7. 22), et dont l’autre combat contre la loi de son esprit et le rend captif de la loi du péché dans ses membres » (Rom. 7. 23).

**136 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

*Nous lui serons semblables.* Deux vérités sont mises en pleine lumière, l’une négative, l’autre positive. 1. Le croyant est mis en garde contre l’erreur de ceux qui affir­ment être, déjà sur cette terre, sans péché (cf. 1. 6. 8. 10 commentaire). 2. Ces paroles contiennent une promesse qui, comme toutes celles de l’Ecriture, aura son accomplisse­ment. Pour certaines, la Bible ne stipule pas dans quelles circonstances elles seront réalisées. Ici, nous le savons en propres termes : « quand II sera manifesté ». Dieu avait créé l’homme à Son image que le péché a ternie, mais alors, elle sera restaurée dans toute la splendeur qu’elle devait revêtir selon le plan divin. La raison d’une telle faveur va être indiquée :

*Parce que nous le verrons tel qu'il est.* Un problème se pose : Comment harmoniser notre texte avec Héb. 12. 14 : « poursuivez... la sanctification, sans laquelle nul ne verra le Seigneur ». La difficulté vient uniquement d’une confu­sion regrettable, mais très commune, entre la sanctifica­tion et la sainteté : être semblable au Christ, c’est de toute évidence, être d’une sainteté parfaite dans sa conduite (cf. Matth. 5. 48), et nous y parviendrons quand II paraîtra, selon les termes mêmes de la révélation. Les Hébreux sont invités à ne pas prendre prétexte de leur conversion pour renoncer à tout progrès. Entrés dans la vie chrétienne, il leur faut suivre la voie qui les mène à la sainteté, et ce chemin est justement la sanctification.

*Nous le verrons.* Ne ressentez-vous pas le tressaille­ment dont l’auteur a été saisi en écrivant ces lignes ? Lui qui avait vécu trois ans avec le Christ dans les jours de Sa chair, qui, plus qu’aucun autre, avait percé le voile qui, pour un temps, cachait l’éclat de la divinité ; lui qui a recueilli les paroles les plus profondes de son divin Maî­tre et les a transmises à la postérité, il tressaille d’une pro­fonde émotion à l’idée de contempler le Fils de Dieu dans tout l’éclat de Sa gloire. « Vous qui l’aimez sans L’avoir vu, qui croyez en Lui sans le voir encore» (1 Pi. 1.8), n’éprouvez-vous pas un sentiment analogue, quand même vous n’avez pas participé aux mêmes privilèges ?

**3. 3**

**137**

*"Tel qu'il est.* Soulignons ce verbe au présent au milieu de toutes ces perspectives d’avenir. Il nous révèle un grand mystère : dans l’au-delà, le temps n'existe plus. Il n’est pas dit « tel qu’il a été » ou « tel qu’il sera », mais « tel qu'il est ». Tel qu’il était au moment où Jean écrivait ces lignes, tel II est maintenant, tel II sera désormais, c’est l’éternité actuelle où, depuis Son ascension, le Christ domine les siècles.

La conclusion logique que les hommes auraient tirée de ce qui précède se présente d’emblée à notre nature péche­resse. « Puisque, lors de Son avènement, nous serons sem­blables au Christ, inutile sur cette terre de « travailler avec crainte et tremblement à notre salut» (Phil. 2. 12) : suivons les penchants de notre nature mauvaise, les désirs de la chair, les convoitises de l’esprit. » Jean est d’un avis diamétralement opposé.

1. **ET QUICONQUE A CETTE ESPÉRANCE EN LUI SE PURIFIE LUI-MÊME, COMME CELUI-LA EST PUR.**

Appelés à être semblables au Christ, lors de Son avè­nement, les élus sont exhortés à se purifier eux-mêmes. Mais avant d’entamer l’étude de ce devoir, nous voudrions sonder la signification exacte du terme *espérance* qui se trouve une seule fois dans l’épître, alors qu’il est fréquent dans les écrits de Paul et de Pierre n. Nous lui attribuons, en général, le sens d’attente vague par contraste avec « certitude » impliquée dans le mot « savoir ». Ici. comme ailleurs dans le Nouveau Testament, il exprime le senti­ment qui envahit nos âmes au contact des promesses divi­nes. Son intensité dépend donc de notre foi. Quand celle- ci est au titre, « espérance » est synonyme d’« assurance » (cf. Rom. 5. 5 ; 8. 25 ; 1 Pi. 1. 3 ; Héb. 3. 6 ; 6. 11 ; 7. 19 ; 10. 23).

*En Lui,* littéralement « sur Lui ». Cette simple remar­que prouve le caractère de confiance absolue de celui qui

**11 Le verbe « espérer » n’est meme pas employé dans l’épître ; la phrase « avo’ir ccttc espérance en Lui • est unique dans le Nouveau Testament.**

**138 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

la possède. Elle repose sur Dieu d’une façon inébranlable, car ' Celui qui a fait les promesses est fidèle » (Héb. 10. 23) 11 12.

*Se purifie* (cf. Jean 11. 55 ; Act. 21. 24, 26 ; 24. 18 ; Ja. 4. 8 ; 1 Pi. 1. 22). Le verbe est à l’indicatif présent. Ce n’est donc pas un ordre, c’est la constatation d’un fait.

Notons, avant de poursuivre, qu’il n’y a pas « se sanc­tifie lui-même ». Ce verbe n’a jamais pour sujet des créa­tures humaines. Il se rencontre dans ce seul passage du Nouveau Testament Jean 17.19 où le Christ déclare: « Pour eux, moi je me sanctifie moi-même, afin qu’eux aussi soient sanctifiés en vérité. » Le contraste entre « Je me sanctifie moi-même » et « soient sanctifiés » permet de sonder l’abîme qui sépare le Maître de Ses disciples.

Si nous ne pouvons nous mettre à part pour Dieu, nous devons activement nous débarrasser de nos souillures. Cer­tes, ceux que l’Ecriture appelle des saints, n’arriveront jamais à atteindre la sainteté, tant qu’ils seront sur cette terre, mais, loin de se décourager, ils doivent, et le Sei­gneur leur viendra en aide, tendre toute leur énergie pour arriver aussi près que possible du but. Le moyen leur en est suggéré dans le texte même. Ce n’est pas un effort charnel, mais la foi.

Puisque, à Son retour, un regard vers le Christ glorifié achèvera, en un instant, le perfectionnement des fidèles, et les rendra semblables à Lui, c’est en regardant au Sau­veur, volontairement humilié, qu’ils parviendront à se pu­rifier. Ceci ne contredit nullement cette parole de Paul : « Nous marchons par la foi et non par la vue » (2 Cor. 5. 7). Il ne faut pas se laisser égarer par les différents sens d’un mot, il y a une vision corporelle qui nous pousse à désirer des preuves visibles et tangibles des vérités révé­lées. Bon nombre de nos contemporains en sont les victi­mes. Comme les Juifs, au temps de Paul, « ils demandent des miracles » (1 Cor. 1. 22). Telle est la vue que l’apôtre oppose à la foi, mais il en est une autre qui lui est indis­

**11 Au début de ce passage, se trouve cet ordre : « tenant ferme la confes­**

**sion de notre espérance sans broncher ».**

**3. 3**

**139**

pensable, car elle l’engendre, la fait grandir, la fortifie, la rend toujours plus conforme à son objet. A la vérité, le Christ reste invisible aux yeux de la chair, mais non à ceux de la foi, et c’est à cette contemplation-là que les invite l’épître aux Hébreux après avoir fait défiler devant eux l’imposant cortège des héros de la foi : « Regardant à l’initiateur, au consommateur de la foi, Jésus » (Héb. 12. 2).

Un regard fréquent, intense, prolongé ! Insistons. Un simple regard fugitif, à la dérobée, ne suffit pas ; car, ici- bas, la convoitise des yeux les attirera vers les objets qui, loin de les sanctifier, contribuent à les avilir davantage. Il est donc nécessaire de les détourner des choses visibles et passagères, pour les porter vers le Christ qui, aux jours de Sa chair, prodigua sans compter Son amour à tous les déshérités, ne songeant pas à Lui, mais aux autres, tou­jours prêt à répondre aux appels qui lui sont adressés. Quel est, dans cette vie divine, le moment le plus digne de contemplation, sinon la croix ? Car « il ne faut point dire : avec beaucoup d’autres vérités, il y a celle-là dans l’Evan­gile, il ne faut pas même dire : cette vérité est la plus importante de l’Evangile. Cette vérité est l’Evangile-mê- me » 1S. Les croyants y sont invités, par la parole adressée à Nicodème : « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, de même, il faut que le Fils de l’homme soit élevé » (Jean 3. 14). C’est par le regard de la foi, fixé sur le ser­pent, que les Israélites étaient guéris, c’est le regard de la foi dirigé sur la croix qui purifie les rachetés de la Nou­velle Alliance.

Certes, il est écrit : « La foi vient de ce que l’on entend » (Rom. 10. 17), mais le Seigneur a déclaré : « Telle est la volonté de mon Père, que quiconque contemple le Fils et croit en Lui ait la vie éternelle *» (Jean* 6. 40). Il y a donc une vue qui précède la foi.

Les fidèles doivent contempler avec toujours plus d’in-

**13 A. Vinet. *Etudes et méditations évangéliques* II. Société d’Edition Vi- net, Lausanne 1952, p. 248.**

**140**

**PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

tensité la croix, symbole de leur salut, en laquelle se con­centre tout ce qui est nécessaire à la foi.

*Comme celui-là est pur.* « Celui-là » (cf. 2. 16 commen­taire). De même qu’un peintre, chargé de reproduire un tableau de maître ne choisira pas n’importe quelle copie, mais se placera devant l’original pour l’étudier à fond, de même les lecteurs ne sont pas invités à suivre l’exemple d’autres hommes, fussent-ils les meilleurs, non pas même celui des anges ou des archanges, mais celui du Christ. Rien de moins que la perfection totale, impossible à attein­dre, qui pourtant, sans cesse doit être visée. L’Evangile donne des ordres semblables, destinés d’une part à stimuler le zèle, de l’autre, à rappeler qu’avec le secours du Christ, et de Lui Seul, tout est possible (Matth. 5. 48 ; Jean 13. 34 ; Rom. 15. 7 ; Col. 3. 13 ; Eph. 5. 2, 25 ; Phil. 4. 8 ; 1 Tim. 5. 22 ; Tite 2. 5 ; Ja. 3. 17 ; 4. 8 ; 1 Pi. 3. 2).

La conjonction « comme » oppose la conduite des fidè­les à celle des gens du monde. Si quelqu’un était tenté de renoncer à la lutte, parce que l’idéal recule toujours à mesure qu’il s’en rapproche, qu’il songe à l’abîme dont il a été tiré. « Il est une nouvelle création » (2 Cor. 5. 17) sur le chemin qui conduit au but, alors qu’autrefois, il s’en éloignait de plus en plus. Celui qui l’a tiré des ténèbres pour le faire marcher à Sa merveilleuse lumière saura bien le conduire là où II lui a ordonné de se rendre (1 Tean L 7)-

Un contraste violent va être établi entre les croyants, exhortés à se purifier eux-mêmes, en se modelant sur le Christ, et les rebelles.

*b)* FILS DE DIEU ET FILS DU DIABLE. 3. 4-15.

1. **QUICONQUE COMMET LE PÊCHÉ COMMET AUSSI L'INI­QUITÉ, ET LE PÉCHÉ EST L’INIQUITÉ.**

*Quiconque commet le péché,* ce qui rendrait le mieux la pensée, sinon les mots, serait : « Tout homme qui fait le péché. » Le péché est amené à l’existence par celui qui le fait. Jésus avait usé de la même expression (Jean 8. 34).

*Commet aussi Viniquité.* L’accent porte sur « iniquité » qui exprime en grec la violation de la loi, car il est com­posé de deux éléments dont l’un est une négation et l’autre appartient à la même famille que « loi ». La transcription exacte serait « illégalité » qui signifie étymologiquement la même chose, mais qui, en français, ne vise que les infrac­tions aux lois de l’Etat.

*Et le péché est Viniquité.* Nous avons ici une définition du péché, toutefois incomplète, car si toute illégalité est un péché, il y a des péchés qui ne sont pas des illégalités. La loi, en effet, pas plus celle de Moïse que la morale vulgaire, n’énumère ni ne condamne toutes les formes du péché, aussi le coupable s’excuse en disant qu’il n’a pas violé le code.

L’écrivain sacré semble enfoncer des portes ouvertes, mais c’est justement cette apparence qui doit attirer et retenir notre attention. Il existait, à cette époque, comme à la nôtre, des gens qui « devaient ne pas se croire astreints à la loi morale, comme plus tard, certains gnostiques dont parle Saint-Irénée » (adv. Haer. I. 6. 2)1. Ils s illusion­

**1 Chaîne. O. c. ad loc.**

**142**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

naient eux-mêmes, à moins qu’ils n’aient commis avec per­fidie des actes coupables, mais qui n’étaient pas punissa­bles par la justice humaine.

L’apôtre met ses lecteurs en garde contre ce danger. Certes, le chrétien n’est pas exempt de défaillances passa­gères, mais parce qu’il est en Christ, il ne persévérera pas dans ses fautes et finira toujours par en être débarrassé. Nous reviendrons sur ce sujet en commentant le verset 9.

1. **ET VOUS SAVEZ QUE CELUI-LA A ETE MANIFESTE, AFIN D’OTER NOS PÊCHÉS, ET IL N’Y A POINT DE PÊCHÉ EN LUI.**

*Vous savez* (cf. 2. 20 ; 8. 15). Quel magnifique témoi­gnage rendu par Jean qui ne met pas un instant en doute la foi de ses lecteurs ! Le fait qui va être mentionné est pour eux une certitude. Il fait partie intégrante de leurs convictions, il en est la pierre fondamentale sur laquelle tout l’édifice repose (cf. 1 Cor. 3. 11).

*Celui-là* (cf. 2. 6).

*A été manifesté* (cf. 1. 2 commentaire). Avec le Christ pour sujet, cette expression se rapporte tantôt, comme ici, à Sa première venue, tantôt à Sa parousie. Lors de Son retour, les disciples seront manifestés (Col. 3. 4). Lors de Son incarnation, Il a mis en pleine lumière la personne de Son Père, tout ce que l’homme mortel était susceptible d’en connaître. « Rien ne restreint ici-bas la vérité proclamée par Jésus-Christ ; nous y voyons de Dieu tout ce que nous pouvons y voir de Lui ; c’est une plénitude relative, mais véritablement une plénitude \* \*.

Le but de cette manifestation est maintenant indiqué.

*Afin d'ôter Us péchés* (cf. verset 8). Il est venu pour réconcilier les pécheurs avec Dieu et les assurer de Son pardon. L’apôtre a envisagé l’incarnation sous l’aspect du don de la vie (1. 4), ici, il la considère à un point de vue négatif : « la destruction du péché » 8. Le verbe traduit par « ôter » est le même que celui dont Jean-Baptiste s’était servi (Jean 1. 29). 1 \*

**1 A. Vinet. *Etudes et méditations évangéliques* III o. c. p. 332.**

**8 Chaîne. O. c. ad loc.**

***3.* 6**

**143**

Les deux phrases présentent des analogies et des diffé­rences. Dans les deux cas, c’est le Christ qui est l’auteur d’une grâce identique. Pour le Baptiste, le monde en est bénéficiaire, l’apôtre ne le spécifie pas 4. Le premier parle « du péché », le second « des péchés ». Le pluriel « les pé­chés » est sans aucun qualificatif pour en déterminer la nature, afin d’inclure toute la plénitude de la vérité expri­mée (2. 2 ; Rom. 7. 5 ; Col. 1. 14 ; Ja. *5.* 16). L’auteur sou­ligne ainsi la différence entre le point de vue auquel il se place en considérant les diverses manifestations du mal, et celui envisagé dans son évangile (1. 29).

Le verbe « ôter » signifie également « porter ». C’est parce qu’il S’est offert Lui-même une fois pour porter les péchés de plusieurs que le Sauveur peut les ôter (Héb. 9. 28). « Les exégètes ne sont pas d’accord sur le sens du mot... Les uns prétendent... qu’il exprime la notion de l’expiation... d’autres concluent... que nous devons plutôt trouver ici l’idée de la sanctification » 5. La vérité est, sans doute, que l’une et l’autre sont incluses.

*Et il riy a point de péché en Lui.* Ce témoignage est particulièrement significatif sous la plume du « disciple bien-aimé » qui, pendant trois ans, a vécu dans l’intimité de son Maître. Il concorde avec celui que les auteurs du Nouveau Testament sont unanimes à rendre (2 Cor. 5. 21 ; Héb. 4. 15 ; 1 Pi. 2. 22). Jésus Lui-même n’avait-Il pas dit : « Qui d’entre vous me convaincra de péché ? » (Jean 8. 46) et « Le prince de ce monde vient, mais il n’a absolu­ment rien en moi » (Jean 14. 30).

1. **QUICONQUE DEMEURE EN LUI NE PÈCHE PAS, QUICON­QUE PÈCHE NE L’A POINT VU NI NE L’A CONNU.**

*Quiconque demeure en Lui ne pèche pas.* Pour " en Lui » cf. 2. 28. On voit la nécessité d’obéir à l’ordre du

**4 Certains manuscrits ajoutent • nos », mettant ainsi l’écrivain sacré et ses lecteurs au bénéfice exclusif de ce bienfait.**

**5 F. Godet. *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean.* Paris 1864, p. 291. Dans l’édition de 1885, il parle de « destruction du péché», là où il avait mis •sanctification »,**

**144**

**PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

Christ: «Demeurez en moi» (Jean 15.4). Ce n’est pas seulement la promesse de « porter beaucoup de fruits » que mentionne l’apôtre, mais il proclame la victoire sur l’en­nemi qui stérilise tout. Le disciple participe à la nature de son Maître « en qui il n’y a point de péché » (5). Ceci, loin de contredire 1. 6, 8, 10 en souligne l’exactitude. L’ac­cent est mis là sur trois prétentions sans fondement, intro­duites chacune par « si nous disons », ici sur une bienheu­reuse réalité « celui qui en Lui demeure », verbe qui doit attirer et retenir notre attention. Comment expliquer le contraste indéniable entre la promesse contenue dans la déclaration apostolique et ce que nous voyons chez les autres comme en nous-mêmes ? En effet, « il est intermi­nable le catalogue de nos offenses, notre vie en est entiè­rement tissée... »6 « Nous sommes morts dans nos offenses petites et grandes... Devant le Roi blessé par nos offenses, nous n’avons pas les moyens de prendre devant Lui une attitude qui ne soit pas elle-même une nouvelle offense»7. D’abord, le texte n’affirme pas que, sur terre, on arrive au point où l’on ne pèche plus. Une parole du Sauveur, adressée aux Juifs qui avaient cru en Lui, nous permettra d’entrevoir, en partie, la solution de ce problème angois­sant : « Si vous, vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira » (Jean 8. 31, 32). Il y a gradation évidente. Le croyant commence par demeurer dans la doc­trine enseignée par le Seigneur, il est ainsi Son disciple. A l’école du Maître, il apprend à connaître la vérité, con­naissance lente et progressive qui le conduit au but désiré, l’affranchissement du péché. « Ne péchez plus ; méditez en vous-mêmes sur vos couches et restez tranquilles » (Ps.

En transposant les termes, on arrive au même résultat. Celui qui pèche prouve par là-même qu’il ne demeure pas dans le Christ. Tout l’effort de l’ennemi porte à « séduire les élus ». Leur devoir consiste donc à se maintenir dans

**• R. de Pury o. c. p. 66.**

**7 idem, p. 67.**

**3. 6**

**145**

cette communion, en dehors de laquelle ils sont incapables de faire le moindre bien.

Cet avertissement va être répété, car le Saint-Esprit connaît à quel point les hommes sont prompts à se faire illusion à eux-mêmes.

*Quiconque pèche ne Va point vu* (cela vise, peut-être, certains docteurs qui affirmaient avoir vu le Christ pour donner de l’autorité à leur fausse doctrine) *ni ne Va con­nu.* En face d’un verdict si catégorique, comment ne pas désespérer ? car enfin, qui peut, en bonne conscience, se vanter d’être exempt de péché ? Tant que nous serons ici- bas, nous serons ballottés entre deux réalités ; l’une ter­restre, visible et trompeuse, l’autre céleste, invisible et réelle. Si l’on s’en tient à la première, les jugements sévères de l’Ecriture qui condamnent sans exception tous les descendants d’Adam, restent actuels. « Si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera ? » (Ps. 130. 3). L’autre est proclamée immédiatement après : « Mais le pardon se trouve auprès de toi, afin qu’on te craigne » (v. 4). Le croyant, le jour de sa conversion, est mis au bénéfice du sacrifice de Christ. Aux yeux de Dieu qui le regarde à travers Son Fils, il est sans tache. Le Nou­veau Testament met cette vérité en pleine lumière, car le titre le plus fréquent donné aux chrétiens, comme on les appelle aujourd’hui, est le terme de « saints ». Ils ne doi­vent pas, cependant, se reposer sur cette faveur insigne, car « tolérer le péché, c’est ne tenir pour rien l’amour de Dieu » 8 ; mais il leur faut, avec le secours divin, et lui seul, tendre toute leur énergie pour transformer cette grâce virtuelle, invisible, en une réalité qui éclate aux regards de leur entourage immédiat ; l’impossibilité de pécher réside dans la nature même du péché, comme le montre la suite du verset.

*Ne Va point vu* (cf. 3. 2 commentaire). Ces termes im­pliquent non seulement la vision du Christ, mais celle du Père selon le témoignage de Jésus à Philippe : « Celui qui m’a vu, *a vu* le Père » (Jean 14. 9).

**•Maurice Ray. O. c. 23 V.**

**146**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

*Ni ne l'a connu.* « Personne ne connaît qui est le Fils si ce n’est le Père, et qui est le Père si ce n’est le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler» (Luc 10.22). «Si, selon la chair, nous avons connu le Christ, maintenant, nous ne le connaissons plus » (2 Cor. 5. 16).

Il existe, en grec, plusieurs verbes qui donnent à l’idée de connaissance, des nuances diverses. L’un d’eux signifie proprement « savoir », mais, dans nos Bibles, il est parfois rendu par « connaître » pour des raisons de style. Il dési­gne la connaissance intuitive par opposition à celui que nous rencontrons ici et qui caractérise souvent une con­naissance acquise et cela, dans la majorité des cas, par une intimité affectueuse qui unit deux êtres ®.

Pour saisir le rapport étroit entre la connaissance du Christ et la victoire sur le péché, il faut se rappeler qu’il a été fait péché pour nous, afin, spécifie Paul, en propres termes : « que nous devinssions, nous, justice de Dieu en Lui » (2 Cor. 5. 21), « qu’il est mort à cause de nos trans­gressions » (Rom. 4. 25), « qu’il a portées en Son corps sur le bois » (1 Pi. 2. 24). Le croyant, même après avoir été sérieusement convaincu de son péché par le Saint-Esprit, doit continuellement lutter contre la tendance inhérente à la nature humaine de minimiser sa culpabilité. Or, à quel secours plus efficace pourrait-il recourir qu’à la pensée des souffrances endurées par le Sauveur, à cause de ses fau­tes ? Il est significatif, à cet égard, que le passage où Paul demande de « connaître la communion de Ses souffrances pour avoir part à la résurrection d’entre les morts (Phil. 3. 10, 11), précède précisément celui où il avoue n’avoir pas atteint la perfection » (v. 12). La pensée de ce que son Sauveur a enduré pour lui sur la croix est le plus puissant stimulant dans sa lutte contre le grand adversaire. On comprend, dans ce contexte, la mention de la mort, mais pourquoi cet appel à la résurrection, si ce n’est que, par elle, le fidèle est mis au bénéfice de ce verdict : « Ressus­cité à cause de notre justification » (Rom. 4. 15) ?

**• Voir à ce sujet Godet, *Commentaire sur l'Evangile de saint Jean,* 3\* édition. Paris 1885. ad Jean 8. 55.**

**3. 7**

**147**

Jean va reprendre cette vérité en l’illustrant d’un exemple. Il se rend parfaitement compte qu’elle risque de n’être pas comprise ou d’être mal comprise. Il insiste donc, comme le Christ l’avait fait en répétant presque dans les mêmes termes (Jean 3.5) l’affirmation que Nicodème n’avait pas saisie (3. 3).

1. **PETITS ENFANTS, QUE PERSONNE NE VOUS EGARE, CELUI QUI PRATIQUE LA JUSTICE EST JUSTE, COMME CELUI-LÀ EST JUSTE.**

*Petits enfants* (cf. 2. 1) destiné à bien faire comprendre aux lecteurs que s’il les avertit, son affection pour eux n’est en rien diminuée, au contraire. Les hommes, en géné­ral, n’aiment pas ceux qui les mettent en garde et voient volontiers, dans cette attitude, de la malveillance.

*Que personne ne vous égare* (cf. 2. 26). En face d’une règle aussi rigide, les destinataires étaient tentés d’écouter des voix moins sévères.

*Celui qui pratique la justice* (cf. 1.6; 2. 29 ; 3. 4 com­mentaire). Il faut insister sur « pratique » — littéralement « fait ». Il ne s’agit pas de « parler » ni de « sentir », mais de « faire ». « L’union du croyant avec Jésus a effectué un changement non seulement dans ses rapports avec Dieu, mais aussi dans son état personnel devant Lui. Et si cette union est maintenue, la justice devient peu à peu sa propre nature par le renouvellement progressif de l’être tout entier : sa vie témoigne de cette union avec le Juste » 10.

Le mot traduit par « justice » signifie, le plus souvent, « justification », mais ici le seul sens admissible, c’est celui de « justice » en tant que conformité à la volonté divine : car la justice du chrétien, comme celle de son Maître, doit s’étendre à la vie tout entière (2. 6).

*Est juste, comme celui-là est juste »* (cf. 3. 3 commen­taire où l’auteur avait qualifié Jésus de «pur» (4. 17 ; Jean 13.15; 17.14; 1 Pi. 2.21).

Après avoir montré l’exemple parfait à suivre, l’apôtre va avertir ses lecteurs.

**10 A. Murray. *Demeurez en Christ.* Saint Ouen 1958, p. 50.**

**148**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

1. **CELUI QUI COMMET LE PÊCHE EST DU DIABLE, PARCE QUE LE DIABLE PÈCHE DÈS LE COMMENCEMENT. LE FILS DE DIEU A ETE MANIFESTÉ POUR DÉSINTÉGRER LES ŒUVRES DU DIABLE.**

*Celui qui commet le péché* (cf. 1.6; 3. 6 ; Jean 8. 84). Dans le second de ces passages, le texte grec contient une nuance que ne rend pas la traduction. Il dit littéralement : « Tout le péchant », tandis qu’ici nous lisons : « le faisant le péché ». Les hommes sont, en général, tentés d’excuser leurs fautes en alléguant « tout le monde en fait autant ». L’écrivain sacré enlève maintenant à ses lecteurs ce pré­texte futile et les place vis-à-vis d’eux-mêmes. Il s’adresse à eux, individuellement, et ne leur laisse aucune échap­patoire. Chacun est mis en face de sa conscience et doit courber la tête devant un verdict aussi catégorique. Rien ne sert de vitupérer contre le péché, de' le trouver vil, odieux, méprisable, il ne suffit pas non plus de se repentir avec larmes, il ne faut surtout pas en nier l’existence ; est libre du péché, seul, celui qui ne s’y adonne plus.

*Est du diable.* Dès la chute se manifeste une puissance hostile au Créateur ; pas d’accord possible entre leurs par­tisans ; celui qui ne se soumet pas à Dieu appartient forcé­ment à Bélial (2 Cor. 6. 15). « Nous sommes mis en garde contre cette conception superficielle qui ne voit dans le péché qu’un produit de la faiblesse humaine, un résultat fatal de notre participation au monde sensible » n. Ce jugement sévère et péremptoire indique à tous ceux qui seraient tentés de se laisser séduire par de fausses appa­rences, quelle est l’origine du mal. Celui qui le commet est du diable. Ces simples mots forment un contraste violent avec la grâce faite aux fidèles « qui sont nés de Dieu » (Jean 1. 13). Les deux prépositions sont identiques.

Jésus, sous une autre forme, avait présenté la même effroyable réalité : « Ce sont les fils du Malin » (Matth. 13. 38) ; « Vous, vous êtes issus d’un père, le diable » (Jean 8. 44). La raison de cette sentence va suivre immédiate­ment. I

**I 11 Néander. O. c. ad loc.**

**3. 8**

**149**

*Parce que dès le commencement.* Dès le commence­ment, mis en tête de la phrase, en souligne la valeur (cf. 1. 1 ; 2. 7). Nous avons vu, dans ces passages, les différents sens que revêt le terme « commencement », dans l’Ecri- ture, et nous sommes en droit d’admettre qu’il désigne ici l’époque qui a suivi la chute de Satan, chute qui remonte au-delà de la création et qui s’est produite à un moment déterminé et dans des circonstances qui ne nous ont pas été révélées, mais qui sont, elles, bien spécifiques. Il ne faut pas l’interpréter comme désignant l’origine de toutes choses, confondues avec l’éternité. Nous aboutirions à la doctrine impie du dithéisme, c’est-à-dire de l’existence étemelle de deux dieux égaux en puissance, en lutte per­pétuelle l’un contre l’autre.

*Le diable pèche,* cf. « Il est meurtrier dès le commence­ment » (Jean 8. 44). Jean ne considère pas le problème de l’origine du mal, mais, selon sa coutume, le côté pratique de ce mystère. Il lui importe de révéler la cause profonde du péché. Celui qui pèche suit l’exemple du diable, car dès le début du monde « il ne s’est pas tenu dans la vérité ». Toutefois, il ne faudrait pas conclure de ce passage qu’a­vant la création, le Malin ne soit pas tombé, rien dans l’Ecriture, ne nous permet de faire une telle hypothèse. Le récit de la chute, au contraire, s’y oppose formellement.

*En vue de cela* introduit un contraste frappant entre le diable et le Christ et précise le but de Sa venue sur la terre. On pourrait traduire « pour cela » et rendre mieux ainsi la concision du langage et la force de la pensée.

*Le Fils de Dieu a été manifesté.* Aux « fils du diable » (cf. le début du verset), s’oppose maintenant « le Fils de Dieu » qui a été manifesté. Le titre complet donné à Jésus- Christ pour la première fois dans l’épître, indique claire­ment Sa divine supériorité sur toute chose. « Fils » est pré­cédé de l’article, Il est le Fils par essence, de toute éternité, en contraste avec ceux qui le sont par adoption. L’ennemi de l’homme a rencontré son tout puissant adversaire. Il s’agit de l’incarnation, ici comme 5. *5* (cf. commentaire).

**150 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

*Afin de désintégrer les œuvres du diable »* 12. Les œu­vres du diable sont représentées comme ayant une certaine cohérence, elles semblent opposer un front compact, mais le Christ, par Sa venue dans le monde, a dénoué les liens qui les tenaient ensemble. Pour le verbe traduit par « dé­sintégrer » voir Jean 2. 19 ; Act. 27. 41 ; Eph. 2. 14 ; 2 Pi. 3. 11, 12. «Oter les péchés» (v. 5), «désintégrer les œu­vres du diable », c’est à cela qu’aboutit l’acte rédempteur. L’activité du diable est tout entière concentrée sur la per­dition de notre race. La rendre rebelle contre Dieu, voilà ce qu’il a fait lors de la chute, et tous ses efforts tendent à maintenir les descendants d’Adam dans cet état de révolte. Pour désintégrer ses œuvres, il faudra apporter le salut à l’humanité.

Aussi, le Seigneur Lui-même avait déclaré : « Le Fils de l’homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu » (Luc 19. 10) ; «Dieu a envoyé Son Fils dans le monde pour sauver le monde » (Jean 3. 17). De toutes les missions dont II était chargé, celle-ci était la plus importante, celle qui englobait toutes les autres.

Le tableau suivant nous montre comment Jésus détruit des œuvres du diable.

***Rom. 8. 34 - Héb.* 7. *25.***

Jésus intercède

***Jean 8. 40 —*** Dit la vérité  
***Jean 8. 36 —*** Affranchit  
***Jean 5.21, 1 Cor. 15. 22, 45.***Vivifie

***Jean 14. 6 —*** Est la vérité

***Héb. 7.26 —*** Est élevé  
au-dessus des cicux

Le diable accuse Est menteur Asservit

Est meurtrier

Est le père du mensonge

Est précipité du ciel

***Apoc. 12.10***

***Jean 8. 44***

***Héb. 2.15***

***Jean 8. 44***

***Jean 8. 44***

***Apoc. 12. 9, 10***

**1 .C\*1 \* \* \* 5 <lualre roots suffisent pour caractériser l’influence effroyable du Ma­**

**lin qui suggère à l’homme des pensées mauvaises, le pousse à la révolte contre**

**Dieu et lui fait croire qu’il deviendra son propre maître. Le malheureux ne**

**voit pas d’où lui vient l’attrait pour le mal, ne s’aperçoit pas qu’il est un mi­sérable. esclave. L’apôtre démasque l'insinuant adversaire et révèle quelle est la vraie cause du péché : « celui qui le commet devient un fils du démon. »**

**Ainsi . < nous sommes mis en garde contre cette conception superficielle qui ne voit dans le péché qu’un produit de la faiblesse humaine, un résultat fatal de notre participation au monde sensible > (Néander o. c. ad loc.).**

**3. 9**

**151**

***Héb. 2. 11 —* Est notre Frère  
*Héb. 7. 26 —* Est saint**

***Héb. 2. 18 —* Secourt ceux  
qui sont tentés**

***Matth. 28. 18* — Est le**

**Tout-Puissant**

***Jean 8. 12 —* Est la  
lumière**

**Est notre ennemi Pèche dès le commencement Est le tentateur**

**Prince de ce monde**

**Est les ténèbres**

***1 Pi. 5. 8***

***1 Jean 3. 8***

***Matth. 4. 1, 3***

**1 Thess. 3 5**

***Jn. 14. 30. 16. 11***

***Ad. 26. 18***

1. **QUICONQUE EST NE DE DIEU NE COMMET PAS DE PÉCHÉ, PARCE QUE SA SEMENCE DEMEURE EN LUI, ET IL NE PEUT PÊ­CHER, PARCE QU’IL EST NÉ DE DIEU.**

Ce verset est certainement le plus difficile de toute la péricopc. Jean reprend et renforce la vérité exprimée au verset 6 (cf. commentaire). Il le fait en termes « exorbi­tants » qui nous obligent à serrer de très près le sens exact de chaque mot. « La Bible », a-t-on dit avec raison, « est le meilleur commentaire de la Bible ». Donc le devoir de l’exégète est de bien le consulter, c’est ce que nous allons essayer de faire pour élucider ce passage à première vue insoluble.

*Quiconque est né de Dieu* 1S, cf. Jean 1. 13 ; 3. 3, 5 et surtout 8 où nous avons, comme ici, le verbe au « participe passif parfait, il suppose que la régénération divine fait toujours sentir son effet » 13 14. Donc, l’apôtre envisage ici l’état du chrétien non pas seulement au moment de sa con­version, mais dans le cours de sa vie, s’il persiste, avec la grâce divine, dans la bonne voie où il s’est engagé. Toute­fois, sa volonté flottante et mobile se laisse séduire par l’attrait de la tentation et risque toujours de se dérober à l’impulsion divine. Il rétrograde, suit les penchants de sa nature corrompue au lieu de se mettre, jour après jour, au bénéfice de cette régénération qui l’a arraché à sa vie

**13 Pour la pensée, cf. ▼. 6. Deux légères différences existent, à la vérité entre ces versets, mais n'en altèrent nullement l'harmonie ; car < quiconque demeure en Lui » est synonyme de « Quiconque est né de Dieu ». Quant à < ne pèche point » c’est évidemment la meme chose que « ne fait pas le péché ». Pour « est né de Dieu », cf. 2. 29.**

**14 Bonsirven. O. c. ad loc.**

**152**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

passée et a fait de lui un homme nouveau. On retrouve le même contraste Jean *3.* 6 : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l’Esprit est esprit. » Deux humanités s’opposent l’une à l’autre, on pourrait même dire « deux puissances se disputent » chaque individu, comme le dé­montre Paul dans Romains 7. L’hérédité, loi inflexible, comme toutes les lois, régit le monde animé. La chair ne peut engendrer l’esprit. Livrée à elle-même, notre huma­nité descend toujours plus sur la pente qui la conduit à l’abîme. Heureusement, « ce qui est impossible aux hom­mes est possible à Dieu» (Luc 18.27). Il intervient et engendre une créature nouvelle. « Si quelqu’un est dans le Christ, il est une nouvelle création, les choses vieilles sont passées, voici elles sont devenues nouvelles » (2 Cor. 5. 17).

*Ne commet pas le péché,* littéralement « ne fait pas le péché » (cf. verset 6 comm.). L’auteur insiste sur « péché » mis en tête de la phrase. Il y a certes une nuance, mais il serait téméraire d’y chercher la solution du problème, comme s’il voulait dire que celui qui est né de Dieu ne donne pas. au péché d’existence propre. La vraie explica­tion est fournie dans les paroles qui suivent immédiate­ment.

*Parce que sa semence demeure en lui.* Seul passage du Nouveau Testament où ce substantif soit appliqué à Dieu, cf. 1 Pi. 1. 23, qui emploie un synonyme. L’élément vital que Dieu a donné continue à être le principe qui règle la croissance du croyant. L’enfant de Dieu reste enfant de Dieu, aussi longtemps que la communion avec son Père est réelle.

*Et il ne peut pécher.* Voilà le problème posé dans toute son ampleur. On s’est efforcé de le résoudre en renversant les termes comme s’il y avait « il peut ne pas pécher », ce qui serait déjà une très grande grâce, mais ce n’est pas ce que Jean a écrit.

Les perfectionnistes invoquent ce texte, sans tenir compte des passages nombreux où l’Ecriture montre la culpabilité des régénérés eux-mêmes. Certains partisans de cette théorie la soutiennent par ce raisonnement : < Il est

**3. 9**

**153**

possible de vivre quelques minutes sans pécher. Il n'y a donc aucune raison pour qu’elles ne forment pas une chaîne continue qui se prolonge pendant toute l'existence. » Cette manière de faire intervenir les mathématiques dans le domaine spirituel en méconnaît de fond en comble la nature. L’apôtre, d’ailleurs, prescrit l’attitude à observer « si l’on voit un frère (donc un croyant) commettre un péché qui ne conduit pas à la mort » (5. 16).

D’autres, surtout depuis la convention de Brighton, insistent sur le devoir d’accepter la sanctification par la foi, comme les Réformateurs avaient mis en pleine lumière la doctrine de la justification par la foi. Fort bien, mais la sanctification n’est pas encore la sainteté décrite ici (cf. 3. 2 comm.). Que penserait-on d’un alpiniste qui identifierait le chemin à parcourir avec le sommet ?

Saint Ignace affirmait : « Les charnels sont incapables d’opérations spirituelles, comme les spirituels des actions charnelles. » Saint Augustin, après avoir longuement re­tourné les apparentes contradictions que, sur ce point, l’épître présente, conclut en disant qu’il s’agit des péchés contre la charité, qui contiennent tous les autres ; « le vrai chrétien se tient à la charité, qui exclut tous les péchés et qui distingue les fils de Dieu des fils du diable » (Bonsir- ven, ad. loc.).

Certes, « l’amour est l’accomplissement de la loi » (Rom. 13. 10), mais, comme nous l’avons vu en méditant le verset 4, il y a des péchés qui ne tombent pas sous le coup de la loi, même pas sous celle de Moïse qui est invo­quée ici. Quant à Ignace, les contrastes existant entre les chrétiens et les gentils lui ont fait méconnaître le fait qu’aucun homme n’est complètement charnel, ni entière­ment spirituel. Seul le Christ a réalisé la perfection et, de même, seul celui que l’Ecriture appelle « l’homme de pé­ché » (2 Thess. 2.‘3) réalisera une perversité totale.

Peut-être faut-il penser à un idéal inaccessible ici-bas, mais que nous réaliserons dans l’au-delà. Tout le dévelop­pement qui nous embarrasse dépendrait alors de la vérité présentée 3. 2 : « nous lui serons semblables » (cf. comm.).

**154**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

Nous aurions, pour combattre notre paresse, un aiguillon analogue à celui que les Israélites trouvaient dans cet ordre de la Loi : « Vous serez saints, car je suis saint » (Lév. 11.44), ou dans celui du Christ à Ses disciples : « Soyez donc, vous, parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matth. 5. 48), mais la fin du verset exclut cette hypothèse.

Quelle est alors l’issue d’une telle impasse ?

On peut insister sur le verbe « pécher » et lui donner ici un sens particulier, par exemple, celui de pécher délibé­rément. Significatif à cet égard est ce texte étrange que je traduis littéralement :

« Parlez la vérité chacun avec son prochain, parce que nous sommes les membres les uns des autres. Mettez-vous en colère et ne péchez point, que le soleil ne se couche pas sur votre irritation » (Eph. 4. 25, 26). De toute évidence, pécher signifie ici persévérer dans un tort reconnu comme tel, mais auquel, par faiblesse ou par fausse honte, on ne renonce pas. Soulignons le début du verset 27 « ni ne don­nez occasion au diable » en vous enferrant dans une pre­mière faute qui, par votre endurcissement, permettrait au séducteur de la transformer en péché délibéré 15.

En outre, le Christ autorise à identifier le péché avec l’incrédulité par cette parole : « Quand le Saint-Esprit sera venu, Il convaincra le monde de péché... parce qu’ils n’ont pas cru en moi » (Jean 16. 8), et de l’envisager comme le doute volontaire et intéressé, en se rappelant que « la cause du jugement c’est que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 3. 19). Au lieu de haïr le péché, ils s’y cramponnent, ils ne veulent pas s’en séparer, ils s’y complaisent et, pour mieux se tromper eux-mêmes et du­per les autres, « ils haïssent la lumière et ne viennent point à la lumière, de peur que leurs œuvres ne soient manifes­tées » (Jean 3. 20).

**18 Remarquable, aussi, est le premier mot du verset 26 où l’apôtre semble donner un ordre « Mettez-vous en colère >. Dans le texte, en effet, ne se trouve aucune restriction comme « au cas où, si, quand ».**

**3. 9**

**155**

Ces hypothèses, loin de s’exclure l’une l’autre, se com­plètent, au contraire, et permettent d’entrevoir comment écarter le scandale que donnent au monde, par leurs actes, comme par leurs paroles, tant de chrétiens sincères et fon­cièrement pieux.

En revanche, on dénature la pensée de Paul : « Si ce que moi je ne veux pas, je le fais, ce n’est plus moi qui l’accomplis, mais le péché habitant en moi » (Rom. 7. 20), lorsqu’on justifie les actes les plus répréhensibles, sous prétexte que seul le vieil homme en est responsable. Cette exégèse se condamne elle-même.

Pour trouver la solution du problème, nous semble-t-il, il suffit de rechercher quelle est la véritable pensée de l’apôtre des gentils, en la replaçant dans son contexte où il décrit le combat entre le vieil homme et l’homme régé­néré. Ce dernier ne pèche pas et ne peut pécher, parce qu’il prend plaisir à la loi de Dieu (Rom. 7. 22), et c’est également ce qu’enseigne Jean quand il conclut, en reve­nant sur l’idée proclamée au début du verset :

*Parce quil est né de Dieu,* littéralement « de Dieu il est né ». L’ordre des mots est donc renversé. L’accent est mis ici sur l’origine divine de la régénération. Nous allons voir l’importance de cette remarque, à première vue, insi­gnifiante. Le verbe implique la répétition d’une influence ainsi acquise et justifie ce que nous venons de dire sur le caractère du péché envisagé comme une persévérance dans le mal. Le vieil homme, bien qu’il soit crucifié avec le Christ, n’est pas entièrement mort, et la sanctification con­siste à consentir de tout l’être à son anéantissement.

Le fidèle, surpris par l’adversaire, se repent, implore le pardon pour être, en retour, réintégré par son Père céleste, dans sa dignité d’enfant de Dieu, car « Jean n’en­seigne pas seulement avec quelle efficace Dieu besogne en l’homme pour une fois ; mais affirme clairement que le Saint-Esprit poursuit sa grâce en nous jusqu’à la fin, en sorte qu’avec la nouveauté de vie il y a une persévérance ferme et constante » 18 (cf. Jean 1. 12, 13).

**11 Calvin. O. c. ad loc.**

**156**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

1. **EN CECI LES ENFANTS DE DIEU SONT MANIFESTÉS ET LES ENFANTS DU DIABLE. QUICONQUE NE PRATIQUE PAS LA JUSTICE N’EST PAS DE DIEU, ET CELUI QUI N’AIME PAS SON FRÈRE.**

*En ceci* (cf. 2. 3 commentaire).

«Les enfants de Dieu sont manifestés», cf 1.2 où la construction est légèrement différente. La pensée reste identique. Dans un cas, le Christ invisible a été manifesté par Son incarnation, dans l’autre, ce sont les actes des enfants de Dieu qui révèlent ce qui était caché à tous les regards, sans méprise possible. Le mot important, mis en tête est «manifesté » (cf. Marc 4. 22 ; 1 Cor. IL 19). Seu­les les actions révèlent le vrai caractère des hommes ; les intentions, les mobiles, les pensées restent ignorées. On pourrait rapprocher ce texte de Jacques 2. 18 : « Montre- moi ta foi sans les œuvres, et moi je te montrerai ma foi par mes œuvres », et encore « La foi, si elle n’a pas les œuvres, est morte » (17) car « le fruit et l’effet de l’adop­tion divine se montrent toujours en la vie » 17.

*Et les enfants du diable* (cf. 3. 8 ; Jean 8. 44 ; Act. 13. 10, voir encore Matth. 23. 15 ; Eph. 2. 3 ; 2 Pi. 2. 14). Dans le texte, les deux classes sont mises côte à côte, ce qui rend le contraste encore plus frappant. Il ne faut se faire aucune illusion, une troisième catégorie n’existe pas, si variées que soient les différences entre les hommes, tous se rangent en « fils de Dieu » ou « fils du diable ». Celui qui n’appartient pas à l’une, se place lui-même dans l’autre (cf. Matth. 18. 38).

*Quiconque ne pratique pas la justice ri est pas de Dieu* (cf. 2. 29 comm. 3. 7, 9). Ce premier verdict nous permet­tra de distinguer les enfants de Dieu d’avec les enfants du diable.

*Et celui qui riaime pas son frère* (cf. par contraste 2. 10 ; Jean 13. 35). La sentence « n’est pas de Dieu » est sous-entendue. La forme abrupte risque de surprendre, mais c’est justement pour cela que l’auteur s’en est servi, afin d’attirer l’attention sur cette vérité. Les Grecs em-

**17 Calvin. O. c. ad loc.**

**3. 11**

**157**

ploient deux mots pour « aimer ». Celui qui se trouve ici « exprime un amour actif et réalisateur » 18.

Pour le terme de « frère », cf. 2. 9 comm. et Matth. 23. 8.

« Justice et amour. » Il ne faudrait pas considérer ces deux notions comme indépendantes l’une de l’autre, bien au contraire. « L’amour est l’accomplissement de la loi » (Rom. 13. 10) dans le domaine social comme dans les rap­ports personnels entre chrétiens ; celui dont l’amour inspire les actes et pénètre la justice peut être certain que Dieu bénira son travail puisqu’il est fait selon Lui.

1. **PARCE QUE VOICI QUEL EST LE MESSAGE QUE VOUS AVEZ ENTENDU DÈS LE COMMENCEMENT, QUE NOUS NOUS AI­MIONS LES UNS LES AUTRES.**

*Parce que.* Le second critère du verset précédent va être justifié par une vérité fondamentale entendue dès le commencement.

*Voici quel est le message.* Cf. 1.5, où nous avons une vérité doctrinale, ici un enseignement moral. Le substantif ainsi traduit est, en grec, d’une très grande richesse 19.

*Que vous avez entendu dès le commencement.* L’apôtre fait allusion aux premiers temps qui ont suivi la conver­sion de ses lecteurs, exactement comme 2. 7 (cf. comm.). Il leur rappelle le témoignage qui a transformé leur vie. Il les exhorte ainsi non seulement à repasser dans leur cœur le souvenir de ces moments inoubliables, mais à demeurer fidèles aux enseignements reçus alors.

Ce message vise un but précis, la conjonction traduite par « que » signifie, en effet, « afin que ». Toute vérité doit être mise en pratique, sous peine de rester stérile où même d’entraîner des conséquences désastreuses. En de­meurant purement intellectuelle, elle égare celui qui en est la victime et son entourage.

**11 Spicq. *Notes d’exégèse johannique* dans *Revue biblique,* juillet 1955, P- 358-**

**II a pour racine le verbe « annoncer ». Il appartient à la même famille que « messager » d’où on a fait le mot « ange ». Combiné avec la particule qui signifie « bien » il est transcrit en français par « évangile ».**

**158 PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

*Nous nous aimions les uns les autres* (cf. Jean 13. 34, 35). Notez le passage abrupt de la seconde personne du pluriel « vous avez entendu » à la première. Il est néces­saire d’insister sur le caractère individuel du message et Jean vient de le faire, mais il ne faut pas en oublier la portée universelle, car il est destiné à transformer tous les hommes sans exclure personne, sauf ceux qui persévèrent volontairement dans leur incrédulité.

1. **NON COMME CAIN, QUI ÉTAIT DU MALIN ET QUI TUA SON FRÈRE. ET POURQUOI LE TUA-T-IL ? PARCE QUE SES ŒUVRES ÉTAIENT MAUVAISES, MAIS CELLES DE SON FRÈRE, JUSTES.**

« Où l’amour fait défaut, là règne l’égoïsme, dont le propre est de poser partout, comme centre, le moi et de supporter avec impatience tout ce qui pourrait lui faire obstacle ; il ne souffre point de rival ; dès qu’il en rencon­tre, l’égoïsme se transforme en haine, et la haine elle- même, quand elle arrive à son entier développement, pro­duit la mort » 20.

*Non comme Caïn,* nommé seulement encore dans le Nouveau Testament Héb. 11.4 et Jude 11. «Au premier abord, il semble étrange et paradoxal que Jean sente le besoin d’invoquer la sinistre figure du meurtrier d’Abel... Il n’y a pourtant, là, aucune exagération... Il est profondé­ment vrai que sans amour véritable, l’homme est capable des actes... les plus sanguinaires » 21. Un effrayant exem­ple historique illustre la pensée. Fournit-il la preuve que les destinataires étaient des judéo-chrétiens ? Comme ce passage constitue l’unique référence à l’Ancien Testament contenue dans l’épître, il semble, au contraire, qu’elle était adressée à des pagano-chrétiens.

*Qui était du Malin.* Le terme grec mis au cas où il se trouve ici peut signifier également « le mal ». C’est la même incertitude que Matth. 6. 13 rendu par « délivre- nous du mal » ou par « délivre-nous du Malin » (cf. Jean 17. 15 où les deux traductions sont également possibles ;

**wNéander. O. c. ad loc.**

**W. H. Guiton. O. c. ad loc.**

**3. 12**

**159**

cf. 2. 13 comm.). C’est la seule fois dans la Bible qu’un tel jugement est porté contre le premier meurtrier. La jalousie, certes a provoqué cet assassinat, mais elle-même était inspirée par « l’homicide dès le commencement » (Jean 8. 44). Jean le signale avant d’aller plus loin, afin de mettre en garde contre l’instigateur de toutes les pen­sées, paroles et actes pervers.

*Et qui tua.* « Par opposition à « était » qui indique un état, « tua » désigne un acte ; ce verbe, dans les LXX est employé au sens «d’immoler, d’égorger » (Lév. 1.5, 11), et à propos de meurtres violents (2 Rois 10. 7). Il ne se trouve pas dans le Nouveau Testament en dehors d’ici et dans l’Apocalypse » 22.

*Son frère* est pris dans son sens naturel, issu du même père terrestre. Toutefois, si le crime de Caïn revêt, de ce fait, un aspect plus odieux, il ne faut pas oublier que, grâce au Christ, les fidèles sont considérés par Dieu comme membres d’une même famille spirituelle (Matth. 23. 8).

*Et pourquoi le tua-t-il ?* Question destinée à faire réflé­chir. Une vérité qu’on a découverte soi-même reste bien mieux gravée dans le cœur, la conscience et l’esprit que si elle est transmise du dehors. D’après le récit de la Genèse (4. 3 à 8) plusieurs hypothèses sont possibles :

« Par jalousie. » C’est celle qui ressort le mieux du texte. « Tout mouvement de jalousie est le germe d’un homicide et la main est prête à frapper quand le cœur est rempli de jalousie. »

« Parce qu’il était irrité d’avoir encouru les reproches de l’Eternel ? » Ces deux réponses sont inspirées visible­ment par les faits eux-mêmes. Elles ne pénètrent pas au fond du problème, ni dans les sentiments du cœur. Comme Dieu seul les connaît, Il les a révélés aux auteurs inspirés de Sa Parole.

*Parce que ses œuvres étaient mauvaises, mais celles de son frère justes.* Livrés à nous-mêmes, nous serions incapa­bles de discerner la raison d’un tel jugement. L’Eternel avait agréé l’offrande d’Abel et n’avait pas accepté la

**M Chaîne. O. c. ad loc.**

**160**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

sienne. Pourtant l’un et l’autre offraient les prémices de leur travail. En quoi le sacrifice d’Abel était-il meilleur ? Rien, en apparence, ne permet de le découvrir. Il semble­rait même que Caïn aurait dû être préféré à son frère, puisque c’est lui qui prit l’initiative d’offrir un don à l’Eternel. Mais en regardant de plus près le texte de la Genèse (4. 3 à 5), nous trouvons la solution. Nous lisons, en effet, qu’il apporta à Dieu les fruits de la terre, tan­dis qu’Abel présenta les premiers-nés de son troupeau. Si nous considérons les prescriptions de la Loi et les coutu­mes de tous les peuples, nous verrons que toute expiation devait être sanglante, doctrine qui, dans l’épître aux Hé­breux, est résumée par cette formule lapidaire : « Sans effusion de sang, il n’y a pas de pardon » (Héb. 9. 22). Nous avons donc, dans l’attitude de Caïn, une première violation de la révélation primitive qui, seule, explique la pratique universelle des sacrifices sanglants 23.

Voilà pourquoi, sans doute, Jude met sur le même plan Caïn avec Balaam et Coré. Ces exemples terrifiants mon­trent à quel point le croyant doit prendre garde de ne pas s’écarter, si peu que ce soit, de la ligne droite, car les con­séquences d’une faute, considérée par lui comme légère, risquent de l’entraîner sur une pente fatale.

Aucun rapport ne semble exister entre ce qui précède et le verset suivant. Toutefois, après ce rappel à un loin­tain passé, l’écrivain sacré se tourne vers ses lecteurs et leur montre que les mêmes sentiments qui ont inspiré l’hostilité de Caïn contre son frère agissent dans les cœurs de leurs contemporains (cf. 1 Pi. 4. 4).

13. et ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous **HAIT.**

*Et ne vous étonnez pas si le monde vous hait* (cf. Marc 15. 44 ; Jean 3. 7 ; 5. 28). La haine du monde dont souf­frent les chrétiens risque, en effet, d’être pour eux, un

**\*\* Sanj doute, Caïn .n’a pu violer la loi mosaïque, qui a été promulguée des siècles plus tard, mais il a enfreint la révélation faite à Adam et dont la Loi était l’écho.**

**3. 13**

**161**

sujet de surprise, car dans la mesure où ils sont fidèles à leur mission, ils devraient, au contraire, être les objets de son amour, puisque tout en eux est aimable. Il suffit, pour s’en rendre compte, de songer à quelques ordres don­nés aux croyants par la Parole de Dieu : « Que votre dou­ceur soit connue de tous les hommes » (Phil. 4. 5). « Au­tant qu’il dépend de vous, soyez en paix avec tout le monde » (Rom. 12. 18). « Ne vous vengez pas vous-mêmes, bien-aimés, mais si ton ennemi a faim, donne-lui à man­ger, s’il a soif, donne-lui à boire » (Rom. 12. 19, 20).

Cet étonnement, toutefois, semble bien inconsidéré, car le Christ avait prévenu Ses disciples : « Vous serez haïs de tous, à cause de mon nom » (Matth. 10. 22). « Si le monde vous hait, sachez qu’il m’a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui, mais parce que vous n’êtes pas du monde, mais que je vous ai choi­sis, moi, hors du monde, pour cela, le monde vous hait » (Jean 15. 18, 19). Comme ces dernières paroles ont été conservées par Jean, dans son évangile, il est vraisembla­ble qu’il les avait enseignées à ses disciples.

Au moment où l’apôtre adresse à ses lecteurs cet aver­tissement, il veut aussi leur témoigner tout son amour, et il les appelle du doux nom de « frères ». Ceci doit être souligné, car c’est la seule fois, dans toute l’épître, qu’il leur donne ce titre 24.

Cette haine du monde explique pourquoi tant de fidè­les n’élèvent jamais la voix en faveur du christianisme et se contentent de lui rendre témoignage par leurs actes, et encore, il ne faut pas que cette affirmation tacite de leur foi les mette en conflit avec leur entourage. Ils s’efforce­ront donc de s’adapter, dans la mesure du possible, à leur milieu, en évitant avec soin tout ce qui risquerait de les compromettre. Parfois même, ils essaient de justifier une telle attitude par des sophismes dont ils seraient les pre­miers à reconnaître l’inanité dans la bouche d’autrui : « Il faut bien hurler avec les loups. » « On ne prend pas des

**M Dans certains manuscrits, on trouve ce terme 2. 7, mais cette leçon n’est pas appuyée par les autorités les plus anciennes.**

**162**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

mouches avec du vinaigre. » « Il faut marcher avec son temps. » Ils édulcorent le christianisme afin, en définitive, d’éviter d’être haïs par le monde, oubliant la parole du Seigneur Matth. 5. 11 : «Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudiront, vous persécuteront et diront toute sorte de mal contre vous, à cause de Moi. Réjouissez- vous alors et tressaillez de joie. »

1. **NOUS, NOUS SAVONS QUE NOUS SOMMES PASSES DE LA MORT À LA VIE, PARCE QUE NOUS AIMONS LES FRÈRES. CELUI QUI N’AIME PAS DEMEURE DANS LA MORT.**

*Nous* mis en tête de la phrase, établit un contraste vio­lent entre le monde d’une part, et ceux au nom desquels Jean écrit, de l’autre. Il n’y a .pas « mais » car l’opposition est suffisamment marquée. Aux erreurs du monde, aux incertitudes des destinataires, s’oppose une certitude iné­branlable, une science aux fondements solides, capables de résister aux assauts les plus furieux.

Nous *savons,* cf. 3. 2 comm.

*Que nous sommes passés de la mort à la vie* (cf. Jean 5. 24). Le mot traduit par « passer » fait image en grec. Il signifie étymologiquement « marcher en changeant de milieu ». Celui qu’on quitte, c’est la mort, terme qui, dans le langage vulgaire, risque de prêter à équivoque. On désigne, généralement, ainsi la fin de l’existence terres­tre, le roi des épouvantements, qui arrête toute activité et transforme le corps en cadavre. L’Ecriture l’emploie dans ce sens (Act. 2. 24 ; Rom. 5. 12 ; 1 Cor. 15. 21 ; 2 Cor. 4. 12 ; 2 Tim. 1. 10 ; Héb. 2. 14), mais il en revêt un autre, plus redoutable, bien que moins spectaculaire, c’est la séparation d’avec Dieu (Eph. 2. 1). Les hommes peuvent en être les victimes, tout en ayant les apparences de la vie (Apoc. 3. 1).

Il ressort de notre passage, comme de Jean 5. 24 que, par nature, tous les hommes sont plongés dans la révolte contre le Tout-Puissant : « Nous étions tous des enfants de colère comme les autres » (Eph. 2. 3).

**3. 14**

**163**

La préposition « de » ajoute encore à l’énergie de la phrase ; elle signifie, en première ligne, « hors de » et on pourrait paraphraser sans faire violence au texte : « Nous avons été arrachés au milieu où nous périssions pour être transportés dans celui de la vie, où désormais, nous mar­chons. » La préposition traduite par « à » renforce la pen­sée, car elle est employée uniquement quand il s’agit d’un changement d’état ou de milieu.

« Vie » opposé à « mort » est pris dans le sens le plus plein, « la communion avec Dieu, cause de notre filia­tion » M, celle où l’on entre en vertu d’une grâce divine, acceptée personnellement et qui commence dès ici-bas. Le Christ nous en offre un commentaire divin « Celui qui croit en moi *a* la vie éternelle » (Jean 6. 47). Il n’y a pas « aura » mais *a.*

*Parce que nous aimons les frères* (cf. 2. 7, 10 ; 3. 11 comm.). C’est un critère moral où ceux qui se berçaient de fausses illusions pouvaient s’apercevoir infailliblement si, oui ou non, leur caractère avait été transformé par l’Evan­gile, dans le cas particulier, s’ils étaient passés de la mort à la vie.

L’apôtre ne donne pas un ordre, mais constate pure­ment et simplement ce qui, alors, constituait la vie com­munautaire de l’Eglise. « Ce serait mal inférer, qui vou­drait conclure de là qu’on acquiert la vie par charité : vu qu’elle ne précède pas, mais vient après » 26. L’amour actif est un signe de vie, mais pas le fondement qui donne la vie (Luc 7. 47).

Le cœur naturel ignore l’amour dépourvu d’égoïsme, tel que le définit Paul : « Que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d’autrui » (1 Cor. 10. 24), témoin, l’adage courant : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ».

Même en un temps où les Gentils s’extasiaient sur les rapports fraternels qui unissaient les chrétiens, ces senti-

**M Chaîne. O. c. ad loc.**

**\*• Calvin. O. c. ad loc.**

**164 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

ments devaient être continuellement entretenus. Il suffit, pour s’en rendre compte, de lire les passages où les apôtres ont insisté sur ce devoir : « Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer les uns les autres » (Rom. 13. 8). « Obser­vons-nous les uns les autres, pour arriver au paroxysme de la charité et des bonnes œuvres » (Héb. 10. 23). « Si un frère ou une sœur sont nus et manquent de la nourriture quotidienne et que quelqu’un d’entre vous leur dise : « Allez en paix, chauffez-vous et mangez, et que vous ne leur donniez pas ce qui est nécessaire pour les corps, à quoi cela leur sert-il ? » (Ja. 2. 16). « Aimez-vous les uns les autres d’un cœur sincère, sans hypocrisie » (1 Pi. 1. 22). « Que la miséricorde, la paix et l’amour soient accomplis en vous » (Jude 2). Avant eux, le Christ avait déclaré : « A ceci tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l’amour les uns pour les autres » (Jean 18. 35). « Ce n’est pas par des formules, c’est par la vie, par l’amour que le chrétien se distingue de celui qui ne l’est pas. Seulement, il ne faut pas oublier que, dans la pensée de Jean, l’amour ne peut procéder que de la foi en l’amour rédempteur de Dieu, manifesté en Christ »27. En effet, « vivre de la vie de Dieu, c’est vivre de l’amour de Dieu, donc en témoigner sans cesse » 28 dans les rapports que les fidèles entretiennent avec leurs frères. L’attitude contraire va être maintenant considérée pour renforcer ce qui pré­cède.

*Celui qui n'aime pas demeure dans la mortM.*

Il avait donc commencé par y être. Tout homme, par nature, est dans la mort. Il semble inouï de la préférer à la vie. Pourtant c’est l’attitude de la grande majorité des humains. Ils aiment mieux rester dans la mort, car, pour en sortir, il faudrait renoncer à leur moi, ce moi qui

1. **Néander. O. c. ad loc.**
2. **Maurice Ray. O. c.**
3. **Certains manuscrits ajoutent ces mots tirés du contexte : < son frère». „ tc Ç.??.’ | n quc f°rtcmcnl appuyée, nous semble devoir être rejetée, car**

**elle affaiblit la pensée générale. Le jugement est porté contre celui qui est dépourvu d’amour, non seulement envers les frères et envers les autres hom­mes, mais encore envers Dieu.**

**3. 15**

**165**

concentre sur lui toutes leurs pensées, qui leur fait haïr ce qui s’oppose à son bien-être. Ils montrent ainsi, sans le vouloir, la justesse de la parole du Christ : « Celui qui voudra sauver sa vie, la perdra » (Matth. 16. 25).

1. **QUICONQUE HAIT SON FRÈRE EST UN MEURTRIER. ET VOUS SAVEZ QUE TOUT MEURTRIER N’A PAS LA VIE ÉTERNELLE DEMEURANT EN LUI.**

*Quiconque hait son frère est un meurtrier.* Les fidèles sont placés en face d’une terrible réalité. L’apôtre, comme l’avait dit Jésus-Christ (Matth. 5.21, 22) leur révèle la véritable portée de la haine et leur enlève ainsi toute excuse à la tolérer.

« Meurtrier » ne se trouve qu’ici et Jean 8. 44 où il caractérise le diable. Ce rapprochement montre bien la véritable nature de la haine. Elle vient du démon et incarne ce sinistre personnage dans le cœur. Il avait dit (v. 10) que « Celui qui n’aime pas son frère est du diable ». Il montre ici où mène le manque d’amour.

*Et vous savez,* cf. 3. 5 comm.

*Que tout meurtrier ria pas la vie éternelle demeurant en lui* (cf. Jean 6. 53). Par contraste, chaque mot mani­feste la splendeur de la vie que Dieu donne. Elle est éter­nelle, elle appartient personnellement à tous ceux qui l’ont reçue dans leur cœur, elle y demeure d’une façon inamovi­ble.

Le terme « homicide », comme nous venons de le voir, est uniquement employé par Jean, mais le crime ainsi stig­matisé est mentionné, avec d’autres, Rom. 1. 29 et ail­leurs : « Si tu commets un meurtre, tu deviens transgres­seur de la Loi » (Ja. 2. 11) ; « Que personne d’entre vous ne souffre comme meurtrier » (1 Pi. 4. 15).

Celui qui tue, non seulement supprime l’existence tem­porelle d’un autre, mais il détruit, autant que cela dépend de lui, sa propre vie éternelle. Avertissement solennel, car l’indifférence à l’égard du prochain conduit infaillible­ment à la haine. « Il y a dans chaque indifférent, l’étoffe

**166**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

d’un ennemi, étoffe qui attend l’occasion de se dérou­ler » so. « L’indifférence dans une âme, ce n’est pas la ma­ladie, c’est la mort vivante » S1.

Le seul moyen de ne pas haïr, c’est d’aimer.

**MA. Vinet. *Premières méditations évangéliques,* p. 358.**

**81 ibid. 362.**

*c)* MODÈLE, SUBSTANCE ET FRUITS DE L’AMOUR

**3. 16-24**

1. **A CECI NOUS AVONS CONNU L’AMOUR, C’EST QU’IL A DONNE SA VIE POUR NOUS ; ET NOUS, NOUS DEVONS DON­NER NOS VIES POUR LES FRÈRES.**

Echo incontestable de l’ordre du Seigneur aux onze : « C’est ici mon commandement, c’est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. Nul n’a de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean 15. 12, 13).

*A ceci* cf. 2. 3 comm. Ici, pourtant, il nous ouvre d’au­tres perspectives. Au lieu d’une preuve pratique comme 2. 3, 5 ; 3. 10, l’apôtre en présente une d’ordre doctrinal. Il nous indique un moyen de connaître l’inconnaissable, selon le témoignage de Paul (Eph. 3. 19).

*Nous avons connu l’amour.* « Il ne faut pas confondre l’amour dont parle ici l’apôtre, avec l’amour tel que les hommes le comprennent et le pratiquent. L’amour humain est superficiel, vite ébranlé, entaché de toutes sortes de sentiments égoïstes ou orgueilleux... Mais l’amour qui vient de Dieu est semblable au Sien, il est profond, dura­ble, pur, désintéressé, prompt au sacrifice, fait de compas­sion et de long support » 1. Quoiqu’il ne soit pas caracté­risé dans notre passage, le contexte montre clairement où s’en trouve la source, c’est le Christ, considéré dans la suite du verset :

*C’est qu’il a donné Sa vie pour nous.* C’est sur cette base seule que repose notre certitude et cette preuve suf­fit. Au verset précédent, le fruit de la haine était caracté­

**1 W. H. Guiton. O. c. ad loc.**

**168**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

risé. Jean y oppose celui de l’amour. Le meurtrier ôte la vie, Jésus-Christ donne la Sienne.

Relevons encore les termes employés. Le verbe traduit far « donner » signifie en premier lieu, « placer, mettre ».

1 y a également 3 substantifs grecs qui correspondent au français «vie» (cf. 2. 16 comm.). L’un est souvent rendu par « âme ». Nous le lisons ici, et de même Jean 10. 11 ; 15. 13 entre autres. On pourrait donc traduire : « Il a placé Son âme pour nous », « Il place son âme pour ses brebis », « Nul n’a un plus grand amour que de placer son âme pour ses amis ». On a suggéré, en comparant avec Jean 13. 4 que nous avions dans ces passages, comme dans la réponse de Pierre « Je placerai mon âme pour toi » (Jean 13. 37), l’idée de «mettre volontairement une chose de côté ». Il nous semble plus conforme à la pensée de sous-entendre « sur l’autel » et d’y voir une allusion au sacrifice offert par le Christ. Ainsi ressort toute l’ampleur de cette parole sous la plume de l’écrivain sacré et dans l’esprit de ses lecteurs. Cette vérité nous est si familière que nous risquons de ne pas saisir son caractère surnatu­rel. La suite, où Fauteur en tire les conséquences prati­ques, nous permettra d’en mesurer toute la portée.

*Et nous, nous devons donner nos vies pour les frères.* La conjonction « et » signifie encore « aussi » ; « nous aussi, nous devons ». Soulignons l’insistance du pronom « nous » attirant l’attention de chacun sur la part person­nelle qu’il doit prendre à ce qui va être dit. Avant d’aller plus loin, remarquons encore le parallélisme parfait des deux membres du verset, quant à la forme ; littéralement, il y a « nous devons placer nos âmes pour les frères ». Toutefois, une différence capitale existe entre le sacrifice que l’apôtre demande et celui du Christ. Nous devons, cer­tes aimer nos frères jusqu’à offrir nos vies pour eux, mais cette offrande ne saurait être expiatoire, comme celle du Rédempteur.

« Nous devons. » C’est un devoir qui nous est prescrit, nous ne pouvons pas nous y soustraire, sous prétexte que. nous sommes libres de nous y conformer ou non ; savoir

**3. 17**

**169**

oblige, car après avoir été les objets indignes d’un si grand amour, le seul moyen de manifester notre reconnaissance est de laisser un amour semblable remplir nos cœurs et inspirer nos actes.

Au recul instinctif que nous éprouvons, nous pouvons réaliser quel abîme nous sépare du Christ. Volontairement, de Son plein gré, Il a donné, Lui, Sa vie, et quand nous sommes invités à suivre Son exemple, nous sommes épou­vantés. Ainsi notre lâcheté redonne du relief à la connais­sance d’une grâce dont nos cœurs ne ressentaient plus le prix infini.

La croix se trouve donc au centre de la doctrine et de la morale car, après nous avoir rachetés nous-mêmes, elle nous dicte notre attitude envers le prochain.

1. **MAIS CELUI QUI A LA VIE DU MONDE ET VOIT SON FRÈRE DANS LE BESOIN ET LUI FERMERAIT SES ENTRAILLES. COMMENT L'AMOUR DE DIEU DEMEURERAIT-IL EN LUI ?**

Nous avions été transportés sur des hauteurs sublimes, nous sommes ramenés bien bas, pensez-vous. Les circons­tances sont rares où nous avons l’occasion de nous sacrifier )our nos frères, et certains risqueraient d’en prendre pré­texte pour ne jamais leur venir en aide. Connaissant ce travers de la nature humaine, Jean montre par un exemple typique quelle ne doit pas être la conduite d’un vrai ’.royant, qui (cf. 2. 5) dispose des facilités offertes par les )iens de ce monde, en présence d’un déshérité de la for- une. Il serait coupable de prodiguer des conseils, sans tonner les moyens de les suivre (Ja. 2. 15, 16).

*Mais* revêt toute sa valeur et marque bien le contraste rappant entre les deux attitudes. D’une part, le dévoue- lent poussé jusqu’aux extrêmes limites, de l’autre une écheresse de cœur indigne même d’un mondain.

*Celui qui a la vie du monde* (cf. 2. 16 comm.). C’est le emier des trois substantifs traduits par « vie » qui est em- loyé : « moyens d’existence » est défini par les mots « du londe », ce qui en fait ressortir le côté temporaire cf. Luc 6.11, contraste frappant avec « vie éternelle » (cf. v. 15).

**170**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

*Et voit son frère dans le besoin.* Donc, il ne s’agit pas d’attendre sa requête. « Voit » est très énergique et souli­gne l’anomalie d’une telle conduite. Il signifie « contem­pler » et se retrouve, par exemple Jean 2. 23 ; Act. 4. 13 ; Héb. 7. 4. C’est de ce verbe que vient le substantif théâtre, donc l’endroit où l’on regarde attentivement, où l’on observe. Le sacrificateur et le Lévite de la parabole de Luc 10.31, 32 sont moins coupables que ne le serait un tel chrétien, car le texte grec le prouve, ils se sont contentés d’un regard furtif.

« Dans le besoin », littéralement : « ayant besoin ». L’indigence, la seule propriété du malheureux, contraste énergiquement avec les biens possédés par son frère.

*Et lui fermerait ses entrailles.* Le substantif ainsi tra­duit se retrouve 2 Cor. 7. 15 ; Phil. 1.8; 2. 1 ; Col. 3. 12. Ce dernier passage permet d’en saisir le sens exact. Les anciens considéraient « les entrailles » comme le siège de l’émotivité (Gen. 43. 30). Nous disons, nous, « le cœur ». Certaines locutions françaises ont gardé quelques restes de cette manière de voir (Littré en donne des exemples).

*Comment l’amour de Dieu demeurerait-il en lui ?* Cette indifférence démontre qu’un tel homme ne possède pas, en permanence, l’amour que Dieu donne, ni celui que l’on éprouve pour Lui, ni, surtout, celui dont le Père entoure Ses enfants. En effet, le fidèle en qui l’amour de Dieu demeure, aime son prochain, car c’est un feu qui réchauffe l’être tout entier et consume ce qui risquerait de s’y opposer.

A l’exemple fictif d’un homme impitoyable, l’auteur oppose une série d’ordres très précis auxquels il se soumet lui-même, les verbes sont à la première personne du plu­riel.

18. PETITS ENFANTS, N’AIMONS PAS EN PAROLES NI DE LA LANGUE, MAIS EN ŒUVRE ET EN VÉRITÉ.

*Petits enfants* cf. 2. 1 comm.

*N'aimons pas en paroles.* L’apôtre ne met pas en doute le caractère consolant d’un mot de sympathie qui, dans

**3. 18**

**171**

certaines circonstances peut inspirer plus de confiance et mieux ranimer le courage que le don qui l’accompagne. Il oppose la vérité au mensonge, l’apparence à la réalité.

Il fait allusion à ces longs conciliabules que provoque, encore aujourd’hui en Orient, une rencontre, même for­tuite, de deux connaissances. Un rite méticuleux existe que chacun observe, tout en réalisant la vanité des déclarations ainsi échangées. Toutefois, ceci n’enlèvera en rien à cet avertissement son caractère de règle générale à laquelle tous doivent se soumettre. Il condamne ces formules de politesse qui ne correspondent pas aux sentiments de celui qui les prononce et qu’il débite sans scrupule, sous pré­texte que personne ne s’y laisse prendre. Cet ordre est assez clair pour ne prêter le flanc à aucune équivoque, pourtant l’auteur y ajoute :

*Ni de la langue* cf. Ps. 12. 4, 5 ; 28. 3 ; 52. 4 ; 58. 5 ; 62. 5 ; 64. 4 ; 120. 2, 4 ; 140. 4. Ces passages, uniquement tirés des Psaumes — et on pourrait facilement prolonger cette liste — montrent combien cet ordre était nécessaire. L’orgueil, la flatterie et la duplicité également contraires à l’amour pour le prochain, y sont stigmatisés en termes d’une énergie virulente. Les images employées pour carac­tériser les méfaits de la langue atteignent le même but. Un rasoir affilé, une épée, des flèches acérées, des char­bons ardents, le fiel, un venin de vipère, voilà à quoi l’Ecriture sainte compare la langue, car elle aussi coupe, blesse, pourfend, brûle et empoisonne. Or, en ajoutant foi aux vaines protestations d’amitié si courantes, hélas, même parmi les chrétiens, il est aisé de se faire illusion à soi- même et de rassurer une conscience qui accuse de ne pas avoir pour le prochain les sentiments que Jésus éprouvait.

Après avoir défini le faux amour, l’écrivain sacré indi­que deux caractéristiques de l’amour authentique.

*Mais en œuvre et en vérité.* Ces quelques mots mon­trent bien la vanité de la conduite précédente où seuls s’affichaient les simulacres de l’amitié, sans que rien de réel, de concret confirme ce verbiage. Il faut des actes. Ceux-ci, d’ailleurs, deviennent toujours plus faciles car

**172**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

« la récompense d’aimer, c’est d’aimer encore davantage. Celui qui aime s’enrichit de ce qu’il donne » 2.

Remarquons, avant de passer au verset suivant, que notre texte ne porte pas « en œuvres » au pluriel, mais em­ploie le singulier, parce qu’il englobe toutes les actions 5ositives qui pourraient être prises en considération (cf. ean 4. 23).

1. **ET A CELA NOUS RECONNAITRONS QUE NOUS SOMMES DE LA VÉRITÉ, ET NOUS APAISERONS NOS CŒURS DEVANT LUI.**

*Et à cela, nous reconnaîtrons,* cf. 2. 8 comm. Nous avons rendu l’expression par « à cela » car la preuve pra­tique est donnée dans le verset précédent où l’amour véri­table nous permet de savoir :

*Que nous sommes de la vérité* (cf. Jean 18. 37). La pré­position traduite par « de » indique l’origine (cf. Jean 8. 42). Elle se retrouve quatre fois Jean 1. 13. Nous mettons en parallèle la dernière, « qui sont nés de Dieu ». Ceci nous permettra de répondre à la question : comment inter­préter « de la vérité »? Ce terme désigne tantôt la vertu opposée au mensonge, tantôt Celui qui a pu dire de Lui- même : « Moi, j’e suis la vérité » (Jean 14. 6). Nous pen­chons pour cette dernière hypothèse à cause de la parole de Jean dans son prologue et que nous venons de rappeler. En outre, l’article nous semble déterminer la vérité par excellence, le Christ. Il manque au verset précédent : « Dans la mesure où les hommes ont reçu le Christ, ils sont issus de la vérité. Dans le monde, tout n’est qu’apparence, chez les chrétiens, il faut que tout soit vérité » 8> 4.

*Et nous apaiserons nos cœurs devant lui.* Une nuance échappe dans la traduction. Le mot de valeur est « devant lui ». Il se trouve au début de la phrase. C’est bien là le fait extraordinaire, que nous puissions apaiser nos cœurs

**1 Wilfred Monod dans Adèle Pélaz. *Feuilles de route.* 7 *décembre.***

**• Néander. O. c. ad loc.**

**4 Toutefois, une légère différence existe entre la doctrine promulguée dans l’Evangile (« sont nés de ») et celle enseignée dans l’épître (« nous som­mes de >). Même contraste entre Jean 1. 13 et 1 Jean 3. 2 cf. commentaire de « Nous sommes enfants de Dieu ».**

**3. 20**

**173**

devant Dieu. Toutes les fois qu’une puissance céleste s’est manifestée à des hommes, ils ont éprouvé une grande frayeur (Job 23. 15), et les premières paroles qui leur sont adressées sont : « Ne craignez point » (Luc 1. 13, 30 ; 2. 10 ; Jean 6. 20).

« Devant lui », mis en vedette, marque le caractère essentiel de la vie chrétienne et confirme que « la vérité » dont il vient d’être question désigne le Christ ; autrement, on lirait : « devant elle » puisque ce pronom remplace un substantif féminin. Mais, dans ce passage, comme dans ceux où il est parlé du Saint-Esprit — un nom neutre en grec — les auteurs envisagent avant tout la personne caractérisée par ces symboles, et ainsi se justifie cette apparente faute de grammaire. Cette vie doit être vécue dans la présence même de Dieu, qui révèle au croyant ce qu’il est en réalité. Le fidèle se sent, en effet, continuelle­ment devant Ses yeux. La raison d’un tel miracle va être donnée.

1. **EN QUOI QUE CE SOIT QUE NOTRE CŒUR NOUS CON­DAMNE, PARCE QUE DIEU EST PLUS GRAND QUE NOTRE CŒUR, ET IL CONNAIT TOUTES CHOSES.**

*En quoi que ce soit que.* La plupart des versions ren­dent ces mots par « car si » ou « parce que si » 5. C’est là une traduction grammaticalement admissible des mots grecs. Elle doit, cependant, être écartée à cause de la sui­te 6. En rendant le texte comme nous le faisons, nous abou-

* **C’est le cas de Crampon, Goguel et Monnier, Segond, Synodale, Oltra- mare. D’autres, comme Darby, Martin, Osterwald, Stapfer ont « que si ». Maredsous, Sacy et la version de Jérusalem mettent simplement « si ». Cela leur permet de maintenir une clause explicative plus bas « car Dieu est plus grand que notre cœur ». La traduction que nous proposons se trouve dans la version Segond récemment révisée et, avec une variante, chez Bonsirven. Les mots grecs sont *hoti ean* qui peuvent en eux-mêmes signifier « parce que si », « que si » ou « quoi que ce soit que ». C’est le contexte seul qui permet de décider quel sens convient le mieux.**
* **En effet, si nous lisons le texte « parce que (ou : que) si notre cœur nous condamne », nous ne pouvons comprendre la suite : « parce que Dieu est plus grand aue notre cœur». On ne peut expliquer les deux «parce que» côte à côte, a moins d’y voir une reprise incorrecte au point de vue gramma­tical. Aussi, les traducteurs sont-ils obligés de supprimer le second « parce**

**174 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

tissons à un sens tout à fait satisfaisant, sans être obligés d’admettre que Jean ait usé d’une tournure très négligée. Quelles que soient les accusations que notre cœur élève contre nous — et celles-ci peuvent être bien nombreuses et bien variées — nous avons de quoi nous rassurer.

*Notre cœur nous condamne.* Le terme important est « condamne » (cf. 3. 21 ; Gai. 2. 11). Ce verbe, en grec, est un composé de connaître, avec une préposition péjorative. L’emploi de ces deux verbes, appartenant à la même famille, souligne la différence fondamentale entre les deux attitudes, du croyant et celle de Dieu. Celui qui con­naît à fond son cœur se condamne forcément, car il est impossible d’y trouver quelque chose qui ne soit pas blâ­mable. Comment, alors, l’auteur peut-il indiquer ce motif d’« apaiser nos cœurs devant lui », car un rapport étroit unit les deux versets ? Nous formulerions, nous, une con­clusion diamétralement opposée ; en effet, la connaissance exacte de sa culpabilité conduit le pécheur au désespoir.

Comment sortir de cette impasse ? De l’étendue du mal jaillira le remède. « Les bien-portants n’ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal » (Luc 5. 31), a dit Jésus. L’homme, livré à lui-même, essaie toujours de s’ex­cuser. Il s’imagine, d’une part, n’être pas si radicalement perverti et, de l’autre, à cause même de cet aveuglement, être capable de s’affranchir par ses propres efforts. La vérité que le Saint-Esprit révèle en convainquant de péché, oblige le coupable à se voir tel qu’il est, incapable de faire le moindre bien, irrévocablement voué à la ruine et à la perdition. Tel est le verdict intérieur de la conscience, non celui d’un tribunal. Voilà comment « en quoi que ce soit que notre cœur nous condamne, nous l’apaisons devant Dieu » qui, dans Son infinie sagesse, a donné au monde un Sauveur.

*Parce que Dieu est plus grand que notre coeur.* A vues humaines, l’apôtre semble avancer une raison insolite. Une

**que », s’ils ont rendu par «car si», «parce que si» ou «que si» les mots pour lesquels nous proposons «en quoi que ce soit que ». C’est ce que font Crampon, Darby, Goguel et Monnier, Oltramare, Osterwald, Segond, Syno­dale et Stapfer.**

**3. 20**

**175**

double certitude permet à nos cœurs d’avoir devant Dieu cette pleine assurance. Nous avons essayé de comprendre la première. La seconde présente un nouvel aspect, plus extraordinaire encore, de la même vérité.

« Dieu est plus grand que notre cœur. » En grec, se trouve un contraste saisissant dans l’ordre des mots « plus grand est Dieu que le cœur de nous » donc, entre Dieu, d’une part, et le cœur, de l’autre. Il suffit, pour être confondu par cette juxtaposition de songer à la parole du Christ : « Du cœur sortent les mauvaises pensées, les meur­tres, les adultères, les impudicités, le vol, les faux témoi­gnages, les blasphèmes » (Matth. 15. 19).

Comment ne pas mettre en parallèle la parole de Paul : « Pour moi, je ne me juge pas moi-même et je ne suis conscient de rien, mais je ne suis pas justifié pour cela, car c’est le Seigneur qui me juge» (1 Cor. 4.4). La doc­trine contraire à celle proclamée par Jean semble être affirmée ici. Y aurait-il désaccord entre les deux apôtres ? Serions-nous obligés de choisir, d’accepter l’un et de reje­ter l’autre ? Le contexte des deux versets nous sortira de cette difficulté en nous fournissant la solution du pro­blème. Les deux écrivains sacrés se placent à des points de vue différents. Paul, il suffit de lire le verset précédent pour s’en convaincre, repousse tout jugement humain, même le sien propre, considéré comme faillible et il en appelle à celui du Seigneur qui, Seul, justifie. Jean fait intervenir un tout autre ordre d’idées, celui de l’amour. Non seulement les versets précédents le prouvent, mais encore celui que nous méditons où il est question non de « jugement » ou de « conscience » mais de « cœur ». Ce terme, deux fois répété, éclaire toute la phrase. Quel est le croyant qui ne se soit pas reproché, au cours de sa vie, son peu d’amour. Il est dans la nature même de ce sentiment que, plus il est ardent, plus celui qui l’éprouve sent com­bien il est encore au-dessous de ce qu’il devrait ressentir pour Dieu dont l’amour infini « s’est manifesté en ceci que, alors que nous étions encore des pécheurs, le Christ, pour nous, est mort » (Rom. 5. 8). C’est précisément en ceci que

**176**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

se manifeste la grandeur de Dieu qu’il justifie le pécheur qui accepte Jésus-Christ pour son Sauveur. Plus nous sen­tons notre misère, plus nous nous réfugions dans les bras de Celui qui est mort sur la croix, afin d’expier les péchés.

*Et II connaît toutes choses* (Jean 2. 25). Cette nouvelle certitude est bien faite pour nous faire trembler, car la Toute-Science divine est absolue, quelles que soient la pénétration de notre regard et l’intensité de notre repen­tance. Comment comprendre ce qui semble si absurde à notre intelligence ?

Heureusement, il ne s’agit pas de comprendre, mais de croire. Nous sommes en présence du même paradoxe qu’au Psaume 103. David, après sa triple référence au pardon de Dieu (v. 11 à 13), ajoute ce motif extraordinaire: «Car il a connu, lui, de quoi nous sommes formés. » Dieu, donc, est représenté dans ces deux passages, comme ayant pesé le pour et le contre et mûrement réfléchi avant de pronon­cer Son verdict. Aussi, le Roi et l’apôtre arrivent à la même conclusion rassurante. Celui qui possède la connais­sance parfaite pardonne à cause du sang versé pour le croyant. Cette assurance n’incite nullement le fidèle à con­tinuer sa vie de péché, comme on le prétend parfois. Le contexte de F Ancien et du Nouveau Testament s’oppose énergiquement à une conclusion si révoltante. Impossible qu’un homme, aimant le Seigneur comme II doit être aimé, profite de Sa longue patience pour se livrer au péché, sous prétexte que Dieu efface ses transgressions et ne se sou­vient plus de ses iniquités. Donc, la connaissance par­faite que Dieu a de toutes choses, loin de le plonger dans le désespoir, au contraire, le rassure (cf. Jean 21. 17. « Toi, tu sais toutes choses, toi, tu connais que j’ai de l’affection pour toi. \* Relevons que le second des verbes employés par Pierre est exactement le même que celui dont Jean se sert ici : « il connaît »).

Seule la foi est capable d’éclairer ce mystère comme tous les .autres. La raison, elle, les enténèbre toujours davantage.

Pour l’ensemble du verset cf. Act. 24. .16 ; 1 Cor. 4. 4.

**3. 21**

**177**

Après les rassurantes perspectives qui précèdent, l’écri­vain sacré s’adresse directement à ses lecteurs.

1. **BIEN-AIMÉS, SI NOTRE CŒUR NE NOUS CONDAMNE PAS, NOUS AVONS DE L'ASSURANCE DEVANT DIEU.**

*Bien-aimés.* Cette épithète « agapêtoi » est particulière­ment bien en place dans une péricope consacrée à l’amour « agapê ».

*Si notre cœur ne nous condamne pas.* Ici Jean se place lui-même au rang de ses disciples.

« Si notre cœur ne nous condamne pas. » Cette suppo­sition paraît invraisemblable, d’autant plus que le verbe traduit par « condamner » est le même que précédemment. Il y a donc rapport volontaire entre les deux versets (cf. 20 comm.). Tant que l’homme n’est pas réconcilié avec Dieu, son sentiment naturel est celui de la crainte, voire même de l’angoisse, dans tous les cas, il éprouve un cer­tain malaise. Le croyant, lui, plus il progresse et plus sa conscience s’affine, se sent d’autant plus coupable devant la sainteté divine. Il est donc urgent de savoir quelle est la pensée exacte de Jean quand il écrit ces lignes. Pour atteindre ce but, rappelons-nous qu’aucune parole de l’Ecriture ne peut être expliquée sans tenir compte du contexte. Dans ce cas particulier, il projette une vive lumière sur l’attitude du fidèle suppose dans ce passage. Son cœur ne le condamne pas, parce qu’il est apaisé par la certitude de la grâce de Dieu.

Il faut donc que chacun se livre à un sérieux examen de conscience pour voir si, vraiment, ce n’est pas à cause de son endurcissement volontaire et prolongé, qu’il n’en­tend pas la voix accusatrice. S’il acquiert la certitude de marcher sur la bonne voie, une perspective glorieuse s’ou­vre.

*Nous avons de Vassurance devant lui.* Le mot impor­tant est « assurance » (cf. 2. 28 ; 4. 17 ; Jean 7. 4). Oui, malgré la misère de ce monde, la faiblesse de la chair, les combats de la foi, le vrai chrétien a le droit de se réfugier avec hardiesse auprès de Dieu, comme un fils devant son

**178**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

père, non comme un accusé devant son juge. Le grec con­naît plusieurs prépositions spécifiant cette idée dont deux jumelles, l’une s’emploie quand les deux êtres en présence restent immobiles (cf. Jean 4. 40 ; 14. 17, 23, 25), l’autre, celle que nous trouvons ici, quand ils se portent l’un vers l’autre et qu’un rapport étroit s’établit entre eux (cf. Jean

1. 1). Quand un tel échange se produit-il entre Dieu et le croyant ? Evidemment, par la prière. C’est surtout dans ces moments ineffables que s’établit cette « disposition de confiance, d’assurance, de liberté hardie aussi et presque audacieuse»7 dont parle l’apôtre (cf. Héb. 4. 16) : «Ap­prochons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d’obtenir miséricorde. » Tout notre être, alors, se porte vers Dieu dans un élan irrésistible. Tel est bien le sujet que l’auteur avait dans l’esprit, puisqu’il ajoute immédia­tement :

22. et quoi que ce soit que nous demandions, nous **LE RECEVONS DE LUI, PARCE QUE NOUS GARDONS SES COMMAN­DEMENTS ET QUE NOUS FAISONS CE QUI EST AGRÉABLE DEVANT LUI.**

*Quoi que ce soit que nous demandions, nous le rece­vons de Lui* (cf. Jean 14. 13 ; 16. 23, 24). L’énoncé de nos besoins est immédiatement suivi par la promesse de les satisfaire. Quant à la forme, cette promesse est aussi géné­rale que possible, rien n’en limite la portée. Le verbe est intentionnellement choisi parmi tous ceux qui expriment la même idée. Il implique toutes les sortes de requêtes et n’en spécifie aucune de préférence. Le terme « nous recevons » signifie primitivement « nous prenons ». Cf. Marc 11. 24 : « Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous l’avez reçu, et vous le verrez s’accomplir. » Les verbes sont les mêmes dans les deux cas. Enfin, les derniers mots de la phrase « de lui » soulignent l’infaillibilité de la promesse. C’est de- la main du Tout-Puissant que nous prenons les

**7 Bonsirven. O. c. ad loc.**

**3. 22**

**179**

grâces accordées à la prière, vérité bien faite pour stimu­ler le zèle du croyant.

Justement à cause de ce que nous venons de dire, il faut bien préciser les termes. Certes, la promesse faite à la prière est illimitée dès qu’elle est une véritable prière et non un simulacre, un assaut lancé contre Dieu pour obéir aux penchants d’un cœur incrédule et pervers, qui traite Dieu en serviteur et Lui donne des ordres. « Je me pros­ternerai dans le palais de Ta sainteté avec le respect qui t’est dû » a dit David (Ps. 5. 8). « Je fléchis les genoux » déclare Paul (Eph. 3. 14).

***Heureux quand je te parle, et que de ma poussière. Je fais monter vers Toi mon hommage ou mon vœu. Avec la liberté d'un fils devant son père. Et le saint tremblement d’un pécheur devant Dieu.***

chantait Adolphe Monod.

Jean, pour que nul ne se trompe sur le sens exact de la promesse, la place entre deux réserves, l’une exprimée au verset 21, l’autre contenue dans ce membre de phrase qui en est bien une, malgré son caractère nettement affirmatif. Il n’y a pas, en effet : « si nous gardons ses commande­ments » ou tel restrictif du même genre, mais

*Parce que nous gardons ses commandements* (cf. 2. 3, 4 ; 2 Jean 6).

L’observation des commandements constitue la preuve irréfutable d’une connaissance spirituelle, ici 3. 22, elle conditionne l’exaucement de la prière (cf. encore 5. 2 ; Jean 14. 15, 21, 23). Il n’est pas accordé en récompense d’actes méritoires, mais parce que la prière, bien comprise, coïncide avec la volonté de Dieu (Jean 8.29 ; 11.42). La seule ambition du fidèle devrait être de faire entièrement la part qui lui a été assignée. Si ses requêtes visent ce but, elles sont nécessairement accordées (Jean 15. 7). L’apôtre ne présente pas cette vérité comme le résultat auquel lui seul est parvenu, mais comme l’expérience de ses lecteurs eux-mêmes. Il n’y a pas, remarquons-le, « son commande­ment » (cf. 2. 7, 8 ; 3. 23 ; 4. 21), ce qui suggérerait qu’il

**180**

**PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

s'agit du commandement par excellence donné par le Christ dans la chambre haute (Jean 13. 34, 35), il y a « ses commandements ».

Une requête présentée par un homme qui refuse d’obéir aux ordres divins n’a aucune promesse. Comment celui qui ne veut pas faire la volonté de Dieu peut-il attendre que le Tout-Puissant se plie à ses exigences ? Dieu ne peut pas accomplir notre volonté, tant que nous n’accomplissons pas la Sienne. Certaines gens devraient s’en souvenir quand ils n’obtiennent pas ce qu’il réclament. Au lieu (l'accuser l’Eternel d’être infidèle à Ses promesses, comme ils le font souvent, ils se demanderont s’ils se sont confor­més. eux, aux exigences de l’Ecriture. Par contre, Son oreille est tendue pour écouter les soupirs vers la grâce divine qu’arrache, à un cœur repentant, son extrême misère.

*Et que nous faisons ce qui est agréable devant Lui.* Le mot important est « agréable », littéralement « les choses agréables » (cf. Jean 8. 29 ; Act. 6. 2 ; 12. 3) 8. Notons que dans les Actes, il est question d’être agréable aux hommes, tandis que le terme est employé en rapport avec Dieu, seu­lement ici et dans l’Evangile. « Celui qui m’a envoyé est avec moi, il ne m’a pas laissé seul parce que moi, je fais toujours ce qui lui est agréable. » Dans la parole du Sei­gneur se trouve le mot « toujours », qui manque dans celle du disciple. L’obéissance, même des meilleurs, est inter­mittente, comme leur service. Leurs efforts doivent donc tendre à réduire au minimum le nombre et la durée de leurs défaillances. Quel stimulant dans cette pensée, que de faibles créatures, par nature « enfants de colère » (Eph. 2.3), soient rendues capables de faire quelque chose d’agréable à Celui qu’elles avaient si gravement offensé. Le présent, où les quatre verbes sont mis, spécifie avec netteté l’actualité d’une part des grâces reçues par les fi­dèles, de l’autre de leur obéissance aux ordres divins.

**B Paul et l’auteur de l’épître aux Hébreux se servent d’un composé de ce substantif avec le préfixe signifiant «bien» (Eph. 5.10; Phil. 4.18; Col. 3. 20 ; Tite 2. 9 ; Héb. 13. 21).**

**3. 23 181**

23. LT **VOICI QUEL EST SON COMMANDEMENT : QUE NOUS CROYIONS AU NOM DE SON FILS JÉSUS-CHRIST ET QUE NOUS NOUS AIMIONS LES UNS LES AUTRES, COMME IL NOUS EN A DONNÉ L’ORDRE.**

*Et voici quel est son commandement.* Après avoir parlé « des commandements » l’apôtre prescrit un commande­ment unique, qui résume et comprend tous les autres : « La charité est l’accomplissement de la Loi » (Rom. 13. 10). A la vérité, il est double, cela ressort clairement des deux parties du verset. Il s’agit tout d’abord de « croire ».

*Que nous croyions au nom de son Fils Jésus-Christ.* « La foi étant le résultat d’une conviction personnelle, comment peut-elle être l’objet d’un commandement ?... Cet ordre est... l’expression des plus profonds besoins du cœur de l’homme. L’âme qui cherche sincèrement la vérité, une fois mise en présence de Jésus-Christ, ne peut pas ne pas se sentir attirée vers Lui, car II a tous les droits possi­bles à notre confiance » 9. Croire, en grec, est susceptible de revêtir plusieurs formes et chacune avec un sens diffé­rent. La traduction ne peut parfaitement rendre ces nuan­ces, il faut, pour saisir les aspects variés de la doctrine évangélique sur la foi, analyser les constructions dont se sert le Nouveau Testament.

1. La plus étendue s’applique indifféremment à Dieu ou aux hommes, elle régit le datif (cf. Jean 4.21). Elle implique l’idée qu’aucun doute ne subsiste dans le cœur d’un homme quant à la sincérité de son interlocuteur. Ici, elle marque le fait que le croyant accepte tout ce que représente pour lui le nom de Jésus.
2. Avec l’accusatif, elle signifie « croire une chose, en être persuadé », sans que cette foi implique forcément une adhésion morale, comme c’est le cas 4. 16 ; Jean 11. 26.
3. Nous avons le sens d’une confession de foi en un dogme quand le verbe est suivi de la conjonction «que» (5. 1, 5 ; Matth. 9.28 ; Jean 11.27 ; Ja. 2. 19).

**• Néander. O. c. ad loc.**

**182 PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

1. Avec la préposition « sur » et le datif, l’on souligne la position du fidèle qui, par la foi, a trouvé un appui comme sur un roc inébranlable, ce qui lui permet d’être exempt de tout souci (Luc 24. 25 ; Rom. 9. 33 ; 10. 11 ; 1 Tim. 1. 16 ; 1 Pi. 2. 6).
2. Lorsque cette même préposition est suivie de l’accu­satif, cette confiance est poussée à un tel degré, que le croyant s’élance en quelque sorte vers l’objet de sa foi (Act. 9. 42 ; 11. 17 ; 16. 31 ; 22. 19 ; Rom. 4. 5, 24).
3. Quand le verbe régit la préposition « dans » sans changement de lieu ou d’état, le croyant est enfermé, pour ainsi dire et protégé de tous les côtés par la vérité en laquelle il a cru (Marc 1. 15 ; Jean 3. 15 ; Eph. 1. 13).
4. Par contre, avec la même préposition marquant un changement de lieu ou d’état, un mouvement est suggéré qui porte le fidèle vers celui en qui il a cru. La foi, dans cette construction, a pour objet uniquement Dieu et Jésus- Christ (5. 10, 13 ; Matth. 18. 6 ; 35 fois dans Jean ; Act. 10. 43 ; 14. 23 ; Rom. 10. 14 ; Gai. 2. 16 ; Phil. 1. 29 ; 1 Pi. 1.8, 21).

Il y a, pour ainsi dire, échange entre le fidèle et son Sauveur, chacun prenant la place de l’autre. Voici le pas­sage où cette pensée est exprimée de la façon la plus claire, mais avec d’autres termes : « Celui qui n’a pas connu le péché, pour nous II ÇDieu) l’a fait péché, afin que nous, nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Cor. 5. 21).

*nom de,* cf. 2. 12 comm. Cette double substitution n’est possible avec aucune créature si élevée soit-elle, mais uniquement avec le Christ en vertu de la souveraine grâce divine à qui Seul, il est permis de se donner entièrement.

*Et que nous nous aimions les uns les autres.* Les deux ordres sont étroitement liés. Il ne suffit donc pas de croire, même au sens le plus absolu, il faut que la foi « devienne agissante par l’amour » (Gai. 5. 6). Le Christ avait rendu Ses disciples attentifs à cette synthèse : « Heureux êtes- vous, vous qui savez ces choses, pourvu que vous les prati­quiez » (Jean 13. 17).

**3. *24***

**183**

*Comme il nous en a donné l'ordre.* Bien que placée à la fin, cette parole concerne les deux commandements (cf. Jean 6. 29 ; 13. 34 ; 15. 12, 17).

Foi et amour, ces deux pôles de la même vérité, sont interdépendants, il n’est pas inutile de le rappeler. Cer­tains chrétiens insistent, avec raison, sur la foi, mais négli­gent l’amour pour le prochain ; d’autres mettent en évi­dence la nécessité des bonnes œuvres et minimisent l’im­portance de la foi. L’histoire de l’Eglise offre, malgré la différence des caractères, des types de ces deux catégories qui estiment posséder toute la vérité, alors qu’ils man­quent, les uns et les autres, d’un élément essentiel et com­plémentaire à celui auquel ils s’attachent.

24. et celui qui garde ses commandements demeure **EN LUI ET LUI EN LUI ; ET EN CECI NOUS CONNAISSONS QU’IL DEMEURE EN NOUS, PAR LE MOYEN DE L’ESPRIT QU’IL NOUS A DONNÉ.**

*Et celui qui garde ses commandements* envisagés dans leur ensemble, comme au verset 22. Le verset 23 constitue une incise où l’écrivain sacré a mentionné le double com­mandement central (cf. Jean 14. 15, 21 ; 15. 10). Dans ces deux textes de l’Evangile, signalons la dépendance, établie par le Seigneur, entre le devoir d’obéir et l’amour.

*Demeure en Lui et Lui en lui* (cf. 4. 15 ; Jean 6.56 ; 14. 20, 23 ; 15. 4,5, 7). Le lecteur reste interloqué par ce pronom trois fois répété afin d’attirer et de retenir son attention. Le contexte et la vérité contenue dans ce mem­bre de phrase, convergent vers un but unique : faire réflé­chir. Après avoir employé le pronom de la première per­sonne au pluriel, v. 16-23, Jean, tout à coup, envisage un cas particulier : « celui qui garde ses commandements ». Dans la suite du verset, il reprend le « nous ». Il aurait été plus simple, semble-t-il, de continuer et d’écrire « nous en Lui ». Mais il fallait mettre en évidence le caractère indi­viduel de la grâce offerte à chaque croyant, sans l’englo­ber dans un ensemble. Enfin, ces mots soulignent bien

**184**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

l’interdépendance du salut et de la vie, envisagée au verset 23 cf. commentaire.

Est-ce le Père qui est sous-entendu, ou le Fils ? « Etre en Dieu ou être dans le Christ est équivalent, puisque, quoique distincts, l’un et l’autre sont un » (Jean 10. 30 ; 14. 10) 10.

*Et à ceci nous connaissons,* cf. 2. 3 comm.

*Quil demeure en nous.* Les promesses formelles citées plus haut devraient suffire, mais compatissant à la fai­blesse et à l’incrédulité foncières de l’homme, le Seigneur lui fournit une preuve de Son habitation en lui.

*Par le moyen de V Esprit,* mentionné pour la première fois, mais dont il sera abondamment parlé dans la suite. La même certitude avait été proclamée par Paul : « Car vous n’avez pas reçu un esprit d’esclavage pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu un esprit d’adoption dans lequel nous crions : Abba, Père. L’Esprit Lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8. 15, 16). La confiance en ce témoignage est rendue inébranlable grâce à la parole du Christ : « L’Esprit de vérité vous conduira dans toute la vérité » (Jean 16. 13, cf. 14. 17 ; 15. 26). L’apôtre est per­suadé qu’il possède le Saint-Esprit et non seulement lui, mais ses lecteurs. Cette certitude en lui est inébranlable, comme celle de tous les faits spirituels dont il parle dans son épître. Cette présence divine se manifeste par des fruits, par une puissance vitale qui émane d’elle, par une haine toujours plus intense pour le péché, par une fidélité dans la poursuite de la sanctification. Le croyant est trans­porté dans une sphère où régnent la joie et la force, où il est béni au-delà de toute mesure, et cela, non seulement pendant quelques instants d’extase spirituelle, comme pour les prophètes, mais en permanence (Jean 14. 17). Il n’est pas retiré du monde, il est préservé du Malin, il passe par les mêmes épreuves que les autres, il est exposé à des ten­tations multiples, ses luttes deviennent parfois si violentes,

10 Chaîne. O. c. ad loc.

**3. 24**

**185**

qu’il ne sait comment prier et que demander (Rom. 8. 26). mais il possède dans l’Evangile les paroles fortifiantes et consolantes que le monde ignore, il est soutenu par l’effroi de contrister l’Esprit dont il a été scellé et qui intercède en lui par des soupirs ineffables.

L’insistance sur la nécessité de la prière (v. 22) de la foi et de l’amour devient compréhensible, car ces vertus sont irréalisables sans le secours du Saint-Esprit.

*Qu'il nous a donné* (cf. 4. 13 ; Luc 11. 13 ; Jean 14, 16. 26 ; Act. 5. 32 ; 15. 8 ; 1 Cor. 1. 21, 22). « L’apôtre mon­tre que toutes les bonnes œuvres qui sont en nous, pro cèdent de la grâce du Saint-Esprit, et que nous n’obtenons point cet Esprit par notre justice, mais qu’il nous est gra­tuitement donné » n. « Par cet Esprit, Jésus-Christ n’est pas moins réellement au milieu des Siens aujourd’hui qu’aux jours de Sa chair, et cette communion continuera à subsister jusqu’à ce que la foi soit changée en vue » 11 12.

Cette mention de l’Esprit évoque une recommandation d’une importance capitale.

**11 Calvin. O. c. ad loc**

**,s Néander. O. c. ad loc.**

*d)* LE DISCERNEMENT DES ESPRITS. 4. 1-6

**4. 1. BIEN-AIMÉS. NE CROYEZ PAS A TOUT ESPRIT, MAIS ÉPROUVEZ LES ESPRITS (POUR VOIR) S’ILS SONT DE DIEU, PARCE QUE BEAUCOUP DE FAUX PROPHÈTES SONT VENUS DANS LE MONDE.**

*Bien-aimés,* cf. 2. 7 comm. L’imminence du subtil dan­ger spirituel qui menace ses lecteurs enflamme la tendresse de l’apôtre.

*Ne croyez pas à tout esprit,* littéralement « à tout esprit ne croyez pas ». Le mot important est « esprit ». L’apôtre signale d’emblée que le Saint-Esprit n’est pas seul à diri­ger les hommes. Des esprits impurs existent — l’histoire évangélique le démontre — qui, même après avoir été chassés, font tous leurs efforts pour pénétrer de nouveau dans le cœur du démoniaque dont ils ont été expulsés (Matth. 12. 43 à 45).

« Ne croyez pas », répété volontairement dans le même sens et avec la même construction que 3.23, réfute d’avance une certaine théologie fort à la mode à la fin du siècle dernier, qui insistait sur la valeur de la foi, tout en affirmant que l’objet de la foi était indifférent. Jean, lui, d une haleine, ordonne de croire au nom de Jésus-Christ (3. 23) et de ne pas croire à tout esprit (4. 1).

*Mais éprouvez les esprits.* Le verbe traduit par « éprou­ver » se retrouve, par exemple Luc 12. 56 ; Rom. 12. 2 ; 2 Cor. 8. 8, 22 ; 13. 5 ; Gai. 6. 4 ; Eph. 5. 10 ; Phil. 1. 10 ; 1 Thess. 5. 21 ; 1 Tim. 3. 10, cf. encore 1 Cor. 11. 28 ; 12. 10; 16.3.

**4. 1**

**187**

Notons le contraste entre « l’Esprit » et les « esprits » désignant le plus souvent les mauvais esprits désireux de tromper les hommes et de leur faire commettre des actes qui les conduiront à leur perte, mais aussi, c’est le cas ici, différentes manifestations de la vie spirituelle, qui éma­nent de Dieu (1 Rois 22. 15-25), de la pensée humaine ou du diable. De là, l’urgence de savoir

*S’ils sont de Dieu.* Les termes importants sont « de Dieu ». La préposition indique l’origine et l’on pourrait paraphraser, « s’ils sont issus de Dieu » sans faire violence à la pensée apostolique. L’avertissement de l’écrivain sacré demeure d’une terrible actualité. En effet, « au temps où nous sommes, à cause d’un grand désarroi et d’amères déceptions, les hommes cherchent des révélations nouvelles et on est curieux de toute découverte spirituelle » 1. Mais comment se préserver de ces erreurs ? L’apôtre va répon­dre à cette question et rendre ses lecteurs attentifs au fait que « de même que l’Esprit de Dieu inspire les prophètes de vérité, de même les esprits qui ne viennent pas de Dieu produisent les faux prophètes » 1 2.

*Parce que beaucoup de faux prophètes* (cf. Matth. 7. 15 ; 24. 11, 24 ; Marc 13. 22 ; Luc 6. 26 ; Act. 13. 6 ; 2 Pi. 2. 1, le plus intéressant ; Apoc. 16. 13 ; 19. 20 ; 20. 10). C’est un mot composé de deux substantifs : mensonge et prophète (cf. Jean 8. 44). Il y en a eu « beaucoup », non seulement ceux qui se sont élevés en Israël et qui tantôt parlaient au nom de l’Eternel et tantôt exerçaient leur mi­nistère au service de Baal ou d’autres fausses divinités, mais ceux qui vivaient au premier siècle.

*Sont venus,* littéralement « sont sortis » (cf. 2. 19 ; 2 Jean 7 ; Jean 8. 42 ; 13. 3 ; 16. 27). On en a déduit que les Antichrists et les pseudo-prophètes représentaient la même catégorie de perturbateurs. Plus haut (2. la), il est bien spécifié de quel milieu les schismatiques étaient sortis (« hors de nous »), mais l’auteur laisse dans l’ombre l’en­droit où se déploie leur nouvelle activité. Dans notre pas­

**1 Charles Célérier. O. c. ad loc.**

**2 W. H. Guiton. O. c. ad loc.**

**188**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

sage, au contraire, il ne dit pas d’où ils sont venus ; mais il indique en propres termes, quel est leur nouveau champ de travail.

*Dans le monde* (Jean 3. 17 ; 9. 39 ; 10. 36), avec chan­gement d’état ou de lieu. Ces prophètes de mensonge sont donc des envoyés du diable et « des esprits de méchanceté dans les lieux célestes » dont parle Paul (Eph. 6. 12).

Il est intéressant de placer en contraste la déclaration du Christ (Jean 8. 42) : « Moi, je suis sorti de Dieu et je viens » et 16. 28 : « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde ».

Les divergences qui risquent de dresser les uns contre les autres les enfants de Dieu et de dégénérer en polémi­ques acerbes troublent certains chrétiens, tandis que les incrédules, pour leur part, en tirent un argument contre l’origine divine du christianisme. Ils ont tort les uns et les autres, « car cette condition est perpétuelle à l’Evangile, que Satan tâche à corrompre et infecter la pureté d’icelui par diverses erreurs » 8.

Après cette mise en garde contre le danger des esprits mensongers, voici le critère qui permet de les déceler : 2 \*

**2. A CECI VOUS CONNAITREZ L’ESPRIT DE DIEU : TOUT ESPRIT QUI CONFESSE JÉSUS-CHRIST VENU EN CHAIR EST DE DIEU.**

*A ceci vous connaissez,* cf. 2. 3 et 3. 16.

*L’Esprit de Dieu,* cf. 1. La pensée est la même, c’est l’Esprit que Dieu donne et que l’on discerne en celui qui parle au nom de l’Eternel. Le moyen suivant -permettra aux croyants, comme aux incrédules d’éviter toute erreur. L’apôtre n’indique aucun des prodiges spectaculaires qui attirent l’attention des foules, la puissance d’accomplir des miracles, la glossolalie, des dons exceptionnels, des expé­riences mystérieuses, pas même des pensées originales, mais

*Tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu.*

**8 Calvin. O. c. ad loc.**

**4. 2**

**189**

Ces quelques lignes rendent un témoignage explicite aux trois personnes de la Trinité. De même que le Fils révèle le Père (Matth. 11.27), de même l’Esprit glorifie le Fils (Jean 16. 14). Quand quelqu’un veut briser cette unité, Dieu cesse d’agir. L’Esprit n’a pas été donné aux hommes pour remplacer Jésus-Christ. Il illumine leur intelligence afin de les rendre capables de croire à Sa divi­nité, Il réchauffe leurs cœurs aux rayons de la grâce di­vine et crée en eux le désir de Le suivre et de marcher comme Lui a marché. Ainsi l’Esprit accomplit la volonté royale du Fils, afin que Son œuvre s’accomplisse. Il pousse à confesser Jésus-Christ.

« Confesse » (cf. 2. 23 commentaire). Si la foi est réelle, elle se manifestera au dehors. Jean désigne notre Sauveur par son nom terrestre, bien qu’il fasse allusion à Sa pré­existence. Cela n’a rien d’extraordinaire.

«Venu» n’est pas identique au verbe du verset 1 qui est, lui, un composé. L’auteur insiste sur le fait de l’incar­nation sans indiquer, en propres termes, où se trouvait le Christ avant Son entrée dans le monde (cf. Jean 1. 14). Toutefois, aucun doute ne peut subsister à cet égard. « Nous recueillons... qu’il était auparavant avec le Père, et par cela aussi est démontrée Sa divinité éternelle » 4.

« En chair », cf. Jean 1. 14 ; 2 Jean 7. L’écrivain sacré venait de rappeler aux fidèles le commandement de croire au nom de Jésus-Christ, le Fils de Dieu (3. 23). Mainte­nant, il leur présente l’autre aspect de la vérité. Il ne les transporte plus dans la gloire que le Seigneur possédait avant que le monde fût (Jean 17.5), il rappelle que le Créateur par qui et pour qui toutes choses ont été appelées à l’existence (Col. 1. 16) s’est abaissé volontairement (Phil. 2. 7), a vécu sur cette terre avec les mêmes faiblesses phy­siques que n’importe quel autre enfant des hommes, sem­blable à Ses frères en toutes choses hormis le péché (Héb. 4. 15). Il est venu en chair, afin de pouvoir, par Son sang, expier les crimes de l’humanité et réconcilier les pécheurs avec Dieu (2 Cor. 5. 19).

**4 ibidem.**

**190**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

L’importance de cette doctrine ressort du contexte, puisque l’on reconnaît l’origine divine d’un esprit, à ce signe qu’il confesse Jésus-Christ venu en chair. « L’incar­nation, voilà le premier et le dernier mot de la dogmatique chrétienne. Ce mot, recueilli par la foi, est le principe générateur de la vie en Dieu, et par conséquent, du salut » 6.

Il ne faut donc pas prétendre que toutes les croyances se valent, pourvu qu’on les mette en pratique, comme si seule la rectitude de la vie avait de la valeur devant Dieu, cf. 1 Cor. 12. 3 : « Personne, parlant dans l’Esprit de Dieu ne dit que Jésus soit anathème, et personne ne peut dire que Jésus est le Seigneur, si ce n’est dans le Saint-Esprit. »

« Est de Dieu », cf. 4. 1.

L’apôtre insiste. Après avoir conseillé à ses lecteurs d’affirmer leur foi, il va montrer le danger de négliger ce devoir.

1. **ET TOUT ESPRIT QUI NE CONFESSE PAS JESUS N’EST PAS DE DIEU. ET CET ESPRIT EST CELUI DE L’ANTICHRIST, DONT VOUS AVEZ ENTENDU QU’IL VIENT, ET MAINTENANT IL EST DÉJÀ DANS LE MONDE.**

*Et* équivaut à « mais » comme souvent dans l’Ecriture.

Jean, avec une double négation et deux autres légères différences, répète ce qu’il vient de dire.

*Tout esprit qui ne confesse pas Jésus,* cf. 2.23. Les mots « venu en chair » (v. 2) sont répétés dans certains manuscrits au verset 3. Soden les met entre parenthèses, Nestlé les supprime.

Le texte établit un contraste, non pas entre « confes­ser » et « renier », comme Matth. 10. 32, 33, mais entre « confesser » et « ne pas confesser » Jésus. Ce prénom donné à l’Enfant, avant Sa naissance, par un messager céleste (Matth. 1.21) signifie le Sauveur. Chacun le sait, grâce aux paroles de l’ange : « Il sauvera, lui Son peuple

**5 A. Vinet. *Philosophie religieuse.* Société d’édition Vinet, Lausanne 1918, p. 366.**

**4.3**

**191**

de leurs péchés. » Or, l’homme naturel se révolte contre cette idée. Il lui répugne d’être considéré comme un être foncièrement déchu, incapable par ses propres forces de vaincre Satan. Cet orgueil est à la base de toutes les sectes et même de toutes les religions non révélées. Ce venin empoisonne à tel point le cœur, que même dans les milieux évangéliques on retrouve souvent, sous une forme ou sous une autre, ce désir de « faire son salut ».

« Confesser » signifie, en grec, exactement : « dire une chose conforme à la réalité ». Quiconque s’écarte de la saine doctrine est donc passible du jugement prononcé dans ce passage, où le contexte prouve qu’il s’agit de recon­naître Jésus comme Seigneur, donc d’admettre la souve­raineté divine dans une personne vraiment humaine, vérité que seul le terme « incarnation » rend d’une façon adéquate. « Plusieurs même d’entre les principaux crurent en Jésus-Christ, mais à cause des Pharisiens, ils ne le con­fessaient pas, car il aimaient mieux la gloire qui vient des hommes que la gloire qui vient de Dieu » (Jean 12. 42). Paul, donne cette nonne de la foi : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus et si tu crois dans ton cœur que Dieu l’a ressuscité des morts, tu seras sauvé. Car on croit du cœur en vue de la justice et on confesse de la bouche en vue du salut » (Rom. 10. 9, 10). Dans ces deux passages, le verbe est le même en grec et en français. On comprend que tout esprit qui ne confesse pas Jésus

*N'est pas de Dieu,* exactement les mêmes mots qu’au verset 2, mais avec la négation. Il est intéressant de com­parer notre verset avec 3. 10 : « quiconque ne pratique pas la justice » pour arriver dans les deux cas au même résul­tat : « n’est pas de Dieu ». Quand il s’agit d’un homme, c’est l’absence de justice qui prouve qu’il n’est pas en com­munion avec l’Eternel, quand un esprit est en cause, c’est le refus de confesser l’incarnation. Or, « on ne donne rien à Jésus-Christ quand on ne Lui donne pas tout, et c’est Le persécuter que de ne pas L’adorer »6. L’erreur combattue

**• W. H. Guiton. O. c. ad loc.**

**192**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

par l’apôtre n’a pas seulement une conséquence négative : Celui qui la professe « n’est pas de Dieu », mais positive: « Il est de l’Antichrist ».

*Et cet (esprit),* le mot entre parenthèses est suppléé pour les besoins de la traduction.

*• Est celui de VAntichrist* (cf. 2. 18). L’incarnation révèle la vraie destinée de l’homme par l’union du divin et de l’humain en Christ, tandis que l’Antichrist divinise l’hom­me (2 Thess. 2. 4) et nie la vraie nature du Christ.

*Et il est déjà dans le monde,* littéralement : « il est dans le monde déjà ». L’accent est donc mis sur ce dernier mot, ce qui dans nos versions pose un problème, car l’An­tichrist était loin d’être dans le monde à ce moment-là.

Un coup d’œil sur le texte grec suffit pour écarter cette difficulté. « Dont » est un relatif neutre à l’accusatif. Il remplace le substantif « esprit » qui est à ce genre en grec. C’est par conséquent l’esprit de l’Antichrist qui était, alors, déjà dans le monde et qui, depuis, n’a pas cessé d’y exer­ces ses ravages 7.

A ce tableau navrant, l’écrivain sacré oppose une glo­rieuse réalité.

1. **VOUS, VOUS ÊTES DE DIEU, PETITS ENFANTS, ET VOUS LES AVEZ VAINCUS, PARCE QUE CELUI QUI EST EN VOUS EST PLUS GRAND QUE CELUI QUI EST DANS LE MONDE.**

*Vous, vous êtes de Dieu* (cf. 2. 20). Un contraste est établi entre ceux qui sont possédés par l’esprit de l’Anti- christ et les croyants à qui l’auteur s’adresse. Cette nuance ressort de la construction grammaticale. En effet, le pro­nom personnel qui, en grec, généralement est compris dans

**7 Cf. saint Polycarpe. Epître aux Philippiens VII premières lignes : «Tout homme qui ne confesse pas Jésus-Christ venu en chair est un Antichrist, et tout homme qui ne confesse pas le témoignage de la croix est du diable. » Il est curieux de comparer le critère si spirituel ordonné dans ces trois versets avec celui que recommande la Didâchê. « Si celui qui enseigne, étant perverti, enseigne une autre doctrine destinée à détruire, ne l’écoutez pas > (11.2). S’il reste trois jours, c’est un prophète de mensonge » (5). « Tout prophète qui en­seigne la vérité s’il ne fait pas ce qu’il enseigne est un prophète de menson­ge » (10). « Si quelqu’un vous dit en esprit : « donne-moi de l’argent ou n’im­porte quelles autres choses, ne l’écoutez pas » (12).**

**4.4**

**193**

le verbe, est inscrit en propres termes seulement quand l’auteur veut insister précisément sur telle ou telle personne comme c’est le cas ici. Jean qui connaît à fond ses lecteurs, ne craint pas d’affirmer que l’origine profonde de leur être est Dieu. Ils font contraste avec les faux prophètes du verset 1. Les versets 2 et 3 constitueraient, dans ce cas, une parenthèse, quand bien même ils contiennent l’idée cen­trale de ce paragraphe. Les faux esprits cherchent des interprètes, les chrétiens doivent les combattre.

*Petits enfants* (cf. 2. 1 comm.) revêt ici son véritable sens. Jean leur est particulièrement attaché, parce qu’ils sont « nés de Dieu » avec tout ce que ces mots com­portent de glorieux privilèges et d’écrasantes responsabi­lités et que, selon toute vraisemblance, il a été l’instrument dont l’Eternel S’est servi pour les amener à la foi. Ils lui sont donc particulièrement chers.

*Vous les avez vaincus* (cf. 2. 13). Conséquence logique de l’éloge précédent. C’est parce qu’ils sont « nés de Dieu » qu’ils ont remporté la victoire, « suite de la victoire pre­mière et décisive du Christ (Jean 16. 33). Elle n’est pas leur fait, et elle ne doit pas leur être occasion d’orgueil»8. Si « le courage diminue beaucoup en combattant, quand on est incertain de l’issue du combat » ®, par contre, quelle vigueur, quel élan, quel enthousiasme animent une armée victorieuse. Aucun effort ne lui semble ardu, elle tend tou­tes ses énergies, car le but est atteint. C’est ainsi que Paul, après avoir déclaré : « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés » s’écrie avec un accent de triomphe « Car je suis persuadé que ni la mort, ni la vie, ni les anges ni les principautés, ni le présent ni l’avenir, ni les puissances, ni la hauteur ni la profondeur, ni aucune autre créature ne nous séparera de l’amour de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur » (Rom. 8.37 à 39). Rien, désormais, ne saurait lui résister. De même Jean, afin d’affermir la confiance de ses disciples, leur adresse ces paroles :

**8 Boniirvcn.**

**• Calvin.**

**194**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

« Vous les avez vaincus. » Qui subit cette défaite ? Il est permis de supposer que l’auteur vise ceux qui sont dominés par le monde ou par l’esprit de F Antichrist. La cause de la victoire remportée par le croyant est indiquée immédiatement.

*Parce que celui qui est en vous est plus grand* (cf. Jean 14. 17). On ne se demande plus à qui l’apôtre pense, c’est le Saint-Esprit : verset 2. Toutefois, pour faire justice à la troisième Personne de la Trinité, le pronom qui le carac­térise est au masculin.

C’est sur l’adjectif que porte l’accent (cf. 3. 20) litté­ralement : « parce que plus grand est celui en vous ». Ce témoignage, entre autres, prouve que l’habitation du Saint- Esprit est l’apanage des croyants. De là, l’étonnement de Paul en face des disciples d’Ephèse à qui il demande : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit après avoir cru ? » (Act. 19. 2) avec une nuance intraduisible. La question com­mence par un « si » où s’exprime sa surprise en constatant une lacune insolite chez ses interlocuteurs.

Cette allusion à la grandeur de Celui qui habite dans les fidèles fait songer à la parole de Jésus « Mon Père... est plus grand que tout » (Jean 10. 29).

*Que celui dans le monde* est au masculin, si bien qu’il y a un parallélisme absolu entre les deux membres de la phrase. Aussi, sommes-nous tentés d’y voir celui que le Christ appelait «le Prince de ce monde» (Jean 12.31; 14. 30 ; 16. 11).

1. **EUX, ILS SONT DU MONDE. A CAUSE DE CELA ILS PAR­LENT DU MONDE, ET LE MONDE LES ÉCOUTE.**

*Eux, ils sont du monde, cf.* comm. 4. Pour souligner ce nouveau contraste entre les croyants, auxquels il vient de s’adresser, et les mondains, animés par l’esprit de F Anti­christ dont il va parler maintenant, il met en tête de la phrase « eux » qui marque bien l’abîme profond qui les sépare. « Eux, ils sont du monde », littéralement : « eux du monde ils sont », s’oppose à « vous, vous êtes de Dieu ». En outre, la préposition étant la même, les mots « du monde »

**4. 6**

**195**

et « de Dieu » forment un contraste. Aucun ne saurait l’égaler. Impossible d’adresser à la conscience un avertis­sement à la fois plus direct et plus solennel. Les suites d’une telle appartenance vont être spécifiées pour intensi­fier encore la nécessité pour chaque lecteur de faire un choix entre les deux attitudes.

*A cause de cela, ils parlent du monde* (cf. Jean 3. 31). Le sujet de leurs entretiens se réfère aux intérêts du monde, en vertu du principe : « De l’abondance du cœur, la bouche parle » (Matth. 12. 34). En quelques mots, d’une simplicité tragique, la vanité de ces gens est mise en pleine lumière, car « le monde passe » (2. 17), et avec lui ce qui aura rempli leurs pensées et fourni la matière de leurs conversations. Il n’y a pas de place en eux pour autre chose. Aussi, dans une société de chrétiens se sentent-ils mal à l’aise, car leur ambiance est terrestre.

*Et le monde les écoute.* Nouvelle conséquence, nouveau contraste. Tel est l’appât auquel se laissent prendre les ambitieux. La faveur, l’amitié, les honneurs qu'offre le monde, autant de raisons pour se tourner vers lui et avoir son audience. Ecouter, signifie, subsidiairement « approu­ver » et le séducteur fait miroiter cet attrait aux yeux de ses victimes qui se laissent attirer par ces avantages et qui redoutent son hostilité. « Ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous hait » avait déclaré l’écrivain sacré (3. 13), et les gens du monde craignent cette haine. Pour y échapper, ils sont prêts à tous les compromis, à toutes les lâchetés 10. Comme si le contraste entre les versets 4 et 5 ne suffisait pas, l’apôtre va en établir un entre les versets *5* et 6.

1. **NOUS, NOUS SOMMES DE DIEU. CELUI QUI CONNAIT DIEU NOUS ECOUTE, CELUI QUI N’EST PAS DE DIEU. NE NOUS ÉCOUTE PAS. A CECI, NOUS CONNAISSONS L’ESPRIT DE LA VÉ­RITÉ ET L’ESPRIT DE L’ERREUR.**

*Nous,* derechef, un pronom personnel mis en tête cf. 4 et 5. Cependant ici, Jean se joint à ses lecteurs.

10 Pour la triple répétition de « monde », cf. Jean 3.17.

**196**

**PREMIERE ÉPITRE DE JEAN**

*Celui qui connaît Dieu nous écoute* (cf. Jean 8. 47a). Si les gens du inonde ont des auditeurs qui les suivent et les applaudissent (5), les croyants, eux, ne sont pas privés de toute audience. Ils trouvent accès auprès de ceux qui \*< connaissent Dieu » (cf. 2. 3 com. et Jean 17. 3). Ils s’éga­rent donc, les gens qui, sous prétexte d’exercer une in­fluence salutaire sur leurs semblables, sont infidèles à la vérité. Ils ne satisferont pas les incrédules et scandalisent les fidèles.

Ayant ainsi caractérisé d’une façon positive les audi­teurs des messagers évangéliques, l’écrivain sacré établit un nouveau contraste afin de bien enfoncer son enseigne­ment dans l’esprit de ses disciples.

*Celui qui n est pas de Dieu, ne nous écoute pas* (Jean 8. 4 7 b). Il ne faudrait pas conclure de ces paroles que tout message adressé à des incrédules est inutile. Les apôtres, dans ce cas, n’auraient pas commencé leur ministère. Ils savaient que c’est Dieu qui ouvre les cœurs pour faire attention aux choses qui sont dites (Act. 16. 14). Ils auraient pu dire à l’exemple de Paul : « Si j’évangélise, ce n’est pas pour moi un sujet de gloire, car la nécessité m’en est imposée, car malheur à moi si je n’évangélise pas » (1 Cor. 9. 16). « Ce n’est pas celui qui plante qui est quel­que chose, ni celui qui arrose, mais Dieu qui donne l’ac­croissement » (1 Cor. 3. 6, 7).

Ceux qui annoncent de nos jours l’Evangile doivent se rappeler qu’ils sont des semeurs et rien de plus, et que leur devoir ou pour mieux dire leur privilège est d’apporter fidèlement aux autres la Parole de Dieu et de s’en remet­tre à Lui pour le résultat. Lui Seul peut changer les cœurs. Meme parmi les Juifs qui ont entendu le Bon Berger se trouvaient des hommes pour dire : « Il a un démon et II est fou, pourquoi L’écoutez-vous ? (Jean 10. 20). Les lec­teurs de 1 épître doivent s’en souvenir, aussi Jean les aver­tit dans ce passage de ne pas s’étonner s’ils rencontrent la même opposition chez ceux qui mettent en avant un tel prétexte pour ne pas se convertir.

*A ceci,* unique emploi de cette formule dans l’épître où

**4. 6**

**197**

elle est remplacée par celle de 2. 3 (cf. comm.). Malheureu­sement. la nuance est intraduisible. Celle que nous rencon­trons dans le reste de l’épître semble désigner un fait directement saisissable, tandis que l’autre suggère une suite d’opérations au moyen desquelles le résultat est obtenu.

*L’Esprit de la vérité* (cf. Jean 14. 17 ; 15.26 : 16. 13). seul passage de l’épître où l’Esprit soit nommé ainsi. A cette faculté de connaître l’Esprit de vérité est jointe la possibilité de discerner l’esprit d’erreur n.

Nous trouvons d’autres qualificatifs de l’esprit. « De vie» (Rom. 8. 2 ; Apoc. 11. 11), « de servitude» (Rom. 8. 15), « d’adoption » (Rom. 8. 15), « de douceur » (1 Cor. 4. 21), « de foi » (2 Cor. 4. 13), « de la promesse » (Eph. 1. 13), « de sagesse et de révélation » (Eph. 1. 17), « de grâ­ce » (Héb. 10. 29), « de prophétie » (Apoc. 19. 10).

11 < L’esprit d’erreur. » Cette expression ne se trouve que là. Par contre, rreur est employé Matth. 27. 64 ; Rom. 1. 27 ; Eph. 4. 14 ; 1 Thess. 2. 3 ;

Thess. 2. 11 ; Ja. 5. 20 ; 2 Pi. 2. 18 ; 3. 17 ; Jude 11.

*e)* NOUVEL ENSEIGNEMENT SUR L’AMOUR

4. 7-21

1. **BIEN-AIMÉS, AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES, PARCE QUE L’AMOUR EST DE DIEU, ET QUICONQUE AIME EST NÉ DE DIEU ET IL CONNAIT DIEU.**

*Bien-aimés,* cf. 2. 7 comm.

*Aimons-nous les uns les autres* ou « nous nous aimons les uns les autres » (cf. 3. 14). L’indicatif présent et l’im­pératif présent revêtent, en grec, la même forme. Le con­texte milite en faveur de notre traduction. L’importance donnée à l’amour est une des caractéristiques de cet au­teur (2. 15 : 3. 14. 18, 23 : 4. 8, 10, 11, 12, 19, 20, 21 : 5. 1, 2). Saint Jérôme rapporte 1 que, vers la fin de sa vie. le vieil apôtre se faisait porter dans les assemblées et, trop faible pour donner un message, se contentait de dire : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ».

*Parce que l'amour est de Dieu,* en grec. « amour » et « de Dieu » sont placés côte à côte, ce qui en fait mieux ressortir la parenté. « De » indique l’origine, sens qui prend ici toute sa valeur car, en dehors de Dieu et de Son influence sur notre cœur, il n’y a pas de véritable amour. « Il est de Dieu », donc puisqu’il émane de Lui, il doit être le signe auquel on reconnaît ceux qui sont nés de lui. L’amour actif devient pour celui qui le pratique, le signe de sa filiation. L’homme naturel est foncièrement égoïste, il fait de lui-même son propre but, et la vertu qu’il décore du beau nom d’« amour » est, à bien prendre, une recher­che raffinée de soi.

***1 Commentaire sur les Galates* 6.10.**

**4. 8 199**

*Et quiconque aime est né de Dieu,* cf. 2. 29 ; 3. 9 comm. et Jean 1. 13.

*Et il connaît Dieu* (cf. Jean 8. 55 ; 14. 7). Un privilège unique, ajouté à tant d’autres, comble l’homme qui aime. Tant que nous nous opposons à Dieu par notre conduite, nous n’arriverons jamais à Le comprendre et à Le connaî­tre. L’image que nous nous formons de Lui est toujours imparfaite, car nous Le dénaturons en Lui prêtant nos idées. Cette connaissance, ambitionnée dans le passé par tant d’hommes illustres, thème favori de leurs recherches, est donnée à celui qui, tout simplement, laisse pénétrer dans son âme une étincelle de l’amour divin, comme le prouve la parole de Paul : « Je fléchis les genoux... afin que vous connaissiez l’amour du Christ qui surpasse toute connaissance » (Eph. 3. 19). Contradiction dans les termes, diront les critiques. Mystère sublime dont il est licite de sonder toute la profondeur quand on est « enraciné et fondé dans l’amour » (Eph. 3. 18). Voilà comment on connaît l’inconnaissable car, « si on sépare la foi d’avec charité, c’est autant comme si on tâchait d’ôter la chaleur du soleil » 2. Le verbe au présent montre que le fidèle continue à progresser dans l’intimité avec son Dieu.

Comme Jean le fait souvent, à la vérité présentée sous une forme positive, il en oppose une sous une forme néga­tive.

1. **CELUI QUI N’AIME PAS, N’A PAS CONNU DIEU, PARCE QUE DIEU EST** AMOUR.

*Celui qui naime pas* cf. 3. 10, 14 comm., et le triple «si je n’ai pas l’amour» de 1 Cor. 13. 1-3. L’égoiste donc commet une erreur capitale, lui dont tous les efforts se concentrent sur lui-même, qui cherche toujours à profiter des autres et qui, de ce fait, perd l’essentiel, car il

*N'a pas connu Dieu,* phrase claire et nette, qui con­damne l’intellectualisme pur et projette sur le sujet plus

\* Calvin. O. c. ad loc.

**200**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

de lumière que tous les développements, si ingénieux ou persuasifs qu'ils soient.

La folie de ceux qui désirent connaître Dieu par d’au­tres moyens est caractérisée dans ces quelques mots. Nous saisissons, en même temps, pourquoi les efforts de tous les philosophes qui comptaient sur leurs raisonnements, et uniquement sur eux, pour atteindre ce but, ont piteusement échoué. L’amour, et l’amour seul, est la voie royale qui permet de connaître Dieu, il n’y en pas d’autre. Celui qui ne le possède pas est, spirituellement, un aveugle. Le verbe au passé montre qu’il n’a jamais eu la connaissance véri­table. L’écrivain sacré va, en quatre mots en fournir la preuve.

*Parce que Dieu est amour.* En grec, rien ne sépare le mot « Dieu » du terme « amour », fait qui spécifie à quel point l’amour pénètre les actes et la nature même de Dieu. Par amour, Il a créé le monde et le gouverne. Voilà le centre du christianisme, ce qui le distingue de toutes les autres religions. A juste titre, dans un certain sens, elles se faisaient une idée terrible de la divinité sans cesse irritée, prête à punir, objet de crainte et dont il fallait apaiser le courroux par des sacrifices. Certes, Dieu est non seulement «amour» (4.8, 16), mais aussi «lumière» (1.5), «Es­prit » (Jean 4. 24), « feu dévorant » (Héb. 12. 29). L’Ecri­ture qui révèle ces vérités doctrinales, enseigne également aux fidèles les conséquences qu’ils doivent en tirer. Puis­que « Dieu est amour », l’amour fraternel existera tout naturellement entre Ses enfants (4. 7). Dieu étant « Es­prit », « il faut que ceux qui l’adorent, l’adorent en esprit et en vérité » (Jean 4. 24). Puisque Dieu est « lumière », ceux qui prétendent être en communion avec Lui ne peu­vent marcher dans les ténèbres (1.6, 7). « Dieu est un feu dévorant », donc « servons-Le avec piété et avec crainte » (Héb. 12. 28). Mais au-dessus de tous ces attributs, se place l’amour, « le plus manifeste de tous, le mieux révélé. La charité du Père apparaît comme l’attribut, sinon prédomi­nant, du moins le plus souvent attesté» (Jean 17.24;

**4. 9**

**201**

Matth. 3. 17 ; Col. 1.13: Eph. 1.6)’. Justement, à cause de Son infinie grandeur, faut-il, avant d'en aborder l’étude, se laisser guider par l’ensemble des Ecritures, seules capables de donner une idée vraie de l’ineffable, se dépouiller de toutes les pensées qui risqueraient de le diminuer ou de l’affaiblir. En effet, l’amour tel que les hommes le conçoivent, est un très pâle reflet de celui qui constitue le caractère fondamental du Tout-Puissant. Li­vrés à eux-mêmes, les hommes considèrent bien souvent l’amour et la justice comme des attributs contradictoires, alors qu’en Dieu, ils sont complémentaires. Ils s’entrepénè- trent l’un l’autre. L’amour de Dieu est toujours juste, Sa justice toujours aimante. Cet amour n’a rien d’arbitraire, il est viril et considère, avant tout, le bonheur éternel de ceux vers qui il s’épanche. Il se manifeste autant dans les épreuves que le Père céleste envoie à Scs enfants pour leur bien (Héb. 12.5-11) que dans les bienfaits qu’il leur pro­digue. Jean passant sous silence toutes les manifestations secondaires de l’amour de Dieu, en indique la manifesta­tion suprême.

1. **EN CECI, L’AMOUR DE DIEU A ETE MANU ESTÉ EN NOUS. QUE DIEU A ENVOYE SON FILS UNIQUE DANS LE MONDE, AFIN QUE NOUS VIVIONS PAR LUI.**

*En ceci* (cf. 2. 3) destiné ici à introduire une preuve doctrinale. Dans ce passage, le lecteur n’est pas exhorté à scruter sa conscience pour voir si sa conduite répond à la profession de sa foi, c’est à un processus contraire qu’il est invité. Même des paroles divines peuvent être considérées par les incrédules comme ne répondant pas à la réalité, ils réclament des faits visibles et tangibles. Le Seigneur leur offre une preuve péremptoire de Son amour et leur montre que Ses déclarations sont conformes à la vérité.

*L’amour de Dieu a été manifesté.* Mis immédiatement après «en ceci» le mot principal est «manifester» (cf. 1.2).

’Spicq o. c., p. 361.

**202**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

*En nous.* Par l’Esprit qui nous a été donné (cf. Rom. 5. 5 et Gai. 1. 16), cet amour se révèle au dedans de nous, et non pas seulement « envers nous » en qui il agit pour que nous vivions en Lui, car les chrétiens participent à la vie du Christ et reflètent l’amour divin.

*Parce que Dieu a envoyé Son Fils unique dans le monde.* En grec, l’ordre des mots est différent. Tout d’a­bord, « le Fils ». C’est sur Lui que porte l’accent. Il est la preuve suprême de l’amour divin (Rom. 5. 8). Puis vient le pronom possessif, déterminant de qui est ce Fils. C’est Son Fils, non un messager, si inspiré soit-il, qui nous aurait transmis Ses paroles et Ses ordres, mais « Celui qui est Dieu au-dessus de toutes choses, béni éternellement » (Rom. 9. 5), « le reflet de Sa gloire et l’empreinte de Sa personne» (Héb. 1.3), cet autre Lui-même. Ainsi, l’in­croyable est devenu visible. Dieu ne cherche pas Sa gloire, mais la nôtre et trouve la Sienne en nous sauvant. Il est encore caractérisé par cette épithète « unique », littérale­ment « seul engendré », terme toujours employé par Jean à propos du Fils (Jean 1. 14, 18 ; 3. 16, 18). Vient encore le verbe indiquant ce qu’est devenu ce Fils unique. « Il a été envoyé », au parfait, car l’événement est dans le passé, mais son effet demeure » 4. C’est d’« envoyer » que dérive le mot « apôtre ». Le Christ est le premier des apôtres, fait sur lequel II insiste à maintes reprises (Matth. 10. 40 ; 15. 24; Marc 12.6; Luc 9.48; 10.16; Jean 3.17; 5.36, 38 ; 6. 29, 57 ; 7. 29 ; 8. 42 ; 10. 36 ; 11. 42 ; 17. 3, 8, 18, 21, 23, 25 ; 20. 21). Puis vient le substantif « Dieu » l’au­teur suprême de cet envoi, celui qui manifeste ainsi l’amour incompréhensible dont II nous a aimés. Enfin, « le monde », vers qui le Fils unique de Dieu est envoyé et pour qui II offre Sa vie en sacrifice. Le but suprême de cette mission va maintenant être indiqué.

*Afin que nous vivions par Lui* (cf. Jean 6. 57). L’état naturel de l’homme irrégénéré est la mort (cf. 3. 14). C’est le seul endroit dans l’épître où le verbe « vivre » soit em-

4 Chaîne. O. c. ad loc.

**4. 10**

**203**

ployé (cf. Jean 5.25; 6.51, 57; 11.25; 14.19). «Par» signifie proprement « à travers, par le moyen de ». L’écri­vain sacré, inspiré par le Saint-Esprit, montre le lien qui unit les fidèles à leur Sauveur. « Hors de Christ, nous som­mes tous morts : mais par Sa venue, Il nous a apporté la vie » 5. On saisit sans peine l’importance d’une telle décla­ration. Nous n’avons pas ici, comme dans l’Evangile, « la vie éternelle », mais la pensée est la même (cf. 2. 25 ; 3. 14 et le commentaire de ces deux textes). Une analogie, par­fois même verbale, existe entre notre verset et Jean 3. 16.

Après ce rappel de la nature divine de l’amour, l’apô­tre va tirer de cette origine les conséquences pratiques.

1. en **CECI CONSISTE L’AMOUR, NON EN CE QUE NOUS, NOUS AYONS AIME DIEU, MAIS EN CE QUE LUI, IL NOUS A AIMÉS ET A ENVOYÉ SON FILS COMME PROPITIATION DE NOS PÉCHÉS.**

*En ceci* (cf. 2. 3 comm.) donne une définition plutôt qu’un moyen de vérifier si notre attitude est ce qu’elle doit être.

*Consiste,* littéralement « est », forme abrupte, mais très impressionnante. On pourrait paraphraser « voilà quel est l’amour ».

*Non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu.* Le pronom « nous » par sa place dans la phrase, comme par son insis­tance (cf. 4. 4 comm.) souligne l’extraordinaire d’une telle vérité. Les hommes, après s’être révoltés contre leur Créa­teur, ne sont pas revenus à Lui afin de manifester leur repentance par leur dévouement.

*Mais en ce que, Lui, H nous a aimés.* «Nous» et «Lui» s’opposent d’une façon frappante, non seulement parce qu’ils se trouvent en toutes lettres dans le texte, mais en­core parce qu’ils sont mis, l’un et l’autre, en vedette. « Le véritable amour est celui qui commence. Tel a été l’amour de Dieu, celui de l’homme n’est venu qu’après, comme une réponse »fl. Pour montrer jusqu’où va cet amour divin,

5 Calvin. O. c. ad loc.

• Chaîne. O. c. ad loc.

**204**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

l’auteur ne craint pas de répéter, presque dans les mêmes termes, ce qu’il vient d’affirmer.

*Et a envoyé Son Fils comme propitiation 1.*

« Propitiation » se retrouve uniquement 2. 2 (cf. comm.). « La rédemption n’a pas été la cause déterminante de l’amour de Dieu pour les hommes ; elle en a été le fruit. Aussi le Nouveau Testament ne parle-t-il jamais d’une réconciliation de Dieu avec les hommes, mais d’une réconciliation des hommes avec Dieu. Dieu qui est amour a toujours été disposé à venir au devant des hommes » (cf. 2 Cor. 5. 20) 8. Cependant un sacrifice était nécessaire pour qu’il leur soit favorable.

*De nos péchés.* La préposition « de » signifie « autour de ». Par Sa propitiation, le Christ enveloppe si bien nos péchés, que le regard du Père, quand il se porte vers nous, aperçoit cette grâce seule, en vertu de laquelle nous avons le pardon. Il faut, cependant, se garder avec soin de l’er­reur qui prend prétexte de cette faveur pour continuer à vivre dans le péché, crime commis par ceux qui ridiculi­saient la doctrine de Paul en s’écriant : « Demeurons dans le péché, afin que la grâce abonde » (Rom. 6. 1, 2), et qui s’attiraient cette apostrophe virulente : « Nous qui sommes morts au péché, comment vivrions-nous encore en lui ?» \*

Après avoir mis en lumière l’amour que Dieu n’a pas seulement montré, mais donné, l’apôtre adresse aux fidèles des exhortations pleines de tendresse et les pousse impé­rieusement à l’action.

**y Relevons pourtant quelques nuances. < a envoyé » est ici à l’aoriste, tandis que dans le verset 9 il était au parfait. Jean ne répète pas « unique » pour désigner le Fils. Après ce qu’il avait dit précédemment, personne ne ris­quait de se méprendre sur l’identité de ce Fils désigné, en propres termes < Son Fils » ; Dieu n’en a qu’un.**

**8 Néander. O. c. ad loc.**

**• Le lecteur ne manquera pas d’être frappé par la différence notable entre notre verset et 2.2 où Jean avait ajouté « non seulement des nôtres mais de ceux du monde entier ». Faut-il voir dans cette adjonction une interpolation ? Nous ne le pensons pas. car aucun manuscrit n’appuie cette hypothèse, moyen par trop commode d’évincer une difficulté. Le contexte des deux passages nous semble expliquer suffisamment pourquoi l’un est plus complet que l’au­tre.**

**4. 11**

**205**

**U. BIEN-AIMÊS, SI DIEU NOUS A AINSI AIMÉS, NOUS AUSSI, NOUS DEVONS NOUS AIMER LES UNS LES AUTRES.**

*Bien-aimés,* cf. 2. 7 ; 3. 21 et commentaire de ces deux versets.

*Si Dieu nous a ainsi aimés.* En quelques mots, l’apôtre résume ce qu’il a dit dans les versets précédents, afin d’en tirer, selon son habitude, une conclusion pratique. Deux remarques préliminaires :

« Si » cf. 1.6 comm. n’est pas la préposition rencontrée encore 1. 7, 8, 9, 10 ; 2. 1, 3, 15, 24, 28, 29 ; 3. 2, 20, 22. Elle sert à introduire une condition qui, en fait, est une réalité.

« Ainsi » placé ensuite, marque bien l’importance d’une phrase qui rappelle le début de Jean 3. 16, où les mêmes mots se retrouvent dans un ordre différent. Dans la parole de Jésus à Nicodème « a aimé » précède « Dieu ». Il vou­lait mettre en évidence que l’amour divin s’étendait même sur le monde, vérité toute nouvelle pour ce Pharisien, tan­dis que Jean insiste sur le fait que c’est Dieu, qui, par un tel sacrifice, a manifesté Son amour. Toutes les grâces dont l’Eternel comble les hommes, sauf celle-là, ne lui coûtent rien. Il lui suffit de vouloir les accorder, et elles deviennent immédiatement l’apanage de ceux à qui elles sont destinées. En livrant Son Fils, il consent à connaître l’agonie et la mort. Il poussera le sacrifice jusqu’à aban­donner sur la croix Celui en qui II avait mis toute Son affection, et cela au moment même où Son bien-aimé, par obéissance, endurait les plus épouvantables souffrances qui aient jamais été subies. Aux tortures physiques s’ajou­tait, pour le Christ, et pour Lui Seul, l’angoisse morale de voir les hommes répondre à Ses bienfaits, par le déi­cide. Le Père, en plus, traite le Saint et le Juste comme le péché, afin de sauver les rebelles.

*Nous aussi, nous devons* (cf. 3. 11) *nous aimer les uns les autres* (cf. 3. 16 ; Eph. 5. 2), conséquence déconcertante. Les lecteurs, selon nous, auraient dû, logiquement, etre exhortés à aimer de tout leur cœur ce Dieu qui leur a donné une preuve si sublime de Son amour. Or, l’apôtre

**206**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

enjoint un devoir bien différent ; il invite les bénéficiaires de cette tendresse infinie à s’aimer entre eux, seule preuve véritable de leur reconnaissance.

« Aussi » mis en tête, souligne le rapport étroit existant entre les deux membres de phrase. L’écrivain sacré a in­sisté, à maintes reprises, sur le devoir des chrétiens de s’aimer les uns les autres (2. 10 ; 3. 10, 11, 14, 18, 23 ; 4. 7, 8 ; cf. comm.), mais dans aucun de ces textes, il n’avait montré comme ici à quel point la mort du Christ impose le devoir de se mettre au service du prochain, « obligation rigoureuse comme une dette » 10 11 contractée par un homme loyal. En outre, l’exemple du Rédempteur indique claire­ment que cet amour est sans limites, car « nous avons été aimés gratuitement. Et de ce fait, quand nous avons égard à notre profit ou bien que nous aimons pour rendre seule­ment la pareille à ceux qui nous aiment : c’est un amour de nous-mêmes et non point charité » n.

1. **QUANT À DIEU, PERSONNE NE L’A JAMAIS CONTEMPLÉ; SI NOUS NOUS AIMONS LES UNS LES AUTRES, DIEU DEMEURE EN NOUS, ET SON AMOUR EST ACCOMPLI EN NOUS.**

*Quant à Dieu, personne ne L’a jamais contemplé.* Le mot important est « Dieu », mis en tête de la phrase comme Jean 1. 18. Entre les deux passages, existent de légères différences. Dans l’Evangile « a vu », dans l’épître « a contemplé » 12. Evidemment, « contempler » est plus fort que « voir » (cf. 1. 1 comm.).

Dans l’évangile, « jamais » est à la fin de la phrase, dans l’épître, immédiatement après « personne » ; les deux négations placées ainsi côte à côte se renforcent mutuelle­ment.

Le prologue se termine par ces mots : « Le Dieu uni­quement engendré qui est dans le sein du Père, nous l’a

**10 Bonsirven. O. c. ad loc.**

**11 Calvin. O. c. ad loc.**

**La parole de Jésus < celui qui m’a vu a vu le Père» (Jean 14.9, mê­mes verbe, personne, temps, mode, voix) expliquerait-elle cette nuance ? Dans son évangile, Jean se référait alors à l’histoire du monde avant la venue du Sauveur, dans son épître, il s’adressait à ses contemporains.**

**4. 13**

**207**

fait connaître » (Jean 1. 18). (Plusieurs anciens manuscrits lisent « Dieu » au lieu de « Fils ».) L’épître manifeste com­ment s’opère cette révélation de l’invisible, c’est-à-dire par l’amour.

*Si* même conjonction que 1. 6, cf. comm.

*Nous nous aimons les uns les autres,* cf. 3. 10, 14 comm.

*Dieu demeure en nous,* merveilleuse réalité dont l’amour mutuel est la preuve. « Il demeure en nous. » La promesse de Jésus à Ses disciples est accomplie : « Si quel­qu’un m’aime, il gardera ma parole, et mon Père l’aimera, et nous viendrons vers lui et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14. 23 cf. 17 ; 15. 4 ; 17. 23, 26).

*Et Son amour est accompli en nous.* Non seulement Dieu réside dans le croyant, mais Son amour se manifeste en lui dans sa plénitude, cf. 2. 5 ; Héb. 12. 23, où le même verbe est employé. Cette puissance qui lutte contre son égoïsme renforce la présence divine, elle prend toujours plus de place et finit par tout remplir, selon le beau mot de Frédéric Godet : « L’homme est un vase destiné à rece­voir Dieu, un vase qui doit s’agrandir à mesure qu’il se remplit, et se remplir à mesure qu’il s’agrandit » 13.

1. **A CECI NOUS CONNAISSONS QUE NOUS DEMEURONS EN LUI ET LUI EN NOUS, QU’IL NOUS A DONNÉ DE SON ESPRIT.**

*A ceci nous connaissons,* cf. 2. 3 comm.

*Que nous demeurons en Lui et Lui en nous,* cf. 3. 24 ; Jean 15. 4, 5.

*Qull nous a donné de Son Esprit,* cf. Jean 3. 34. « De Son Esprit » mis, en français à la fin, est placé, en grec, au début (cf. 3. 24 comm.). C’est sur lui que porte l’accent. C’est parce que l’Esprit habite dans le croyant qu’il peut être sûr que Dieu demeure en lui et lui en Dieu. II sait que le centre de sa vie n’est plus dans sa personne ni dans les choses de cette terre, parce que l’Esprit qui l’inspire,

**Cité par G. Tophcl. *L’auvre du Saint-Esprit dans l'homme.* III Edition Lausanne 1879, page 18.**

**208**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

par qui, seul, il peut être inspiré, est l’Esprit de Dieu. Pen­sée identique à celle de Paul : « Lui-même, l’Esprit, rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Rom. 8. 16 cf. encore 1 Thess. 4. 8 ; Tite 3. 6). En­suite l’apôtre « revient au grand fait qu’il met sans cesse à la base de la vie chrétienne et du salut — qui est le fon­dement même de l’Eglise » 14.

1. **ET NOUS, NOUS AVONS CONTEMPLE ET NOUS RENDONS TÉMOIGNAGE QUE LE PÈRE A ENVOYE LE FILS, SAUVEUR DU MONDE.**

*Et nous,* en tête, cf. 4. 4. Probablement ici l’apôtre se désigne ainsi lui-même et ses collaborateurs immédiats (cf. 1. 4), et non, comme souvent au cours de l’épître, ses lecteurs et lui (cf. 4. 7 à 13, par exemple).

*Nous avons contemplé* (cf. v. 12 ; 1. 1 comm. et Jean 1. 14). Jean ne s’est pas contenté d’observer son Maître avec les yeux de la chair, mais son regard a pénétré jusqu’au fond de cet Etre divin et, sous la forme humaine, a reconnu le Fils de Dieu. Il le déclare en propres termes dans son prologue. Ici, il se contente de dire, « nous avons contemplé » sans analyser les conséquences de cette obser­vation. Toutefois, elle ne lui permet pas de rester silen­cieux.

*Et nous rendons témoignage* (cf. 1. 2 comm.). Il s’agit bien de l’écrivain sacré et de ses collaborateurs immédiats. La différence des temps entre « nous avons contemplé » (au passé) et « nous rendons témoignage » (au présent) confirme notre hypothèse. La même différence de temps existe entre 1. 1, 2, cf. commentaire.

*Que le Père a envoyé* (cf. 9 comm.). Là, nous avions comme sujet « Dieu », ici « le Père ». Le contexte permet de deviner la raison profonde de cette nuance. Là, l’apô­tre désirait attirer l’attention sur le mystère insondable d’un Dieu qui éprouve pour Ses créatures rebelles un amour si-intense qu’il leur envoie Son Fils unique. Ici, le

14Néander. O. c. ad loc.

**4. 15**

**209**

Christ est présenté comme le Sauveur, et c’est bien vers la paternité de Dieu que Jean élève les regards. C’est comme Père que le Seigneur des cieux et de la terre envoie Son Fils, Son unique.

*Sauveur du monde,* seule fois où le Rédempteur soit désigné ainsi dans l’épître. « Fils » et « Sauveur » juxta­posés font ressortir le sublime d’un tel mystère, cf. Jean 3. 17 où la même vérité est proclamée sous une autre for­me : « Dieu n’a pas envoyé Son Fils dans le monde pour i'uger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par jui. »

Il est étrange que, malgré son importance, le terme se trouve si rarement dans le Nouveau Testament : Luc 2. 11 ; Jean 4. 42 ; Act. 5. 31 ; 13. 23 ; Eph. 5. 23 ; Phil. 3. 20 ; 2 Tim. 1. 10 ; Tite 1. 4 ; 2. 13 ; 3. 6 ; 2 Pi. 1. 1, 11 ; 2. 20 ; 3. 2, 18. Il ne faudrait pas en conclure qu’au sein de l’Eglise apostolique, cette doctrine ait été considérée comme secondaire, car « sauver » appliqué à Jésus-Christ est très fréquent dans le Nouveau Testament. Pour éviter tout malentendu, je précise que ces passages concernent Jésus-Christ seul. Dieu est appelé « le Sauveur » (Luc 1. 47 : 1 Tim. 1. 1 : 2. 3 : 4. 10 : Tite 1. 3, 2. 10 : 3. 4 : Jude 25). En outre, chaque fois que les chrétiens qui avaient quelques notions d’hébreu prononçaient le nom de Jésus, ils affirmaient par cela même que le Christ était « le Sau­veur » (cf. 4. 3 comm.).

« Du monde », non de quelques élus, mais de tous les hommes (cf. 2. 2 comm. et Jean 3. 17). Dans la pensée du Créateur, le salut est offert à tous. Il n’exclut personne. Seuls sont exceptés ceux qui, par endurcissement, par or­gueil, par propre justice, par amour des ténèbres, s’ex­cluent eux-mêmes.

15. QUICONQUE CONFESSE QUE JÉSUS EST LE FILS DE DIEU, DIEU DEMEURE EN LUI ET LUI EN DIEU.

*Quiconque confesse* (cf. 2. 23 commentaire et Rom. 10. 9 ; Héb. 4. 14). Les paroles qui suivent sont d’une telle portée, qu’elles doivent inciter le fidèle à sonder son cœur

**210**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

pour savoir si, réellement, et en bonne conscience, il con­fesse le Christ avec sincérité, et non seulement de ses lèvres ou de son intelligence. Il est si facile, plus que dans tout autre domaine, de se donner le change à cet égard, justement à cause des grâces qui dérivent d’une franche confession. Heureusement, le croyant n’est pas livré à lui- même pour acquérir une telle certitude. Son témoignage, qui risque toujours de lui paraître suspect, est confirmé par un autre, infaillible celui-là, car c’est l’Esprit de Dieu qui le rend, comme Paul le déclare en propres termes (Rom. 8. 16).

*Que Jésus est le Fils de Dieu,* cf. 4. 2 comm. où nous lisons « Jésus-Christ venu en chair ». Ici, « Jésus » donc le Sauveur, cf. 4. 3, « le Fils de Dieu », cf. 2. 22, 23 ; 3. 8, 23 ; 4. 12, 14 comm. et 4. 9 où l’adjectif « unique » qualifie exactement la nature du Fils de Dieu. L’article est mis devant l’attribut « Fils » (cf. 2. 7 comm.).

*Dieu demeure en lui.* En grec, l’ordre des mots attire l’attention sur « en lui ». Nul ne doit s’y méprendre, et tous ceux qui confessent que Jésus est le Fils de Dieu peu­vent être convaincus que la promesse s’accomplit à leur égard. Chacun est invité à se l’approprier. « Dieu, en lui, demeure » (cf. 1. 8, 10, 2. 4, 14, 24, 27 ; 3. 6, 9, 15, 17 ; 4. 16 comm.). Impossible, en moins de mots, de rendre une pensée plus simple et à la fois plus profonde qui comprend « toute la somme de foi. Car il n’y a rien nécessaire à salut, que la foi ne trouve en Christ » 15.

Dieu, le Créateur des cieux et de la terre, le Tout-Puis­sant, l’Eternel, le Souverain Juge, Celui dont les yeux sont trop purs pour voir le mal, l’infini, Celui qui habite une lumière inaccessible et que les cieux des cieux ne peuvent contenir, placé à côté d’une faible créature et demeurant en elle. Voilà, certes, un mystère qu’aucun langage humain ne saurait expliquer.

*Et lui en Dieu* (cf. 3. 24, 4. 13 comm.). Le croyant pos­sède un pouvoir invincible pour accomplir l’œuvre qui lui est confiée : « Dieu est en lui ». D’autre part, il réalise

u Calvin. O. c. ad loc.

**4. 16**

**211**

qu’il appartient essentiellement à un autre monde : « Il est en Dieu » (cf. Phil. *3.* 20). La communion avec Dieu est complète et effective dans ces deux domaines.

Après avoir, une fois de plus, proclamé une vérité aussi sublime, l’auteur, pour dissiper les doutes naturels en face d’une telle grâce, invoque son témoignage et celui de ses collaborateurs (cf. Jean 21.24).

1. **ET NOUS, NOUS AVONS CONNU ET NOUS AVONS CRU L’AMOUR QUE DIEU A POUR NOUS. DIEU EST AMOUR. ET CE­LUI QUI DEMEURE DANS L'AMOUR DEMEURE EN DIEU, ET DIEU EN LUI.**

*Et nous* (cf. v. 4), mis en tête, donne à ce pronom toute sa valeur, car il englobe l’auteur et les lecteurs.

*Nous avons connu et nous avo?is cru.* L’ordre des ver­bes nous surprend, car il est l’inverse de celui suivi par Pierre dans sa confession : « Et nous avons cru et nous avons connu » (Jean 6. 69). Fait remarquable, la voix, le mode, le temps, la personne sont les mêmes, cf. encore Jean 8. 31. Jésus dit aux Juifs qui avaient cru : « Si vous, vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez la vérité. » D’abord la foi, ensuite la connaissance. Comment expli­quer cette inversion insolite ? En effet, dans tous les mys­tères, la connaissance présuppose la foi. Vouloir, comme tant de gens l’essaient, arriver à la foi par la connaissance, c’est mettre la charrue devant les bœufs. Pour comprendre la pensée de l’apôtre, il faut se rendre compte que la foi est destinée à progresser. Les disciples qui avaient suivi Jésus dans les circonstances relatées Jean 1.37-51 avaient cru en Lui. Le témoignage de Philippe (Jean 1. 45 et sur­tout la parole de Jésus à Nathanaël (v. 50) le prouvent. Pourtant, après les noces de Cana, il nous est dit : « Il manifesta Sa gloire et Ses disciples crurent en Lui » (Jean 2. 11). Après trois années passées avec le Seigneur et la double confession de Pierre (Matth. 16. 16 et Jean 6. 69). qui, justement, commence « nous avons cru et nous avons connu » presque à la fin du ministère du Christ, avant de

**212 PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

se rendre en Judée pour ressusciter Lazare, II déclare : «Je me réjouis, afin que vous croyiez» (Jean 11. 15). Il y a donc action et réaction. « Il faut que l’esprit soit éclairé par la foi pour être capable d’une connaissance réelle, et cette connaissance, à son tour, réagit sur la foi, elle lui donne une force et une clarté nouvelle » 16.

En outre, Jean avance un argument destiné à convain­cre ses lecteurs. En appeler à sa foi, à lui, n’aurait pas suffi. On suspecte volontiers un autre d’avoir été abusé en croyant à une chose, surtout si elle semble invraisembla­ble, mais les destinataires étaient désarmés en face de l'affirmation péremptoire : « Nous avons connu », surtout puisqu'elle était suivie de celle-ci: «Nous avons cru». Sa foi était basée sur une connaissance parfaite des vérités dont il parlait.

*L'amour que Dieu a pour nous.* Voilà le fait qui expli­que tout. Cet amour est si contraire aux pensées de l’homme naturel que, après cela, rien ne peut plus sur­prendre les témoins et les bénéficiaires d’une telle grâce. Ils estiment tout possible de la part d’un Dieu qui désire attirer à Lui des créatures révoltées, non par le déploie­ment de Sa puissance, mais en Se livrant Lui-même à la mort, dans la personne de Son Fils unique et bien-aimé. Ce qui dépasse toute intelligence peut être reçu par les lecteurs, car celui qui déclare « nous avons connu » est l’auteur du quatrième évangile qui l’a écrit « afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et qu’en croyant, vous ayez la vie en son nom » (Jean 20. 31). Il avait fait part de « ce qu’il avait vu, entendu, tou­ché » (cf. 1. 1 comm.) à ceux à qui il s’adresse maintenant. Tous les enseignements transmis ensuite pour édifier les fidèles, sont contenus dans ces simples mots « nous avons connu ».

« Que Dieu a ». Le temps de ce verbe est d’une très grande importance. C’est toujours dans le présent que s’exercent les bienfaits du Très-Haut envers les Siens. Ils ne sauraient donc craindre l’avenir, car non seulement « le

18 Néander. O. c. ad loc.

**4. 16**

**213**

lendemain aura souci de ce qui le regarde » (Matth. 6. 34), mais le Seigneur, en personne, veille sur ceux qui se con­fient en Lui, et puisqu’il est en eux, il vient à leur secours.

« Pour nous » est, en grec, la même préposition que celle rendue par « dans » et « en » (cf. v. 15 comm.). Il vaut la peine d’insister sur cette nuance qui met en pleine lumière l’intensité de cet amour. Non seulement il se dé­ploie en faveur du croyant, mais il pénètre son cœur et le remplit tout entier. Ce mystère si insondable est attesté par de nombreux passages de notre épître, cf. 2. 15, 24, 28 ; 3. 9, 17, 24 ; 4. 12, 13, 15 comm. Exclus les doutes, car non seulement il est dit que « l’amour de Dieu demeure en nous », mais que « Dieu Lui-même y habite ». Celui qui croit en Jésus-Christ proclame du même coup que

*Dieu est amour,* cf. 4. 8 comm. où cette doctrine justi­fiait le verdict : « Celui qui n’aime pas n’a pas connu Dieu. » Ici l’apôtre en tire une conclusion affirmative. Pour quiconque ne se sépare pas de l’amour, le chemin est ouvert. « L’amour est le principe de la nouvelle alliance. L’amour est chez ce nouveau peuple que Dieu vient de créer à son image, le principe de l’obéissance, la loi su­prême, l’esprit de toutes les lois. Tout, dans cette écono­mie, est marqué au coin de l’amour » 17.

*Celui qui demeure dans Vamour, demeure en Dieu* (cf. Jean 15. 8-10). Il y a littéralement : « le demeurant dans l’amour» (cf. 3.17 comm.). L’apôtre montre que notre amour est la conséquence directe de l’amour divin. Impos­sible de demeurer dans l’amour sans demeurer en Dieu qui en est la substance même.

*Et Dieu demeure en lui* (cf. 4. 12, 15 comm.). Pour la dernière fois, nous rencontrons ce verbe au cours de notre épître. Cette insistance « nous renseigne sur le fond de la pensée de Jean, qui est interhabitation, dans la Lumière et l’Amour parfait, de la divinité dans l’homme et de l’homme dans la divinité » 18.

17 A. Vinet. ***Etudes et méditations évangéliques.*** III. O. c. p. 137.

18 W. Lâchât. ***La réception et l’action du Saint-Esprit.*** Dclachaux et Nies- tlé, Neuchâtel, 1958. IIP édition, p. 30.

**214 PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

Toutefois, il est nécessaire que, dans ses relations avec les autres, le fidèle soit saisi et conduit par cet amour. S’il se maintient dans cette atmosphère, il sera affermi et l’au­teur montre une des conséquences de cette attitude.

1. **EN CELA L’AMOUR EST PARFAIT AVEC NOUS. AFIN QUE NOUS AYONS DE L’ASSURANCE AU JOUR DU JUGEMENT, PARCE QUE COMME CELUI-LÀ EST, AUSSI NOUS, NOUS SOMMES DANS CE MONDE.**

*En cela* cf. 2. 3 comm. Le texte grec est le même que celui rencontré 2. 5. Il est donc impossible de savoir s’il faut traduire par « en ceci » en faisant porter l’argument sur ce qui suit, ou « en cela » en se basant sur la vérité fondamentale révélée au verset 16. La grandeur même d’une telle révélation nous fait pencher pour la seconde hypothèse.

*L'amour est parfait* cf. 2. 5 commentaire. Le verbe au début, marque que sur lui tout repose, et le temps souligne la communion ininterrompue de Dieu avec les croyants.

*Avec nous* 19 et non « dans ». L’amour n’est pas seule­ment parfait en nous, grâce à un acte souverain de la puis­sance divine, mais, pour atteindre ce but, Dieu agit « avec » nous (cf. Act. 15. 4 ; 2 Jean 3).

Quant au but de cette perfection, le voici :

*Afin que nous ayons de l'assurance,* cf. 2. 28 commen­taire. Ici, « assurance » est mis en vedette et se trouve im­médiatement après « afin que ».

*Au jour du jugement,* cf. Matth. 10. 15 ; 11.22 (Luc 10. 14); 12.36,41 (Luc 11.32); 12.42 (Luc 11.31); 23. 33 ; Marc 3. 29 ; 6. 11 ; Jean 5. 29 ; Héb. 9. 27 ; 10. 27 ; Ja. 2. 13 ; 2 Pi. 2. 4, 9 ; 3. 7 ; Judc 6. 15 ; Apoc. 14. 7.

Dans 1 Jean 2. 28, il était question de notre assurance « quand II sera manifesté ». Toutefois, il ne faudrait pas conclure de cette analogie que la parousie soit nécessaire­ment simultanée avec le « jour du jugement ». De ce der-

**” Cf. 1. 3, 6, 7 ; 2. 19. Autre préposition que dans 1.5, 6, 7, 8, 10 ; 2. 6, 8, 9, 10, 11, 14, 15, 16, 24, 27, 28 ; 3.5, 6, 9, 15, 17, 18, 24 ; 4.2, 4, 12. 13, 15, 16.**

**4. 17**

**215**

nier mot, on a forgé «crise» cf. Jean 3. 19. Une telle assurance, ancrée dans le cœur d’anciens pécheurs, ne peut se comprendre que s’ils ont passé par un changement radi­cal. « Celui qui écoute ma parole et croit en celui qui m’a envoyé, a la vie éternelle et il ne vient point en jugement, mais il est passé de la mort à la vie » (Jean 5. 24, cf. 3. 18). Par sa conversion, le fidèle s’est jugé lui-même et a porté sur sa vie antérieure, une condamnation rigoureuse et défi­nitive. Il s’est détourné de ses mauvaises voies et a remis son sort entre les mains de Celui qui lui est apparu, alors, comme le Rédempteur, venu « dans le monde non pour juger le monde, mais pour le sauver» (Jean 3. 17). Il a reçu avec transports de joie ce message libérateur. Il n’a plus aucune crainte de la condamnation, car Celui qui le jugera est justement Celui qui lui a promis la vie éternelle (Jean *5.* 22, 27), parce qu’il a mis en Lui toute sa con­fiance, et compris que « l’amour de Dieu n’est pas suppri­mer le jugement, mais l’en arracher » 20.

Telle est (cf. 3. 2 commentaire) la pensée qui inspire à l’écrivain sacré la suite de son raisonnement :

*Parce que, comme celui-là est, nous aussi, nous sommes dans ce monde,* cf. Jean 17. 14: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde. » Dans le monde, mais non pas « du monde ». Une comparaison est établie entre le Christ, désigné par « celui-là » et nous. Les deux pronoms ne Sont pas sous-entendus dans leurs ver­bes respectifs (cf. explication 4. 4). Pour qu’une telle con­fiance soit possible, sans reposer sur une dangereuse illu­sion, il faut, de toute nécessité, que le croyant soit capable de dire avec Paul : « Je suis crucifié avec le Christ, mais je vis, non plus moi, mais le Christ vit en moi» (Gai. 2. 19, 20). Ce n’est pas un but à atteindre, mais une réalité pour chaque chrétien, seulement, il s’agit de se comporter en conséquence. A la vérité, l’identification avec le Christ est réalisée consciemment par le croyant d’une façon pro­gressive, quand bien même, en fait, elle est instantanée et coïncide avec la régénération.

10 Maurice Ray. O. c. 26 II.

**216**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

1. **IL N’Y A PAS DE CRAINTE DANS L’AMOUR, MAIS L’AMOUR PARFAIT BANNIT LA CRAINTE, PARCE QUE LA CRAINTE A LA PUNITION, MAIS CELUI QUI CRAINT N'EST PAS ACCOMPLI DANS L’AMOUR.**

*Il ny a pas de crainte dans Vamour.* Le sentiment tout naturel qui s’empare de l’homme non seulement en face des manifestations du monde supérieur, mais encore par la perspective de la mort (Héb. 2. 15) que suit le jugement (Héb. 9. 27), s’évanouit sous l’influence de l’amour. Le mot « crainte » est mis en tête afin d’insister sur cette vérité et d’en montrer toute l’importance.

*Mais Vamour parfait.* Tiré du verbe « accomplir » (cf. v. 17), cet adjectif dont le sens étymologique est «qui a atteint le but de sa destinée » employé seulement ici dans notre épître, se rencontre encore Matth. 5.48; 19.21; Rom. 12. 2 ; 1 Cor. 2. 6 ; 13. 10 ; 14. 20 ; Eph. 4. 13 ; Phil. 3. 15 ; Col. 1. 28 ; 4. 12 ; Héb. 5. 14 ; 9. 11 ; Ja. 1. 4, 17, 25 ; 3. 2.

*Bannit la crainte,* littéralement « jette dehors ». L’ad­verbe placé au début de ce membre de phrase, en ren­force l’énergie. Sur quel fondement reposerait la crainte dans le cœur d’un croyant que l’amour divin remplit ? La crainte divise, l’amour unit ; elle condamne, il absout ; elle abaisse, il élève ; elle endeuille par la perspective de la mort, il réjouit par la promesse de la vie.

*Parce que la crainte a la punition.* Derechef l’ordre des mots attire l’attention. C’est sur le terme « punition » qu’est mis l’accent, cf. Matth. 25. 46 seul passage du Nou­veau Testament où il se retrouve. Bonsirven estime que ce passage « abonde en difficultés » et propose de traduire « avoir » par « porter, contenir, renfermer ». Il nous sem­ble préférable de garder au verbe son sens habituel « pos­séder ». La crainte est un châtiment voulu de Dieu. Elle manifeste que le mal sépare l’homme de son Créateur et provoque Son courroux. Elle est la conséquence du péché et, par là-même, salutaire.

*Mais celui qui craint ri est pas accompli dans Vamour* (cf. 2. 5 commentaire). Donc, toutes les fois qu’un croyant

**4. 19**

**217**

ressent encore de la crainte, il n’a pas atteint le but pour lequel il a été engendré par Dieu.

L’enseignement biblique semble, à cet égard, peu cohé­rent. D’une part « la crainte de Dieu » est présentée comme un devoir dont l’accomplissement reçoit sa juste récompense (Gen. 22. 12 ; Deut. 10. 12 ; Ps. 2. 11 ; 4. 5 ; 5.8; 15.4; 19.10; 22.24; 34.8, 10, 12; 36.2; 103.

11, 13, 17 ; 112. 1 ; 115. 13 ; 128. 1, 4 ; 130.4 ; Prov. 1. 7 ; 9. 10 ; Es. 11. 3 ; 29. 13 ; Jér. 2. 19 ; Luc 12. 5 ; Rom. 3. 18 ; 2 Cor. 5. 11 ; 7. 1 ; Eph. 5. 21 ; Phil. 2. 12 ; Col. 3. 22 ; Héb. 12. 28). Dans le livre des Actes, les païens dési­reux d’écouter la lecture de la Loi et des Prophètes, sans toutefois accepter la religion juive, sont appelés « les crai­gnant Dieu ». De l’autre, l’esprit de crainte est opposé, comme ici, à l’esprit d’amour du christianisme (Matth. 10. 26, 28 a ; Luc 8. 50 ; 12. 7, 32 ; Rom. 8. 15). On le voit, le mot a deux sens différents ; l’un qui est synonyme « d’avoir peur », l’autre « d’honorer, servir, adorer ». Le passage où ce dernier sens éclate avec le plus d’évidence est celui où Josué, après avoir exhorté à Sichem les Israé­lites à « craindre l’Eternel » (24. 14) déclare : « Pour moi et ma maison, nous servirons l’Eternel » (24. 15). « Le craindre, c’est tendre les mains pour recevoir comme un cadeau, l’intelligence et le jugement, la sagesse, la science de la vie » 21.

19. NOUS AIMONS, NOUS, PARCE QUE LUI, IL NOUS A AIMÉS LE PREMIER.

*Nous aimons, nous* (cf. verset 11). Le pronom, mis en tête en toutes lettres, montre la différence qui sépare l’apôtre et ses lecteurs des gens qui viennent d’être men­tionnés et met en évidence le caractère personnel et com­munautaire de cet amour. Avant de poursuivre, relevons une erreur due à des manuscrits tardifs et qui diminue la portée du texte. Jean n’a pas écrit : « nous /‘aimons » mais

11 Karl Barth. ***Aux captifs la liberté.*** Genève 1960, page 157.

**218**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

« nous aimons » 22. Dieu n’est pas l’unique objet de ce sen­timent qui englobe l’humanité en général. L’amour, dans ce qu’il a de plus absolu, sans restriction aucune, est mis en cause ici. C’est l’amour dépouillé de tout égoïsme inté­ressé. Il ne se demande pas si les autres lui plaisent ou lui sont antipathiques, il ne cherche pas son intérêt, ne se com­plaît pas lui-même dans la personne aimée, ne s’attend pas à la réciprocité, consent à rencontrer l’ingratitude ou la haine, il aime, parce qu’il ne peut pas faire autrement.

Notons que ce n’est pas un ordre, mais la constatation d’un fait. Il n’y a pas « efforçons nous d’aimer » mais \* nous aimons ». Evidemment, une telle attitude est incon­cevable dans un monde où la personnalité de chacun s’op­pose à celle des autres et où la sagesse des nations a for­mulé ces proverbes : « Charité bien ordonnée commence par soi-même », « Chacun pour soi, Dieu pour tous ». C’est pour cela que l’égoïsme des autres est le défaut qui nous choque le plus, puisqu’il empêche le moi de s’étaler à son aise. L’amour est l’apanage exclusif des fidèles, l’homme naturel est incapable de l’éprouver. Personne n’est exclu, si profonds que soient les abîmes qui séparent les gens, si différents que soient les tempéraments, les habitudes, le rang social, l’éducation, une seule règle s’étend sur eux et nivelle tout.

« Nous aimons ». L’apôtre adresse ainsi à ses lecteurs un magnifique éloge, car il ne parle pas en son propre nom seulement, mais il admet qu’ils éprouvent, eux aussi, les sentiments qui remplissent son cœur. Il faut se trans­porter à l’époque où ces lignes ont été écrites. Les chré­tiens étaient persécutés. Comment pouvaient-ils aimer ceux qui. par les moyens les plus barbares essayaient de leur faire abjurer leur foi ?

*Parce que, Lui, il nous a aimés le premier.* Sur l’inten­sité et la preuve de cet amour, cf. 4. 10 commentaire. Voilà où ces fidèles avaient puisé leur faculté d’aimer. Le pro-

**w Divers manuscrits ont essayé de compléter cette formule si brusque par différentes additions : « Nous aimons donc, nous aimons Dieu, nous l’ai­mons. » Bonsirven. O. c. ad loc.**

***4.* 20**

**219**

nom « Lui » proclame avec force cette vérité 2S. Vient en­suite l’adjectif « le premier » qui le met en pleine lumière. C’est l’offensé qui est venu à la rencontre de l’offenseur. Si les hommes croient avoir des raisons plausibles de plainte, ils attendent qu’on vienne leur faire des excuses. Alors, mais pas toujours, ils consentent à pardonner, mais font, sans s’en rendre compte, la réserve de Martine : « Tu le paieras » 24. Sondons l’attitude de notre Dieu et, avec Sa force, encouragés par un tel exemple, tâchons de ne pas être les trop indignes disciples d’un tel Maître. Parce que Son amour a cherché l’homme pécheur alors qu’il ignorait cet amour, oubliant son Créateur, vivant pour lui-même ; parce que Dieu lui a fait le don de Sa grâce, l’homme a la possibilité d’aimer.

20. **si QUELQU’UN DIT : J’AIME DIEU ET QU’IL HAÏSSE SON FRÈRE, IL EST UN MENTEUR. CELUI, EN EFFET, QUI N’AIME PAS SON FRÈRE QU'IL A VU, NE PEUT AIMER DIEU QU’IL N’A PAS VU.**

Un exemple pratique permettra au lecteur d’examiner sa conscience. L’insistance mise par l’écrivain sacré à pro­clamer cette vérité prouve combien, même alors déjà, elle était nécessaire.

*Si quelqu’un dit* (cf. 1. 6, 8, 10 ; 2. 4, 6, 9 commentaire). Ici, toutefois, le sens est beaucoup plus général et, à la fois, plus individuel. N’importe qui est mis en cause, cf. 2. 9, où le texte porte « Celui qui dit être dans la lumière » voir encore 3. 10, 14, 17 (commentaire) où l’absence d’amour pour les frères est blâmé et 4. 8 (comm.) où le verbe est sans complément.

*Il est un menteur.* L’attention est attirée sur « men­teur » (cf. 1. 10 ; 2. 4, 22, cf. Jean 8. 44). On voit dans quelle compagnie se trouve celui qui commet une telle inconséquence. Le passage qui se rapproche le plus du nôtre est 2. 4 où le coupable n’observe pas les commande­ments divins, résumés dans l’amour pour les autres. « Ses

15 Plusieurs manuscrits ont la leçon « Dieu » qui a été lue par la Vul- gate (Chaine).

84 Molière. ***Le médecin malgré lui.*** Acte I, scène 3.

***220***

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

actes démentent ses paroles, car l’amour pour Dieu et la haine pour les hommes... sont deux attitudes absolument contradictoires... Entre la haine et l’amour, Jean ne laisse place à aucun troisième comportement... L’absence d’amour c’est la haine en germe » 25. La raison de ce juge­ment va maintenant être indiquée.

*Celui, en effet, qui n'aime pas son frère quil a vu, ne peut19 aimer Dieu quil n'a pas vu.* Nous serions tentés de renverser les termes de cet argument. Il semble plus facile d’aimer Dieu que les frères, car nous avons souvent beaucoup de peine à aimer nos semblables, justement parce que nous les voyons. De nature, nous apercevons surtout leurs défauts et ce qui est peu aimable en eux. Evi­demment, c’est un tort. Il faut, de toute nécessité, s’effor­cer de comprendre la pensée divine et en sonder toute la profondeur. Le rôle du fidèle n’est pas d’adapter la parole de Dieu à ses idées, mais de les conformer à cette règle infaillible. « L’amour du chrétien pour son Dieu est un fait invisible, connu seulement de celui qui lit dans les cœurs, mais les effets de cet amour sont apparents et tombent sous l’appréciation humaine. C’est par notre amour pour nos frères que se prouve la réalité de notre amour pour Dieu » 27. Clément d’Alexandrie cite cette belle maxime : « Voir ton frère, c’est voir Dieu » 28.

21. ET NOUS AVONS (REÇU) DE LUI CE COMMANDEMENT, QUE CELUI QUI AIME DIEU, AIME AUSSI SON FRÈRE.

*Et nous avons (reçu) de lui ce commandement.* L’origi­nal lit. : « Et ce commandement nous avons de lui ». Le substantif sur lequel porte tout l’argument est au singulier

M Néander. O. c. ad loc.

M Leçon du Sinaîticus et du Vaticanuj plus conforme au commandement rapporté au verset suivant que « comment peut-il ? » Leçon de l’Alexandrinus suivie par la Vulgate » (Chaine).

17 Néander. O. c. ad loc.

28 Bonsirven. O. c. ad loc. L’ordre des mots, dans le texte grec, est légè­rement différent, « ne peut aimer » est mis à la fin de la phrase pour bien en relever l’importance. Ce sont eux, qui frapperont en dernier lieu l’atten­tion et la retiendront, en définitive.

**4. 21**

**221**

(cf. 2. 7, 8 ; 3. 23 comm.). Le passage qui, pour le sens, se rapproche le plus du nôtre est 2. 3, 4 où le mot est au plu­riel.

« Nous avons (reçu) ». Le participe entre parenthèses ne se trouve pas dans l’original qui porte simplement «nous avons », forme sans doute énergique mais qui, en français, semble abrupte. Nous nous sommes donc permis de tra­duire comme nous l’avons fait. Il y a une nuance, certes. « Nous avons reçu » implique l’idée d’un ordre donné dans le passé, mais dont l’observation a pu fléchir, tandis que par « nous avons » l’auteur affirme que cette obligation demeure.

« De29 lui. » Plusieurs commentateurs, Bonsirven et Chaine, entre autres, estiment que ce pronom remplace le substantif « Dieu » lu par Alexandrinus et la Vulgate, mais jamais dans l’Ancien Testament, nous ne trouvons le commandement qui suit sous cette forme. Il faut donc admettre que l’apôtre désigne ainsi le Christ. Il nous a probablement conservé ici une parole de Jésus, qui ne figure pas dans les évangiles — ce qui ne doit pas nous surprendre (cf. commentaire de 1.5), ou bien il aurait combiné ce que le Maître avait dit Matth. 22. 37-40 sur le devoir d’aimer Dieu et le prochain avec la parole pronon­cée dans la chambre haute (Jean 13.34 ; 15. 12, 17). Ce commandement va être introduit par la conjonction.

*Que,* qui rappelle d’une façon émouvante le texte exact de Jean 13. 34 ; « Je vous donne un commandement nou­veau, que vous vous aimiez les uns les autres. » Il y a un but à cet ordre. Il n’est pas arbitraire comme nous serions tentés de le supposer. Le voici dans toute sa grandeur :

*Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère* (cf. 2. 10 ; 3. 10, 14). Avant de quitter cette péricope, voyons les consé­quences que l’écrivain sacré, au cours de son épître, tire de ce commandement primordial :

n La préposition employée ici signifie proprement : du côté de, de la part de, du haut de, du fond de, loin de, à partir de, au moyen de, auprès de, d’entre. C’est elle qui est employée Jean 1. 44 : « Philippe était de Beth- saïda ».

**222 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

1. L’amour réciproque « les uns les autres » (3. 11, 23 ;

4. 7, 11, 12).

1. L’amour pour Dieu (4. 10, 19).
2. Rapport établi entre l’amour pour Dieu et les frères (4. 20, 21).

*f)* FONDEMENT ET PUISSANCE DE LA FOI

5. 1-13

5. 1. **QUICONQUE CROIT QUE JÉSUS EST LE CHRIST, EST NÉ DE DIEU, ET QUICONQUE AIME CELUI QUI L’A ENGENDRÉ, AIME AUSSI CELUI QUI A ÉTÉ ENGENDRÉ PAR LUI.**

*Quiconque,* cf. 2. 23 commentaire. Voir encore 2. 29 ; 3.4, 6, 9, 10 ; 4. 7.

*Croit que.* Nous rencontrons pour la première fois ce sens du verbe croire introduisant une confession de foi. Elle peut rester purement théorique ou exercer sur la vie morale de celui qui y adhère une profonde influence. Un exemple caractéristique du premier sens se trouve Ja. 2. 19. « Tu crois, toi, que Dieu est un, tu fais bien, les démons croient aussi et ils frissonnent. » Voici pour le second : Jean 11. 27. « Moi, je crois que toi, tu es le Christ, le Fils de Dieu qui devait venir dans le monda. » Nous lisons dans Héb. 11. 6 l’une à côté de l’autre ces deux manières de voir « Sans la foi, il est impossible d’être agréable, car il faut que celui qui s’approche (de Dieu) croie qu’il existe — foi qui pourrait être purement intellectuelle — et qu’il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent » — conviction qui transforme ceux qui la possèdent b

*Jésus est le Christ,* cf. 4. 2 où était envisagé celui qui confesse Jésus-Christ venu en chair. Ici, c’est celui qui croit. Rom. 10. 9 met en pleine lumière la nécessité de ces deux attitudes : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur

**1 Nous retrouvons « croire » 3. 23 où il exprime la foi dans la révélation concernant le Christ ; 4. 16 où il formule la position générale du croyant en face de l’amour divin ; ici, il représente la foi sous une forme directe et per­sonnelle.**

**224 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l’a ressuscité d’entre les morts, tu seras sauvé. » Jean indique en d’au­tres termes la récompense accordée à celui qui croit que Jésus est le Christ, mais le résultat est le même.

*Est né de Dieu.* Les deux derniers mots sont mis en évi­dence dans le texte. Ce sont eux qui marquent l’abîme entre les non-croyants et les croyants. Ces derniers, seuls, ont en plus de leur naissance naturelle, le commencement d’une vie surnaturelle, et c’est de Dieu qu’ils l’ont reçue, cf. 2. 29 ; 3. 9 ; 4. 7 commentaire et Jean 1. 13. De nos jours, il semble si habituel de considérer Jésus comme le Christ, que la valeur donnée à cette croyance paraît exa­gérée. Il faut donc nous transporter à l’époque où ce texte a été écrit et au sens étymologique du titre donné à Jésus « le Christ » donc « l’Oint » par excellence, « le Roi », « le Fils de Dieu ». Or au premier siècle, le contraste entre le crucifiement de Jésus et de Sa royauté était, pour les uns un scandale, pour les autres une folie (1 Cor. 1. 23). Pour ceux-là seuls, pour ceux qui sont nés de Dieu, le Christ est « puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Cor. 1. 24). Il a été revêtu d’une triple onction, comme prophète, sa­crificateur et roi. Les fidèles qui, de nos jours, se mettent au bénéfice de Son ministère rédempteur ne devraient pas oublier, comme ils le font parfois, Ses autres prérogatives. Ses paroles doivent être reçues avec respect, car elles émanent de Dieu Lui-même (Jean 14. 10). Il faut obéir à Ses ordres, car ils sont ceux d’un souverain absolu, infail­lible qui désire avec ardeur le bien éternel de Ses sujets.

Relevons enfin que dans le texte, l’article est placé devant l’attribut, cf. 2. 7.

*Et quiconqiie aime celui qui l'a engendré, aime aussi celui qui a été engendré par lui,* conséquence toute logique de ce qui précède. Le fidèle qui prend au sérieux son privi­lège d’être enfant de Dieu doit aimer, avec le même sérieux, les croyants comme ses frères. Sur la même foi qui est le fondement de sa vie éternelle, repose celle des autres chrétiens. Comme lui, ils sont nés de Dieu, ils ont reçu les mêmes grâces, ils sont unis à Lui exactement par

**5. 2**

**225**

les mêmes liens. « C’est pourquoi tous les enfants de Dieu, en vertu de leur participation commune à la vie de Dieu, doivent s’aimer mutuellement » 2.

1. **EN CELA NOUS CONNAISSONS QUE NOUS AIMONS LES ENFANTS DE DIEU, LORSQUE NOUS AIMONS DIEU ET QUE NOUS EXECUTONS SES COMMANDEMENTS.**

*En cela,* cf. 2. 5 commentaire. *Nous connaissons que,* cf. 2. 3 commentaire.

*Nous aimons les enfants de Dieu.* Il semblerait plus naturel de faire le raisonnement opposé, et l’auteur, au cours de son épître, insiste maintes fois sur le devoir d’ai­mer le prochain quand on aime Dieu, cf. 4. 20 ; 5. 1 entre autres. Il va maintenant établir sur notre amour pour Dieu, la certitude de l’amour pour les fidèles. Argument, à première vue, peu convaincant. On risque, en effet, plus facilement de se faire illusion, quand il s’agit des senti­ments envers Dieu qu’à l’égard des hommes qui inspirent sympathie ou antipathie. Mais si l’on juge le raisonnement peu en harmonie avec ceux rencontrés ailleurs sous la plume de l’apôtre, il les renforce, au contraire. Tout dé­pend du sens donné à « aimer » mis en vedette, car ce verbe peut revêtir des caractères très différents, même opposés. Il y a des tendances et des actes qui ressemblent à des preuves d’amour, mais qui, pourtant, en sont diffé­rents. L’amour réel ne consiste pas à se rendre esclave des autres, à satisfaire leurs trente-six volontés, car ainsi on ne leur est pas utile. Il envisage, au contraire, leur bien en recherchant ce qui peut les rapprocher de Dieu, en com­battant leurs défauts et en les invitant à poursuivre les seules richesses qui durent éternellement. «Nous ne som­mes sûrs d’aimer véritablement nos frères et même nos plus proches amis, que lorsque nous aimons Dieu ; ou plu­tôt, nous sommes très sûrs de ne point aimer véritablement nos frères, et même nos plus proches amis, lorsque nous n’aimons point Dieu » s. Notre amour pour Dieu doit être

\* Néander. O. c. ad loc.

1 A. Vinct. ***Etudes et méditations évangéliques*** III. o. c. p. 17.

***226***

**PREMIÈRE ÊPITRE É>E JEAN**

si puissant, si incontestable, qu’il nous fournisse la preuve de notre amour pour les enfants de Dieu, même si, en nous plaçant sur le terrain de nos tendances naturelles, nous étions en droit d’en douter. Jean écrit : « Enfants de Dieu » et non pas « frères » (cf. 3. 14), ni « les uns les autres » (3. 11), puisque l’argument porte sur les rapports des chrétiens avec le Seigneur et non entre eux. Chaque acte d’amour pour Dieu, donc chaque acte d’obéissance, amène une nouvelle certitude de l’amour pour les enfants de Dieu. A ce témoignage d’aimer Dieu, se joint un nou­veau critère.

*Et que nous exécutons 4 Ses commandements,* cf. 2. 3 ; 3. 22, 23, 24 où il est question de « garder » les comman­dements divins. Notre texte est le premier où se trouve le verbe « exécuter », littéralement « faire ». Sur l’emploi de ce verbe, cf. 1.6 commentaire : « Nous ne pratiquons pas la vérité », et 2. 17 où se trouve « faire la vérité ». «Le verbe \*« faire » au lieu de « garder » marque l’action volon­taire, exigeant un effort » 5.

1. **CAR VOICI QUEL EST L’AMOUR DE DIEU, QUE NOUS GAR­DIONS SES COMMANDEMENTS, ET SES COMMANDEMENTS NE SONT PAS PENIBLES.**

*Car voici quel est l'amour de Dieu.* L’accent porte sur « voici », littéralement « tel ». L’écrivain sacré, afin que nul n’en ignore, donne une définition de cet amour dont il vient de parler. Les mots « l’amour de Dieu » sont suscep­tibles d’être interprétés de trois manières différentes qui, d’ailleurs, ne s’excluent nullement et qui, dans le cas par­ticulier, sont concomitantes.

C’est d’abord l’amour que l’Eternel éprouve pour Ses créatures.

Ensuite, celui qu’il nous inspire à leur égard.

Enfin, celui que nous ressentons pour Lui en retour de

**4 La leçon de « gardons » du Sinaîticus est sans doute une harmonisation avec le verset suivant (Chaine, op. cit. ad loc.) ou une réminiscence de 2. 3 ; 3. 22, 24.**

**8 Bonsirven. O. c. ad loc.**

**5.3 227**

tous Ses bienfaits. C’est ce dernier sens qui doit être re­tenu.

Cet amour a le caractère suivant :

*Que nous gardions ses commandements,* cf. 2. 3 com­mentaire. Deut. 10. 12, 13. Aimer et obéir sont identiques. Un amour qui n’obéit pas s’annule lui-même. Les enfants de Dieu ne peuvent rien lui offrir, sauf leur obéissance, et c’est la seule chose qu’il réclame d’eux. Malheureusement, le rapport entre l’amour et les commandements est sou­vent méconnu. Il nous faut donc d’autant plus insister dans notre commentaire.

On considère, en général, les commandements comme un joug pesant, une entrave qui nous empêche de vivre à notre guise, un obstacle à notre liberté, pour tout dire en un mot : une contrainte. Il n’en est rien, bien au contraire. Les commandements de Dieu sont dictés par Son amour, pensée bien faite pour donner la force de les garder. Quand on aime quelqu’un d’un amour qui ne soit pas une autre forme d’égoïsme, rien ne coûte pour lui faire plai­sir. Ce qui est vrai dans les rapports entre hommes, cesse­rait-il de l’être quand Celui qui est amour est en cause ?

Voilà pourquoi, pour plus de clarté, Jean ajoute :

*Et ses commandements ne sont pas pénibles,* cf. Deut. 30. 11, 14. « Une telle affirmation repose,, non sur la na­ture même de ses commandements, mais sur la position nouvelle qu’occupe le chrétien vis-à-vis de la Loi divine »6.

Le terme traduit par « pénible » signifie primitive­ment « lourd », cf. Mt. 23. 4, 23 ; Act. 20. 29 ; 2 Cor. 10. 10. L’apôtre donne une forme négative à la vérité que Jésus avait proclamée Matth. 11. 30 : « Car mon joug est aisé et mon fardeau léger. » Pour saisir la profondeur d’une telle pensée, il suffira de se rappeler que tout est relatif. Un fardeau peut paraître plus ou moins pesant sui­vant la vigueur dont dispose celui qui porte. Pour les « forts des Halles » capables de mettre 200 kilos sur leurs épaules, un paquet de 50 kilos est une charge insignifiante, tandis qu’un enfant n’arriverait pas à le remuer. Il fau­

•Néander. O. c. ad loc.

**228 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

drait même parler du pouvoir que donnent ces machines qui permettent à un individu, grâce à ces grues puissan­tes, de transporter des charges de plusieurs tonnes. Il en est ainsi dans le domaine spirituel. Quand on est soutenu par le Christ, rien n’est impossible, cf. Marc 9. 23 ; Phil. 4. 13.

« La raison qu’en donne saint Jean c’est » 7

1. **PARCE QUE TOUT CE QUI EST NÉ DE DIEU REMPORTE LA VICTOIRE SUR LE MONDE, ET VOICI QUELLE EST LA VICTOIRE QUI A VAINCU LE MONDE : NOTRE FOI.**

« Parce que » établit un rapport étroit entre le verset précédent et celui que nous méditons. Certes, il n’est pas facile d’apercevoir le lien logique entre les deux pensées, il faut donc d’autant plus le rechercher. L’image employée nous permettra, je pense, de le saisir. Il est question d’une victoire remportée sur l’ennemi. Or, tous les récits de ba­taille démontrent que la certitude de remporter la victoire permet au vainqueur d’accomplir des prodiges. Rien ne lui semble difficile, rien impossible. A combien plus forte raison, cette expérience se vérifie-t-elle dans le domaine spirituel.

*'Tout ce qui est né de Dieu.* On attendrait « quiconque est né de Dieu » et non pas, comme ici, un adjectif et un pronom neutre. Un objet inconscient peut-il être engendré par Dieu et vaincre ? Aussi Chaine supprime-t-il la diffi­culté en déclarant : « Le neutre équivaut au masculin » et cite Jean 6. 37 ; 17. 2. Nous préférons renvoyer les lecteurs a 1. 1 comm. Dans le cas particulier, nous voyons dans ce neutre une allusion à un ensemble de fidèles considéré comme une communauté. Certes, chacun des individus qui la composent a dû passer, personnellement, par la nouvelle naissance, mais l’ensemble participe à la même grâce.

*Remporte la victoire sur le monde,* littéralement «vainc le monde ». Le verbe est au présent et non au parfait comme 2. 13 ; 4. 4, c’est donc une victoire remportée à

7 Néander. O. c. ad loc.

**5. 4**

**229**

chaque instant par celui qui « est né de Dieu » et en com­munion avec le Christ qui a dit : « Vous aurez des tribula­tions dans le monde, mais ayez bon courage, moi, j’ai vaincu le monde» (Jean 16.33).

*Et voici quelle est la victoire qui a vaincu le monde, notre foi » 8*

Cette parole est, par elle-même, un acte de foi, si nous nous rappelons l’état du monde au moment où elle fut pro­noncée. Sans doute, l’apôtre avait dû être ébloui par les triomphes extraordinaires de l’Evangile. Il avait vu pen­dant les années qui suivirent immédiatement la mort et la résurrection de son Maître, des milliers et des milliers d’âmes s’ouvrir à la prédication de la bonne nouvelle (Act. 2. 41 ; 4.4), des Samaritains sur qui, en un jour d’égare­ment, il avait voulu faire tomber le feu du ciel (Luc 9. 54, 55), avaient, à sa prière, reçu le Saint-Esprit (Act. 8. 17). Un ancien persécuteur des fidèles, métamorphosé en apô­tre ardent par l’intervention directe du Ressuscité, enfin les païens eux-mêmes étaient entrés dans la communauté nouvelle. L’Asie et l’Europe, en attendant l’Afrique, s’étaient couvertes d’églises, prémices de cette moisson dont le Seigneur avait parlé à Ses disciples, près du puits de Jacob (Jean 4. 35).

Le siècle où l’on avait assisté à la naissance et à lâ mort du Fils de l’homme, à Sa résurrection et à Son ascen­sion, où l’Eglise chrétienne avait surgi dans la chambre haute sous le baptême de l’Esprit, ce siècle n’était pas encore arrivé à sa fin et déjà les 500 frères (1 Cor. 15. 6) à qui le Sauveur était apparu vivant, avaient engendré à la foi cinq cent mille disciples.

Sans doute, un pareil épanouissement semblait, à vues humaines, justifier toutes les espérances. Mais que de taches l’œil spirituel du disciple bien-aimé ne discernait-il pas dans ce tableau splendide. La discorde s’était glissée dans l’assemblée des saints, la jalousie, l’envie avaient fait

8 Deux remarques préliminaires. Le mot < victoire » est un hapax, celui de « foi » ne se trouve qu’ici dans notre épître. Il manque dans l’évangile de Jean.

**230 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

leur œuvre ; les discussions oiseuses, les querelles de mots occupaient les esprits, la recherche d’une vaine science, bien différente de celle que recommandait l’écrivain sacré dans sa lettre, en avait séduit plusieurs et les détournait de l’étude de la foi. Les loups rapaces annoncés par Paul (Act. 20. 29) s’étaient glissés dans le troupeau et ne l’avaient pas épargné. Et quand le regard de Jean se por­tait vers ces églises d’Asie qu’il connaissait plus particuliè­rement, l’impression qu’il ressentait n’était pas faite pour le remplir d’un joyeux enthousiasme. Voici Ephèse qui a laissé son premier amour, Pergame qui a quitté la voie droite de la vérité, Thyatire qui se livre à l’impureté, voici Sardes qui passe pour vivante et qui est morte, Lao- dicée qui n’est ni froide ni bouillante et que le Seigneur vomira de Sa bouche. Et, en face de ce christianisme dégé­néré, c’est le monde romain avec toute sa force hostile, avec ses millions et ses millions de païens. Pourtant, l’apô­tre ne s’attache pas à ces apparences, toutes ces causes de découragement ne l’empêcheront pas de crier avec l’accent du triomphe : « Cette victoire qui a vaincu le monde, c’est notre foi. »

« La foi n’est pas seulement un moyen de vaincre ; elle est déjà une victoire. Le monde, en effet, s’oppose de tou­tes ses forces à la naissance de la foi dans un cœur. Celle- ci rencontre partout une résistance énergique dans le monde que nous portons au-dedans de nous, non moins que dans le monde qui nous entoure. De là, des réactions dou­loureuses, des doutes pénibles contre lesquels a perpétuel­lement à se débattre le nouveau croyant... Sa foi est déjà en elle-même, par le fait seul de son existence, une vic­toire sur le monde » 9.

« A vaincu » est à l’aoriste. C’est donc une victoire remportée une fois pour toutes et qui ne saurait être com­promise par l’avenir. Remarquons enfin qu’il y a « notre foi » et non pas « votre foi ». L’apôtre se met au rang des autres fidèles. « Cette foi, qui ne regarde pas à la faiblesse de la créature, mais se réjouit dans la force du Sauveur,

• Néander. O. c. ad loc.

**5. 5**

**231**

rend lame forte et joyeuse » 10, car « au milieu d’éléments les plus contraires qui viendraient frapper notre vue ou dérouter notre raison, elle sait rester simplement mais fer­mement attachée à la Parole du Christ. Elle douterait plu­tôt de ce qu’elle voit que de ce qu’elle a entendu » n.

Comment ce triomphe de la foi est-il possible ? L’au­teur va le faire comprendre au verset suivant.

1. **MAIS QUI EST LE VAINQUEUR DU MONDE, SI CE N’EST CELUI QUI CROIT QUE JÉSUS EST LE FILS DE DIEU.**

*Mais* suppose une objection sous-entendue à laquelle l’auteur va répondre. Auparavant, pour mettre bien en lumière la doctrine qui va suivre, il pose une question des­tinée à faire réfléchir.

*Qui est le vainqueur du monde* ? (littéralement « le vainquant le monde »). L’apôtre fait appel à l’expérience personnelle de ses lecteurs et s’adresse non plus à l’ensem­ble des croyants comme au verset 4.

« Si ce n’est (cf. 2. 22) celui qui croit que », cf. 1. « La foi a aussi un contenu intellectuel, elle exige la confession publique du crédo » 12 qui, ici, n’est pas resté lettre morte, le contexte le prouve surabondamment, il a transformé l’être qui le professe, puisqu’il le rend « vainqueur du monde ».

*Jésus-Christ est le Fils de Dieu,* cf. 3. 23 ; 4. 15 com­mentaire. C’est là le fondement du christianisme qui s’im­pose avec d’autant plus de force que, dans le verset précé­dent, il était fait mention de ceux qui sont « nés de Dieu ». Il est essentiel de rappeler la valeur de l’article placé devant un attribut, cf. 2. 7 commentaire. Jésus-Christ reste le Fils unique de Dieu par essence, les fidèles sont adop­tés et cette grâce leur confère des privilèges infinis. Deve­nus < une même plante avec Lui » (Rom. 6. 5), ils partici-

1. Murray. ***Demeurez en Christ.*** Edition Rose France, Saint-Ouen, Seine, “Maurice Ray. ***Notes bibliques,*** mars 1960. Méditation sur Matth. 14.

28, 30.

1. Bonsirven. O. c. ad loc.

**232 PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

pent à Sa victoire, comme ils avaient participé à Sa mort et qu’ils participeront à Sa résurrection.

1. **C’EST LUI QUI EST VENU PAR LE MOYEN DE L’EAU ET DU SANG JESUS-CHRIST, NON SEULEMENT DANS L’EAU, MAIS DANS L’EAU ET LE SANG. ET C’EST L’ESPRIT QUI REND TEMOI­GNAGE, PARCE QUE L’ESPRIT EST LA VERITE.**

*C'est lui qui est venu,* cf. 4. 2, commentaire Matth. 11. 3 (Le. 7. 19) ; Jean 1. 15, 27, 30 ; 10. 10 ; 12. 13.

*Par le moyen de Veau et du sang* 1S. Selon Calvin, Jean ferait allusion aux cérémonies légales, selon saint Augus­tin au sang et à l’eau sortis du côté percé de Jésus (Jean 19. 34), hypothèse peu vraisemblable, car les termes sont intervertis. Il semble préférable de les appliquer au bap­tême et à la mort sanglante du Sauveur. L œuvre rédemp­trice commencée au baptême est achevée lors du crucifie­ment. Il faut remarquer que le ministère du précurseur, d’après son propre témoignage, consistait à préparer le peuple à la venue du Christ (cf. Jean 1.31).

*Jésus-Christ.* Afin que nul n’en ignore, pour bien dé­terminer quel est celui qui vient ainsi avec le sang et l’eau, l’apôtre ajoute en toutes lettres « Jésus-Christ », unissant ainsi le Sauveur et le Roi, afin de bien spécifier que, dans Sa personne divine, étaient unis la volonté salvatrice et la puissance. Les hérétiques séparaient l’homme Jésus et le messager céleste. Pour mieux confondre leur erreur, les deux noms sont accolés l’un à l’autre et retentissent comme le son de la trompette qui annonce la victoire.

*Non seulement dans Veau, mais dans Veau et le sang,* insistance incompréhensible, si elle n’était pas destinée à combattre l’erreur de Cérinthe. Cet hérétique considérait le baptême de Jésus comme l’heure suprême qui avait révélé Sa divinité, tandis que la croix lui paraissait inu­tile, même scandaleuse. Voilà pourquoi l’apôtre répète avec emphase : « Non seulement avec l’eau, mais aussi avec le sang. » « Puisque l’eau et le sang sont gages et ef-

11 Le Sinaïticus et l’AIexandrinus ajoutent « de PEsprit » mais cette leçon doit être rejetée à cause du contexte.

**5. 6**

**233**

fets du salut qui a été apporté par Lui, ils rendent vrai­ment témoignage qu’il a été envoyé de Dieu, cf. Rom. 1. 4 » 14. « Comme ils sont muets », l’auteur ajoute :

*Et VEsprit rend témoignage,* cf. 5. 9 ; 3 Jean 6 ; Jean 15. 26 ; Act. 5. 32. La différence des modes et des temps s’explique aisément. Dans la chambre haute, le Christ, annonçant ce qui arriverait après Sa mort et Sa résurrec­tion, a employé le verbe au futur, le disciple bien-aimé, écrivant après que la promesse était accomplie, se sert du participe présent. Jésus est venu une fois, pour accomplir l’œuvre du Messie. L’Esprit Lui, rend témoignage, appli­quant et interprétant à travers les siècles la mission et les dons accordés aux croyants par le Sauveur. Déjà lors du baptême, l’Esprit était descendu sur Jésus et avait révélé Sa divinité (Matth. 3. 16). Par l’Esprit, le Seigneur a donné Ses ordres « aux apôtres qu’il avait choisis » (Act. 1. 2). Par l’Esprit, à leur tour, les disciples ont proclamé la puissance de la croix (Rom. 15. 19 ; 1 Pi. 1. 12), enfin, c’est l’Esprit qui agit dans les fidèles pour les sanctifier (1 Cor. 6. 11).

*Parce que VEsprit est la vérité.* Il faut souligner la conjonction « parce que » qui explique pourquoi il incombe au Saint-Esprit de rendre témoignage. C’est la seule fois qu’il est ainsi défini dans le Nouveau Testament. Mais nous Le rencontrons dans l’évangile de Jean comme « l’Es- prit de vérité » (14. 17 ; 15. 26 ; 16. 13) et 1 Jean 4. 6. En résumé : « L’eau rappelle le baptême de Jésus dans le Jourdain, soit Sa parfaite identification avec nous. Le sang rappelle la croix sur laquelle II triomphe de Satan, du péché, de la mort. Et l’Esprit Saint qui a ressuscité Christ d’entre les morts, atteste par cette résurrection que Christ est bien le Vainqueur de toute chair et de ses faiblesses, de toutes puissances et de leur force, et que de Lui nous pouvons à notre tour attendre toutes victoires et la vie éternelle »15.

14 Calvin. O. c. ad loc.

15 Maurice Ray. O. c. 27.5.55.

**234 PREMIÈRE ÊP1TRE DE JEAN**

1. **PARCE QU’ILS SONT TROIS QUI RENDENT TÉMOIGNAGE**

*Parce que,* cf. v. 6. L’écrivain sacré insiste sur le fait que non seulement le Saint-Esprit est un témoin, mais aussi l’eau et le sang, ce qui ressort avec évidence du ver­set 8.

*Ils sont trois qui rendent témoignage,* littéralement « les rendant témoignage ». Déjà la Loi exigeait que toute déclaration soit appuyée par deux ou trois témoins, cf. Deut. 17. 6 ; 19. 15 ; Matth. 18. 16 ; Jean 8. 17, 18 ; 2 Cor. 13. 1.

Le texte grec présente une double difficulté. Le chiffre 3 et le participe présent sont au masculin, alors que «l’eau, le sang et l’Esprit » sont des substantifs neutres. Cette faute grammaticale, car c’en est une, met bien en relief la personnalité divine du Saint-Esprit. Les adjectifs qui le Qualifient et les pronoms qui le remplacent sont donc par­ois mis au masculin et cette manière de faire a agi sur les deux autres substantifs. « C’est probablement par assimila­tion » 16 qu’ils sont au même genre.

Ainsi, après avoir mentionné l’Esprit seul (verset 6), l’auteur le met avec « l’eau et le sang ».

Le texte reçu ajoute : « Dans le ciel : le Père, la Parole et le Saint-Esprit et les trois sont un. » Mais cette phrase manque dans presque tous les anciens manuscrits. Elle a donc été retranchée dans les meilleures éditions modernes du Nouveau Testament grec, comme glose postérieure. Un lecteur l’aura inscrite en marge de son manuscrit et un copiste l’aura ensuite insérée dans le texte pensant que cette note marginale était destinée à réparer un oubli17.

**11 Bonsirven.**

**17 Un exemple analogue, bien connu, se trouve Marc 9. 29 : « Cette sorte (génération) de démon ne peut être chassée que par la prière.» A l’époque ou le jeûne avait acquis une importance exagérée, un lecteur bien intentionné, avait ajouté « Et par le jeûne », leçon très ancienne car elle se rencontre dans plusieurs de nos versions françaises.**

**Un autre exemple, plus caractéristique encore, puisqu’il porte sur toute une phrase, est fourni par l’actuel verset 4 de Jean 5 qui manque dans le Papyrus Bodmer, dans le Sinaïticus, dans le Vaticanus, dans les Codex d’E- phrem et de Bèze, dans la vêtus Itala, la Peschitto et dans quelques minus­cules.**

**5. 8**

**235**

La présence de ces interpolations ne doit nullement nous faire douter de l’inspiration plénière des saintes Ecri­tures, au contraire. Elle l’établit sur la base solide des plus anciens manuscrits de la Bible. Il ne faut pas confondre la doctrine en question avec la prétention de croire à l’in­faillibilité de toutes les copies et traductions, erreur que nous imputent les adversaires de la vérité pour la combat­tre plus facilement. Jean spécifie quels sont ces trois té­moins.

1. **L’ESPRIT, L’EAU ET LE SANG. ET CES TROIS SONT EN VUE DE L’UNITÉ.**

Le texte reçu s’ouvre par : « Il y en a trois qui rendent témoignage sur terre », glose pendant de celle étudiée ver­set 7.

*L'Esprit, Veau et le sang* ne doivent pas être séparés. Nous en avons donné la raison verset 6.

Il est remarquable qu’ayant parlé de l’Esprit après l’eau et le sang, l’auteur Le place maintenant en tête de la phrase. Comme nous l’avons vu précédemment, l’eau et le sang sont muets et leur témoignage ne peut être invoqué qu’en vertu de la vérité proclamée au Psaume 19. 2 à 4.

***Les deux racontent la gloire de Dieu***

***Et le firmament manifeste l’œuvre de ses mains.***

***Un jour parle de cette parole au jour qui vient***

***Et la nuit communique cette connaissance à la nuit suivante. Ce n'est pas un langage, ce ne sont pas des paroles, Et leur voix n'est point entendue.***

Désireux de réfuter l’erreur de Cerinthe, l’apôtre avait souligné d’abord la valeur du sang. Invoquant le rôle de l’Esprit, personne vivante, il est naturel de le citer en pre­mier lieu.

Jésus n’est pas uniquement Celui qui envoie l’Esprit (Jean 15. 26) par lequel II est actuellement présent dans chaque croyant, ni seulement Celui qui donne l’eau et le sang préparés pour les Siens par Son ministère terrestre, mais II unit dans Sa personne ces trois grâces. Celui qui aspire à la foi doit sonder l’œuvre terrestre du Sauveur,

**236**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

puis tourner ses regards vers le ciel d’où l’Esprit est com­muniqué.

C’est dans leur union qu’est transmis le Christ tout entier. Voilà le fondement solide de la foi. L’eau et le sang affirment Sa venue sur la terre, l’Esprit Sa présence auprès du Père.

*Et ces trois sont en vue de Vunité,* cf. Jean 11. 52 ; 17. 23 où les mêmes mots se retrouvent. Pour le nombre 3 au masculin, cf. 7 commentaire. On traduit parfois « se rap­portent à un », mais cette manière de rendre la pensée me paraît fautive à un double égard. D’abord elle ne tient pas compte du sens de la préposition qui implique une direc­tion vers un objet ou un être se trouvant en dehors de l’en­droit où se tient celui dont on parle. Ensuite, le pronom « un » est au neutre.

Quelle est cette unité ? Il nous est loisible de donner à cette question une réponse infaillible, car les termes em­ployés ici sont identiques à ceux que l’on retrouve Jean 17. 23, avec cette seule différence que dans la prière sacer­dotale, l’article manque. Cf. Jean 17. 11, 21, 22. Chaque fois, le nombre « un » est au neutre, comme d’ailleurs Jean 10. 30. L’unité chrétienne dont on parle beaucoup de nos jours, repose donc essentiellement, d’après le texte que nous méditons, sur le témoignage rendu par Dieu à Son Fils, témoignage gravé dans les cœurs par le Saint-Esprit.

Voyons maintenant quelle est la pensée apostolique qui implique l’harmonie des trois témoins, plus que le but visé par eux.

9. si NOUS ACCEPTONS LE TEMOIGNAGE DES HOMMES, LE TEMOIGNAGE DE DIEU EST PLUS GRAND, PARCE QUE CELUI-CI EST LE TEMOIGNAGE DE DIEU, QU’IL A RENDU TEMOIGNAGE À SON FILS.

*Si nous acceptons le témoignage des hommes.* C’est sur « le témoignage » mis immédiatement après « si » (cf. 3. 13 commentaire), que repose tout l’argument, analogue à celui dont s’était servi l’auteur de l’épître aux Hébreux 6. 16, 17 à propos du serment. Puisque, en général, le témoignage des hommes est reçu comme valable, à com­

**5. 9**

**237**

bien plus forte raison celui de Dieu est-il normatif. Quel­qu’un s’aviserait-il de considérer tous ses contemporains comme des menteurs et, par conséquent, de mettre en doute ce qu’ils attestent, il ferait de son existence un sup­plice continuel. Quelle folie de suspecter Celui qui est la vérité !

« Acceptons » constitue une image intraduisible en français, car le verbe signifie également « prendre » (cf. Jean 3. 11, 32).

*Le témoignage de Dieu est plus grand.* Impossible de récuser une telle doctrine, formulée en termes bien modes­tes. Nous aurions, sans doute, écrit : « Infiniment plus grand », cf. 3. 20 ; 4. 4. Cette supériorité s’impose d’abord par la Majesté de Celui qui est en cause, en second lieu par le fait que, même quand nous croyons être sincères, nous risquons toujours de nous tromper. L’essence des cho­ses, en effet, nous échappe et le vrai est composé de multi­ples aspects divers dont nous ne saurions tenir compte, étant bornés de toutes parts. L’apôtre veut, sans doute, prévenir toute objection de ses lecteurs, en leur présentant une doctrine incontestable et il insiste :

*Parce que celui-ci est le témoignage de Dieu,* cf. Jean 1. 19 (identité absolue des termes en grec).

« Parce que » répond à une question sous-entendue, for­mulée à peu près en ces termes : « Pourquoi devons-nous recevoir le témoignage de Dieu et quel est-il ? » C’est *le* témoignage de Dieu, comme s’il était le seul rendu par l’Eternel. Pour l’importance de l’article devant un attribut cf. 2. 7 commentaire. Pour l’importance du témoignage, voir Jean 1.34; 3.26; 5.33, 37; 19.35; Héb. 1.5; 3 Jean 12.

*Qu’il a rendu témoignage à 18 son Fils,* cf. Matth. 3. 17 ; 17.5. «Le témoignage que Jean représente comme actuel, parce qu’en effet, il se continue sous nos yeux, il le représente maintenant comme achevé, parce qu’il le con­temple dans le passé, où il forme un tout complet, un par­

18 Litt. « autour de ». Sur cette image où le témoignage entoure tout en­tière la personne à qui il est rendu cf. introduction et Jean 1. 7.

**238**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

fait ensemble » 19, répété à plusieurs reprises : lors du bap­tême (Matth. 3. 17), sur la montagne de la transfiguration (Matth. 17. 5), le jour des Rameaux (Jean 12. 28). Dans Son entretien avec les Juifs, le Seigneur avait affirmé : « Le Père qui m’a envoyé a Lui-même rendu témoignage de moi » (Jean 5. 37). Il ne s’agit donc pas d’appréciations, mais de réalités qui ne peuvent être contestées, puisqu’elles sont rapportées par écrit dans un livre qui ne saurait tromper, car il est infaillible dans son ensemble comme dans ses détails. Seul, l’incrédule peut en douter, mais le verset suivant montre, sans ambage, l’étendue d’une telle folie, d’une si monstrueuse impiété. Voilà ce qui donne à la foi en Jésus-Christ son indispensable certitude. « Ce témoignage, il dépend de l’homme de le recevoir ou de le repousser. Dans le premier cas seulement, il devient en lui ce qu’il doit devenir, un témoignage intérieur » 20.

10. **CELUI QUI CROIT AU FILS DE DIEU A LE TÉMOIGNAGE EN LUI. CELUI QUI NE CROIT PAS DIEU, LE FAIT MENTEUR, PARCE QU’IL N’A PAS CRU AU TÉMOIGNAGE QUE DIEU A RENDU À SON FILS.**

*Celui qui croit au Fils de Dieu.* Pour la première fois, nous rencontrons le verbe « croire » avec cette préposition, cf. 3. 23 où nous avons présenté une étude à ce sujet.

*A le témoignage.* Ce n’est plus une parole venant du dehors, c’est une certitude intérieure, cf. Gai. 1. 15 ; Eph. 1. 13. Connaissant à quel point les hommes sont les victi­mes du doute, dans Sa commisération infinie, Dieu donne à chaque fidèle une preuve irrécusable de sa filiation divine,\* car elle s’adresse à lui personnellement : « L’Esprit Lui-même rend avec le Père témoignage à notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu », selon la parole de Paul, Rom. 8. 16, cf. Jean 15. 26. Notre texte nous apporte un renseignement indirect fort précieux sur la doctrine du Saint-Esprit, souvent si confuse dans la pensée de beau­coup, même parmi les fidèles. Il suffit, en effet, de le com­

19 Néander. O. c. ad loc.

t0 Néander. O. c. ad loc.

**5. 10**

**239**

parer avec les passages cités pour en saisir toute la valeur dogmatique.

Tout croyant possède le Saint-Esprit, même s’il ne s’en rend pas compte. Si de nombreux chrétiens méconnaissent ce fait, c’est sans doute parce qu’ils confondent les mani­festations multiples de l’habitat en nous de la troisième personne de la Trinité avec cette grâce elle-même (cf. 1 Cor. 12.4-11), les dons avec *le* don du Saint-Esprit. En outre, nombreux parmi nos contemporains oublient l’affir­mation de Paul : « Nous marchons par la foi et non par la vue » (2 Cor. 5. 7), et dans le domaine spirituel, ils désirent voir et sentir, alors qu’il nous est demandé de croire tout simplement.

*Celui qui ne croit pas Dieu 21, le fait menteur,* cf. Jean 3.33. Nous avions marqué (cf. 1.10) notre surprise d’enten­dre l’apôtre s’exprimer avec une telle énergie ; mais aussi affirmé qu’il mettait en évidence d’une façon claire et nette toute l’extravagance du pécheur qui nie sa culpabi­lité. En reprenant son verdict, l’auteur montre à quel point l’homme, livré à lui-même, est incapable de discerner la vérité, de là cette insistance qui nous étonne et, finale­ment, pour peu que nous y soyons rendus attentifs, nous révèle la gravité d’un tel aveuglement. Si les termes sont identiques, le péché qui est ainsi dévoilé est plus mons­trueux encore, comme on pourra facilement s’en rendre compte en comparant les deux textes. 1 Jean 1.10 envisage le cas d’un individu qui affirmerait être exempt de péché et, si extraordinaire que cela puisse paraître, une telle illu­sion est fréquente, tant les coupables sont enclins à se surestimer. Dans notre verset, l’écrivain sacré stigmatise un autre crime. Celui qui le commet ne se trompe pas seu­lement lui-même, il est un incrédule, et cette incrédulité a pour objet le témoignage même que Dieu a rendu à Son Fils. Le texte l’affirme explicitement. Dans ce domaine, il ne s’agit plus d’appréciations plus ou moins exactes, mais de faits dont la réalité est indiscutable et pour qu’il n’y

11 L’Alexandrinus et la Vulgate lisent < le Fils de Dieu ». La leçon que nous avons adoptée est soutenue par le Sinaïticus et le Vaticanus.

**240**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

ait à cet égard aucun doute, le disciple bien-aimé montre, dans toute son horreur, l’égarement de cet homme. Dans ce passage, éclate la différence entre « croire » avec le datif et « croire » avec la préposition indiquant un chan­gement de lieu ou d’état comme c’est le cas dans la pre­mière partie du verset. Ici, « ne pas croire » signifie « ne pas accepter le témoignage, l’exactitude de la parole pro­noncée » et ce refus, en lui-même, est une énormité, car « certainement Dieu n’a rien plus précieux que Sa vérité : par quoi on ne lui saurait faire plus grand outrage que quand on Le dépouille de cet honneur » 22. Il est encore plus grave dans ses conséquences.

« Il Le fait menteur », cf. 1. 10 commentaire. Seuls le temps et la personne du verbe ont changé. Pour « men­teur » voir encore 2. 4, 22 ; 4. 20 ; cf. Jean 8. 44, 55 ; Rom. 3.4 ; 1 Tim. 1. 10 ; Tite 1. 12.

Quant au contraste entre le croyant et le non-croyant, cf. Jean 8. 18, avec cette différence que dans le passage de l’Evangile l’objet de son incrédulité n’est pas spécifié, il est simplement dit : « Celui qui ne croit pas est déjà jugé. » L’apôtre de l’amour ne mâche pas ses mots, car il aime ceux à qui il s’adresse. Jean-Baptiste fait preuve de la même énergie dans la pensée sinon dans les termes, quand il déclare : « Celui qui a reçu Son témoignage a scellé que Dieu est véridique » (Jean 3. 33).

L’auteur justifie la sévérité de son jugement :

*Parce quil na pas cru* (cf. 4. 16 ; Jean 3. 18 ; 6. 69 ; 16. 27 ; 2 Tim. 1. 12 ; Tite 3. 8) *au témoignage que Dieu a rendu à Son Fils.* Littéralement « le témoignage qu’il a témoigné ». Adjonction en apparence inutile. Tous les lec­teurs attentifs auraient pu la déduire de ce qui précède. Toutefois, l’écrivain sacré estime la vérité proclamée trop importante pour qu’il la laisse passer inaperçue 23.

**“ Calvin. O. c. ad loc.**

**18 C’est la seule fois que le verbe « croire » avec la préposition « au » est employée dans le Nouveau Testament, pour désigner un objet non person­nel. La formule «croire en son nom» cf. 2.12 comme Jean 12.36 n’entre pas en ligne de compte, car « la lumière », le contexte le prouve, est une mé­taphore du Christ. Il en est de même pour le témoignage assimilé à Dieu.**

**5. 11**

**241**

« Après avoir indiqué le témoignage que Dieu a rendu à Son Fils, Jean s’arrête pour montrer tout ce que ren­ferme un pareil témoignage pour les croyants » 24.

**11. ET CELUI-CI EST LE TÉMOIGNAGE, QUE DIEU NOUS A DONNÉ UNE VIE ÉTERNELLE. ET CETTE VIE EST EN SON FILS.**

*Et celui-ci est le témoignage,* exactement les mêmes termes qu’au verset 9.

*Que Dieu nous a donné une vie éternelle.* L’ordre des mots est interverti. L’accent porte d’abord sur « la vie éternelle » ensuite sur le don de cette vie : « a donné », enfin sur Dieu et sur nous (cf. Jean 3. 36 ; 20. 31 ; Rom. 6. 23). Cette vie éternelle est un don de Dieu. Ici, comme ailleurs, un verbe, un seul, toujours le même, illumine le mystère du salut. « Dieu a *donné* Son Fils unique » (Jean 3. 16). Le croyant, touché par la grâce *donne* son cœur à Jésus-Christ et le Sauveur, lui donne la vie éternelle. Une grande espérance avant Sa venue est transformée depuis en une glorieuse réalité, mais qu’aucun texte révélé ne garantissait d’une manière indubitable. Même Platon, le plus génial philosophe de l’antiquité, dans la conclusion de son ouvrage sur l’immortalité de l’âme, déclare : « Il ne convient pas à un homme qui a du sens de soutenir positi­vement qu’il en est comme je l’ai exposé. Mais qu’il en soit de nos âmes et de leurs demeures ainsi, ou à peu près, puisque l’âme semble être quelque chose d’immortel, cela me paraît convenable, et il vaut la peine, pour celui qui le pense, de courir le risque qu’il en soit ainsi » 25. Le chré­tien, lui, possède une certitude, basée sur un fondement solide, car c’est le Christ Lui-même qui a fait ces pro­messes (Matth. 19. 29 ; Jean 3. 15 ; 4. 14 ; 6. 27 ; 12. 25 ; 17.2). En outre, toutes les religions païennes, et même le judaïsme, admettaient que cette vie éternelle commençait après la mort, tandis que s’appuyant sur le témoignage du Sauveur, le croyant sait que dès ici-bas il *a* la vie éternelle (Jean 5. 24 ; 6. 47, 54 ; 10. 28). Toutefois, il ne faudrait

M Néander. O. c. ad loc.

***upbidon*** 114. D.

**242**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

pas en conclure que seuls les fidèles aient une destinée sans fin. Nous avons vu 2. 16 qu’en grec, il y a trois mots pour désigner « vie ». Celui dont l’auteur se sert ici, ne peut jamais être traduit par « âme » ; il ne faut donc pas pré­tendre, comme certains théologiens le font à l’heure actuelle, que l’homme ne possède pas une âme indestruc­tible et que les incrédules n’ayant pas reçu le don de Dieu sont condamnés à l’anéantissement. La vie, dans l’Ecriture, est la communion avec Dieu, qui possède la vie (Jean 5. 26). La mort est l’éloignement de Sa présence. Toutes les deux sont éternelles.

*Et cette vie est dans Son Fils.* Ce membre de phrase, à première vue superflu, spécifie bien l’origine de ce privi­lège. Le sens en est double. C’est le Christ et le Christ Seul qui la donne (cf. Jean 5. 40 ; 10. 10). Nous ne pouvons la posséder qu’en demeurant fermement en Lui. Chacun sait la place que tiennent, dans le Nouveau Testament, ces mots « en Christ ». Toute la dogmatique et toute la morale chrétiennes y sont résumées, on peut l’affirmer sans exagé­rer. Pour cette raison, la vie éternelle n’est pas une grâce dont nous ayons à attendre la réalité dans l’au-delà ; nous la possédons dès l’instant où nous sommes dans le Christ, donc le jour même de notre conversion. Dieu accrédite Son Fils auprès des hommes en leur transmettant en Lui, et en Lui Seul, la vie éternelle.

Trois vérités sont clairement résumées dans ce verset. « Nous sommes tous destinés à la mort... La vie nous est conférée par l’Evangile... Nous ne sommes pas autrement faits participants de cette vie » 28.

L’écrivain sacré insiste, tant cette vérité est impor­tante.

12. CELUI QUI A LE FILS A LA VIE, CELUI QUI N’A PAS LE FILS DE DIEU N’A PAS LA VIE.

*Celui qui a le Fils a la vie* (cf. 5. 18 ; 8. 15 ; Jean 8. 36 ; 5. 26 ; 10. 10). « Celui qui croit au Fils a une vie étcr-

\*• Calvin.

**5. 13**

**243**

nellc. » Dans notre verset, la vérité est exprimée d’une façon plus saisissante à cause de la répétition du même verbe. En outre, l’adjectif est omis et remplacé par l’arti­cle. C’est *la* vie, donc la seule qui soit digne de ce nom, puisqu’elle découle en permanence de la communion avec Celui qui a dit : « Moi, je suis la vie » (Jean 14. 6).

*Celui qui na pas le Fils de Dieu n'a pas la vie.* Ce der­nier mot est placé immédiatement après « celui qui n’a pas le Fils de Dieu », pour bien marquer à quel point la vie dépend du Christ.

Pour des contrastes analogues, cf. 1. 5 : 2. 4, 10. 11, 27.

Jean 3. 36 offre un parallèle presque exact avec les mêmes divergences relevées plus haut.

« L’esprit de l’homme est ainsi fait qu’il ne saurait se reposer qu’en Dieu seul ; au-dessous de Dieu rien ne peut lui suffire ; sa vie n’est que dans la communion avec Dieu, rendue possible en Son Fils » 27.

Avant de conclure cette péricope. l’apôtre résume ce qu’il a dit au cours de son épître.

1. **JE VOUS AI ÉCRIT CES CHOSES, AFIN QUE VOUS SA­CHIEZ QUE VOUS AVEZ LA VIE ÉTERNELLE. VOUS QUI CROYEZ AU NOM DU FILS DE DIEU.**

*Je vous ai écrit ces choses,* cf. 1. 4 ; 2. 14, 26 commen­taire. « Ces choses se rapportent non surtout à ce qui pré­cède immédiatement, mais à l’épître tout entière, preuve en soit les paroles qui suivent.

*Afin que vous sachiez* (2. 29 : 3. 14) *que vous avez la vie éternelle* (cf. Jean 20. 31). Il faut peser chacun de ces termes, c’est « afin que vous sachiez ». Il n’y a donc aucune hésitation possible, aucune faille. « Vous avez la vie éternelle », non pas « vous aurez ». En grec, l’ordre des mots attire l’attention sur cette réalité. Il y a littéralement « vie vous avez éternelle ». Cette construction ne se trouve qu’ici dans le Nouveau Testament. En outre, ces paroles

S7 Néander. O. c. ad loc.

**244 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

semblent contredire 2.20, 21, 27 : «Vous savez tous.» Il ne suffit pas de savoir, il faut mettre en pratique ce que l’on sait (Jean 13. 17). Si les fidèles avaient continuelle­ment à l’esprit cette certitude inébranlable, combien de soucis leur seraient épargnés !

Le but visé par l’auteur est donc d’encourager la com­munauté à ne pas s’éloigner du Sauveur, de lui rappeler la nature et la puissance de la foi, d’insister sur le fait qu’elle a reçu le bien suprême, la vie éternelle, enfin, de l’exhorter à ne pas se laisser séduire par aucune doctrine qui diminuerait Jésus-Christ et éteindrait la joie de Son service. Il ajoute, pour qu’il n’y ait pas d’ambiguïté pos­sible :

*Vous qui croyez* (Jean 1. 12) *au nom du Fils de Dieu* (cf. 5. 5, 10, 12, 20 ; 3. 8 ; 4. 10). Ce sont donc uniquement les croyants qui possèdent ce privilège. Il\*était nécessaire de bien le spécifier, car les hommes se font aisément illu­sion.

Pour le sens exact de « au nom de », cf. 2. 12 commen­taire.

ÉPILOGUE. 5. 14-21

1. **ET VOICI L’ASSURANCE QUE NOUS AVONS EN LUI, QUE SI NOUS DEMANDONS QUELQUE CHOSE SELON SA VOLONTE, IL NOUS ENTEND.**

*Et voici V assurance,* cf. 2. 28 commentaire, Héb. 4. 16.

*Que nous avons en Lui,* littéralement « que nous avons vers Lui », cf. Jean 1. 1. Notre assurance se dirige vers Dieu. Tout notre être est tendu, en quelque sorte, vers Lui. Cette nuance qui caractérise bien l’attitude du fidèle qui a présenté sa requête, échappe, malheureusement, dans la traduction française où elle ne peut être rendue avec toute son énergie.

« En Lui ». Que représente ce pronom ? En général, on admet qu’il est mis pour « Dieu », mais, à cause des der­niers mots du verset 13, il est plus exact de le rapporter au Christ. Nous aurions ainsi un passage de plus sur la prière adressée à Jésus -Christ, cf. Act. 7. 59 et Jean 14. 14 où les anciens manuscrits, papyrus Bodmer entre autres, lisent : « Si vous *me* demandez quelque chose en mon nom ».

Le fondement sur lequel repose cette assurance, c’est que :

*Si nous demandons quelque chose,* cf. 3. 22 commen­taire. Trois légères divergences existent entre ces deux versets : a) la condition marquée dans 3. 22 et l’assurance donnée dans 5. 14. b) Le caractère plus général de 3. 22 où « quoi que ce soit » remplace « quelque chose « de 5. 14, cf. Jean 14. 14 ; 16. 23. c) L’actif du verbe dans 3. 22, le moyen dans 5. 14, cf. Jean 15. 7 ; 16. 26 ; Matth. 27. 20 ;

**246 PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

Act. 3. 14, donc littéralement « nous demandons quelque chose pour nous ». Ces faits devaient être relevés, ils ont leur importance.

*Selon sa volonté,* cf. Jean 9. 31, seules fois, dans le Nouveau Testament, où cette condition soit mise à l’exau­cement de la prière. Comment ne pas voir dans ce passage une réminiscence de Matth. 26. 42, argument ajouté à Jean 18. 11 contre la théorie de ceux qui affirment que Jean ignorait le drame de Gethsémané, parce qu’il n’en parle pas dans son Evangile ?

On a prétendu, en outre, que cette promesse si catégo­rique contredit celle de Jean 14. 13, 14 ; 15. 16 ; 16.23, 24, mais « on ne peut demander sincèrement au nom de Jésus-Christ que ce qui est conforme à la volonté de Dieu » 1 comme le prouvent ces passages. << L’apôtre avait marqué dans l’Evangile le caractère totalement neuf de la prière depuis la venue de Jésus-Christ ; ici II donne le témoignage apostolique attestant la réalisation de ces pro­messes d’exaucement»1 2, cf. Gai. 1.4; Eph. 1.5 ; 1 Pi. 4. 19.

*Il nous entend,* c’est-à-dire : « il exauce », cf. Jean 9. 31 ; 11. 41. L’apôtre va maintenant indiquer les conséquen­ces logiques du fait que les prières ont été présentées « selon la volonté » de Dieu, et en remplissant les condi­tions requises par Sa parole.

1. et **SI NOUS SAVONS QU’IL NOUS ENTEND, QUOI QUE CE SOIT QUE NOUS DEMANDIONS, NOUS SAVONS QUE NOUS AVONS LES DEMANDES QUE NOUS LUI AVONS PRÉSENTÉES.**

*Et si nous savons qu'il nous entend.* Le verbe est le même qu’au verset précédent.

*Quoi que ce soit que nous demandions,* cf. 3. 22 mais ici, le verbe est au moyen comme au verset 14.

*Nous savons.* Nqtons la répétition voulue de ce mot qui souligne bien la certitude exprimée ici.

**1 Néander. O. c. ad loc.**

***2 Pain quotidien,* 12.8.60, édité par i’Eglisc Nationale vaudoise.**

**5. 16**

**247**

*Que nous avons.* Le fidèle est tellement sûr de l’exau­cement qu’il en possède d’avance la réalité. Peut-être devra-t-il attendre longtemps, passer par de nombreuses vicissitudes, mais il obéit à l’ordre de Paul (Rom. 12. 12), il s’arme volontiers de patience et se soumet, sans murmu­rer, au verdict de Dieu qui, Seul, sait quand les grâces implorées peuvent être accordées. Par la foi, il les a sai­sies au moment même où il les a demandées (cf. Marc 11. 24).

*Les demandes,* cf. Luc 23. 24 ; Phil. 4. 6, seuls passages où se retrouve le terme dans le Nouveau Testament.

*Que nous Lui avons présentées,* littéralement « les demandes que nous avons demandées de la part de lui >• (cf. Matth. 20. 20). Une telle attitude n’est possible qu’en vertu de la grâce dont parle Paul Rom. 8. 26 : « L’Esprit subvient à notre faiblesse, car nous ne savons ni quoi ni comment demander, pour prier comme il faut, mais l’Es- prit Lui-même intercède par des soupirs inexprimables. »

Il est remarquable que Jean n’invoque pas l’expérience seule de ses lecteurs, mais se place lui-même à leur niveau et se sert, partout, de la première personne du pluriel (cf. 1. 7, 10 commentaire, etc.). La communauté doit surtout avoir recours à la prière dans sa lutte contre le péché.

Un cas spécial va être indiqué pour encourager les fidèles à ne pas présenter uniquement des prières pour eux-mêmes, mais à intercéder.

1. **SI QUELQU’UN VOIT SON FRÈRE COMMETTANT UN PÊ­CHÉ NE (CONDUISANT) PAS À LA MORT, IL PRIERA. ET IL LUI DONNERA LA VIE, À CEUX QUI PÈCHENT D’UN PÊCHÉ QUI NE (CONDUIT) PAS À LA MORT. IL Y A UN PÉCHÉ QUI (CONDUIT) À LA MORT. JE NE PARLE- PAS DE CELUI-LA, AFIN QU’IL PRIE.**

*Si,* cf. 1. 6 commentaire. « Quelqu’un », terme très gé­néral. N’importe quel chrétien a le devoir d’intercéder 3. Toutefois, le contexte le prouve, ici il s’agit d’un fidèle, puisqu’il est parlé « d’un frère ».

3 C’est celui qui est employé Act. 9. 10 pour désigner Ananias : « un dis­ciple quelconque ».

**248**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

*Voit son frère commettant un péché,* littéralement « pé­chant un péché », cf. 2. 25.

*Il priera,* cf. Ja. 5. 19, 20. « Le mobile de la vie chré­tienne, c’est l’amour ; tel doit être aussi le mobile de la prière... Notre sympathie pour nos frères doit principale­ment se porter sur leurs intérêts spirituels, les plus impor­tants de tous ; celle de leurs infortunes qui doit nous trou­bler avant toutes les autres, c’est leur état de péché »4. Quelle différence entre cette attitude et celle des gens du monde, parfois même des chrétiens ! La vue d’un péché provoque l’esprit de jugement et le témoin d’un acte répré­hensible s’empresse souvent de le raconter, amplifié de commentaires malveillants. Il se trouve toujours des oreil­les complaisantes pour écouter des médisances. Mais ce n’est pas la seule différence qui existe entre ces deux ma­nières d’agir. Leurs effets forment un contraste encore plus violent. Quel est le fruit de la médisance, même quand elle ne devient pas calomnie ? Il est triple. Elle pervertit celui qui la prononce et celui qui l’entend car, selon le mot de Bernard de Clairvaux : « Celui qui médit et celui qui écoute le médisant, tous deux ont le diable sur eux, mais l’un l’a en la langue, et l’autre en l’oreille»5. Elle risque de faire « pousser en haut des racines d’amer­tume » (Héb. 12. 15) dans le cœur de la victime. Qu’on mette en parallèle ce que nous venons de dire sur les suites désastreuses d’une médisance et les simples mots de l’apô­tre.

*Et il donnera la vie.* Avant de continuer, une question s’impose. Quel est le sujet du verbe « il donnera »? Au point de vue doctrinal, elle semble superflue, Dieu Seul étant capable de donner la vie étemelle. Mais au point de vue exégétique, il n’en est pas de même, car rien ne per­met de supposer que les deux verbes « qu’il prie « et « il donnera » aient des sujets différents. Tout naturellement,

4 Néander. O. c. ad loc.

• Saint Bernard de Clairvaux, cité par saint François de Salles, ***Introduc­tion d la Vie dévote, de*** la Médisance, ch. 29, dans ***Œuvres complètes,*** Paris 1930, II, p. 822.

**5. 16**

**249**

un passage parallèle s’impose à l’esprit, où Jacques affirme, en propres termes : « La prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le rétablira » (5. 15). Il juge dune nécessaire de bien spécifier que c’est Dieu qui agit. Jean, par contre, estime que la prière qu’il conseille est telle­ment conforme à la volonté de l’Eternel « qui ne prend pas plaisir à la mort du pécheur, mais à ce que le méchant se détourne de sa voie et qu’il vive » (Ez. 33. 11), qu’elle est assurée d’être exaucée. L’intercesseur provoque ainsi le repentir qui pousse le coupable à confesser sa faute pour en obtenir le pardon et recevoir la vie éternelle. Il peut donc, dans une certaine mesure, être considéré comme l’instrument d’une grâce qui, sans son secours, n’aurait pas été accordée.

Deux mots attirent et retiennent l’attention. « Donner » revêt dans le cas particulier son sens plein. C’est vraiment un cadeau ! « La vie » prise dans sa plénitude, la commu­nion avec Dieu. Le frère coupable l’avait momentanément rompue par sa faute, la prière la rétablit. « Attendons beaucoup de la prière, de sa puissance auprès de Dieu, de son effet immédiat... Dans la prière on peut tout dire ; sous la forme de la prière, on peut faire tout accueillir : avec elle, on peut se faire ouvrir les cœurs les plus fer­més ; il y a un vrai charme dans la prière : et ce charme s’exerce aussi sur nous, qu’elle rend à la fois plus hardi, plus doux, plus patient » e. L’écrivain sacré fait toutefois une réserve qui montre qu’il y a un cas où son ordre n’en­tre pas en ligne de compte.

*A ceux qui pèchent cTun pêchê qui ne conduit pas à la mort.* Il est remarquable que, dans ce verset, Jean ne revienne pas moins de trois fois sur la même idée. Dans le membre de phrase précédent, il était question d’un frère surpris commettant une faute, de l’intervention favorable de quelqu’un en sa faveur, enfin du résultat de cette prière. Tout à coup l’apôtre emploie le pluriel. Il étend

•A. Vinet. ***Théologie pastorale.*** Société d’Edition Vinet. Lausanne, 1942, p. 317.

**250**

**PREMIÈRE ÊPITRE DE JEAN**

ainsi l’exemple particulier choisi par lui, à l’ensemble d'autres coupables.

*Il y a un péché (qui conduit) à la mort.* Ceci s’oppose formellement à la distinction entre « péchés mortels » et « péchés véniels », doctrine funeste, car, d’abord, elle éta­blit une hiérarchie arbitraire dans la gravité relative des différentes fautes, qui n’est pas de notre compétence. En second lieu, parce qu’« une » seule est signalée comme conduisant à la mort, donc irrémissible. Il est intéressant de lire sous la plume de Chaîne et de Bonsirven, les deux derniers commentateurs catholiques, cette phrase : « La distinction entre le péché mortel et non mortel n’est pas celle devenue classique chez les moralistes chrétiens »7, c’est-à-dire de l’église romaine.

Quel est ce péché ? Les exégètes ont longuement dis­cuté ce point. Certains s’appuient sur le fait que, dans l’Ancien Testament, plusieurs crimes sont passibles de mort (Ex. 21. 14-17 ; 22. 18, 19 ; Deut. 22. 25) et confon­dent cette peine physique avec celle dont il est parlé ici. Observons que, dans notre épître, il est parlé d’un seul péché.

D’autres y voient l’exclusion de la communauté (1 Tim. 1.20 ; 2 Tim. 2. 17 ; 4. 14). Mais la raison donnée par Paul à une mesure de ce genre (1 Cor. 5. 5) ruine cette hypothèse.

Quelques-uns, enfin, relèvent le rapport entre la foi et la vie (Jean 1. 12 ; 3. 15, 16 ; 5. 24 ; 6. 47) estiment donc que la perte de l’une entraîne la perte de l’autre et citent l’exemple de 1 Tim. 1. 19, 20. Mais, de nouveau le but visé par Paul contredit cette théorie. Toutefois, les mots « une bonne conscience » nous permettront d’entrevoir la vérité.

Ce péché est celui dont le Christ a dit : « Tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes, mais le blas­phème contre le Saint-Esprit ne sera pas pardonné » (Matth. 12. 31 ; Marc 3. 28, 29 ; Luc 12. 10, cf. Héb. 6.4- 6 ; 10. 26, 27, 29 ; 2 Pi. 2. 20, 21). Ceci nous amène à nous demander quel est le péché contre le Saint-Esprit? Il se

7 Chaîne. O. c. ad loc.

**5. 16**

**251**

trouve nettement caractérisé par les événements qui ont provoqué la déclaration du Sauveur. Les Pharisiens, pour sauvegarder leur autorité et affaiblir celle de Jésus auprès du peuple, expliquaient la guérison d’un démoniaque aveugle et muet (Matth. 12. 22) en disant : « Celui-ci chasse les démons par Béelzébul, le prince des démons » (v. 24). Eux-mêmes ne croyaient pas à ce subterfuge con­tre lequel protestait leur conscience, mais il fallait sauver ce qu’ils estimaient par dessus tout, leur prestige auprès de la foule. Or, celle-ci disait, dans l’extase : « Celui-ci n’est-11 pas le Fils de David ? » (v. 23). Le présenter comme possédé du démon et même du prince des démons, quelle perfidie ! Seulement, ils ne s’aperçoivent pas qu’ils sont eux-mêmes les victimes du diable, et qu’en étouffant la voix de leur conscience, ils se privent par là-même, de tout recours à la repentance. En effet, « le péché est appelé péché à mort, quand il n’y a plus nulle espérance de par­don » 8. Il n’est donc pas parlé d’une chute accidentelle, si grave qu’on la suppose, mais d’un aveuglement volontaire, d’une rébellion systématique contre les vérités reconnues. Une parole du Seigneur vient tout naturellement à la pen­sée : « Voici la cause du jugement : c’est que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » (Jean 3. 19). Donc, avec quel soin les inconvertis ne doivent-ils pas éviter l’excuse si fréquente : « j’aviserai une autre fois ». Combien redou­table est la parole du Psaume 95. 7, 8 cité par l’auteur de l’épître aux Hébreux 3. 7, 8 : « Aujourd’hui, si vous enten­dez sa voix, n’endurcissez pas vos cœurs. » Ce n’est pas impunément que l’on néglige d’obéir aux ordres divins. Le malheureux qui agit de la sorte s’imagine de bonne foi, peut-être, que dans d’autres circonstances il lui sera plus facile de répondre à l’appel, il ignore qu’il endurcit tou­jours plus son cœur et que, finalement, il sera incapable d’entendre le message évangélique. On le voit, l’avertisse­ment de l’apôtre s’adresse à tous les hommes, quel que soit leur état spirituel. Toutefois, si le verdict du Christ con-

**8 Calvin. O. C. ad loc.**

**252**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

damne l’endurcissement des inconvertis, à combien plus forte raison s’applique-t-il à ceux qui, après avoir reçu la pleine lumière au sujet du salut, en sont arrivés à préférer leur péché à la miséricorde de Dieu. Il ne peut y avoir de pardon pour eux, parce qu’il leur est impossible de se repentir. Esaïe dit déjà : « Malheur à ceux qui appellent le mal bien et le bien mal » (5. 20). Voilà l’état lamentable vers lequel glissent ces chrétiens qui refusent d’obéir aux appels réitérés du Christ, parce qu’ils préfèrent leur vo­lonté à la Sienne. Ils s’endurcissent petit à petit et devien­nent finalement incapables de percevoir la lumière.

L’écrivain sacré ne nous donne pas — et personne n’est capable de nous donner — un signe infaillible pour recon­naître si la chute du prochain est définitive ou si le par­don divin peut encore le relever, c’est le secret du ciel. Pour prédire quel sera le verdict de Dieu, il faudrait déterminer dans quelle mesure un individu s’est regimbé, délibérément et avec persistance, contre la vérité, claire­ment perçue, et s’est endurci définitivement. Ce sont là des mystères que Seul peut éclaircir Celui qui lit au fond des âmes. Donc, « avant de décréter que le péché de nos frè­res est tel, demandons le discernement. Pour ne pas tom­ber nous-mêmes dans ce péché, demeurons dans la commu­nion de Celui qui est la vérité. Cela est à la portée de tous puisque, selon la révélation du verset 20, nous avons tous reçu de Lui l’intelligence pour le connaître. Nous sommes donc tous responsables de notre salut ou de notre perdition \* 9.

*Je ne parle pas de celui-là, afin qu'il prie. «* De celui- là » est mis en tête de la phrase, c’est donc sur lui que l’auteur veut attirer l’attention. Le texte français permet d’hésiter entre « le pécheur » et « le péché » ; le grec tran­che la question en faveur du péché.

En outre, il y a une nuance intraduisible. La préposi­tion rendue par « de » signifie « autour de ». L’apôtre enveloppe par sa parole à tel point de toutes parts, le péché en question, qu’il le soustrait à l’intercession.

• Maurice Ray. O. c. 29 mai.

**5. 17**

**253**

Enfin, le verbe traduit par « il prie » est différent de celui rencontré au même verset. « Aiteô » (le premier) exprime une plus grande soumission ; c’est, en effet, le terme habituel dans la bouche d’un inférieur qui sup­plie un supérieur... et erôtaô (le second) implique l’idée que celui qui demande est sur le pied d’une certaine éga­lité par rapport à celui dont il sollicite la faveur... Jamais notre Seigneur ne se sert d’aitein (du premier) en parlant de Lui-même, pour désigner les faveurs qu’il recherche pour Ses disciples auprès de Dieu ; car ici sa prière n’est point celle de la créature adressée au Créateur, mais la demande du Fils au Père » 10.

La prière la plus fervente, même celle des interces­seurs les mieux qualifiés, se brise contre le mur d’indiffé­rence de l’homme qui a commis le péché contre le Saint- Esprit (Ez. 14. 20).

1. **TOUTE INJUSTICE EST UN PÊCHÉ, ET IL Y A UN PÉCHÉ (QUI) NE (CONDUIT) PAS À LA MORT.**

*'Toute injustice est un péché,* définition aussi complète que possible de l’injustice, déterminée par « tout » (cf. 1. 9 commentaire) et envisagée comme un péché contre Dieu, parce qu’elle encercle l’homme dans ses liens, esclavage caractéristique de l’action du péché, cf. 3. 8 où « celui qui fait le péché » s’oppose à « celui qui fait la justice » 3. 7. On ne saurait dire que « tout péché soit une injustice » car la notion de péché est plus complexe. En effet, nous trou­vons, dans notre épître cette définition « Le péché est l’illégalité » (3.4 commentaire cf. encore Rom. 14.23). Chaque fois qu’un fidèle ne remplit pas ses devoirs envers son prochain, il commet un péché. Ainsi, d’après l’ordre donné au verset 16, l’intercession trouve un vaste champ d’activité.

*H y a un péché (qui) ne (conduit) pas à la mort.* Les quatre fois où ce blasphème irrémissible est stigmatisé d’une façon positive ou négative (v. 16, 17), le verbe mis

**10 Trench, *Synonymes du Nouveau Testament,* p. 169, 170.**

**254**

**PREMIERE ÉPITRE DE JEAN**

entre parenthèses manque dans le texte grec qui le présup­pose en employant une préposition indiquant la direction vers un but (cf. Jean 11.4 où Segond traduit: «Cette maladie n’est point à la mort »).

. Ce verdict, si précis, semble contredire la phrase bien connue : « Le salaire du péché, c’est la mort » (Rom. 6. 23). Pour constater qu’il existe une parfaite harmonie entre les deux apôtres, il suffit de lire la fin du verset : « mais le don de Dieu, c’est la vie éternelle en Jésus-Christ, notre Seigneur ». Paul, dans la première partie de son texte, pré­sente l’état général de l’humanité, condamnée à cause de la chute ; dans la seconde, il proclame la grâce offerte aux croyants par le Sauveur. Jean, lui, montre quel est l’état de l’homme qui, après avoir entendu le message du par­don, refuse d’obéir aux appels divins et finit par endurcir sa conscience.

La certitude d’être entouré d’intercesseurs risquerait d’encourager, jusqu’à un certain point, l’indifférence en face du péché. Aussi, l’auteur affirme-t-il de nouveau l’idéal chrétien, malgré la présence anormale du péché, même parmi les enfants de Dieu.

1. **NOUS SAVONS, QUE QUICONQUE EST NÉ DE DIEU NE PÈCHE PAS, MAIS CELUI QUI EST ENGENDRÉ DE DIEU LE GARDE. ET LE MALIN NE LE TOUCHE PAS.**

*Nous savons,* cf. 3. 2, 14 commentaire, 5. 19, 20 ; Rom.

1. 2 ; 3. 19 ; 7. 14 ; 8. 22, 28 ; 1 Cor. 8. 1, 4 ; 2 Cor. 5. 1 ; 1 Tim. 1. 8.

*Que quiconque,* cf. 2. 23 commentaire.

*Est né de Dieu,* cf. 3. 9.

*Ne pèche pas.* Le lecteur est contraint devant cette insistance (2. 1 ; 3. 4, 6, 8, 9), de se demander pourquoi Jean proclame pour la sixième fois une vérité qui semble contredire nos expériences quotidiennes et ses propres pa­roles (2. 1) : « Si quelqu’un pèche, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste » et 5. 16 « Si quel­qu’un voit son frère commettant un péché ne conduisant

**5. 18**

**255**

pas à la mort, il priera ». Serait-ce pour l’inviter à mar­cher par la foi et non par la vue ? Doit-il reprendre le problème et le méditer à nouveau ? Quoi qu’il fasse, il se trouve dans une impasse, car des faits trop patents pour être niés l’obligent à reconnaître l’opposition flagrante entre ce qu’il constate en lui et autour de lui, et la déli­vrance complète du péché qui paraît être affirmée ici avec tant de sérénité.

Faut-il interpréter les termes « quiconque est né de Dieu » comme une promesse dont l’accomplissement sera réalisé seulement dans l’au-delà ? Tant que les hommes seront sur cette terre, leur arrivera-t-il de succomber fata­lement à la tentation ? Dans ce cas, les fidèles ne seraient « enfants de Dieu » qu’après leur entrée dans le ciel. Une telle hypothèse est formellement contredite par l’apôtre lui-même « Voyez quel amour le Père nous a témoigné afin que nous soyons appelés enfants de Dieu, et nous le sommes... Maintenant, nous sommes enfants de Dieu » (3. 1, 2 cf. commentaire).

Certains fidèles, quelquefois d’une piété indéniable, s’appuient sur notre passage pour affirmer que, d’une façon absolue, soit en actes, soit en paroles, soit en pen­sées, ils sont, par la grâce de Dieu exempts de tout péché. Cette erreur, car c’en est une, nous sommes obligés de l’af­firmer, malgré l’estime que nous éprouvons pour certains de ses adeptes, méconnaît le témoignage, non seulement de l’expérience chrétienne universelle, mais encore celui de Jean lui-même, puisqu’il affirme péremptoirement que « si nous disons que nous n’avons pas de péché, nous nous égarons nous-mêmes, et la vérité n’est pas en nous » (1. 8 commentaire). Ce passage pourrait suffire, mais il n’est pas le seul. D’ailleurs, dans le texte présent, ce n’est pas d’êtres privilégiés, mais de tous les croyants qu’il s agit. Cela ressort encore mieux en grec qui porte littéralement « tout le né de Dieu ».

Deux hypothèses ont été proposées qui font justice au texte et au contexte, tout en manifestant l’harmonie de la Révélation de Dieu et en s’accordant également avec l’ex­

**256**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

périence chrétienne. Toutes les deux invoquent le sens précis que le mot péché revêtirait dans ce passage. Voici la première : L’écrivain sacré définirait ici par « péché » non une infraction quelconque à la loi de Dieu, mais bien cet endurcissement ultime et total qui abaisse un homme si bas qu’il devient inutile de prier pour lui. Loin de con­tredire ce qu’il vient d’affirmer au verset 16, l’apôtre insiste que ce péché-là, « celui qui est né de Dieu » ne le commet pas, car il est protégé par la grâce même qui est à l’origine de sa nouvelle naissance.

Quant à la deuxième hypothèse elle insiste sur le fait que le verbe « pécher » est à l’indicatif présent, et que ce temps suggère que « celui qui est né de Dieu » ne persiste pas dans le péché.

Ces deux interprétations, loin de s’exclure, se complè­tent, car cette persistance volontaire à commettre une faute reconnue comme telle est précisément l’attitude qui conduit le coupable à se trouver finalement pris dans les liens du péché contre le Saint-Esprit.

*Mais.* Deux termes existent en grec, celui employé ici est le plus, fort. Il établit donc un contraste violent avec la phrase précédente.

*Celui qui est engendré de Dieu le garde.* On peut pro­poser quatre interprétations suivant : 1. Le sens que l’on donne à l’expression « celui qui est engendré de Dieu » qui ne se trouve qu’ici dans le Nouveau Testament, et qui peut désigner soit le Christ soit le croyant et 2. la leçon adoptée pour le pronom régime. Le Sinaïticus porte, en effet « lui-même ». Une seule lettre « auton » dans un cas, « eauton » dans l’autre, change complètement le sens de la phrase. Nous avons adopté la leçon la mieux soutenue par l’Alexandrinus et le Vaticanus, entre autres.

Les exégètes qui admettent que « celui qui est né de Dieu » c’est le croyant, se heurtent à une double difficulté. 1. Il serait bien étrange que, d’une seule haleine, pour par­ler des ipemes personnes, l’auteur se soit servi d’une for­mule aussi emphatique. 2. Une nuance éclate dans le texte grec, qui échappe dans la traduction. « Est né » se trouve

**5. 18**

**257**

à un autre temps que « est engendré » donc, il n’y a pas identité entre les deux. En outre, pour désigner les fidèles, l’Ecriture emploie 9 fois le premier terme dans ce sens (Jean 3. 6, 8 ; 9. 32 ; Act. 22. 3 ; 1 Jean 3. 9 ; 5. 1, 4). Ja­mais elle ne se sert du second.

La fin de la phrase se comprend d’elle-même, malgré la préférence de certains commentateurs pour la leçon du Sinaïticus. Ils paraphrasent « le Christ se garde lui-même » ce qui est un truisme, ou « le croyant se garde lui-même ». Comment nous serait-il possible de nous garder nous- mêmes, puisque, selon la Parole du Christ « hors de Lui nous sommes totalement incapables de faire quoi que ce soit » (Jean 15.5). Il vaut mieux lire selon nous: «le Christ le garde » conformément à l’analogie biblique (Jean 17. 11, 12, 15 ; 1 Thess. 5. 23 ; Apoc. 3. 10).

*Et le Malin ne le touche pas* (cf. 2. 13 ; 3. 8 commen­taire). Cette vérité semble contredite par l’expérience et la logique. Tous les croyants savent que le diable s’est acharné contre eux surtout depuis leur conversion. D’autre part, il est normal qu’il en soit ainsi, car le prince de ce monde néglige ceux qui lui appartiennent, mais concen­trera tous ses efforts sur les âmes qui ont commencé à lui échapper. Un tel raisonnement risquerait de confondre les apparences et la réalité. L’homme livré à lui-même est tel­lement obsédé par les premières que, même après avoir accepté de marcher par la foi, il se laisse séduire encore et tourne ses regards vers « les choses visibles qui ne sont que pour un temps, alors que les invisibles sont éter­nelles » (2 Cor. 4. 18).

En outre, le verbe traduit par « toucher » (cf. Jean 20. 17 ; Col. 2. 21) signifie ici et ailleurs « faire du mal » (Gen. 26. 11 ; Ps. 105. 15 ; Jér. 4. 10). Les vicissitudes les plus cruelles de la vie, loin de nuire aux croyants gardés par le Christ, deviennent autant de moyens dont Dieu Se sert pour les sanctifier.

Ayant ainsi formulé la loi générale qui régit les « nés de Dieu », l’écrivain sacré, d’une part, proclame sa con­fiance d’appartenir, lui et ses lecteurs, à ce groupe, et de

258

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

l’autre, rappelle une fois de plus le contraste qui existe entre les fidèles et les membres de l’humanité irrégénérée.

1. **NOUS SAVONS QUE NOUS SOMMES DE DIEU, ET QUE LE MONDE ENTIER GIT DANS LE MALIN.**

*Nous savons,* cf. le verset précédent et 3. 2 commen­taire. L’enseignement qui va suivre montre à quel point cette certitude absolue est d’une importance capitale. Il est de toute nécessité que le chrétien soit au clair sur « ces vérités de foi, universellement reconnues, souvent contem­plées » n. Si, dans son esprit, ou dans sa pensée, existe la moindre hésitation, il doit nécessairement la faire dispa­raître et n’avoir aucun repos avant d’avoir acquis cette assurance « qui n’est nullement de la présomption, puis­qu’elle repose sur la fidélité de Dieu » 11 12 et dont dépend sa paix intérieure. Certes, il est possible à la rigueur d’être enfant de Dieu sans le savoir : mais alors c’est une perpé­tuelle insécurité qui entrave tous les actes et paralyse l’élan spirituel.

*Nous sommes de Dieu.* Les mots importants sont « de Dieu ». Ce sont eux qui sont mis en tête dans le texte. On peut rapprocher les expressions « être né de Dieu (5. 18 cf.

1. 9) et « être de Dieu » (cf. 4. 1, 2, 4, 6, 7). Il y a, sans doute, une nuance. Il faut avoir fait la première de ces expériences pour posséder la seconde. Il faut avoir passé par la conversion pour savoir qu’on « est de Dieu ».

« Nous sommes ». Relevons l’actualité de cette appar­tenance. Il n’est pas écrit : « nous serons » mais « nous sommes » et cette remarque confirme la réponse donnée à ceux qui estiment que les fidèles deviendront seulement dans l’au-delà, les enfants de Dieu (cf. v. 18 commentaire).

*Et que le monde entier gît dans le Malin,* cf. 3. 10 où les uns sont appelés « enfants de Dieu », les autres « en­fants du diable ». Un triple contraste existe entre les deux

11 Bonsirven. O. c. ad loc.

12 King. ad loc — Guy King. ***La ln Epître de Jean*** ou ***La Communion avec Dieu.*** Le Havre, Editions Béthel 1959. 136 pages. .

**5. 20**

**259**

classes d’individus envisagées ici. D’une part « le monde » (cf. 2. 15, 17 commentaire) 13 que son prince domine au point de soumettre chacun de ceux qui en font partie. De l’autre, « nous » qui signale le petit troupeau des fidèles.

« Gît » littéralement « est couché », l’attitude des morts dans le cimetière à laquelle le démon condamne ses victi­mes, s’oppose à « sommes » exprimant bien la joie de la vie réelle, obtenue par l’adhésion à Celui qui a pu dire de Lui-même : « Moi, je suis la vie. »

*Dans le Malin.* Grammaticalement, on pourrait tra­duire « dans le mal » (cf. 3. 12 commentaire). Nous avons adopté notre traduction à cause du parallélisme avec « de Dieu » mis au début de la phrase. En outre, le terme appli­qué au diable se retrouve au verset 18 sans aucune ambi­guïté possible et milite en faveur de cette interprétation. Enfin, « dans le Malin » rappelle « dans le Christ », si sou­vent employé par les auteurs du Nouveau Testament. Ainsi, conïme les croyants sont environnés de toutes parts par le Sauveur, le monde, lui, est entièrement entouré par le Destructeur, sans autre délivrance possible que le re­cours à « Celui qui est plus fort que l’homme fort » (Luc 11. 22). C’est pourquoi Jean ajoute immédiatement :

1. **PAR CONTRE, NOUS SAVONS QUE LE FILS DE DIEU EST VENU ET QU'IL NOUS A DONNE L’INTELLIGENCE, AFIN DE CONNAITRE LE VÉRITABLE, ET NOUS SOMMES DANS LE VÉRITA­BLE, ÉTANT DANS SON FILS JÉSUS-CHRIST. CELUI-CI EST LE DIEU VÉRITABLE ET LA VIE ÉTERNELLE.**

Un troisième *Nous savons* triomphant invite, par son insistance même, le lecteur à sonder les vérités, objets de cette certitude, et clôt cette partie de l’épître. Le verset 21 formule, en effet, une dernière exhortation.

*Par contre.* Nous avons préféré cette leçon, soutenue par le Sinaïticus et le Vaticanus à « et » qui est celle de la Vulgate, non seulement à cause de l’autorité des manus-

18 Et non 2. 2 où le terme revêt un autre sens.

**260**

**PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

crits grecs, mais encore parce qu’elle marque mieux l’op­position irréductible entre les croyants et « le monde qui, lui, gît dans le Malin ».

*Le Fils de Dieu,* cf. 3. 8 commentaire et 4. 15, 5. 5, 11, 12, 13.

*Est venu.* Le résultat de cette venue va maintenant être indiqué.

*Et 11 nous a donné Vintelligence.*

*Nous,* cf. 1.7 commentaire.

Quant au mot rendu par « intelligence » au sujet duquel le proverbe « traduire c’est trahir » prend toute sa valeur, il est composé d’un substantif qui caractérise l’en­semble de nos facultés intellectuelles, affectives et morales avec la préposition « à travers ». Sa portée est beaucoup plus vaste que « intelligence », que les traducteurs ont choisi faute d’avoir à leur disposition un terme qui exprime toute la plénitude du mot grec. C’est la seule fois que Jean l’emploie. Il se retrouve Mt. 22. 37 ; Marc 12. 30 ; Luc 1. 51; 10.27; Eph. 2.3; 4.18; Col. 1.21; Héb. 8. 10; 10. 16 ; 1 Pi. 1. 13 ; 2 Pi. 3. 1. En méditant ces passages et le nôtre, il faut donc ajouter « le cœur et la volonté ».

Quelle gloire, mais en même temps quelle faiblesse ! Cette capacité n’est pas le fruit de bonnes dispositions, elle ne s’acquiert pas par le travail, ni par de pénibles recher­ches, elle est donnée et il faut la recevoir tout simplement comme un magnifique cadeau. Le but de cette grâce est stipulé :

*Afin de connaître.* Après ce qui vient d’être dit, il ne s’agit pas d’une connaissance cérébrale, mais d’une con­naissance plus profonde et plus intime. Cela est évident, cf. Jean 10. 38 ; 17. 3 ; Eph. 3. 19 ; Phil. 3. 10.

*Le Véritable,* cf. Jean 17. 3 ; 1 Thess. 1. 9 où l’on rend habituellement par « le vrai » ce qui risque de voiler le rapport entre les deux versets où l’adjectif est le même. « Ce n’est pas pour signifier que Dieu dit vérité, mais qu’il est le vrai Dieu, ou vraiment Dieu : et c’est afin de le discerner de toutes les idoles. Ainsi ce mot « véritable »

**5. 20**

**261**

est opposé à ce que nous dirions contrefait ou supposé » 14 15.

*Et nous sommes,* mis en tête de la phrase, au présent, cf. 19 commentaire. Les chrétiens ne sont pas seulement appelés à connaître Dieu, ils sont déjà en communion avec Lui.

*Dans le Véritable* (cf. Apoc. 3. 7, 14), *étant dans Son Fils Jésus-Christ,* cf. 19 commentaire. L’apôtre ajoute une vérité centrale à celles qu’il vient d’enseigner :

*Celui-ci est le Dieu véritable et la vie éternelle.* A qui se rapporte ce pronom ? La réponse à cette question a une très grande importance doctrinale car si, comme c’est pres­que certain, il remplace « le Christ », nous avons un pas­sage de plus où le Seigneur est appelé Dieu (cf. Jean 1. 18 18 ; 20. 28 ; Rom. 9. *5* ; Tite 2. 13 ; Héb. 1. 8, 9 ; 2 Pi. 1. 1). Au point de vue grammatical, c’est le sens exact, car « celui-ci » est mis immédiatement après « le Christ ». En outre cf. 5. 6 commentaire.

Il faut encore remarquer une nuance. Avant « Dieu véritable » se trouve l’article, pour cet emploi devant l’at­tribut, cf. 2. 7 commentaire, tandis que avant « vie éter­nelle », il est omis. L’auteur aurait ainsi insisté sur cette première déclaration, tandis qu’il aurait jugé inutile de le faire pour la seconde. « Vrai est que le Père est la source de vie : mais Christ est la fontaine, de laquelle on peut puiser » 16 \*.

Les privilèges dont il vient être parlé, loin d’inciter les fidèles à relâcher leur vigilance, doivent, au contraire, leur rappeler que le contact avec le monde risque toujours de les entraîner vers leurs anciens égarements. L’écrivain sacré n’avait pas, au cours de sa lettre, manifesté la crainte de voir les coutumes païennes s’infiltrer dans l’Eglise. Même ici, il n’exprime pas un souci, il enjoint à ses lecteurs en quelques mots très brefs, à ne pas regarder en arrière.

**14 Calvin. O. c. ad loc.**

**15 D’après la leçon du Papvrus Bodmer, du Sinaïticus et du Vaticanus,**

**appuyée par Clément d’Alexandrie et Origène, « le Dieu uniquement engen­**

**dré ».**

**14 Calvin. O. c. ad loc.**

**262 PREMIÈRE ÉPITRE DE JEAN**

1. **PETITS ENFANTS, GARDEZ - VOUS VOUS - MÊMES DES IDOLES.**

*Petits enfants.* Avant de conclure, Jean emploie une dernière fois le terme affectueux dont il s’est servi à main­tes reprises, cf. 2. 1 commentaire.

*Gardez-vous vous-mêmes des idoles,* cf. 1 Cor. 10. 7, 20-22 ; Gai. 5. 20. Un tel avertissement semble superflu après les éloges prodigués au cours de l’épître : « Vous savez tous » (2. 20), « vous n’avez pas besoin que quel­qu’un vous enseigne » (2. 27). Cet étonnement prouve la faiblesse incommensurable des fidèles les plus avancés, puisqu’ils avaient besoin d’être mis en garde contre une erreur aussi monstrueuse. Essayons pourtant de les com­prendre. L’ancien culte, avec ses cérémonies, ses temples merveilleux dont les ruines excitent encore aujourd’hui l’enthousiasme des voyageurs, exerçait sur les esprits un attrait bien naturel.

Cet ordre fournit, en outre, un renseignement précieux sur l’origine païenne des lecteurs. D’anciens Juifs n’en auraient pas eu besoin. En effet, les dangers signalés par l’auteur de l’épître aux Hébreux sont d’une tout autre nature.

« Gardez-vous vous-mêmes » semble contredire ce que nous avons dit 5. 18 où l’apôtre rappelait à ses lecteurs que le Christ les garde ; maintenant il les invite à la vigilance personnelle. D’ailleurs, le verbe n’est pas le même. Celui employé ici, ne se rencontre pas ailleurs dans les épîtres de Jean.

« Des idoles. » Le terme signifie image, cf. Ex. 20. 4 (Deut. 5. 8) ; Es. 1. 29. On le retrouve Act. 7. 41 ; 15. 20 ; Rom. 2. 22 ; 1 Cor. 8. 4, 7 ; 10. 19 ; 12. 2 ; 2 Cor. 6. 16 ; 1 Thess. 1.9; Apoc. 9. 20. Il est précédé dans notre passage de la préposition qui signifie « loin de », celle que Paul emploie « Fuyez loin de l’idolâtrie » (1 Cor. 10. 14). Dans les combats spirituels, le moyen de remporter la victoire, c’est souvent de fuir (cf. 1 Tim. 6. 11).

Sans doute, après plusieurs siècles de christianisme, les fidèles ne courent plus le danger de se prosterner devant

**5. 21**

**263**

des images de bois, de pierre ou de métal précieux, mais ils sont exposés à servir leurs passions et à en faire de véritable idoles. Même dans le langage courant, quand on veut exprimer un très grand amour pour quelqu’un, ne déclare-t-on pas « je l’adore » ? Simple formule sans im­portance, dira-t-on. Pour quelques-uns, peut-être, mais pour presque tous, c’est un indice révélant la perversité d’un cœur désespérément malin qui, au lieu de s’attacher au vrai Dieu, se laisse séduire par l’esprit de mensonge. Ils essaient trop souvent de servir Dieu et Mammon (Matth. 6. 24), ce sont « des âmes doubles » (Ja. 1. 8) qui oublient qu’« il n’y a pas de rapports entre le Christ et Bélial » (1 Cor. 6. 15).

Il faut donc redire même aux fidèles de nos jours « gardez-vous vous-mêmes des idoles » « car le bois sec ne brûlera pas tant facilement après qu’on aura mis du char­bon ardent dessous, que l’idolâtrie saisira les esprits des hommes, aussitôt que quelque matière ou occasion leur est offerte » 17.

17 Calvin. O. c. ad loc.

**DEUXIÈME ÉPITRE DE JEAN**

PROLOGUE. 1 à 3

1. **LE PRESBYTRE A LA DAME ELUE ET A SES ENFANTS QUE MOI J’AIME EN VERITE, ET NON SEULEMENT MOI, MAIS TOUS CEUX QUI ONT CONNU LA VÉRITÉ.**

*Le presbytre à (la) dame élue.* D’emblée un double pro­blème se pose. Quel est l’auteur de ce billet, quelle en est la destinataire ? Le premier ne se nomme pas, mais s’inti­tule « le presbytre », traduit en général dans nos versions par « l’ancien », ce qui prête à équivoque. En effet, dans certaines communautés, on appelle ainsi les membres du conseil presbytéral. Le terme désigne Act. 20. 17, par exemple, les conducteurs spirituels de l’Eglise b L’expres­sion vient du judaïsme et de l’Ancien Testament ; les « anciens » étaient des chefs civils et religieux (Jos. 20. 4). A l’époque de Notre Seigneur, ils formaient une partie du Sanhédrin (Matth. 16. 21). Le même titre se trouve usité par des païens en Asie Mineure et en Egypte à propos de magistrats remplissant une fonction religieuse. Irénée appelle presbytres les anciens qui ont connu les apôtres 2. « C’est l’appellation que l’on donnait probablement à saint Jean dans les cercles chrétiens d’Asie, et aussi aux apôtres en général, comme le laisse supposer la déclaration de Papias, nous disant qu’il s’informait de ce qu’avaient dit les anciens André, Philippe, Thomas, Jean. » Il est facile de deviner pourquoi l’auteur a choisi ce titre qui prouve

**1 C’est de là que vient le mot « prêtre », par une altération du sens pri­mitif.**

**1 Chaîne, ad loc.**

**266**

**DEUXIÈME ÊPITRE DE JEAN**

que celui qui le porte, occupe une position officielle et sug­gère des rapports familiaux avec ses subordonnés. Il se présente à ses lecteurs comme celui qui a le droit de les reprendre et de les guider paternellement, à cause de son âge, il est riche d’expériences, car il peut regarder plus loin dans le passé, lui, le disciple bien-aimé qui, tout au travers de sa longue vie, a vu comment Dieu a guidé Son Eglise et l’a protégée contre les adversaires du dehors et du dedans. Or, si le titre se rencontre à maintes reprises dans le Nouveau Testament au pluriel, il ne l’est jamais au singulier, sauf ici, 3 Jean 1 et 1 Tim. 5. 1, 19 3. Pierre, à la vérité s’en sert, mais dans un composé « ancien avec vous » (1 Pi. 5. 1). Remarquable également est l’article placé devant le nom, qui implique que l’auteur est le pres- bytre par excellence. En outre, dans l’épître, il remplit des fonctions et emploie un ton qui cadrerait mal dans la bou­che d’un simple pasteur entre une multitude d’autres.

Quant à la destinataire, elle est appelée « Kuria », Dame. C’est « un titre d’honneur, de courtoisie qu’on retrouve dans les papyrus au début de lettres adressées à des femmes » 4. Cette damç est-elle une personne, ou bien une église particulière ? La version syriaque postérieure, suivie par Crampon et par Segond considère qu’il s’agit d’un nom propre. L’absence de traits individuels militent contre l’hypothèse selon laquelle l’auteur l’aurait adres­sée à une seule personne, même élue.

Le mot ne se rencontre dans le Nouveau Testament qu’ici et au verset 5. C’est le féminin de kurios « Sei­gneur » qui est le plus souvent employé en parlant de Dieu et de Jésus-Christ mais parfois, par respect, pour désigner des mortels, cf. Act. 25. 26 où il est traduit par « empe­reur », Jean 12.21 ; Act. 16.30 où il équivaut à notre « Monsieur ».

Enfin, notons que « élue » est placé avant le substantif, c’est donc sur lui que porte l’accent. Or, en grec, cet adjec-

3 Dans Luc 15. 25 et 1 Tim. 5. 1 le terme revêt son sens primitif « aîné», un « vieillard ».

4 Chaîne. O. c. ad loc.

**1**

**267**

tif, composé d’un verbe signifiant « élire, choisir » et de la préposition « hors de », suggère immédiatement le terme « église ». C’est à elle que l’auteur s’adresse, telle est la conclusion qu’admettent tous les exégètes modernes, celle qui s’impose après ce que nous venons de dire. « D’ail­leurs, la personnification de Jérusalem et du peuple de Dieu sous les traits d’une femme est fréquente chez les prophètes (Jér. 4. 30 ; 6.2). Le même symbolisme se retrouve dans le Nouveau Testament relativement à l’Eglise (Apoc. 19. 7 ; 22. 17) ou à une communauté» (2 Cor. 11. 2) 6. Il est donc naturel que l’écrivain sacré em­ploie une telle image surtout quand il l’a fait précéder de l’épithète « élue ».

*Et à ses enfants.* Le terme peut être employé au sens terrestre ou spirituel. Le contexte favorise cette dernière interprétation, cf. v. 4, 13 ; 3 Jean 4. Jean compare la communauté à une mère. De même que les enfants d’une même famille possèdent des traits communs auxquels on les distingue aisément, de même les membres d’une même Eglise se reconnaissent à leur piété particulière, puisée dans la parole de Dieu, qu’ils ont méditée ensemble.

*Que.* Le pronom relatif s’applique à « la dame élue » « et à ses enfants ».

*Moi* sur la répétition du pronom devant un verbe, cf. 1 Jean 4. 4.

*]\*aime en vérité,* cf. 1 Jean 3. 18.

L’apôtre vit avec eux dans cette communion intérieure qui trouve dans la vérité sa base la plus solide. Il relève ce fait non seulement pour mieux marquer la sincérité de son amour, mais pour mettre en évidence le lien qui unit étroi­tement l’amour et la vérité.

*Et non pas moi seul, mais tous ceux qui ont connu la vérité »,* cf. Luc 24. 18 ; Héb. 9. 7. Le cercle de ceux qui aiment cette « dame élue » et ses enfants s’étend considé­rablement et comprend ceux qui connaissent la vérité. De toute évidence, l’apôtre caractérise ainsi les chrétiens en

5 Chaîne. O. c. ad loc.

**268**

**DEUXIÈME ÉPITRE DE JEAN**

général, car le terme « connaître le véritable » les désigne 1 Jean 5. 20. Ceci s’explique fort bien s’il s’agit, non d’une personne particulière, mais d’une église. Dans le premier cas, on ne comprendrait pas comment cette famille aurait attiré sur elle l’amour de tous les fidèles, tandis que s’il s’agit d’une église, cela est tout naturel. Soulignons enfin : « ceux qui ont connu la vérité », cf. 1 Jean 2. 21 et 3. 19 com. La présence de l’article défini dans le texte indique qu’il s’agit, sans doute, de Celui qui a pu dire de Lui- même : « Moi, je suis la vérité » (Jean 14. 6).

1. A **CAUSE DE LA VÉRITÉ QUI DEMEURE EN NOUS ET QUI SERA AVEC NOUS, POUR L’ÉTERNITÉ.**

*A cause de la vérité.* Cette fois, le mot vérité est carac­térisé par les quatre termes suivants qui lui donnent toute sa valeur.

*Qui demeiire en nous.* Nous attirons l’attention sur le verbe « demeurer » rencontré à plusieurs reprises 1 Jean 2. 10, 14, 24 ; 3. 15 ; 4. 16. Dans l’introduction à 1 Jean, nous avons souligné le sens spécial qu’il revêt dans ses écrits pour-désigner la présence permanente du Christ, de Dieu, le Père et du Saint-Esprit dans le croyant, comme aussi pour marquer celle réciproque du Père dans le Fils et celle des fidèles dans les trois personnes de la Trinité. Cet emploi qui ressort avec évidence de notre texte, con­firme l’hypothèse selon laquelle l’apôtre, par le mot « vé­rité » a Jésus en vue. Il serait oiseux de prétendre que, dans ces deux versets, il y a personnification selon l’habi­tude des Hébreux, usage qu’on a exagéré pour défendre des erreurs dogmatiques ®.

*En nous.* Nouveau trait commun entre l’auteur de la première et de la deuxième épître cf. 5 et 1 Jean 2.1 où Jean se met également avec modestie sur le même pied que ses lecteurs.

• C’est ainsi, par exemple, que pour infirmer les preuves établissant la personnalité du diable, on n’a pas craint de recourir à cette exégèse. Ceci montre combien cette cause est mauvaise, puisque de tels subterfuges sont nécessaires pour la soutenir.

**3**

**269**

*Et qui sera.* Il y a, dans l’original, une rupture de construction qui permet de supposer que l’auteur s’est recueilli lui-même afin de mieux contempler les réalités qui lui sont révélées.

*Avec nous 1.* Ceci souligne le privilège de ceux avec qui l’écrivain sacré s’identifie.

*Pour l’éternité,* phrase que l’on peut également tra­duire « en vue de l’éternité » (cf. 1 Jean 2. 17 ; Jean 4. 14). Ici, comme dans ce dernier passage, les deux sens sont parfaitement soutenables ; car le Christ demeure dans le fidèle « en vue de la vie éternelle » puisque, en dehors de Lui, nous ne pouvons absolument rien faire » (Jean 15. 5) et s’il demeure en nous, c’est également « jus­que dans l’éternité » (Jean 12. 26 ; 14. 3, 16 ; 17. 24 ; 1 Thess. 4. 17). La vérité n’est pas dans le cœur des croyants un hôte passager ; elle s’y installe à toujours, c’est le don inaliénable de Dieu. Aucune puissance ne peut la leur ravir ni les en séparer.

1. **GRÂCE, MISÉRICORDE, PAIX SERA AVEC NOUS DE LA PART DE DIEU (LE) PÈRE ET DE LA PART DE JÉSUS-CHRIST, LE FILS DU PÈRE, EN VÉRITÉ ET EN AMOUR.**

L’expression *« Grâce, miséricorde, paix »* semble avoir été inspirée par la fin du verset 2. De toutes les saluta­tions dont on trouve des exemples dans les épîtres, celle- ci est la plus complète 7 8. Elle se distingue encore par une particularité unique dans le Nouveau Testament. Les bénédictions promises aux autres, Jean les souhaite pour lui-même. En outre, il faut méditer chaque terme avec soin. Certaines églises les ayant adoptées dans leur litur­gie, ils risquent d’avoir perdu leur relief à cause de l’habi­tude que nous avons de les entendre.

« Grâce » frappe d’emblée nos regards. « Ce n’est pas

7 « en nous... avec nous. » Comment, en face de ces deux expressions, ne pas penser à la parole du Christ Jean 14.17 « le Consolateur est avec vous et il sera en vous » ?

8 Cf. Rom. 1.7; 1 Cor. 1. 3 ; 2 Cor. 1.2; Gai. 1.3; Eph. 1.2; Phil. 1. 2 ; Col. 1. 2 ; 1 Thess. 1. 1 ; 2 Thess. 1. 2 ; 1 Tim. 1. 2 ; 2 Tim. 1. 2, Tite 1. 4 ; Phm. 3 ; Ja. 1. 1 ; 1 Pi. 1. 2 ; 2 Pi. 1. 2 ; Jude 2 ; Apoc. 1. 4.

**270**

**DEUXIÈME ÉPITRE DE JEAN**

la joie que les Grecs souhaitaient dans le salut, mais la grâce au sens général de faveur divine. » Tous en ont besoin, même l’auteur. Sans elle, nul ne saurait subsister devant Dieu dont « les yeux sont trop purs pour voir le mal » (Hab. 1. 13). A cause de l’impossibilité où se trouve l’homme de la gagner, elle intervient en vertu d’un décret insondable de la liberté divine. Par définition, elle exclut tout mérite, car tous sont coupables (cf. Rom. 11. 6 ; voir encore 5. 20 ; Eph. 2. 8). Le mot se trouve chez Jean uni­quement ici, Apoc. 1. 4 ; 22. 21 ; Jean 1. 14, 16, 17.

« Miséricorde. » Il faut souligner que c’est un des attributs divins (cf. Luc 1. 50, 54, 58, 72, 78 ; Rom. 15. 9 ; Gai. 6. 16 ; 2 Tim. 1. 16 ; Jude 21) en vertu duquel Dieu prend pitié de la misère humaine, il « exprime le secours que Dieu nous accorde dans notre indigence spirituelle et temporelle » 9.

« Paix. » C’est le don du Dieu de paix (Rom. 15. 33 ; 16. 20 ; Phil. 4. 9 ; Héb. 13. 20, cf. Jean 16. 33 ; 20. 19, 21, 26 ; Phil. 4. 7 ; 1 Thess. 5. 23). Elle rétablit l’harmonie de l’homme avec lui-même, avec ses semblables, avec Dieu et avec la création en général (Rom. 8. 6 ; Eph. 2. 14).

Si, comme nous avons essayé de le prouver dans l’in­troduction, notre lettre est de Jean, ce dernier mot revêt un relief tout particulier car en l’écrivant, le vieil apôtre n’aura pas manqué de se retransporter, par la pensée, dans la chambre haute où il avait entendu ces paroles de Jésus : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (Jean 14. 27), et de saisir de nouveau toute la portée de cette pro­messe.

Soulignons l’enchaînement de ce triple don de Dieu, qui permet de voir comment II procède envers Ses créa­tures pour les sauver. La miséricorde manifeste la grâce divine et prépare le retour de la paix dans la vie désor­donnée de l’homme (cf. 1 Tim. 1. 2).

*Sera avec nous.* Reprenons le verbe qui se trouve au début de la phrase, sur qui donc porte l’accent et que nou‘ avons mis provisoirement, de côté. C’est le même, exacte­

• Chaîne. O. c. ad loc.

**3**

**271**

ment, que celui à la fin du verset 2. Malgré la multipli­cité des sujets, il n’est pas au pluriel. Il faut donc, de toute nécessité, admettre ou qu’il s’accorde uniquement avec la grâce considérée comme dominant les deux autres cf. Jean 2. 2, ou que les trois bienfaits forment un ensemble insé­parable (cf. Eph. 5. 9 ; Gai. 5. 22 ; où il y a littéralement *« le* fruit de l’Esprit »). En outre, c’est une promesse et non un souhait. Jean saisit par la foi, pour lui, pour la dame élue et pour ses enfants, les bénédictions qu’il proclame comme étant désormais leur apanage.

*De la part de Dieu (le) Père et de la part de Jésus- Christ, le Fils du Père,* seul exemple de cette préposition deux fois répétée pour bien marquer que ces grâces décou­lent simultanément du Père et de Jésus-Christ. Au début de ses lettres, Paul souhaite à ses lecteurs, « la grâce et la paix de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ, notre Seigneur ». Tous ces biens nous viennent à la fois de Dieu Père et de Celui qui est le Fils unique du Père : c’est affirmer la consubstantialité des deux personnes et mar­quer que Jésus est le Fils unique et par excellence, de Dieu 10.

*En vérité et en amour* (cf. 1 Jean 3. 18 comm. Jean 4. 24). Caractéristique est la juxtaposition de la vérité et de l’amour, les deux pierres fondamentales sur lesquelles repose la foi. Elles harmonisent parfaitement nos aspira­tions intellectuelles et morales ; car il faut que l’esprit soit éclairé pour recevoir la vérité et le cœur purifié par l’amour. Elles sont inséparables et ne s’opposent nulle­ment, comme on a tendance à l’admettre parfois. Certains sacrifieraient volontiers la vérité au bénéfice de l’amour, tandis que d’autres, sûrs de posséder la vérité, manquent de charité (cf. Eph. 4. 15).

10 Bonsirven, ad loc.

*a)* EXHORTATION À L’AMOUR. 4 à 6

1. **JE ME SUIS FORT RÉJOUI DE CE QUE J’AI TROUVÉ D’EN­TRE TES ENFANTS MARCHANT DANS LA VÉRITÉ, COMME NOUS EN AVONS REÇU L’ORDRE DE LA PART DU PÈRE.**

*Je me suis fort réjoui,* littéralement : « je me suis ré­joui grandement ». C’est sur le sentiment même de la joie que porte l’accent, son intensité vient en seconde ligne (cf. 1 Jean 1. 4 ; 3 Jean 3). La cause de cette joie va être sti­pulée en termes qui ne laissent rien à désirer.

*Parçe que j’ai trouvé.* Le verbe fait tout naturellement penser au cri d’Archimède, car c’est exactement le même mot, au même mode, au même temps, à la même personne, cf. Jean 1.41, 45. Cette découverte qui provoque une si grande joie n’est ni celle d’une loi physique, si capitale qu’elle soit, ni celle du Christ, combien plus essentielle encore, c’est :

*D’entre tes enfants qui marchent dans la vérité.* Le terme « d’entre » (ek) implique une restriction non expri­mée en propres termes (cf. Jean 6. 71 ; 16. 17). Comme quoi, dans une église, il peut y avoir des gens qui ne mar­chent pas dans la vérité. Mais l’écrivain sacré ne permet pas à cette pensée d’obscurcir sa joie. Pour le moment, il songe, non à ceux qui ne suivent pas le bon chemin, mais aux enfants (cf. 1) « qui marchent dans la vérité » (littéra­lement «en vérité») (cf. vers. 3; Jean 17. 17, 19)\ Le verbe est, ici, le même que 1 Jean 1. 6, 7 ; 2. 6, 11. Quant à la préposition, elle est remarquable ; il n’y a pas, en effet, comme on pourrait s’y attendre : « sur le chemin de

**1 La traduction atténue l’identité avec l’expression du verset 3 mais « mar­cher en vérité » donnerait en français une fausse idée, car cela équivaudrait à « marcher réellement ».**

**5**

**273**

la vérité » ou « vers la vérité » mais « dans la vérité », ce qui implique qu’ils sont enveloppés de vérité et que c’est pour cette raison seule qu’ils sont rendus capables d’y marcher. Ainsi, l’ensemble de leur vie, réellement conduite par la vérité, n’inspire pas les paroles seulement, mais les actes.

*Comme nous en avons reçu l’ordre* (cf. Jean 10. 18 ; Act. 17. 15 ; Col. 4. 10), qui présuppose un acte positif accompli par les fidèles.

*De la part du Père.* La préposition permet de compren­dre à quel point cet ordre est direct. L’homme naturel se rebiffe contre les obligations imposées du dehors, il pré­tend agir à sa guise, suivre ses impulsions, considère tout ce qui l’en empêche comme une entrave. Aussi Jean, qui connaît ce travers exerçant ses ravages même après la con­version, invite-t-il ses lecteurs à bien considérer d’où vient cet ordre : « De la part de Dieu » soulignerait l’impératif de ce commandement, tandis que « de la part du Père » manifeste sa double nature. 1. Il n’est pas arbitraire, puis­qu’il émane de Celui dont l’amour infini « fait collaborer toutes choses au bien » de Ses enfants (Rom. 8. 28). 2. Il ne s’impose pas comme à des esclaves, obéissant à contre­cœur, mais il s’adresse à des fils, ayant l’ardent désir de réjouir le cœur du Père qui les a tellement aimés. Enfin, notons l’article défini devant « Père ». Ce n’est pas n’im­porte quel père, mais Celui « de qui toute paternité tire son nom dans les cieux et sur la terre » (Eph. 3. 15). Les autres « corrigeaient pour peu de jours, selon leur estimation » (Héb. 12. 10), mais ils ne sont pas infaillibles, tandis que Lui, non seulement II est amour, mais II ne saurait se tromper et II donne ce qu’il ordonne.

5. ET MAINTENANT, JE TE PRIE, DAME, NON COMME T’ECRI­VANT UN COMMANDEMENT NOUVEAU, MAIS CELUI QUE NOUS AVIONS DÈS LE COMMENCEMENT, AFIN QUE NOUS NOUS AI­MIONS LES UNS LES AUTRES.

Pour l’ensemble de ce verset cf. 1 Jean 2. 7 ; 3. 11, 23 ; 4.7, 11, 12.

**274 DEUXIÈME ÉPITRE DE JEAN**

*Maintenant* introduit d’une façon solennelle l’essence même de l’enseignement donné dans ce billet (cf. 1 Jean 3. 2 comm.).

*]e te prie.* Le verbe signifie en premier lieu « deman­der » 2.

*Dame,* cf. 1. titre bien caractéristique venant immédia­tement après le verbe « demander ». L’emploi de ce der­nier verbe adressé à la dame milite en faveur de l’hypo­thèse formulée au verset 1. sur la véritable fonction et la dignité apostolique de celui qui s’intitule modestement « le presbytre ».

*Non comme t'écrivant un commandement nouveau.* Le terme essentiel est « non ». L’auteur se défend ici comme 1 Jean 2. 7 de rien innover. Il rappelle seulement à sa correspondante ce qu’elle a entendu dès le commence­ment, cf. 1 Jean 1. 1. Le mot commandement est au singu­lier.

L\*adjectif. « nouveau » mis à la fin de ce membre de phrase en spécifie bien la portée, et c’est lui qui retient l’attention. Enfin, le but visé par cette exhortation

*Afin que* dépend de « demander » (cf. Jean 4.47; 19. 31, 38).

*Nous nous aimions les uns les autres* (cf. 1 Jean 3. 11), ce qui montre bien que les deux épîtres émanent de la même plume. D’ailleurs la suite renforce cette conclusion jusqu’au verset 10 compris.

6. ET VOICI QUEL EST L’AMOUR, AFIN QUE NOUS MAR­CHIONS SELON SES COMMANDEMENTS. VOICI QUEL EST CE COM­MANDEMENT, COMME VOUS AVEZ ENTENDU DÈS LE COMMENCE­MENT, AFIN QUE VOUS MARCHIEZ EN LUI.

*Et voici quel est* (cf. 1 Jean 3. 23, 5. 3 comm. et ce que nous avons dit dans l’introduction sur cette phrase carac­téristique de Jean, dans son Evangile comme dans sa pre­mière épître).

1 Sur h différence entre erôtan et aitein, cf. 1 Jean 5.16 comm..

**6**

**275**

*L’amour.* Dans 1 Jean *3.* 23, nous lisons : « Et voici quel est son commandement... que nous nous aimions les uns les autres. »

En traitant ces sujets, il semble tourner dans un cer­cle « glorieux ». D’une part, il affirme que par amour, le fidèle s’efforce d’obéir aux ordres de Dieu : de l’autre, le commandement nous ordonne de marcher dans l’amour. Pour résoudre cette difficulté, il suffit de relever la diffé­rence entre *« les* commandements » et *« le* commande­ment ». Par amour, le fidèle tâche de mettre en pratique chaque détail de la volonté divine dont l’essentiel est la marche dans l’amour (cf. 1 Jean 2. 3, 4 avec 2. 9 et 3. 22 avec 23).

*Que nous marchions selon ses commandements.* Notons la première personne du pluriel au lieu de la seconde du singulier (cf. versets 2, 5, 12). L’écrivain sacré se met sur le même plan que la destinataire. Il se soumet lui-même à l’exigence de l’amour, avant de demander aux autres de le faire.

« Ses commandements » sans spécifier en propres ter­mes s’il est fait allusion à ceux du Père ou à ceux du Fils, ce qui est aussi fréquent dans 1 Jean (cf. 2. 27 par exem­ple). Ici, toutefois, c’est la première éventualité qui est la plus vraisemblable, à cause de la précision donnée au ver­set 4.

*Comme vous avez entendu dès le commencement* (cf. 1 Jean 2. 7). L’auteur s’adresse de nouveau, non seulement à la « dame », mais aussi à ses enfants et insiste sur le fait que c’est un ordre dont ils ont entendu parler dès le com­mencement.

*Afin que vous marchiez en lui.* Après avoir dit « afin que nous marchions en lui », l’apôtre se tourne vers la des­tinataire et ses enfants et leur spécifie quel est leur devoir personnel. Cependant, la traduction ne rend pas d’une façon adéquate l’énergie du texte original. Il y a littérale­ment : « afin qu’en lui vous marchiez ». C’est sur le com­mandement que porte l’accent et l’action d'y marcher découle tout naturellement.

**276 DEUXIÈME ÊPITRE DE JEAN**

Notons encore la préposition employée ici. Ce n’est plus « selon l’ordre que vous avez entendu » mais « en lui », comme environnés de toutes parts par cette réalité et possédés par elle. Quelle différence dans la vie des fidè­les, si leur marche dans l’obéissance était dirigée par une continuelle pénétration de leur personne par l’amour !

*b)* MISE EN GARDE CONTRE LES HÉRÉTIQUES

7 à 11

**7. PARCE QUE PLUSIEURS SÉDUCTEURS SONT SORTIS VERS LE MONDE. QUI NE CONFESSENT PAS JÉSUS-CHRIST VENANT EN CHAIR. CELUI-CI EST LE SÉDUCTEUR ET L’ANTI-CHRIST.**

*Parce que.* Un fait qui en montre toute la nécessité justifie l’importance des recommandations précédentes. Les fidèles doivent, avec d’autant plus de zèle, obéir aux ordres divins, que des séducteurs sont à l’œuvre dans le monde.

*Plusieurs séducteurs* (cf. 1 Jean 2. 26 ; Matth. 27. 63 ; 2 Cor. 6. 8 ; 1 Tim. 4. 1). Ils sont appelés « faux prophè­tes » 1 Jean 4. 1, où la même idée se retrouve. Ici, ils sont caractérisés de deux manières.

1. Ils sont nombreux. Leur erreur a fait quantité d’adep­tes. Elle n’a pas restreint ses ravages à quelques individus isolés, mais les a étendus à toute une foule.

2. *Ils sont sortis vers le monde.* Le temps du verbe fait allusion à une crise bien déterminée (cf. 1 Jean 2. 19).

« Vers le monde. » La préposition qui indique un chan­gement de lieu ou d’état permet d’affirmer que ces séduc­teurs ont été envoyés vers le monde. Nous ignorons leur origine, tandis que 1 Jean 2. 19 déclare : « Ils sont sortis d’entre nous », avec cette autre différence entre ces deux versets que dans 1 Jean l’apôtre ne dit pas où ils sont allés.

Il est remarquable d’observer que l’évangéliste em­ploie, pour caractériser l’action des sectaires, exactement les mêmes termes dont Jésus s’est servi (Jean 16. 28) : « Je suis sorti vers le monde » et « ils sont sortis vers le mon­

**278 DEUXIEME ÉPITRE DE JEAN**

de ». Mais comme ce parallélisme fait ressortir l’abîme qui les sépare de Lui ! Il est venu vers le monde pour le sauver, eux, ils se portent vers lui pour le perdre. Il S’est donné Lui-même en sacrifice, eux, ils désirent leur propre avantage. Il obéissait à la volonté de Son Père, eux, sui­vent les penchants de leurs cœurs et, en définitive, le con­texte le prouve, les séductions de Satan. Il apportait la vérité qu’il incarnait dans Sa personne, eux, enseignent l’erreur. L’apôtre, en un mot, résume tout ce que nous venons de dire quand il les appelle « l’Anti-Christ ». Ils vont être décrits en termes qui rappellent 1 Jean 2. 22. 4. 3 et qui ne laissent subsister aucun doute sur leur perfidie.

*Qui ne confessent pas.* Pour le sens exact de ce verbe, cf. 1 Jean 1. 9 ; 2. 23 ; 4. 2, 15. Cette attitude équivaut à un reniement.

*Jésus-Christ venant, en chair,* cf. 1 Jean 4. 2.

*Celui-ci est le séducteur et V Anti-Christ.* Apres avoir, comme nous venons de le souligner, mentionné la multi­tude des séducteurs, l’apôtre parle « d’un séducteur » pour bien marquer qu’ils sont tous animés d’un seul et même esprit. Quant au terme « Anti-Christ », c’est la seule fois qu’il se rencontre en dehors de 1 Jean 2. 18, 22 : 4. 3. Avec une concision admirable, Jean signale la double perversité de ces hérétiques : ils trompent leurs semblables, ils s’op­posent à Dieu.

8. PRENEZ GARDE A VOUS-MÊMES. AFIN QUE VOUS NE PER­DIEZ PAS (LE FRUIT DE) NOTRE TRAVAIL, MAIS QUE VOUS EN RECEVIEZ UNE PLEINE RÉCOMPENSE.

*Prenez garde à vous-mêmes* (cf. Marc 13. 9). Cet ordre, vu le contexte, se comprend mieux s’il s’adresse à une église plutôt qu’à une famille. Le verbe signifie « regar­der attentivement » (cf. Act. 13. 40 ; Gai. 5. 15 ; Col. 2. 8).

*Afin que vous ne perdiez pas (le fruit de) notre travail* (cf. Gai. 2. 2 ; 3. 4 ; 4. 11 ; Héb. 2. 1). Le texte grec porte littéralement : « afin que vous ne perdiez pas les choses que nous avons œuvrées ». Cela condense toutes les peines

**8**

**279**

que i'apôtic a prises pour instruire scs disciples, afin de « les faire passer des ténèbres à la lumière et de la puis­sance de Satan à Dieu » (Act. 26. IX). Ce ne sont pas seu­lement scs voyages d’évangéliste, scs entretiens personnels, scs luttes, ce sont encore ses nuits entières consacrées à l’intercession, ses angoisses, bref tout ce qu’implique l'œu­vre d’un évangéliste (2 Tim 4.5) ou «la vigilance d'un évêque » (Act. 20. 28). Le terme « œuvrer » rend bien cette idée. Il dérive d’un mot décrivant un travail fait avec peine

La première personne du pluriel désigne-t-elle l’au­teur seul, ou lui et ses collaborateurs, ou encore lui et ceux à qui il s’adresse ? Il est difficile de répondit avec certitude. Nous pencherions plutôt pour la dernière hypo­thèse. Dans ce cas, l’écrivain sacré rappellerait à scs lec­teurs, avec délicatesse, les épreuves par lesquelles ils ont passé eux-mêmes pour devenir chrétiens (cf. Héb. 10. 32).

*Mais,* cf. 1 Jean 5. 18.

*Que vous receviez une pleine récompense.* Le terme important est «récompense. qui signifie piopiement <• salaire » (Matth. 5. 12, 46 ; Luc 6. 23. 35 : Jean 4 36 . 1 Cor. 3.8, 14; 9.18; Apoc. 11.18; 22.12). Elle est caractérisée par un adjectif qui implique la plénitude, cf. Luc 6. 38. Comme on accuse parfois les chrétiens de I ctie par intérêt, certains fidèles, par réaction, s'offusquent de trouver ce terme dans l’Evangile et y voient une atteinte au principe du salut gratuit. Ils citent la parabole des ser­viteurs qui n’ont fait que ce qui leur était commandé et à qui le Maître ne doit aucun gré de leur obéissance (Luc 17. 9). On ne combat pas une erreur en en formulant une autre. Puisque le mot se trouve dans l’Ecriture, il s’agit de le comprendre et non de le supprimer. L’idée qu’il exprime ajoute une nouvelle grâce à toutes celles dont nous som­mes les bénéficiaires, et la promesse d’une récompense n’a d’autre but que de nous faire sentir combien nous en

1 On aurait attendu : « le fruit de votre travail » et c’est la leçon que don­nent le Sinaïticus, la Peschitto et la Vulgate. Mais le texte du Vaticanus que nous avons suivi ici, est certainement préférable.

**280**

**DEUXIÈME ÉPITRE DE JEAN**

sommes indignes et à quel point nous sommes entièrement redevables à Celui qui, en définitive, couronne simple­ment les dons qu’il nous a faits. Le passage des Corin­thiens que nous avons cité, le prouve. Paul considère que « son salaire » consiste justement dans le fait d’annoncer gratuitement l’Evangile qui lui a été confié.

**9. QUICONQUE VA PLUS LOIN ET NE DEMEURE PAS DANS LA DOCTRINE DU CHRIST N'A PAS DIEU. CELUI QUI DEMEURE DANS LA DOCTRINE, CELUI-CI A ET LE PÈRE ET LE FILS.**

*Va plus loin* est un verbe composé de « se conduire, agir » et de la préposition « avant ». Il fait image.

*Ne demeure pas dans la doctrine du Christ.* La faute ainsi stigmatisée est le manque de persévérance, travers, hélas, trop fréquent non seulement dans le domaine spiri­tuel, mais même dans les affaires. Voilà pourquoi Luc relève, en propres termes, à l’éloge des premiers chrétiens « ils persévéraient dans la doctrine des apôtres » (Act. 2. 42).

Sur l’importance du verbe « demeurer » cf. 1 Jean 4. 16; Jean 8.31 ; 15.5. «La doctrine du Christ» désigne celle qu’il a enseignée Lui-même et confiée à Ses disciples, Jean 7. 16 ; 18. 19.

Certains faux docteurs, en effet, incitaient les fidèles à progresser dans la vie chrétienne tout en négligeant les vérités proclamées par l’Evangile pour en adopter de nou­velles, prétendues supérieures.

Les conséquences d’une telle conduite sont désastreu­ses :

*N’a pas Dieu.* L’ordre des mots est interverti en fran­çais, c’est sur « Dieu » que porte l’accent, et ainsi la gra­vité d’une telle attitude est mise en pleine lumière. Dans 1 Jean 2. 23, nous lisons : « Quiconque renie le Fils n’a pas non plus le Père. »

Ici l’auteur montre qu’il n’est pas nécessaire d’aller jusqu’au reniement déclaré, mais qu’il suffit de ne pas persévérer dans la doctrine du Christ pour être privé de Dieu. A ce verdict terrible s’opposent les bienfaits promis

**10**

**281**

à celui qui demeure dans la doctrine du Christ. Cette ma­nière de faire suivre une phrase négative d’une phrase positive et vice versa est une des caractéristiques du style de Jean. Voir notre introduction.

*Celui qui demeure dans la doctrine.* S’il y avait une grande différence entre les deux attitudes supposées, les conséquences en revêtent une plus grande encore. Dans le premier cas, l’apôtre avait simplement écrit « il n’a pas Dieu », ici il déclare :

*Celui-ci a et le Père et le Fils.* Notons, en première ligne, cette insistance. « Celui-ci » détermine l’homme qui possède de tels privilèges. C’est lui et non pas un autre. La conjonction « et le Père et le Fils » deux fois répétée, mar­que bien la plénitude de la grâce ainsi accordée. Enfin, le verbe « il a » au présent souligne la permanence de cette possession. Il existe, en quelque sorte, une divine récipro­cité. La persévérance du fidèle est, pour ainsi dire, récom­pensée par la permanence en lui du Père et du Fils. Sur ce verbe au présent, voir 1 Jean 2. 23 commentaire.

10. **SI QUELQU’UN VIENT (VERS VOUS) ET N’APPORTE PAS CETTE DOCTRINE, NE LE RECEVEZ PAS DANS LA MAISON, ET NE LUI DITES PAS « RÊJOUIS-TOI ».**

*Si quelqu'un vient vers vous.* Une supposition intro­duite par la même conjonction «si» cf. 1 Jean 4.11 comm.

*M'apporte pas cette doctrine.* D’après l’ordre des mots dans le texte, c’est sur la doctrine que porte l’accent, ce qui en souligne encore l’importance, cf. Jean 7. 16, 17 ; 18. 19.

*Ne le recevez pas dans (la) maison.* Cette maison n’est pas autrement spécifiée, elle n’est pas précédée de l’article ni d’un pronom personnel, cf. Matth. 10. 13. Comme dans l’église primitive, on se réunissait souvent dans une mai­son (Rom. 16. 5 cf. Col. 4. 15 : Phil. 2), y aurait-il la 1 in­dication d’une sorte d’excommunication ? Cet ostracisme est d’autant plus caractéristique que l’hospitalité était con­sidérée par les Orientaux comme un devoir essentiel.

**282**

**DEUXIÈME ÊPITRE DE JEAN**

ordonné dans plusieurs passages du Nouveau Testament (Rom. 12. 13 ; 1 Tim. 5. 10 ; Héb. 13. 1 ; 1 Pi. 4.9). On explique parfois cette défense par la croyance antique selon laquelle s’établissaient entre les convives de mysté­rieuses identités grâce à la nourriture prise en commun, renouvelant de même façon les corps des participants. Mais les faux docteurs ne doivent pas en bénéficier (cf. par contraste 3 Jean 8, 10).

*Et ne lui dites pas « réjouis-toi ».* Cette salutation nous permet d’identifier à coup sûr l’origine des destinataires. Ce sont des pagano-chrétiens dont la langue était le grec. Cf. Act. 15. 23 : 23. 26 ; Jq. 1. 1 1 2 \* \*. En effet, les Israélites disaient, en pareil cas : « la paix soit avec toi ». comme on peut s’en assurer en comparant l’ordre donné par Jésus à Ses apôtres, tel qu’il nous a été conservé dans Matth. 10. 12 et dans Luc 10. 5. Comment pourrait-on souhaiter à un homme de se réjouir, alors qu’il s’est mis lui-même, par sa faute, dans l’impossibilité de goûter la joie ? Ceux qui trouveraient cet ordre trop sévère montreraient simple­ment ainsi qu’ils n’ont pas compris l’étendue de la faute que l’on commet en n’apportant pas la doctrine du Christ. Qu’ils relisent Matth. 18. 17 ; 1 Tim. 1.9, 10 ; 4. 1 à 3 ; Tite 3. 10 ; 2 Pi. 2. 12-14 ; 1 Jean 4. 1, 2, 14, 15 ; 5. 10 ; Jude 11, 12, et ils verront à quel point les idées courantes de nos jours sont loin de correspondre à la norme évangé­lique.

Il ne faudrait pas conclure que nous devons nous abs­tenir de dire « bonjour » à ceux qui n’apportent pas la doctrine du Christ, car notre salutation ne contient nulle­ment, comme le « réjouis-toi » des Grecs, un vœu impli­quant une grâce spirituelle. La salutation « apparaissait aux Juifs comme un acte religieux, comme un devoir fra­ternel. Elle établissait une vraie solidarité entre ceux qui l’échangeaient »8.

**1 Jq. 1.1 semble contredire cette règle, mais la confirme au contraire,**

**puisque sa lettre est adressée aux «12 tribus dispersées «, donc vivant parmi**

**les gentils.**

**’Bonsirvcn, ad loc.**

**11**

**283**

Par contre, notre « bonjour » n’implique nullement que nous approuvions l’attitude de ceux à qui il s’adresse, encore moins que nous formions le vœu de les voir persé­vérer dans leurs voies. Seulement, si nous les désapprou­vons, prenons bien garde qu’il n’y ait rien dans notre salu­tation qui puisse prêter à une équivoque. Ce n’est pas uni­quement à cause de l’hérétique qu’il ne faut pas lui dire « réjouis-toi », mais à cause de soi-même.

1 1 **CELUI, EN EFFET, QUI LUI DIT « RÊJOUIS-TOI », PARTI­CIPE A SES ŒUVRES MAUVAISES.**

Le verbe que nous avons traduit par *participe* signifie proprement « communie », « a en commun ». Sur l’impor­tance de ce fait cf. 1 Jean 1.3, 7 ; Rom. 12. 13 ; 15. 26 ; Gai. 6. 6 ; Phil. 4. 15.

*A ses œuvres mauvaises.* Littéralement : « aux œuvres de lui, les mauvaises ». Pour une forme analogue de style cf. 1 Jean 2. 25 « la vie, l’éternelle ». Aucun texte ne con­tredit formellement avec plus d’énergie la théorie selon laquelle la doctrine est secondaire, l’important étant la vie, la conformité avec la foi que l’on professe. En effet, l’apô­tre n’hésite pas à qualifier « d’œuvres mauvaises » le fait de ne pas apporter la doctrine du Christ. L’adjectif doit être pris en considération. Ce n’est pas celui que nous ren­controns, par exemple Jean 3. 20, mais celui qui dérive du substantif « le mal, le Malin », Jean 3. 19. C’est donc, en quelque sorte à une inspiration du diable que Jean fait remonter l’erreur de ceux qu’il stigmatise ici et contre les­quels il met les fidèles en garde.

ÉPILOGUE. 12 à 13

**12. AYANT BEAUCOUP DE CHOSES À VOUS ÉCRIRE, JE N’AI PAS VOULU (LE FAIRE) PAR LE MOYEN DU PAPYRUS ET DE L’EN­CRE, MAIS J’ESPÈRE VENIR VERS VOUS ET PARLER DE BOUCHE À BOUCHE, AFIN QUE NOTRE JOIE SOIT PARFAITE.**

*Ayant beaucoup de choses à vous écrire.* C’est sur l’ad­jectif « beaucoup de choses » que porte l’accent.

*Je n’ai pas voulu.* Le verbe et le temps employés ici impliquent une décision prise après mûres réflexions.

*Par le papyrus* (hapax) *et Vencre.* Nous suppléons « le faire » mais dans le texte il n’y a pas de verbe. Le mot traduit par papyrus désigne toute feuille sur laquelle on écrit. C’est de lui que dérive notre mot « charte ». Quant à l’encre, c’est tout simplement l’adjectif « noir », l’encre étant, en général, de cette couleur.

*J'espère venir vers vous.* Ce verbe est à l’infinitif pré­sent. L’auteur, après avoir décidé de ne pas prolonger sa lettre, espère maintenant venir voir ses destinataires. C’est la même préposition qui se trouve dans 1 Jean 5. 16, 17. Le verbe ici employé revêt généralement en grec un tout autre sens que « venir », il signifie tout simplement « être ». Mais, dans le cas particulier, l’écrivain sacré espère avec tant d’ardeur aller auprès de ses correspon­dants, qu’il lui semble être véritablement avec eux. Il y a même dans les termes dont il se sert une opposition fla­grante. Le verbe qu’il emploie implique le repos, l’immo­bilité, la préposition « vers » un mouvement, un change­ment de lieu. Mais sa pensée, son désir sont si intenses, qu’il se transporte déjà vers les destinataires de sa lettre.

**13**

**285**

*Et parler de bouche à bouche,* cf. 3 Jean 14, littérale­ment « bouche vers bouche », un hébraïsme (Nomb. 12. 8). Nous dirions, de nos jours : « de vive voix ». Il exprime l’intensité de la conversation. Nous avons, sans doute, ici un sentiment analogue à celui qu’éprouvait Paul quand il a écrit : « J’ai fort désiré de vous voir, afin de vous com­muniquer quelque don spirituel, afin que vous soyez affer­mis, ou plutôt afin que nous soyons encouragés ensemble au milieu de vous par la foi qui nous est commune à vous et à moi » (Rom. 1. 11, 12). Impossible de le satisfaire plei­nement dans une lettre, il faut, pour cela, avoir la possi­bilité de poser quelques questions et de donner des répon­ses au cours d’un entretien familier, à cœur ouvert, sous le regard de Dieu.

*Afin que notre joie soit parfaite.* Tel est l’ardent désir de l’auteur, l’objet de son espérance. Remarquons qu’il ne dit pas « votre joie » mais « notre joie » x. Quant au parti­cipe « parfaite », cf. 1 Jean 1. 4.

13. **LES ENFANTS DE TA SŒUR ÉLUE TE SALUENT.**

*Les enfants de ta sœur élue te saluent.* L’ordre des mots est encore interverti. C’est sur le verbe que porte l’accent, puis le pronom personnel, après cela « les en­fants » enfin « de ta sœur élue » littéralement « ta sœur, l’élue » ; pour cette forme de langage, voir verset 11 et 1 Jean 2. 25 ; pour élue » cf. 2 Jean 1, 5. Cette phrase confirme l’hypothèse émise 2 Jean 1 d’après laquelle sous ce titre étrange de « dame élue » l’écrivain sacré s’adres­serait à une église. Il la saluerait ici au nom d’une autre (cf. les salutations apostoliques, en particulier celle de 1 Pi. 5. 13).

**1 C’est du moins la leçon de Sinaïticus et de la version synodale. Le Va- ticanus, l’Alexandrinus et la Vulgatc ont « votre joie ».**

**TROISIÈME ÊPITRE DE JEAN**

*a)* ADRESSE - JOIE DE L’APOTRE. 1 à 4

**1. LE PRESBYTRE À GAIUS, LE BIEN-AIMÉ, QUE MOI J’AIME EN VÉRITÉ.**

*Le presbytre,* cf. 2 Jean 1 commentaire.

*A Gaïus.* Nous connaissons trois personnages de ce nom parmi les compagnons de Paul : 1. Un Macédonien qui a couru de grands dangers lors de l’émeute d’Ephèse (Act. 19. 29) ; 2. Un croyant originaire de Derbe en Asie Mineure, qui escortait l’apôtre à la fin de son troisième voyage missionnaire, de Grèce à Jérusalem (Act. 20. 4) ; 3. Un converti de Corinthe, un des rares que Paul ait baptisé (1 Cor. 1. 14) et qui semble avoir offert l’hospita­lité à son père spirituel au moment où celui-ci rédigeait l’épître aux Romains (Rom. 16.23). Il est impossible de savoir si le correspondant de Jean était l’un de ces trois. On admet, en général, qu’il s’agit d’un quatrième serviteur de Dieu qui s’appelait, lui aussi Gaïus. Un personnage du même nom est mentionné par les *Constitutions Apostoli­ques,* VII 46, installé évêque de Pergame au temps de Jean. « Toutes sortes d’hypothèses ont été faites sur son identité. Ce que nous ignorons n’intéresserait que notre curiosité ; ce que Jean nous révèle de Gaïus parle à notre conscience, et c’est là l’essentiel » 1.

*Le bien-aimé* cf. 1 Jean 2. 7. « Bien-aimé » Matth. 3. 17 ; 17. 5 ; Luc 20. 13 ; Rom. 16. 5, 8, 9 ; Eph. 6. 21 ; Col. 1. 7 ; 4. 7, 9, 14 ; 2 Tim. 1. 2 ; Phil. 1. 16 ; 2 Pi. 1. 17 : 3. 15.

1 G. Tophel, ***Etudes et Discours,*** p. 80. Lausanne 1884.

**288**

**TROISIÈME ÉPITRE DE JEAN**

*Que moi.* Pour la répétition du pronom devant un verbe, cf. 1 Jean 4. 4.

*J’aime en vérité* cf. 2 Jean 1 ; Jean 17. 19.

«Le bien-aimé » — «j’aime» ; la ressemblance entre ces deux termes est la même en grec qu’en français.

**2. BIEN-AIMÉ, JE SOUHAITE QUE TU PROSPÈRES A TOUS ÉGARDS ET QUE TU TE PORTES BIEN, COMME TON AME PROSPÈRE.**

*Bien-aimé* cf. 1. En commençant sa lettre proprement dite, l’apôtre affirme pour la troisième fois l’affection qu’il éprouve pour ce correspondant. Cette insistance met en pleine lumière les deux mots « en vérité » du verset 1.

*Je souhaite* ne rend pas toute l’énergie du texte. Le verbe traduit par « souhaiter » signifie « prier ». Dans le cœur d’un chrétien, chaque souhait devient une prière.

*Que tu prospères,* littéralement : « que tu aies la route bonne (cf. Rom. 1.10; 1 Cor. 16. 2).

*A tous égards.* La préposition traduite par « à » signi­fie en premier lieu « autour de ». La prière de l’écrivain sacré entoure complètement son objet et le protège contre tous les dangers qui pourraient le menacer. Certains pro­posent de traduire « avant toutes choses », plutôt qu’« à tous égards ». Ce n’est pas impossible, mais peu vraisem­blable. La traduction que nous avons adoptée est soute­nue par toutes les versions anciennes et la plupart des modernes. Dans tous les domaines, Jean souhaite à Gaïus la prospérité. La santé constitue un avantage désirable plus que d’autres. C’est pourquoi il ajoute :

*Et que tu te portes bien.* Le terme est synonyme de « prospérer » en grec, comme en français. C’est une répéti­tion qui semble superflue mais qui marque exactement quelle est l’intensité de cette prière (cf. 1 Jean 1. 1, 5, 6, S;2.4L, 2!).

*Comme ton âme prospère.* Quel magnifique témoi­gnage ! Nous ne sommes pas d’accord avec Chaîne qui prétend qu’« on se trouve en présence d’une formule épis- tolaire lue souvent dans les papyrus au début ou à la fin

**3**

**289**

des lettres ». Etant donné ce qui suit (v. 3), nous y voyons un exemple analogue à l’emploi par le Christ de la salu­tation courante « Paix à vous » (Jean 20. 19, 21, 26) à la­quelle Il donne, Lui seul, tout son sens.

« Croyez-vous qu’il fût possible de faire à beaucoup de chrétiens un souhait si élogieux ? » 2, surtout si, comme nous avons essayé de le montrer dans l’introduction, l’au­teur est bien Jean qui, dans le domaine spirituel, ne se con­tentait pas à bon compte cf. 1 Jean 2. 6 ; 3. 6, 9. Il n’est pas nécessaire d’interpréter cet ordre avec plusieurs exégètes comme si Gaïus souffrait d’une infirmité physique. Il n’y a, selon nous, aucune analogie entre ce texte et celui où Paul recommandait à Timothée « ne bois plus seulement de l’eau, mais use d’un peu de vin à cause de ton estomac et de tes fréquentes maladies » (1 Tim. 5. 23). A cette épo­que, comme à la nôtre du reste, les gens attribuaient à leur santé une telle importance que, par réaction, certains ris­quaient de négliger la leur pour se consacrer uniquement au développement de leur vie spirituelle. Jean invite son correspondant à ne pas tomber dans ce travers, car tout se tient, et pour remplir sa tâche, il faut que l’homme possède une âme saine dans un corps sain.

Nous pouvons conclure de ce passage qu’il est légitime de souhaiter la prospérité et la santé pour soi et pour les autres, et de prier dans ce sens. Cependant, la tournure de la phrase montre que la santé du corps et la prospérité matérielle ne découlent pas automatiquement d’un bon état de l’âme. Il y a des âmes d’élite qui ont glorifié Dieu dans l’infortune et dans la maladie.

3. JE ME SUIS FORT RÉJOUI, EN EFFET, CAR DES FRÈRES SONT VENUS ET ONT RENDU TÉMOIGNAGE À TA VÉRITÉ, COMME (QUOI) TU MARCHES, TOI, DANS LA VÉRITÉ.

*Je me suis fort réjoui* littéralement « je me suis réjoui, en effet, fort » (cf. 1 Jean 1. 4 ; 2 Jean 4). Ces mots carac­térisent la mentalité de l’auteur. Sa joie est causée par la

1 Tophcl. O. c., p. 82.

**290**

**TROISIÈME ÊPITRE DE JEAN**

bonne conduite des autres, avec une absence totale d'égoïsme qui mérite d’être signalée.

*(Car) des frères.* II n’est pas impossible que ce soient les bénéficiaires de la bonté de Gaïus, mentionnés aux versets 5 et 6.

*Sont venus* littéralement « venant » qui implique que ce fait s’est produit à plusieurs reprises, mais appartient au passé ; cf. « je me suis réjoui ».

*Et ont rendu témoignage* littéralement « rendant té­moignage ». Sur l’importance du témoignage dans les écrits johanniques, cf. notre introduction à 1 Jean. Ce témoignage porte sur deux points particuliers :

*A ta vérité* littéralement « de toi à la vérité ». Cette forme peu usitée souligne la différence d'attitude entre Gaïus et Diotrèphe. Remarquons qu’il n’y a pas ici « à ta sincérité » mais « à ta vérité » ; c’est sur le fond même du caractère que porte ce rapport. Une telle vérité ne saurait exister que dans une âme appartenant à Jésus-Christ et toute pénétrée de Son Esprit, c’est ce qu’implique le con­texte.

*Comme (quoi) tu marches dans la vérité.* Le texte porte une nuance intraduisible. Il y a littéralement « comme toi, en vérité tu marches ». Cela « signifie que Gaïus pos­sède la vraie doctrine et la réalise dans sa vie... Il s’effor­çait de conformer sa conduite à sa profession de foi ; en d’autres termes, Gaïus était un chrétien conséquent. Il l’avait montré, par exemple, en accueillant avec dévoue­ment quelques missionnaires en tournée d’évangélisa­tion » 3. Ce témoignage n’est pas exagéré ; il est conforme à la réalité.

*Toi* sur le pronom répété devant le verbe, cf. 1 Jean 4.4.

*Dans la vérité* cf. Jean 17. 19. Nous avons ajouté l’ar­ticle en français pour la clarté de la phrase, mais il y a dans le texte « en vérité » et non « dans la vérité », ce qui aurait pu impliquer d’après Jean 14. 6 « dans le Christ » ;

’Tophel. O. c., p. 80-81.

**4**

**291**

la conduite de cet homme est comme enveloppée de vérité. Il n’y a aucune place en son cœur pour autre chose (cf. Jean 4. 24 : « en esprit et en vérité »). Sur le sens de « marcher », cf. 1 Jean 2. 6.

4. **JE N’AI PAS DE PLUS GRANDE JOIE QUE D’ENTENDRE QUE MES ENFANTS MARCHENT DANS LA VERITE.**

*Je nai pas de plus grande joie\** cf. v. 3 : 1 Jean 1.4: 2 Jean 4. L’accent est mis sur le comparatif de l’adjectif « grand » il y a littéralement « plus grande que celle-ci, je n’ai pas de joie, que j’entende ». Le verbe se rapporte à ce qui précède, au témoignage rendu par les frères à la conduite de Gaïus, comme le prouvent les termes qui sui­vent « marchant en vérité ».

*Mes enfants* confirme ce que nous avons dit 2 Jean 1 cf. 1 Jean 2. 1 comm. 2 Jean 13 : 1 Cor. 4. 14. 16 : 1 Tim.

1. 2 ; Phil. 10 sur la charge occupée par celui qui s’intitule modestement « le presbytre ». Certes, un pasteur pourrait, à la rigueur, s’exprimer ainsi en parlant des brebis de son troupeau, mais le contexte exclut une semblable hypothèse, car Gais, quelle que soit la réponse à la question posée au verset 1, n’en saurait faire partie (cf. encore vers. 5, 6. 7, 8).

*Marchant dans la vérité,* cf. verset 3 ; 1 Jean 1. 6.

**4 C’est la leçon du Sinaïticus, de l’Alexandrinus et du Codex d'Ephrem ; le Vaticanus par contre, seul, a « je n’ai pas de plus grande grâce ». Cette différence s’explique aisément, car les deux mots, en grec, sont presque identi­ques (charan-charin). Dans 1 Jean, nous avons déjà signalé certaines particula­rités du Vaticanus dues probablement au fait que ce manuscrit avait été dicté aux scribes.**

*b)* FIDÉLITÉ DE GAIUS. 5 à 8.

**•r>. BIEN-AIMÉ, TU AGIS FIDÈLEMENT EN CE QUE TU FAIS ENVERS LES FRÈRES, ET CELA POUR DES ÉTRANGERS.**

*Bien-aimé* cf. verset 1.

7w *agis fidèlement,* c’est sur l’adverbe .que porte l’ac­cent. L’autre aborde un des points de la marche en vérité de son correspondant. La conduite de ce dernier à l’égard des frères même étrangers, est conforme à sa profession de foi. En effet, le terme grec évoque beaucoup mieux que son équivalent français, l’idée de la foi « pistos » et « pis- tis ».

*En ce que tu fais* cf. Jean 6. 28 ; 9. 4 où le même terme est employé, qui exprime l’idée d’un travail efforçant. Il nous permet de supposer que l’action charitable de Gaïus n’était pas comprise par tous, et même qu’elle avait rencontré une certaine hostilité. Diotrèphe serait peut-être déjà visé ici (cf. v. 9, 10).

*Les frères.* Ce sont, de toute évidence ceux qui par­tageaient la même foi et envers lesquels il est de rigueur d'agir en conséquence des liens spirituels qui unissent entre eux tous les enfants de Dieu, cf. 1 Jean 2. 10 ; 3. 10, 14, 16, 17 ; 4.21.

*Et cela,* cf. 1 Cor. 6. 6 ; Eph. 2. 8 ; Phil. 1. 28. Ces deux mots précisent de quels frères il s’agit. Ce sont *des étran­gers.* La suite nous porterait à penser que ce sont des mis­sionnaires itinérants. Ces hommes n’appartenant pas à l’église locale avaient besoin d’être soutenus par des core­ligionnaires pour mener à bien l’œuvre commencée. La

***b***

**293**

*Didaché,* qui date à peu près de la même époque, donne toutes sortes de directives précises sur la manière d’ac­cueillir les « apôtres » et les « prophètes », qui ne doivent pas rester plus de deux jours au même endroit \*.

1. **CEUX-CI ONT RENDU TÉMOIGNAGE À TON AMOUR DE­VANT L’ÉGLISE, TU FERAS BIEN DE LES RENVOYER D’UNE MA­NIÈRE DIGNE DE DIEU.**

*Ceux-ci ont rendit témoignage,* cf. Act. 14. 27 ; 15. 4 ; 21. 19.

*Devant l'église,* sans doute celle dont Jean faisait par­tie, c’est-à-dire Ephèse. Les frères étrangers ne se sont pas contentés de parler à l’apôtre, en privé, des bienfaits dont ils avaient été les objets de la part de Gaïus ; ils avaient exprimé leur reconnaissance par un témoignage public dans une réunion d’église, cf. verset 8.

*Tu feras bien* littéralement « bellement » (Act. 10. 33 : 1 Cor. 7. 37 ; Phil. 4. 14 ; Ja. 2. 8 : 2 Pi. 1. 19). Les Grecs étaient tellement artistes que l’adjectif beau désignait souvent « la bonté » cf. Jean 2. 10 « le beau vin ». Il en était de même des adverbes qui en étaient dérivés.

*De les renvoyer.* Le mot signifie parfois « accompa­gner » ; d’autres fois « faire partir pour un voyage en fournissant ce qui est nécessaire pour le voyage » (cf. Act. 15. 3 ; 20. 38 ; 21. 5 ; Rom. 15. 24 ; 1 Cor. 16. 11 ; 2 Cor. 1. 16 ; Tite 3. 13).

*D'une façon digne de Dieu* (cf. Col. 1. 10 ; 1 Thess. 2. 12). Cet ordre peut être compris de deux manières diffé­rentes. 1. Gaïus est invité à agir envers ces hommes comme le Seigneur aurait agi à leur égard ; 2. Il est ex­horté à se souvenir qu’ils sont au service de l’Eternel et par conséquent au bénéfice de la parole du Christ : « Celui qui vous reçoit, me reçoit ; et celui que me reçoit, reçoit Celui qui m’a envoyé » (Matth. 10. 40 ; Jean 13. 20). Jean invite son correspondant non seulement à donner à ses hôtes des provisions pour leur voyage, mais à prier pour

1. Didaché 11-13.

**204 TROISIEME ÉP1TRE DE JEAN**

leur succès. Il doit se rappeler que ces hommes qu’il se­court sont des ambassadeurs du Christ (2 Cor. 5. 20) ; il doit penser à quel point il est lui-même redevable envers Dieu et désireux de Lui prouver sa reconnaissance. Son amour pour Dieu doit être la norme de sa charité (cf. 1 Jean 4. 8).

1. **CAR ILS SONT PARTIS POUR (SON) NOM. N’ACCEPTANT RIEN DES GENTILS.**

*Ils sont, partis pour (son) nom.* L’ordre des mots est interverti. La phrase commence par la préposition « hu- per » que nous avons rencontrée (1 Jean 3. 16) et qui signifie « pour ». Notons encore que le pronom possessif manque dans le texte. Tl n’était pas nécessaire de spécifier que « Nom » était mis à la place de « Dieu », le dernier mot de la phrase précédente. « Cette manière mystérieuse de parler vient du judaïsme où on évitait de prononcer le tétragramme divin : parmi les termes substitués à Jah- véh, on disait « le Nom » 2. Plusieurs, en se fondant sur Actes 5.28 et 41. pensent qu’il faut sous-entendre que le Nom est celui de Jésus-Christ, le Nom qui est au-dessus de tout nom (Phil. 2. 9). C’est tout à fait admissible. Dans ce cas. nous aurions ici une affirmation de plus relative à l’égalité du Père et du Fils.

.Vr *prenant rien,* cf. Matth. 10. 9, 10. Cet ordre, donné aux apôtres pour une tournée spéciale, pouvait ne pas être pris en considération par des croyants qui travaillaient parmi des Gentils. On a retrouvé en Syrie une inscription qui illustre d’une façon frappante l’ordre du Christ et 1 éloge de l’apôtre. L’esclave d’une déesse s’y vante d’avoir rapporté 70 sacs lors de chacun de ses voyages de mendi­cité. « Ces missionnaires, au contraire, n’acceptent rien des païens étrangers à la foi, ou plutôt des païens qu’ils ins­truisent. Il se font un honneur d’enseigner gratuitement, comme Paul 1 Thess. 2. 9 : 2 Thess. 3. 8 » 3.

2 Chaîne. O. c. ad loc.

3 Chaîne. O. c. ad loc.

**8**

**295**

1. **NOUS DONC. IL NOUS FAUT AVOIR DES EGARDS POUR DF TELS HOMMES, AFIN QUE NOUS DEVENIONS OUVRIERS AVEC. LA VERITE.**

*Nous.* Pour le pronom personnel mis en toutes lettres devant le verbe cf. 1 Jean 4. 4. En outre, il est, ici, placé en tête de la phrase, c’est donc sur lui que porte l’accent. Jean, de nouveau, se met sur le même plan que son corres­pondant. II lui fait comprendre avec délicatesse que l’or­dre qu’il lui donne, il s’y est conformé lui-même le tout premier.

*Nous devons.* C’est un devoir catégorique (cf. 1 Jean

1. 6).

*Avoir des égards.* Le verbe fait image ; il est composé de la préposition « sous » et du verbe qui signifie « pren­dre ». Nous sommes invites, en quelque sorte, à nous iden­tifier avec eux, à les traiter comme nous voudrions l'être nous-mêmes si nous étions à leur place (Matth. 7. 12).

*De tels hommes* (cf. Jean 4. 23 ; 8.5; 9. 16). L’apôtre désire que non seulement les « frères étrangers » en ques­tion, mais tous ceux qui leur ressemblent bénéficient d’un tel appui.

*Afin que.* L’ordre ci-dessus a un but, clairement iden­tifié dans les termes qui suivent et qui en marquent bien toute la portée.

*Nous devenions* ceci implique que nul, par nature, ne remplit les fonctions qui vont être indiquées.

*Ouvriers avec* (cf. 1 Cor. 3. 9 ; 2 Cor. 1. 24 ; 1 lhess.

1. 2). Nous avons ici un complément de ce que l’auteur dit dans la phrase précédente où il parlait de cet art de se mettre à la place des autres qu’il recommande à Gaïus, après l’avoir pratiqué lui-même.

*Avec la vérité* l’article mis, ici, en toutes lettres impli­que que ce terme désigne Celui qui a pu dire de Lui- même : « Je suis, moi, la vérité » (Jean 14. 6).

*c)* LE TRIOMPHE TEMPORAIRE DE L’AMBITIEUX  
9 à 11

1. **J’AI ÉCRIT QUELQUE CHOSE À L’ÉGLISE, MAIS CELUI QUI AIME À ÊTRE LE PREMIER PARMI EUX, DIOTRÈPHE NE NOUS REÇOIT PAS.**

*J’ai écrit,* à l’aoriste montre bien, à cause de ce qui suit, que le « presbytre » occupe une situation qui lui per­met de donner des ordres (cf. Phil. 8 ; 1 Thess. 4. 8). Cer­tains voient dans ce verbe, une allusion à 2 Jean, mais une lecture même superficielle de ce billet rend cette hypo­thèse fort invraisemblable. Il s’agit d’une situation tout à fait différente. Le plus simple est d’admettre que nous avons ici la preuve, ajoutée à d’autres, que même des écrits apostoliques sont perdus (cf. 2 épîtres de Paul aux Corinthiens et une aux Laodicéens, Col. 4. 16). La leçon du Sinaïticus, suivie par la Vulgate, et de nombreuses minus­cules «j’aurais écrit» est le fait d’un scribe ne pouvant admettre une telle perte.

*Quelque chose ;* le terme est aussi vague que possible et il ne nous permet en aucune façon de deviner de quel ordre était le contenu de cet écrit.

*A l’église.* Ce substantif, précédé de l’article, et qui n’est suivi d’aucune précision locale, indique clairement qu’il s’agit d’une église bien connue, probablement de celle de Gaîus.

*Mais,* cf. 1 Jean 5. 18. Dans ce cas, la conjonction mar­que nettement le scandale de la situation qui va être dé­crite.

**297**

**9**

*Celui qui aime à être le premier.* Adjectif composé des mots « philos » celui qui a de l’affection pour, et pro­tos » le premier. « Souvent on passe sur ce terme sans le remarquer, et cependant là est une des clefs de l’histoire du monde, une clef de celle de l’Eglise et, peut-être. une clef de la nôtre » L

« Faisons une distinction essentielle... entre le désir d’être le premier et le désir du perfectionnement ; il y a toute la distance du cœur naturel au cœur régénéré, du péché à la vertu chrétienne, de la volonté de l’homme à la volonté de Dieu » \*.

*Diotrèphe.* Ce nom propre est très important et marque bien quelle était la composition de l’église à laquelle appartenait cet ambitieux. C’est un nom qui contient celui d’une divinité. Il en existait beaucoup dans l’antiquité, comme nous en rencontrons encore de nos jours, mais qui. hélas, ont perdu de leur valeur : « Théodore >• don de Dieu, « Théophile » qui a de l’amitié pour Dieu. etc. Dio­trèphe équivaut à « nourrisson de Zeus ou Jupiter ». C’est donc un ancien païen s. Quand s’était-il converti ? Nous l’ignorons, mais il semble qu’il ne l’ait pas été à fond, ou qu’il n’ait pas persévéré dans la voie où il s’était engagé, tout comme Simon le Magicien avant lui (Act. 8. 18 à 24).

*Ne nous reçoit pas.* Remarquez le brusque passage du singulier « j’ai écrit » au pluriel. Le pronom nous est mis, non pour marquer le rang de l’auteur, mais pour associer ses collaborateurs. Nous avons rencontré des cas analogues 1 Jean 1. 1 par exemple. Le verbe au présent indique une hostilité qui demeure. Il ressort de ce passage que les apô­tres, jusqu’à la fin de leur vie, furent en butte à la con­tradiction, se manifestant non seulement chez les païens et les Juifs, mais même dans le sein de l’église, cf. 2 Cor. 11.26.

îTophel. O. c. pp. 99, 100.

\* id- P- 100.

3 Comme l’était le père de Sangar puisqu’il s’appelait Anath, une des divi­nités principales du Panthéon cananéen. Juges 3. 31.

**298**

**TROISIÈME ÊPITRE DE JEAN**

1. **À CAUSE DE CELA, SI JE VIENS, JE RAPPELLERAI SES ŒUVRES QU'IL FAIT, EN DÉBITANT ABONDAMMENT CONTRE NOUS DES PAROLES MAUVAISES ; NE SE CONTENTANT PAS DE CELA, IL NE REÇOIT PAS LUI-MÊME LES FRÈRES ET IL EMPÊCHE CEUX QUI VOUDRAIENT (LE FAIRE) ET IL LES CHASSE DE L’ÉGLISE.**

*A cause de cela* se réfère à la conduite de Diotrèphe qui oblige l’apôtre à sévir, bien à contrecœur.

*Si je viens,* cf. 1 Cor. 4. 21 ou Paul emploie le même verbe. Cf. encore 2 Cor. 10. 2 ; 12. 20. Ce langage confirme amplement l’opinion selon laquelle le « presbytre » occu­pait une place prépondérante dans l’Eglise.

*Je rappellerai,* cf. Luc 22. 61 ; Jean 14. 26 ; 2 Tim. 2. 14 ; Tite 3. 1 ; 2 Pi. 1. 12 ; Jude 5. Jean se propose de faire, sans doute devant l’église, une récapitulation géné­rale des agissements de Diotrèphe, pour éviter que d’au­tres ne se laissent entraîner au mal.

*Ses œuvres* littéralement « de lui les œuvres ». C’est sur le pronom personnel que porte l’accent et pour mettre ce fait encore plus en évidence, l’écrivain ajoute :

*Quil fait,* ce qui semble superflu. Nous avons rencon­tré des exemples analogues dans 1 Jean cf. 1. 1, 5, 6, 8 ; 2.4, 21 comm. Il faut, toutefois, insister sur le contraste apparent entre le verbe « je rappellerai » qui implique des actes commis autrefois, et « il fait » qui se rapporte à la situation morale actuelle du délinquant. Non seulement il s’est rendu coupable de fautes dans le passé, mais il ne s’est pas repenti de sa mauvaise conduite, et il continue à marcher d’une façon indigne de sa vocation.

*Débitant contre nous des paroles mauvaises,* littérale­ment « des paroles mauvaises débitant contre nous ». C’est sur les paroles que porte l’accent. Ce terme venant immé­diatement après « les œuvres » caractérise bien l’attitude de ce singulier personnage en actes et en paroles.

*Débitant* est un hapax qui fait image « phluarein ». On assiste en quelque sorte au flot de paroles dites au souffle, et d’autant plus pernicieuses qu’elles sont trans­mises avec plus de mystère.

*Mauvaises,* cf. 2 Jean 11 comm. et Jean 3.19. «Il était de ces hommes à l’âme basse et ambitieuse qui veu-

11 299

lent se hausser en abaissant la supériorité des autres » \*.

*Et ne se contentant pas de cela.* Son attitude va être maintenant décrite à un triple point de vue, car Diotrèphe ne s’est pas borné à ce qui vient de lui être reproché, mais :

1. *Il ne reçoit pas lui-même les frères.* Les Orientaux avaient et ont encore l’hospitalité en haute estime. Ce qui était pour tous les autres un devoir sacré, l’était, à plus forte raison, pour les chrétiens (cf. Rom. 12. 13 ; 1 Tim. 3. 2 ; Tite 1. 8). Aussi l’ordre donné 2 Jean 10 « ne le recevez pas dans la maison » paraissait-il alors encore plus sévère qu’aujourd’hui. En ce qui concerne Diotrèphe, ceux envers qui il a agi de la sorte, sont, non pas des héré­tiques, mais des frères. Il ne s’est pas contenté d’agir d’une façon aussi peu charitable, mais
2. *Il empêche ceux qui voudraient (les recevoir).* Ceci met le comble, semble-t-il, à une conduite à la fois peu conforme aux prescriptions de l’Evangile, et contraire aux recommandations de Paul, mais ce « nourrisson de Jupi­ter » se comporte véritablement d’une manière digne de son nom.
3. *Et il les chasse de l’église,* cf. Jean 9. 34. Cette phrase nous indique, de toute évidence, que celui qui agit de cette manière exerce une certaine autorité, puis­qu’il est blâmé de « jeter hors de l’église » ceux qui sont un reproche vivant à sa manière de faire. II nous faut encore répondre à une question. Qu’entend l’apôtre par « hors de l’église » ? Parle-t-il d’une communauté parti­culière ou de l’Eglise dans son ensemble ? Il paraît bien que la première hypothèse doive être retenue, car aucun homme ne peut exclure quelqu’un du corps de Christ.

11. BIEN-AIMÉ, N’IMITE PAS LE MAL, MAIS LE BIEN. CELUI QUI FAIT LE BIEN EST DE DIEU ; CELUI QUI FAIT LE MAL N’A POINT VU DIEU.

*Bien-aimé,* cf. 1. Pour la quatrième fois dans ce court billet, l’auteur emploie ce vocable en s’adressant à son

4 Chaîne. O. c. ad loc.

**300**

**TROISIEME ÉP1TRE DE JEAN**

correspondant, ce qui montre bien quels liens d’affection l’unissaient à lui.

*N'imite pas.* Cet ordre illustre la vérité de l’adage latin : « exempla docent » « les exemples instruisent ». Il montre à quel point les hommes, en général, sont influen­cés par ce qu’ils voient faire aux autres. Il est très diffi­cile de remonter le courant dans le domaine spirituel, encore plus sans doute que dans le domaine matériel. L’apôtre, qui connaît cette aptitude, ordonne à Gaïus de s’en servir à bon escient pour éviter le mal et faire le bien. Il est singulièrement instructif que cette exhortation soit présentée sous une forme négative d’abord. En effet, les gens sont beaucoup plus prompts à remarquer les defauts chez leurs semblables que les qualités et ils sont exhortés, ici, à tirer de ce travers une règle pour leur propre con­duite. non en critiquant ce qui les choque, mais en évitant de le faire.

*Le mal,* terme général et qui englobe tout ce qui est répréhensible, sous quelque forme qu’il se présente. A cette recommandation négative, l’écrivain sacré oppose l’atti­tude qu’il conseille. Sur ce recours à l’antithèse, caractéris­tique du style de Jean, cf. 1 Jean 1. 5 et l’introduction à la première épître.

*Mais,* cf. 1 Jean 5. 18.

Dans le second membre de phrase, le verbe est sous- entendu, ce qui donne plus de concision et d’énergie à la pensée.

*Le bien,* également le terme le plus général pour dési­gner ce qui est le contraire du mal. Ce sont deux adjectifs substantifiés et mis au neutre.

*Celui qui fait le bien* (1 Pi. 2. 20). L’apôtre reprend la même pensée, mais cette fois sous la forme de deux verbes composés avec faire, d’une part « le bien », de l’autre « le mal » (cf. Marc 3. 4).

*Est de Dieu,* sur cette locution caractéristique du style johannique, cf. 1 Jean 2. 29 ; 3. 9, 10 ; 4. 7 comm. et l’in­troduction.

**11 301**

*Celui qui fait le mal na pas vu Dieu.* C’est la consé­quence de la seconde attitude. Evidemment, il ne faut pas entendre cette phrase dans le sens ou l’évangéliste l’em­ploie dans son prologue, Jean 1. 18, mais dans celui que nous retrouvons 1 Jean 3. 6. Dieu, en tant que Dieu, reste inaccessible aux regards des hommes, même les plus pieux (Jean 1. 18). D’autre part, dans Sa grâce, Il S’est mani­festé en Christ (Jean 14. 9) ; ceux qui reçoivent le Fils peuvent donc, en Lui, contempler le Père. Ainsi, c’est être bien coupable que de se refuser à cette contemplation, et cela par attachement au péché.

1. TÉMOIGNAGE RENDU À DÉMÉTRIUS

12

1. **À DÉMÉTRIUS, IL EST RENDU TÉMOIGNAGE PAR TOUS ET PAR LA VÉRITÉ ELLE-MÊME. ET NOUS, DE NOTRE COTÉ, NOUS RENDONS TÉMOIGNAGE, ET TU SAIS QUE NOTRE TÉMOIGNAGE EST VRAI.**

*Démétrius,* « celui qui appartient à Dcmcter », déesse de l’agriculture ou Ccrès. C’était donc aussi un ancien païen. Le texte des *Constitutions Apostoliques* VII 46, que nous citions à propos de Gaïus, mentionne un Démétrius, installé évêque de Philadelphie par Jean.

*Il est rendu témoignage.* Sur l’importance de ce verbe dans les écrits johanniques, cf. 1 Jean 1. 2 ; 5. 6, 7 et l’in­troduction à 1 Jean. Ce témoignage a été rendu *par tous.* C’est donc un consensus général et l’éloge ainsi donné n’est pas à dédaigner. Il ne se trouve personne pour jouer une fausse note dans cet ensemble de louanges. C’est déjà, étant donnée la propension des hommes à critiquer leur prochain, un fait extraordinaire, mais l’écrivain sacré insiste encore, il ajoute à ce témoignage unanime, deux autres dont la valeur, certes, ne saurait être exagérée. La vertu de Démétrius parle pour lui.

*Et par la vérité elle-même.* Ce n’est pas un hypocrite qui a su si bien tromper les autres qu’il a réussi à en for­cer les éloges, non, au-dessus de ce concert de louanges, une voix s’élève qui les domine toutes, car c’est celle de la vérité. Malgré l’article, la place où se trouvent ces mots rend fort peu probable l’hypothèse selon laquelle ils se référeraient au témoignage rendu à Démétrius par le Christ ou le Saint-Esprit. Il est invraisemblable que ce

12

303

témoignage soit invoqué entre celui de tous et celui de l’apôtre qui. venant le dernier, est naturellement le plus décisif.

*Et nous, de nôtre côté, nous rendons témoignage.* Pour l’importance du pronom possessif mis devant le verbe, cf. 1 Jean 4. *4.* Ce qui en augmente encore la valeur, c’est qu’il est mis en tête de ce membre de phrase. Comme si l’apôtre craignait qu’un fait aussi exceptionnel rencontre de l’incrédulité, il ajoute à tout ce qu’il vient de dire le poids de son autorité et celui de ses collaborateurs directs. Enfin, il en appelle au jugement de son correspondant.

*El tu sais que notre témoignage est vrai.* Jean 21. 24 présente une relation certaine avec la présente phrase. Par ce langage, P Ancien paraît bien s’identifier ici discrètement avec le disciple témoin du quatrième évangile. Gaïus sait que le témoignage de l’auteur est vrai, non parce qu’il connaît lui-même Démétrius, mais parce que le témoignage de l’Ancien tranche toute discus­sion » 1.

1 Chaîne. O. c. ad loc.

1. CONCLUSION. 13 à 15
2. **J’AVAIS BEAUCOUP DE CHOSES À T’ÉCRIRE, MAIS JE NE VEUX PAS T’ÉCRIRE AVEC DE L’ENCRE ET LA PLUME.**

*J'avais beaucoup de choses.* Le mot important est « beaucoup de choses » mis en tête de la phrase, puis le verbe à l’imparfait « j’avais » alors que dans 2 Jean il était au participe présent.

*Mais je ne veux pas ;* notez ce présent indicatif mis après l’imparfait.

*Par le moyen de Vencre,* cf. 2 Jean 12.

*Et de la plume,* cf. 2 Jean 12 où nous avions le papy­rus.

1. **J’ESPÈRE, D’AUTRE PART, BIENTOT TE VOIR ET DE BOU­CHE À BOUCHE NOUS PARLERONS.**

*J'espère,* cf. 2 Jean 12.

*Bientôt* ne se trouve pas dans le passage parallèle de 2 Jean 12.

*Pe voir* cf. 2 Jean 12, où nous lisons «venir vers vous ».

*Et de bouche à bouche* exactement les mêmes termes que 2 Jean 12.

*Nous parlerons,* cf. 2 Jean 12. Si, comme nous avons essayé de le démontrer, 2 Jean était adressée à une église, les ressemblances et les légères différences entre les deux écrits s’expliquent facilement.

**15**

**305**

1. **LA PAIX SOIT A TOI. LES AMIS TE SALUENT. SALUE LES AMIS NOMINATIVEMENT.**

*La paix soit à toi,* littéralement « Paix à toi », cf. Jean 20. 19, 21, 26.

*Les amis te saluent.* Le mot principal est « saluent », c’est sur ce verbe, mis en tête de la phrase que porte l’ac­cent (cf. 1 Cor. 16. 19 ; Phil. 4. 22). Il y a, ici, non « les frères » mais « les amis » ; comme jamais dans les épîtres, les fidèles ne sont distingués par ce dernier titre, cela indiquerait, peut-être, qu’il s’agit de collègues et non de simples particuliers. Ce seraient eux qui, avec Jean, sont compris dans le « nous » des versets 9, 10, 12.

*Salue les amis,* cf. Rom. 16. 3 à 16 ; 1 Cor. 16. 20 ; 2 Cor. 13. 12 ; 1 Thess. 5. 26 ; 1 Pi. 5. 14.

*Nominativement,* cf. Jean 10. 3. Paul, dans ses écrits, agit de la sorte (cf. Rom. 16. 5 à 16). Peut-être cette lettre devait-elle être lue en présence de l’assemblée (cf. Col. 4. 16) et Gaïus est-il prié de donner les noms de chacun.

TABLE DES MATIÈRES

Préface .......... 7

Introduction à la première épître de Jean . 11

Introduction à la deuxième épître de Jean ... 22

Introduction à la troisième épître de Jean ... 24

PREMIÈRE ÉPÎTRE DE JEAN

Prologue. 1. 1-4 ........ 27

I *La communion avec Dieu.* 1. 5 - 2. 28

1. La marche dans la lumière. 1.5-7 .... 41
2. L’aveu et la purification du péché. 1. 8 -2. 2 . 56
3. La pratique des commandements, surtout de la cha­

rité. 2.3-11 71

1. Détachement du monde. 2. 12-17 ..... 88
2. Mise en garde contre les faux prophètes. 2. 18-28 102

II *La filiation divine.* 2. 29 - 5. 13

1. [La filiation divine et l’amour du Père. 2.29-8.3 127](#bookmark79)
2. Fils de Dieu et fils du diable. 3.4-15 .... 141
3. Modèle, substance et fruits de l’amour. 3. 16-24 . . 167
4. Le discernement des esprits. 4. 1-6 . . . 186
5. Nouvel enseignement sur l’amour. 4.7-21 . 198
6. Fondement et puissance de la foi. 5. 1-13 . 223

Epilogue. 5. 14-21 245

DEUXIÈME ÉPÎTRE DE JEAN

[Prologue. 1 à 3 265](#bookmark156)

1. Exhortation à l’amour. 4 à 6 272
2. Mise en garde contre les hérétiques. 7 à 11 . . 277

Epilogue. 12 à 13 284

TROISIÈME ÉPÎTRE DE JEAN

1. Adresse. Joie de l’apôtre. 1 à 4 287
2. Fidélité de Gaîus. 5 à 8 292
3. [Le .triomphe temporaire de l’ambitieux. 9 à 11 296](#bookmark173)
4. Témoignage rendu à Démétrius. 12 ... . 302
5. Conclusion. 13 à 15 304

**IMPRIMERIE TARDY-QL’ERCY-CAHORS**

Dépôt légal : 2' trimestre 1978. — 80209

éditions institut biblique - nogent sur marne